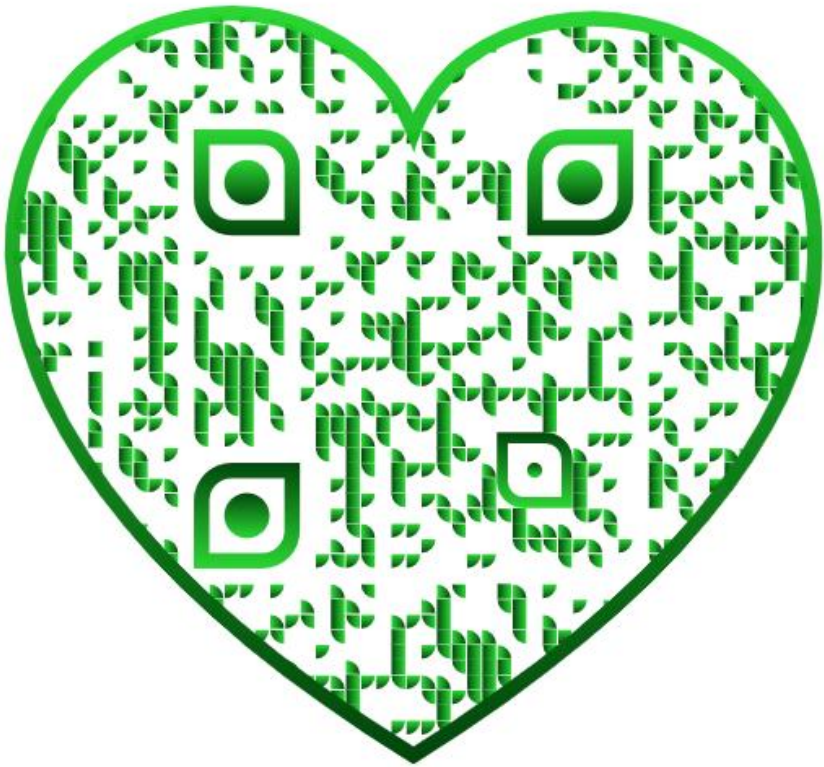
STEVE BERRY

AVEC GRANT BLACKWOOD

LA MANIPULATION KRONOS

le cherche midi



STEVE BERRY

AVEC GRANT BLACKWOOD

LA MANIPULATION KRONOS

le cherche midi

STEVE BERRY
ET GRANT BLACKWOOD

LA MANIPULATION KRONOS

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Philippe Szczeciner

le cherche midi

Pour Julie et Elizabeth,
qui nous sont plus chères que tout.

Un même secret peut être partagé par trois personnes,
à condition que deux d'entre elles soient mortes.

Benjamin Franklin

1

Genappe, Belgique
Mardi 24 mars – 6 h 12

Luke Daniels n'avait jamais laissé un adversaire prendre le dessus. Sauf un : Harold Earl « Cotton » Malone, qui l'avait un jour expédié au sol d'un uppercut venu de nulle part. Cela s'était passé lors de leur première rencontre, sur le pont d'un bateau qui naviguait dans les eaux agitées de l'Øresund, le détroit entre l'île danoise de Seeland et la province de Scanie, dans le Sud de la Suède. Dans d'autres circonstances, il aurait répliqué par un swing de son cru, mais il n'en avait rien fait ce jour-là.

« Tu as un coach*, à présent : moi, avait annoncé Malone.*

— T'as de quoi écrire que je puisse noter tes conseils avisés ?

— Tu as toujours la langue aussi bien pendue ?

— Et toi, toujours aussi affable et chaleureux ?

— Il faut bien que quelqu'un veille à ce que les bizuths dans ton genre ne se fassent pas esquinter.

— T'en fais pas pour moi, Papy, je suis assez grand pour m'occuper de mes fesses.

— Papy ? Je croyais t'avoir dit de ne pas m'appeler comme ça.

— Ouais, j'ai entendu. Et moi, je te préviens : je t'ai laissé me frapper sans réagir, mais ce sera mon dernier cadeau. »

De son regard vert, Malone lui avait adressé un défi muet, mais sans équivoque : « Vas-y, je t'attends. »

Il avait laissé tomber.

Il avait connu encore pire, comme premier contact. Pourtant, aucun autre que celui-ci n'avait bouleversé aussi profondément le cours de sa vie.

Mais ce n'était pas le moment de ressasser des souvenirs. Il était temps de se mettre à l'ouvrage.

Il commença à descendre de sa Peugeot de location, puis suspendit son geste en entendant la voix pondérée de Malone murmurer dans sa tête avec son léger accent du Sud : *« Doucement. Tu ne connais pas le coin. Reste là une minute. Imprègne-toi de ce qui t'entoure. Un agent secret qui confond vitesse et précipitation ne fait pas de vieux os. »*

Une bonne chose qu'il ait retenu les leçons de son mentor.

Il se rassit donc pour scruter la rue de banlieue obscure à travers le pare-brise. Il n'était pas d'un naturel patient. Les Rangers, où il avait servi, étaient plutôt du genre à foncer qu'à se tourner les pouces, et il avait conservé ce côté baroudeur. Son envie de s'engager dans l'armée lui était venue dès qu'il avait eu trois poils au menton et il était parvenu à ses fins. Après s'être engagé, au lieu d'entrer à l'université, il avait fait l'école des Rangers, d'où il était sorti diplômé. S'étaient ensuivies dix années de service, dont trois périodes en zones de conflits. Une fois revenu à la vie civile, il lui avait fallu trouver un emploi et son premier choix s'était porté sur la CIA. Il aurait pu tirer avantage du fait que Danny Daniels, le président des États-Unis alors en exercice, était son oncle, mais jamais il n'avait demandé à celui-ci de le pistonner.

Ce qu'il obtenait, il ne voulait le devoir qu'à lui-même.

Or il avait découvert à cette occasion que se faire recruter par un service secret ne se résumait pas tout à fait à remplir un banal formulaire. S'il avait bien franchi le cap du premier entretien, il avait été éliminé dès la seconde épreuve. C'est alors qu'il avait reçu un appel d'un machin nommé « division Magellan ». Son oncle Danny avait en fait glissé un mot en sa faveur auprès de Stéphanie Nelle, la cheffe de ce discret service des opérations spéciales qu'elle avait elle-même créé au sein du ministère de la Justice. Mais elle avait été très claire : aucun privilège, aucun passe-droit. Il devait justifier son salaire. À chaque étape.

Et c'est ce qu'il avait fait.

En remplissant ses missions conformément aux ordres.

Si bien que la division Magellan était à présent pour lui comme un second chez-soi.

Sa présence en Belgique n'avait toutefois rien d'officiel cette fois.

Non, le motif de cette petite incursion était tout personnel.

La rue Émile-Hecq s'étirait sur six ou sept cents mètres dans les faubourgs de Genappe. Les habitations qui la flanquaient, pour la plupart en stuc blanc et brique, comprenant un étage couvert d'un toit mansardé à l'ancienne, tenaient moins du pavillon de banlieue que de la fermette. La chaussée étroite était bordée des deux côtés de trottoirs pavés longeant des jardinets proprets encadrés de haies touffues taillées à hauteur d'appui. À une trentaine de mètres, un réverbère solitaire dispensait une lumière ambrée dans la nuit brumeuse. Aucun autre véhicule que la Peugeot de Luke ne stationnait à proximité.

Selon internet, qu'il avait consulté avant de venir, Genappe, quinze cents habitants environ, n'avait aucun titre de gloire à faire valoir si ce n'est d'avoir été le lieu de naissance présumé de Godefroy de Bouillon, le chef de la première croisade. Le patelin n'était en outre qu'à dix minutes en voiture de Waterloo. Un site de bataille incontournable pour quelqu'un féru d'histoire militaire comme Luke, qui avait lu tous les bouquins possibles et imaginables sur le sujet. Aurait-il le temps de s'y rendre ? Cela dépendait de ce qu'il trouverait dans la maison située un peu plus loin, de l'autre côté de la rue.

Six heures plus tôt, il avait reçu un texto d'une vieille connaissance : Jillian Greenfield Stein. *Les Greenfield de Pennsylvanie, pas la branche snobinarde de Virginie,* disait-elle souvent avec un sourire. De fait, elle n'était pas née avec une cuiller en argent dans la bouche. Tout juste avait-elle bénéficié d'une solide éducation bourgeoise dans le Sud de la Pennsylvanie. Pas une once d'émotivité, chez la demoiselle. Mais du pragmatisme à revendre. Un sang-froid à toute épreuve dans un corps ferme et affûté. Leur échange avait été d'une brièveté tout électronique.

J'ai fait une grosse bêtise et j'ai besoin de ton aide.

Quel genre de bêtise ?

Le genre qu'on ne peut pas corriger.
Des gens sont sans doute sur mes traces.

Où es-tu ?

Genappe. 18, rue Émile-Hecq.

Je peux y être dans quelques heures.

Merci. Mon Dieu, Luke,

Cette dernière phrase l'avait incité à appeler Jillian sur son portable. Il était tombé sur son répondeur. Deux autres tentatives avaient abouti au même résultat. Qui était « sur ses traces » ? Quelle « bêtise » avait-elle commise ? Mystère. Mais une chose semblait claire : elle se sentait en danger.

Il avait réagi avec circonspection à la sollicitation de la jeune femme pour deux raisons. Premièrement, il n'avait aucun moyen de savoir si c'était bien elle qui l'avait envoyée. Il pouvait s'agir d'un piège. Deuxièmement, aucun agent en activité ne communiquait sans précaution les coordonnées permettant de le localiser. *Ne donne jamais à l'autre l'avantage du vent*, disait judicieusement Malone.

Quoi qu'il en soit, Luke se trouvant par chance en repos à Londres avant de rejoindre Washington à la suite d'une mission, il avait pu réserver une place sur le premier vol de la journée au départ d'Heathrow à destination de Bruxelles, où il avait loué une Peugeot pour parcourir quarante kilomètres vers le sud jusqu'à Genappe et l'adresse fournie par Jillian. Et cela faisait maintenant vingt minutes qu'il observait la maison.

La lampe au-dessus de la porte d'entrée brillait dans la nuit, mais les fenêtres donnant sur le devant étaient obscures.

Mon Dieu, Luke, où ai-je mis les pieds ?

« Bon, j'ai attendu assez longtemps, Papy », marmonna-t-il en tendant la main vers la poignée de la portière.

C'est alors qu'un véhicule s'engagea dans la rue derrière lui, le faisceau de ses phares se découpant dans le noir. D'instinct, il suspendit son geste et se laissa glisser au fond de son siège, d'où il suivit des yeux un Ford Transit blanc qui passa près de lui et se gara une quinzaine de mètres plus loin.

À cette heure-ci ?

Pour le moins suspect.

Les portes arrière s'ouvrirent.

Rien n'était visible à l'intérieur de la camionnette, plongé dans l'ombre. Question : pourquoi le plafonnier ne s'allumait-il pas ? Une silhouette masculine émergea, referma à demi les battants puis traversa la chaussée jusqu'au trottoir opposé.

Le type siffla doucement.

Pas le sifflotement machinal d'un flâneur, plutôt une manière de signaler sa présence.

Il avança de quelques pas et siffla de nouveau.

Luke, qui avait déjà fait usage du même stratagème, comprit : l'homme cherchait à attirer l'attention d'éventuels chiens de garde. Il suffisait en effet de quelques jappements pour compromettre l'opération la mieux préparée. Autant les provoquer à titre préventif. Il s'aplatit encore davantage sur son siège et écouta le bruit des pas sur les pavés. Toutes les trois ou quatre secondes, un nouveau sifflement.

Aucun aboiement en réponse.

Le bruit de pas cessa. Luke se redressa doucement.

Le gars s'était immobilisé près d'une des haies. Sa main s'éleva jusqu'à sa bouche. Un léger grésillement parasite troubla le silence, puis il prononça quatre mots :

« La voie est libre. »

Une silhouette apparut à l'arrière du Transit, celle-ci portant une casquette de base-ball rouge et un T-shirt de la même couleur. Puis deux autres, en combinaisons sombres, sortirent à leur tour et traversèrent la rue en trottinant de façon presque parfaitement synchrone.

De véritables ninjas !

Se faufilant à travers les haies, les deux compères coururent jusqu'à la maison où Jillian avait dit se trouver. Une fois là, ils disparurent dans l'obscurité le long d'un mur latéral. Le texto aux accents désespérés de la jeune femme avait semblé un peu paranoïaque, mais elle ne s'était pas trompée. Non seulement « des gens » étaient sur ses traces, mais ils étaient déjà là !

Quatre hommes dans la rue, donc. Sans compter celui qui se trouvait sans doute au volant du Trafic. Des types à l'évidence entraînés et sûrement armés. Cinq contre un. Une cote largement en sa défaveur. Mais n'était-ce pas de ce genre de difficulté qu'un Ranger faisait son miel ?

Le Siffleur fit un signe. Casquette Rouge, resté près de la camionnette, se dirigea vers la maison.

Luke désactiva le plafonnier de la Peugeot.

Le Siffleur, qui s'était remis à marcher, avançait plus vite à présent. Entre ses mains qui s'agitaient, Luke discerna la forme d'un pistolet muni d'un silencieux au diamètre équivalent à celui d'une

boîte de soda. Un engin impressionnant, de nature à rendre les coups de feu pratiquement inaudibles. Le regard rivé sur le bonhomme, Luke ouvrit doucement sa portière et se glissa sans un bruit à l'extérieur. Courbé en deux, il gagna l'arrière de sa voiture puis manœuvra vers la droite de manière à suivre sa cible en restant invisible. Difficile d'évaluer le risque que le conducteur du Trafic le repère et donne l'alarme, mais tant pis. Ayant laissé son propre pistolet à Londres pour ne pas perdre un temps précieux à répondre aux nombreuses questions que n'auraient pas manqué de lui poser les douaniers, il avait besoin de celui du Siffleur afin d'équilibrer les chances. À pas de loup, il força l'allure et réduisit l'écart.

Il accéléra encore.

Il y était presque.

Maintenant.

Le type ne vit rien venir. Le crochet l'atteignit en plein sur la tempe, l'expédiant K.-O. dans la haie. Seules ses deux jambes émergeaient du feuillage, sous lequel Luke les poussa aussitôt. Puis il prit le pistolet, vérifia le chargeur, et, tâtonnant dans le noir, s'empara du talkie-walkie dont il ajusta l'écouteur à son oreille.

« Prêt à entrer », fit une voix calme dans l'appareil.

Ce qui signifiait que la présence de Luke n'avait pas été détectée.

Parfait.

Mais ça n'allait pas durer.

Après avoir progressé discrètement le long du trottoir, il s'immobilisa pour jeter un coup d'œil depuis l'endroit où la haie faisait place à un muret de brique. Il eut le temps de voir Casquette Rouge dévisser l'ampoule sous le porche, plongeant celui-ci dans l'ombre. Le gars s'accroupit ensuite devant la porte et entreprit de crocheter la serrure. Les ninjas, tous deux armés, reparurent alors l'un derrière l'autre au coin de la maison, prêts à l'assaut.

L'affaire devenait sérieuse.

Il y eut un léger déclic, puis la porte d'entrée pivota d'un coup sur ses gonds. Casquette adressa un signe de la main à ses copains, qui s'avancèrent vers l'ouverture, collés au mur.

Il fallait alerter Jillian.

Braquant le pistolet, Luke tira par deux fois dans une des fenêtres de l'étage. Comme il s'y attendait, les détonations ne firent presque aucun bruit, mais, dans le silence relatif de la rue, le fracas du verre

brisé ne passa pas inaperçu.

Les ninjas levèrent la tête et pointèrent leurs armes.

Une autre croisée s'éclaira.

Pour redevenir aussitôt obscure.

Un bon point pour la demoiselle !

Jillian, qui avait servi dans les Marines, était bien entraînée. Si elle avait allumé, c'était par réflexe, mais sa formation au combat de nuit lui avait immédiatement dicté d'éteindre.

Les ninjas escaladèrent les marches du perron. Pistolet bien en main, Luke sauta le muret et chargea. Le premier assaillant avait déjà franchi le seuil, mais le second vit Luke et se tourna dans sa direction en brandissant son arme.

Luke lui expédia deux balles dans la poitrine.

Le corps tomba en arrière.

Orientant son canon de façon à couvrir la porte, il courut ramasser l'arme du mort avant de pénétrer à son tour dans la maison. C'est alors qu'il entendit derrière lui la portière du Transit s'ouvrir. Il fit volte-face. Le chauffeur, un automatique au bout de son bras tendu, était en train de contourner le capot, prêt à faire feu.

Luke appuya sur la détente.

À vingt mètres et dans le noir, il manqua son coup.

Mais le tir força l'homme à se mettre précipitamment à l'abri derrière le véhicule.

Trois déflagrations étouffées se firent entendre à l'intérieur de la maison, suivies de deux autres, bruyantes, provenant d'un revolver dépourvu de silencieux. Puis une voix de femme ordonna :

« Ne bouge plus. Jette ton arme ! »

Jillian.

Une cavalcade dans un escalier.

Nouvel échange de coups de feu alternant les détonations amorties et les autres.

Un vrai remake de *Règlement de comptes à OK Corral* !

Sans s'interroger sur ce qui l'attendait, Luke s'engouffra dans le hall et balaya l'espace de ses deux pistolets pointés. Devant lui s'ouvrait un couloir long de quelques mètres desservant une porte sur la gauche, deux sur la droite et un escalier au fond. Une silhouette se matérialisa sur les marches de celui-ci. Une flamme orangée jaillit du canon d'une arme et le chambranle de la porte d'entrée vola en éclats

près de sa tête. Se baissant, il gagna la première porte au pas de charge et eut juste le temps de se faufiler dans l'embrasure avant qu'un deuxième projectile ne frappe le mur derrière lui.

À l'étage, les tirs cessèrent.

« Non, reste là ! Je te couvre. »

Jillian, de nouveau.

Puis une unique détonation étouffée résonna dans le noir.

« Oh ! Mon Dieu ! hurla Jillian d'une voix angoissée. Non ! Non ! »

Que s'était-il passé ?

Il risqua un coup d'œil dans le couloir. Désert, tout comme l'escalier.

Il courut vers ce dernier, s'assurant au passage que les deux autres accès au corridor ne recelaient aucun danger, puis il grimpa les marches quatre à quatre jusqu'à un palier intermédiaire d'où l'escalier repartait vers la droite pour rejoindre l'étage. Quelque part au-dessus de lui, plusieurs coups de feu assourdis se firent entendre, régulièrement échelonnés. Un tir de couverture pour forcer l'ennemi à se baisser ? L'ennemi, en l'occurrence, étant Jillian.

Levant les yeux, il aperçut une rambarde bordant un espace ouvert qui semblait être un loft. Près du garde-corps, immobile, gisait Casquette Rouge.

Seul restait donc un des deux ninjas.

Luke braqua ses armes par-delà l'angle que formait la cage d'escalier et exécuta à son tour un « tir de suppression ». Puis il se rua jusqu'au sommet de la dernière volée de marches. En haut, sur un fond de lumière blafarde filtrant à travers une porte-fenêtre, se détachait la silhouette ramassée du ninja, à demi affaissé et manifestement blessé.

Le type le vit et fit feu deux fois.

Luke se jeta à plat ventre dans l'escalier, roula contre le mur, puis se redressa sur ses genoux. Dès que le canon de son arme fut au-dessus du niveau de la dernière marche, il se remit à tirer. Traînant la patte, le ninja parvint à la porte-fenêtre, qu'il ouvrit pour sortir sur un balcon. L'un des projectiles de Luke l'atteignit alors dans le dos et il traversa la plate-forme en trébuchant avant de basculer par-dessus la balustrade.

Luke se précipita à l'endroit où l'homme avait disparu et regarda en bas. Le ninja était en train de ramper sur la pelouse en remorquant

derrière lui ses deux jambes grotesquement vrillées.

« Halte ! » cria Luke.

Le type continua.

Luke tira une fois, juste devant le nez du fuyard qui, semblant comprendre la semonce, s'immobilisa, redressa la tête et le dévisagea.

Il y eut soudain deux détonations étouffées.

Le corps du ninja tressaillit, puis s'affala sur l'herbe, où il ne bougea plus.

Une silhouette solitaire – le chauffeur, sans doute – se tenait près de la camionnette, pistolet encore braqué en direction de son acolyte qu'il venait d'abattre. Puis l'homme monta dans le Transit, mit le contact et démarra. Il fallut à Luke quelques précieuses secondes pour comprendre ce qui était arrivé et reprendre ses esprits. Le problème était résolu. Mais, tout de même…

Il retourna à la porte-fenêtre et appela :

« Jillian ! »

Silence.

« C'est Luke. Parle-moi ! Ils sont tous hors de combat. Il n'y a plus que nous deux. »

Seuls lui répondirent les hululements lointains de sirènes de police.

Il alla vérifier que Casquette était bien mort puis explora le loft, qu'une moitié de cloison divisait en deux parties. Du côté balcon, un coin lecture, de l'autre, une chambre à coucher. Près du lit s'étalait une large tache de sang d'où des traînées rouges le menèrent à une porte close.

« Jillian ? appela-t-il de nouveau. C'est Luke. Tu es là ? »

Se plaçant à gauche de l'encadrement, il tourna la poignée puis écarta le battant d'une poussée.

« Ne tire pas ! J'entre ! »

Il passa le seuil et se retrouva dans une petite salle de bains.

Sur le carrelage gisait un vieil homme en pyjama, une balle dans la tête. Derrière le corps, des rideaux de dentelle blancs se gonflaient devant une fenêtre ouverte.

Jillian était partie.

2

Île aux Étourneaux, Baie de Chesapeake
12 h 30

Thomas Henry Rowland, debout mains croisées derrière le dos, regardait par la grande baie à l'épreuve des ouragans qui occupait le mur nord-ouest de son bureau. Malgré le vent et la pluie qui s'acharnaient sur la vitre, le silence régnait dans le demi-jour de la pièce, où ne s'entendaient que les accords affaiblis du *Crépuscule des dieux* de Wagner diffusés par les haut-parleurs du plafond. Il adorait la musique classique, et surtout Wagner, un être hors du commun à ses yeux. Chez n'importe qui d'autre, le cabinet de travail somptueux, la superbe verrière et le buste en bronze de Friedrich Nietzsche posé sur un socle éclairé n'auraient été qu'affectation. Mais s'il existait une incarnation du surhomme de Nietzsche, c'était sans conteste lui, Thomas Henry Rowland. Il vivait selon ses propres règles et sa propre morale, qu'il imposait au monde d'une main de fer à l'insu de tous, si ce n'est de ses ennemis.

Il n'en fallait pas moins pour qu'il puisse exercer avec une efficacité absolue son art d'intercesseur professionnel.

De l'autre côté de la pièce se tenait Ateng Persik. Quarante-deux ans. Ex-commandant des forces spéciales de l'armée indonésienne, les bérets rouges du KOPASSUS. Des brutes. Leur palmarès en matière de violations des droits de l'homme était légendaire, au point que la plupart des gouvernements étrangers, y compris celui des États-Unis, avaient cessé toute collaboration avec eux. Mais ces gens constituaient pour Thomas Henry Rowland une main-d'œuvre de tout premier choix. Avec eux, aucune crise de conscience, aucun scrupule d'ordre éthique à craindre. Il en avait actuellement six à sa solde. Depuis plus

de dix ans, Persik et les cinq autres composaient l'équipe à tout faire à laquelle il recourait pour traiter les problèmes les plus épineux.

Tel celui qui se posait en Belgique.

Persik remit son portable dans la poche de son costume après avoir fini d'écouter le rapport attendu sur l'affaire et coupé la communication.

« La situation est contenue, déclara-t-il. Cible principale éliminée. La femme a pris la fuite.

— Explication ! ordonna Thomas Henry Rowland sans se détourner de la vitre obscurcie.

— Quelqu'un a tendu un guet-apens à l'escouade. Un professionnel manifestement bien entraîné qui a perturbé l'opération.

— Et qui se trouvait là par hasard ?

— Il semblerait que oui. Il a surgi et s'est interposé. Quatre de mes intervenants sont morts. Le cinquième, le chauffeur, un membre de mon propre groupe, est parvenu à s'échapper. C'est à lui que je parlais il y a un instant. D'après une communication qu'il a reçue avant de quitter les lieux, la femme avait disparu. Il a achevé l'un des nôtres, qui était blessé, ainsi qu'un autre, qu'il a trouvé sans connaissance dans une haie. Donc tout est résolu.

— Consciencieux, ce chauffeur.

— Comme je vous le disais, c'est un de mes hommes et il connaissait la règle.

— Aucun moyen de remonter jusqu'à cette équipe ?

— Absolument aucun. Il s'agissait d'indépendants recrutés par des intermédiaires. Quant à mes gens à moi, ils sont sur place, en attente.

— Rien sur les lieux qui puisse servir de piste à la police ?

— Les membres du commando n'avaient pas de papiers sur eux. Et la provenance de leurs armes, de leurs vêtements et de leur matériel de communication n'est pas identifiable. Il est possible que leurs photos ou leurs empreintes ADN ou digitales apparaissent dans des bases de données criminelles, mais rien ne conduit jusqu'ici. Quant à la camionnette, elle a été volée dans un parking longue durée de Nivelles. »

Un tableau globalement encourageant, en somme. Persik était du genre méticuleux et ne prenait jamais rien pour argent comptant. Une excellente disposition d'esprit. Il fallait être simplet et croire aux contes de fées pour s'en remettre à la chance. Malheureusement, le

carnage perpétré en Belgique avait été nécessaire. Toutefois…

« Et la femme ? Jillian Stein ? Quels sont vos plans la concernant ?

— Nous y travaillons.

— Mais encore ?

— Elle n'est pas recensée à cette adresse et n'a apparemment aucun lien avec Genappe. Mais les autorités belges ne manqueront pas de faire le rapprochement entre elle et l'incident puisque ses effets personnels sont là. Ils établiront qu'elle était en visite chez son grand-père et souhaiteront l'interroger.

— La maison a-t-elle pu être fouillée ?

— Impossible. La police locale est actuellement sur place. Et il faut s'attendre à ce que la DGJ prenne la suite, répondit Persik, faisant allusion à l'équivalent belge du FBI. Les meurtres sont plutôt rares en Belgique. »

Rowland se retourna et lança à Persik un regard sans expression.

« Qu'insinuez-vous par là ?

— Rien, assura l'Indonésien. Je vous communique une information, c'est tout.

— À vous entendre, j'ai l'impression que vous désapprouvez ce que nous avons fait.

— Je m'interroge simplement sur les risques.

— Pas d'inquiétude à avoir à votre niveau. Quelle est la situation sur le terrain ?

— Nous sommes sur la piste de Mlle Stein. Je dispose d'agents locaux, des hommes à qui j'ai déjà eu recours. Ils la débusqueront. Et nous fouillerons de nouveau la maison.

— Après la police ?

— Nous n'avons pas le choix.

— Espérons qu'il n'y a rien là-bas sur quoi ils pourraient tomber.

— Je n'oublie pas que vous voulez le fusil. Je le trouverai.

— Que savons-nous de ce chevalier blanc qui s'est invité ?

— Rien encore, mais je vais y remédier.

— Comment ?

— J'en fais mon affaire, comme d'habitude.

— N'y manquez pas. »

D'un geste, Rowland congédia Persik, qui quitta le bureau. Resté devant la fenêtre, il continua de suivre des yeux les éclairs silencieux marquant la progression rapide de l'orage vers le nord-ouest et

Washington. Il devinait dans l'ombre les eaux du golfe de Pocomoke. Il existait peu d'îles privées dans la baie de Chesapeake. La plupart, très à l'écart et sans accès aux services de première nécessité, étaient difficilement aménageables, sinon à très grands frais. Seules quelques-unes parmi celles, peu nombreuses, qui se trouvaient à proximité de la côte étaient constructibles. L'île aux Étourneaux en faisait partie. Tout juste une trentaine d'hectares de terre émergée où les résidents ne venaient que de temps en temps pour jouir de vues incomparables sur la baie d'un côté et sur de vastes étendues de marais sauvage de l'autre. Mais lui-même, contrairement à ces derniers, vivait là à l'année.

L'île était son refuge.

Il appuya l'extrémité de ses doigts contre la paroi de verre et ferma les paupières, tout entier au plaisir de sentir les ondes du tonnerre se propager à travers le vitrage.

Le cœur de la tourmente.

L'image même de ce qu'il était lui-même.

L'œil du cyclone. Le seul endroit où pouvait prévaloir la raison. Mais cette capacité à conserver son calme au cœur du chaos ambiant ne lui était pas venue du jour au lendemain. Ce n'était pas sans mal qu'il l'avait acquise. Et tout cela à cause d'une unique erreur.

Le silence fut troublé par quelques coups discrets frappés à la porte, qui s'ouvrit avec un grincement presque imperceptible pour livrer passage à Jack Talley. Là où Persik était chargé des missions occultes, Talley était le chef officiel de la sécurité, un visage connu de beaucoup, tout le contraire d'un homme de l'ombre. Ex-capitaine des forces spéciales de l'armée de terre, il avait reçu une formation des plus pointues. Rowland suivit dans la vitre le reflet de l'ancien soldat, qui s'avança jusqu'au milieu de la pièce et s'immobilisa comme un subordonné en présence d'un général. Grand et tout en muscles, Talley avait le nez large, les lèvres fines et des cheveux noirs coupés ras. Rowland ne lui avait jamais vraiment demandé son âge. Cinquante ans, peut-être. Seule imperfection dans cette image par ailleurs irréprochable, une claudication due à une blessure de guerre à la jambe droite qui avait mis un terme à sa carrière militaire.

« À combien de membres de votre équipe rapprochée accordez-vous une confiance absolue ? s'enquit Rowland, toujours face à la fenêtre.

— À tous. »

Rowland se tourna vers son employé.

« Ne me racontez pas d'histoires.

— Ce n'était pas mon intention. Je pense vraiment ce que je viens de vous dire. Ils sont sept à qui je confierais ma vie sans hésiter. Cela m'est déjà arrivé à plusieurs reprises, d'ailleurs, que ce soit en Irak, en Somalie ou en Afghanistan. Je ne compte pas le nombre de fois où nous nous sommes retrouvés ensemble dans les pires situations, eux et moi. Ce sont les meilleurs.

— Des proches ? Des enfants ?

— Deux d'entre eux en ont. Les autres sont sans attaches. »

Parfait.

« Laissez ces deux-là chez eux. Les attaches constituent une faiblesse. Prenez les cinq restants et filez Persik. Il se rend en Belgique.

— J'ai moi-même une famille…

— C'est exact. Seulement, vous êtes le chef et cela vous différencie de vos collaborateurs. »

Talley acquiesça d'un hochement de tête. Il n'avait jamais été du genre à faire des phrases.

« Je vous tiendrai au courant des développements au fur et à mesure, reprit Rowland. Mais concentrez vos efforts sur Persik. Surveillez-le de près tant que je ne vous aurai pas dit d'arrêter. S'il se mouche, je veux savoir où il a jeté son Kleenex. Soyez prêt à agir dès que je vous en donnerai l'ordre.

— Vous nourrissez des soupçons particuliers à son sujet ? »

Rowland se rendait compte que sa requête était de nature à intriguer son interlocuteur. Après tout, jamais il n'avait fait preuve d'un tel degré de méfiance envers un de ses affidés.

« Je le soupçonne de ne pas faire son travail, répondit-il. Et ça, je ne le tolérerai pas. »

Bien qu'il ne pût pas en dire davantage étant donné le caractère particulier de la situation, il importait que l'affaire soit convenablement bouclée. Faute de quoi les conséquences risquaient de se révéler catastrophiques.

« Êtes-vous à même de faire ce que je vous demande ? » ajouta-t-il en pointant son index sur Talley.

Celui-ci acquiesça de nouveau, se retourna et se dirigea vers la porte.

« Jack ! » lança Rowland.

Talley s'arrêta et fit volte-face.

« Menez cette affaire à bien et je vous promets pour ce mois-ci un bonus hors du commun qui sera bien utile à votre famille.

— Je vous en suis reconnaissant. Considérez le travail comme fait. »

3

Charleroi, Belgique
7 h 20

Luke engagea la voiture sur une place de parking à l'arrière de l'Hôtel de la Basse-Sambre, attendit que les pneus butent contre le trottoir et coupa le contact. Il posa un instant sa tête sur le volant puis se redressa. Dans quel guêpier était-il allé se fourrer cette fois pour passer en un temps record d'une chambre d'hôtel londonien où il dormait tranquillement à un patelin perdu de Belgique où il éliminait les uns après les autres des affreux qui lui tiraient dessus ?

À Genappe, dès qu'il s'était rendu compte de la disparition de Jillian, il avait soigneusement essuyé les armes des trois bonshommes et les avait abandonnées sur le sol de la salle de bains avant de quitter les lieux au triple galop. Dehors, la victime de son crochet à la tempe gisait toujours dans la haie, mais arborait à présent un trou dans la tête. Ce qui faisait deux morts abattus par quelqu'un de leur propre camp. Quelle explication crédible aurait pu fournir aux policiers du coin un étranger comme lui s'ils l'avaient trouvé dans une maison remplie de cadavres quelques minutes à peine après son arrivée dans leur somnolente petite cité ?

Ah, j'oubliais : je suis aussi un agent secret américain.

Ouais. Aucune chance que ça prenne.

Et les ennuis qui semblaient talonner Jillian auraient eu largement le temps de la rattraper avant qu'il soit parvenu à se montrer assez convaincant pour échapper à une inculpation pour meurtres. Non, mieux valait se déguiser en courant d'air, comme disait Malone. Il n'avait pas roulé plus de cinq cents mètres dans la rue Émile-Hecq que des voitures de patrouille stoppaient déjà devant la maison dans des

hurlements de pneus. Quand il rejoignit la N5, les clameurs des sirènes étaient si fortes qu'on se serait cru en plein carnaval, et il voyait dans son rétroviseur les éclairs bleus des gyrophares clignoter en rythme au-dessus des arbres.

Vingt minutes plus tard, il atteignait les faubourgs de Charleroi, une ville industrielle de deux cent mille habitants au sud de Genappe. Difficile de savoir si des témoins avaient noté son immatriculation. Possible, mais peu vraisemblable. Les maisons de la rue Émile-Hecq étaient éloignées les unes des autres et protégées par des haies. Donc, à moins que les coups de feu n'aient incité un voisin à sortir faire un tour, il n'avait pas grand-chose à craindre de ce point de vue. Bien sûr, il avait misé gros en courant le risque d'être vu. Mais le risque faisait partie de la vie. Ne l'avait-il pas côtoyé à l'armée, au combat, en mission pour la division Magellan ? Il ne comptait plus les situations inextricables dont il s'était tiré indemne. Depuis ses débuts, le sort lui avait été favorable. Naturellement, plus il prenait de l'âge, moins il donnait dans la surenchère. Une tendance qui n'allait quand même pas jusqu'à la circonspection, toutefois, même si ça commençait à y ressembler.

La prochaine étape ?

Trouver Jillian avant que les méchants ne mettent la main sur elle.

Mais d'abord, il avait besoin de jouer un peu les fantômes. Bien sûr, il avait le smartphone dont l'avait doté la division Magellan, un outil dernier cri connecté exclusivement à un serveur gouvernemental inaccessible au public. Les transmissions émises ou reçues par cette merveille étaient cryptées par un programme hypercomplexe conçu spécialement pour la division. Intraçable. Un appareil si bien verrouillé et sécurisé qu'il permettait de s'exprimer presque aussi librement que sur une ligne normale. L'une des règles édictées par Stéphanie Nelle, la patronne de la division Magellan, exigeait que tous les agents de terrain portent le leur sur eux en permanence.

Seulement, là, il n'était pas en mission officielle.

Une recherche rapide sur Google lui apprit que la Belgique abritait quatre entreprises de téléphonie mobile – Base, Orange, Proximus et Telenet – qui possédaient toutes des points de vente à Charleroi. Il prit note des plus proches et de leurs horaires d'ouverture puis jeta un coup d'œil à sa montre. Près de trois heures à tuer. Autant en profiter pour prendre un peu de repos.

Il sortit de la voiture et se dirigea vers la réception de l'hôtel.

Peinant à s'endormir, il contemplait le plafond. Une foule de questions sans réponses se bousculait dans sa tête. Premièrement, qu'est-ce qui avait pu terrifier Jillian au point de l'inciter à fuir ? Ce n'était pas une froussarde. De toute l'histoire du corps des Marines, elle faisait partie des rares femmes qui avaient non seulement triomphé de l'entraînement exténuant réservé aux officiers d'infanterie, mais avaient effectivement servi comme chefs de section. Si on ajoutait à ce palmarès trois campagnes en Irak, on obtenait une authentique héroïne américaine. Qu'est-ce qui avait donc pu la secouer à ce point alors qu'elle avait combattu sans flancher à Bassorah, Al-Kût et Falloujah ? Deuxièmement, l'homme mort sur le sol de la salle de bains : qui était-il ? La balle dans la tête était la marque d'une exécution. Ce qui suggérait un motif d'ordre personnel. Et les mots de Jillian, quand il l'avait entendue crier ? *Non, reste là ! Je te couvre !* S'était ensuivi un unique coup de feu, puis : *Oh ! Mon Dieu ! Non ! Non !* Là aussi, le ton avait évoqué quelque chose de personnel. Troisièmement, que faisait Jillian en Belgique, et surtout à Genappe, qui n'était pas précisément un haut lieu touristique ? Et puis, il y avait…

Il mit un terme à ses interrogations.

Ses idées partaient dans tous les sens, ce qui n'était *jamais souhaitable*, aurait dit Malone.

Mais quelque chose d'autre le tarabustait. Quelque chose qui touchait à l'intime.

Jillian et lui avaient eu une aventure, jadis. Et bien que celle-ci ait été brève, une part non négligeable de lui-même s'était toujours posé la question de savoir pourquoi elle avait rompu. C'était une fille intelligente et vive qui ne rechignait pas à user de sa féminité si nécessaire. Il gardait un bon souvenir de leur histoire et avait souvent pensé à elle au cours des dernières années. Ils avaient maintenu un contact sporadique, comme deux amis qui se donnent des nouvelles de temps en temps par texto, e-mail ou téléphone. Mais sans se rencontrer physiquement.

Dans ce cas, parmi toutes les personnes qu'elle aurait pu appeler à l'aide, pourquoi l'avoir choisi, lui ?

Il força son cerveau à se mettre au point mort et ferma les yeux.

Le sommeil finit par l'emporter.

Une fois debout et douché, il descendit à 9 h 20 prendre son petit déjeuner dans la salle à manger de l'établissement, où il fut déçu de découvrir que les gaufres qualifiées de bruxelloises n'étaient pas précisément ce à quoi il aurait pu s'attendre en Belgique. En revanche, il ne trouva rien à redire à propos des gaufres liégeoises, du café noir, des toasts et de la marmelade. Le ventre plein, frais et dispos comme peut l'être un Ranger après un somme rapide, il quitta l'hôtel quelques minutes avant 10 heures pour être à l'ouverture du magasin de téléphonie mobile le plus proche, où il acheta un appareil bon marché abusivement dénommé smartphone et assorti d'un tarif exorbitant par minute de communication, mais qui ferait l'affaire. De retour dans sa voiture, il composa le numéro que Jillian avait utilisé la nuit précédente et lui texta :

C'est Luke, appelle-moi.

Cinq minutes plus tard, un tintement annonça l'arrivée d'un message :

Prouve-le.

Il réfléchit un moment avant de taper :

Tu as répandu du concentré de scarabée sur ton écusson de diplômée de l'école d'officiers.

« Concentré de scarabée » était le nom donné dans la marine à la boisson sucrée servie à bord des navires. Bien que sans aucune valeur nutritionnelle, elle avait bon goût et faisait merveille pour astiquer les cuivres. Le jour où elle avait été reçue à l'examen, Jillian en avait renversé un verre sur son écusson flambant neuf. Dans l'embarras, elle n'en avait parlé à personne sauf à Luke.

L'évocation de ce petit incident suffirait sans doute à la rassurer sur l'identité de son correspondant.

Mais cinq minutes s'écoulèrent sans qu'il ait aucun retour. Il envoya donc un nouveau texto :

Ne communique plus à partir de ton numéro. Procure-toi un mobile prépayé et appelle-moi.

Dix minutes d'attente encore, puis :

D'accord.

Le portable de Luke sonna une heure plus tard.

« Dis-moi que c'était une coïncidence, lança Jillian sans préambule.

— De quoi parles-tu ?

— Du fait que toi et ces tueurs vous vous soyez pointés ensemble.

— Pas ensemble, en même temps. C'est différent. »

Il lui relata le déroulé des événements depuis le moment où le Siffleur était descendu du fourgon jusqu'à l'assassinat de l'un des membres du commando par le chauffeur, qui avait ensuite pris la fuite.

« Tu ne m'as pas entendu appeler ton nom, dans la maison ?

— Dès que j'ai compris qu'il était mort, je me suis sauvée par la fenêtre. Je ne t'ai pas entendu, non.

— Mais ce "il", qui est-ce ?

— Mon grand-père, Luke. Ils ont tué mon grand-père, putain ! D'une balle dans la tête ! Il avait un cancer en phase terminale et ils l'ont abattu, comme ça ! »

Luke reçut l'information comme un coup de poing au plexus. Bien qu'il n'ait jamais rencontré Benjamin Stein, il avait l'impression de bien le connaître tant Jillian lui avait parlé de lui. Quand elle avait six ans, les parents de la jeune femme étaient décédés dans un accident de voiture. C'était Benji, ainsi qu'elle le surnommait, et sa seconde épouse Karen qui l'avaient élevée. Il avait été militaire ; elle était donc devenue militaire. Luke avait eu droit à toutes les anecdotes concernant Benji.

« Je suis sincèrement navré, Jillian.

— Jure-moi que tu n'as rien à voir avec ça, Luke.

— Tu plaisantes ?

— Jure-le-moi.

— Sur ma vie ! Tu m'as envoyé un texto, je suis venu. C'est tout. Et d'ailleurs, pourquoi est-ce à moi que tu t'es adressée ?

— J'ai jugé qu'il valait mieux me tourner vers la seule personne au

monde à qui j'estimais pouvoir faire vraiment confiance.

— Bon, mais qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Qui étaient ces types ? Qu'est-ce qu'ils voulaient ?

— Pour répondre à ta première question, je n'en ai pas la moindre idée. Pour ce qui est de la deuxième et de la troisième, il faut sûrement chercher du côté de mon grand-père. J'ai essayé d'approfondir un truc et j'ai dû susciter leur curiosité. Je pense que Benji a été tué par ma faute, Luke.

— Ça, tu n'en sais rien du tout. Où peut-on se voir ? On doit réfléchir à tout ça ensemble.

— Je suis à…

— Non, ne me dis pas où tu es. Dis-moi où et quand tu veux qu'on se retrouve. Choisis un endroit fréquenté où il y a beaucoup d'entrées et de sorties et une présence policière.

— Donne-moi cinq minutes. »

Il n'en fallut que deux pour qu'un texto lui parvienne.

Grand-Place. Bruxelles. De Gulden Boot. 16 h 30.

4

Maryland
5 h 46

Jack Talley sortit son sac de voyage du placard au fond duquel il restait rangé en permanence, toujours rempli. Nylon Cordura. Trente-cinq litres. Des compartiments à foison, dont certains molletonnés. Parfait pour les milieux les plus hostiles. À l'intérieur, tout le nécessaire. Deux pistolets Beretta M9 et plusieurs chargeurs de rechange. Un harnais adaptable pour accessoires. Cinq mille dollars en liquide. Un faux passeport et des papiers l'identifiant comme appartenant au FBI, ce qui facilitait grandement les choses quand on voulait circuler armé en Europe. Un émetteur-récepteur portable avec son casque. Une trousse de premiers secours. Quelques rations de combat à hautes calories. Une lampe torche. Dix mètres de cordelette. Un rouleau de chatterton. Des allume-feu. Et une boussole.

Combien de fois avait-il tiré ce kit de survie du placard au cours des dernières années ?

Il ne les comptait plus.

Cela faisait sept ans qu'il travaillait pour Thomas Rowland. Au début, il lui avait été reconnaissant de lui fournir un emploi. Une balle dans la jambe avait brutalement interrompu sa carrière militaire. Il avait dû subir trois interventions chirurgicales et des mois de rééducation fonctionnelle pour pouvoir seulement se tenir debout de nouveau. Courir ? Hors de question. Marcher ? Oui, mais en boitant. Tel avait été son lot. Et quand il avait refusé le poste administratif qu'on lui offrait, il avait été réformé pour raisons médicales et mis à la porte sans un mot de remerciements.

Un affront qu'il ressentait encore comme une brûlure.

C'est alors que Rowland l'avait approché pour lui proposer un revenu régulier et très confortable. En échange de ses compétences et de sa discrétion. De sa discrétion, surtout. Thomas Rowland était un personnage pour le moins complexe.

Jack était parvenu à en savoir long à son sujet.

Fils unique d'une mère aimante, mais insatisfaite, il avait grandi au milieu des pâturages à chevaux du Maryland dans une vaste maison isolée. Son père, Charles Albert Rowland fils, avait été recruté au début de la Seconde Guerre mondiale par l'OSS alors balbutiante. Au lendemain du conflit, son ambition et ses dispositions psychopathiques avaient fait de lui le candidat idéal pour prendre la tête du groupe paramilitaire exécuteur des basses œuvres de la CIA nouvellement créée. Ce fut un festival d'assassinats, de coups d'État, de meurtres et de corruption active. Qui n'eurent d'ailleurs guère d'autre effet que de renforcer le pouvoir de Charlie Rowland.

À la maison, il était plus souvent absent que présent, n'apparaissant que sporadiquement et ne séjournant que le temps d'alimenter les propres tendances asociales de son fils. Ce qu'il faisait en maniant le ridicule et en plaçant la barre toujours plus haut, surtout pendant les années de lycée de Thomas, qu'il poussa à s'inscrire à Yale. À l'époque où la CIA vivait ses premiers jours, en effet, il était de bon ton d'avoir fréquenté cette université si l'on visait un poste sérieux. Toutefois, jugeant plus important, tout compte fait, de tracer son propre chemin que de combler les desiderata de son géniteur, Thomas s'était défilé au moment d'entrer à l'agence, à laquelle il avait préféré le Secret Service. En 1964, pourtant, il avait enfin cédé et rejoint son père à Langley, bien décidé à le surpasser sur le terrain de la bassesse, de la cruauté et de la manipulation.

Et il avait réussi.

Haut la main.

Prenant la succession de Charlie, Tom Rowland avait dirigé la section des opérations spéciales de la CIA – une nouvelle appellation distinguée pour désigner les missions paramilitaires – pendant près de trois décennies. Au fil desquelles il avait appris à mesurer et à utiliser la puissance du renseignement. Prenant exemple sur J. Edgar Hoover, son ami proche, il avait engrangé une quantité impressionnante d'informations sur une quantité impressionnante d'individus. Mais contrairement aux dossiers de Hoover, tous détruits après sa mort, les

siens existaient toujours. Les gens au pouvoir avaient une fâcheuse propension à déraper et à s'embourber dans des ornières assez profondes d'où ils avaient souvent bien du mal à s'extirper par crainte des complications ou de l'exposition médiatique. C'est là que Rowland entrait en scène. Sa rétribution ? Tout service rendu appelait une faveur en échange. Et Tom Rowland était passé maître dans l'art d'accumuler les faveurs.

Pour mener à bien ces tâches délicates, il avait recours à des personnes compétentes qu'il payait bien. Pendant ses cinq premières années à la solde de Rowland, Jack ne s'était pas formalisé des entorses aux règles, se disant qu'il était dans l'ordre des choses que des méchants soient victimes d'accidents. Mais quand ces « accidents » avaient commencé à affecter des citoyens honorables, il s'était posé des questions. Et il avait été encore plus déstabilisé en se rendant compte que Tom Rowland était totalement dépourvu de sens moral, de conscience et d'un système de valeurs inviolable. Pour lui, toutes les options étaient envisageables. Rien n'était interdit. Pas même le meurtre. Et Jack, qui n'était pas du tout sur la même longueur d'onde, avait alors compris que son employeur était non seulement un être narcissique, mais un danger public.

Toutefois, les choses semblaient différentes cette fois.

Rowland s'était montré avare de détails.

Ce qui était inhabituel.

Et cette défiance à l'égard de Persik ? Une nouveauté. Et une surprise. Jusqu'ici, Persik avait joui d'une large liberté d'action, aucune limite ne lui étant fixée. Une liberté exagérée, jugeait Jack. Il n'avait jamais apprécié Persik, qui n'était rien d'autre qu'un tueur à gages. Mais il s'était abstenu de tout commentaire. Curieux, le pouvoir qu'avait l'argent de museler les consciences, y compris la sienne.

« Tu as l'air d'être à mille lieues d'ici. »

Il leva la tête et vit sa femme, Jill, à l'entrée de la chambre. Ils étaient mariés depuis longtemps. Elle avait été à ses côtés tout au long de sa carrière dans l'armée. Ils avaient trois enfants. Adultes, à présent, et qui menaient leurs propres vies. Pas encore de petits-enfants, mais bon espoir d'en avoir bientôt. L'argent qu'il avait gagné au cours des sept dernières années leur avait assuré à tous une existence confortable. Mais à quel prix ?

« Je réfléchissais à ce que je dois emporter, mentit-il, désignant ses

affaires sur le lit.

— Où vas-tu ?

— Tu connais la règle, répondit-il en souriant.

— Ça ne coûte rien d'essayer », lança-t-elle avec un clin d'œil.

La règle en question avait été établie des années plus tôt, alors qu'il était encore soldat : aucune indication de lieu, de date ou de motif concernant son travail. Et, comme l'armée, Rowland exigeait le secret absolu. Sans aucune exception. Jamais.

« Tu seras parti longtemps ? »

Cette demande-là était autorisée. Parfois.

« Difficile à dire. Au moins quelques jours. Je donnerai des nouvelles dès que possible. »

Elle entra dans la pièce et s'approcha.

« Tu as l'air fatigué.

— Je n'en ai pas que l'air, mais le devoir m'appelle. »

Depuis quelque temps, il se surprenait souvent à répondre par des pirouettes. Un mécanisme de défense ? Sans doute. Mais il était vrai qu'il se sentait las.

De tout.

Elle lui serra doucement le bras.

« Tu essaieras au moins de dormir dans l'avion ?

— Parce que je t'ai dit que je prenais l'avion ?

— Non, convint-elle avec un léger rire. Tu veux un petit déjeuner avant de partir ? Ou alors de la glace au beurre de cacahuète avec des biscuits Oreo ?

— Un peu de glace m'irait parfaitement. »

Elle l'embrassa sur la joue et sortit.

C'était une femme bien, et il s'estimait heureux de l'avoir. Mais il se demandait de plus en plus fréquemment ce qu'elle penserait de lui si elle apprenait comment il gagnait sa vie. D'où venait l'argent. Et à combien de personnes il avait fait du tort, ou pire. Rowland croyait dur comme fer que la cupidité était une constante universelle commune à toutes les races et à toutes les cultures. Elle était à la fois ce qui créait les problèmes et ce qui les résolvait. Les dernières paroles de Rowland lui restaient en travers de la gorge. Cette promesse d'une prime exceptionnelle, comme si l'argent seul était de nature à le motiver ! Malheureusement, cela avait été le cas par le passé.

Mais plus maintenant.

Il termina l'inspection de son sac et constata qu'il n'y manquait rien. Il s'apprêtait à prendre un vol privé NetJets sur un Global 5500, un appareil construit par Bombardier largement assez grand pour lui et son équipe. Le décollage était prévu dans trois heures à Dulles, d'où ils gagneraient Bruxelles sans escale. Des voitures les attendraient sur le tarmac. Ateng Persik était parti quelques heures plus tôt dans un autre avion du même modèle.

Jack repensa aux commentaires négatifs de Rowland à propos de Persik.

De quoi s'interroger.

Le moment qu'il guettait était-il arrivé ?

5

Luke fut impressionné par le soin avec lequel Jillian avait choisi leur lieu de rendez-vous. La Grand-Place de Bruxelles – *Grote Markt* en néerlandais –, inscrite sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO, ne se distinguait en rien dans sa prime jeunesse, huit cents ans plus tôt, des agoras centrales typiques de la plupart des cités belges, autour desquelles s'épanouissaient de pair commerce et vie civique.

Le parvis pavé, couvrant une superficie d'un hectare et demi selon Google Earth, était flanqué de somptueuses maisons des corporations, de l'hôtel de ville, surmonté d'une superbe tour ajourée, et de la Maison du Roi, à l'origine marché au pain, elle aussi coiffée d'une tour. Aujourd'hui, ce dernier bâtiment abritait le musée communal. Aux alentours, des boutiques de souvenirs, des chocolatiers et des restaurants. Luke avait même remarqué un Starbucks et un Hard Rock Café. Quoique sans *a priori* négatif à l'égard de ces deux enseignes, leur présence en ces lieux le chiffonnait. Tout comme l'aurait dérangé la vue d'une publicité pour Coca-Cola sur la façade de Buckingham Palace.

Arrivé un peu avant 16 heures, il passa vingt minutes à observer les alentours. Apparemment, la circulation était interdite dans une zone de cent mètres autour de la place, y compris dans les ruelles – il en compta sept – qui y aboutissaient directement. Il ne dénombra pas moins de cinq véhicules de police qui patrouillaient dans le périmètre.

À 16 heures précises, après être remonté dans sa Peugeot, il gagna le parking public qu'il avait repéré rue du Marché-aux-Herbes, à quelques centaines de mètres, où il se gara.

Il descendit de la voiture et envoya un texto à Jillian.

Arrivé. RV maintenu ?

Elle répondit aussitôt.

Oui.

Il trouva la taverne De Gulden Boot – la Chaloupe d'Or – près d'un point de vente des chocolats Godiva, dans une des maisons des corporations situées vers le coin sud-est de la place. Il glissa vingt euros à l'hôtesse d'accueil, qui l'accompagna à l'une des tables en terrasse abritées par des parasols vert et rouge. Il étudia le menu et texta :

Toujours portée sur le cappuccino ?

Que la spécialité de Jillian ait été le combat rapproché et non le renseignement ne l'empêchait pas d'être une fine mouche, et il imaginait bien qu'elle était déjà en train de l'observer de loin. Dans les douze dernières heures, la maison où elle se trouvait avait été attaquée, son grand-père assassiné et elle avait vu l'homme qu'elle avait appelé à l'aide débarquer sur les lieux en même temps que les meurtriers.

On ne pouvait pas lui reprocher de se méfier.

Il ignorait qui était derrière ce cirque, ou ce qui l'avait motivé, mais une chose était certaine, ils couraient tous les deux un danger majeur. Il s'agissait pour elle comme pour lui de garder la tête froide.

Son téléphone prépayé sonna.

« Ça dépend des fois, dit Jillian quand il décrocha. Et aujourd'hui l'ambiance serait plutôt à l'espresso…

— Bon, d'accord. C'est toi qui mènes la danse. Donne-moi le tempo.

— Tu as été suivi ?

— Si oui, c'est que celui qui m'a filé aura mis la main sur la cape d'invisibilité de Harry Potter.

— Commande un Donko's.

— Un quoi ?

— Fais ce que je te dis et reste assis là un moment. À 16 h 30…

— Non, plus tard ! Si on a des chaperons qui nous collent aux basques, ils sauront patienter plus longtemps que ça avant de se montrer. »

Les lieux de rendez-vous en plein air, comme celui que Jillian avait choisi, pouvaient se révéler des armes à double tranchant, car s'ils permettaient à la proie de donner le change, ils offraient la même possibilité au prédateur. Mais c'était tout de même à ceux-là que Luke accordait sa préférence. Les scènes de films ou de séries montrant des rencontres secrètes dans des coins sombres et isolés l'avaient toujours fait rire. Une belle ânerie ! C'était assurément au milieu de la foule qu'on était le plus en sécurité.

« D'accord. Disons moins le quart, alors. Rejoins-moi devant le musée des Brasseurs belges.

— Ne me soumets pas à la tentation !

— C'est un musée, Luke, pas un bar. Juste en face de l'endroit où tu te trouves.

— Vu. Si tu détectes quoi que ce soit qui te semble louche, n'hésite pas, décroche ! Tu textes *annulation*, tu dégages et tu reprends contact avec moi quand tu es en sécurité.

— J'aurais des raisons de m'inquiéter ?

— Jusqu'à preuve du contraire, oui, absolument. »

Pour tuer le temps, il observa les passants tout en dégustant le meilleur café qu'il ait jamais bu. Donko's, découvrit-il, était un torréfacteur belge souventes fois médaillé pour la qualité de ses produits. Le nom était un peu bizarre, mais ce nectar se fût-il appelé Pisse de Goret qu'il l'aurait savouré avec autant de plaisir.

À 16 h 45, Jillian ne s'étant pas manifestée de nouveau, il régla sa note, se leva et traversa la place. Même si le soleil brillait dans un ciel sans nuage en ce tout début de printemps, la saison touristique était loin de battre son plein, et seuls quelques dizaines de badauds se promenaient çà et là. Lorsqu'il arriva devant le musée, il reçut un texto de Jillian :

Entre.

Il monta les marches du perron avant de pénétrer dans le bâtiment par une porte étroite. Il payait les cinq euros que coûtait la visite quand il entendit la voix de Jillian derrière lui.

« Ça me rappelle des souvenirs. »

Il se retourna et la vit, debout à côté d'un présentoir de cartes postales.

« Des souvenirs d'établissements sans pompe à bière où je t'aurais traînée ?

— Mais non, espèce d'idiot, des souvenirs de nos rancards de nuls. »

La première fois qu'ils étaient sortis ensemble, il l'avait emmenée faire un golf miniature sur le parcours le plus pourri d'Hawaï, dont la majeure partie des *fairways* en gazon artificiel étaient hérissés de touffes d'herbe ou de champignons. Et elle l'avait battu. À plate couture. Ils s'étaient rencontrés alors qu'ils étaient cantonnés sur la base de Pohakuloa à l'occasion d'un exercice conjoint entre l'armée et les Marines dans le cadre d'une manœuvre internationale Rimpac regroupant les forces des pays alliés des États-Unis riverains de l'océan Pacifique. Le centre d'entraînement de Pohakuloa consistait en une zone de forêt accidentée s'étendant sur un haut plateau volcanique à environ cinquante kilomètres à l'ouest de la ville de Hilo. L'exercice, qui s'était déroulé sur un mois, s'apparentait à un jeu de « capture du drapeau » à huit cents participants avec simulation laser de lancers de grenades et de tirs d'armes légères ou mortiers. Après s'être affrontés jusqu'à la mort digitale pendant la journée, ils se rendaient ensemble à Hilo ou Waimea, où ils consacraient leurs quelques heures de quartier libre à boire de la bière en se vantant de leurs exploits respectifs.

Jillian et lui s'étaient bien entendus dès le premier soir et avaient commencé sans trop savoir comment à échanger des anecdotes sur les pires expériences amoureuses qu'ils avaient vécues. Cela s'était vite transformé en un concours du rencard le plus cauchemardesque… Et c'est Luke qui l'avait remporté ! Leur attirance mutuelle avait été aussi immédiate qu'irrésistible et ils avaient passé ensemble tous leurs moments disponibles. Leur petite aventure avait pris fin en même temps que les grandes manœuvres, mais pas leur amitié, qui avait perduré. Ils étaient restés en contact, s'envoyant un SMS du genre *Salut. Qu'est-ce que tu deviens ?* pendant les fêtes. Il y avait à l'évidence quelque chose entre eux. Mais rien d'assez fort pour qu'ils l'admettent et y sacrifient leur carrière. Et voilà qu'ils étaient de nouveau réunis comme dans une chanson d'amour !

Il la serra fort contre lui et elle lui rendit son étreinte. Puis il lui murmura à l'oreille :

« Je suis vraiment navré pour Benji.

— Moi aussi, répondit-elle en s'accrochant à lui. Je m'en veux de

t'avoir entraîné là-dedans. »

Il s'écarta, mais sans lui lâcher les bras.

« C'est moi qui t'en aurais voulu si tu ne l'avais pas fait. Tu as été blessée ? Il pleuvait des balles, là-bas.

— Une éraflure à la cuisse, mais ça va. Et toi ?

— Pas une égratignure.

— Une manifestation de ta chance proverbiale ?

— Je préfère y voir la preuve de mon adresse hors du commun et de mes réflexes félins, pour ne pas dire surnaturels, répondit-il en riant.

— Ravie de constater que ton ego non plus n'a pas été atteint, lança-t-elle en se détachant de lui avec un sourire en coin. Et maintenant, suis-moi. Au fait, je me suis trompée tout à l'heure. On peut déguster de la bière ici.

— Ah, là tu m'intéresses ! Avance, je te suis. »

Le musée occupait le rez-de-chaussée de la maison. L'espace dégustation, qu'ils découvrirent au milieu des vieux fûts en chêne, des mécanismes en cuivre et autres objets exposés, était un dégagement meublé de tables hautes pour deux personnes qu'éclairaient des chandeliers muraux électriques. Ils commandèrent la sélection d'échantillons standard. La serveuse posa devant eux un plateau chargé de petits verres puis disparut.

Luke savoura une gorgée de bière ambrée avant de demander :

« Alors, comment tout ça a-t-il commencé ? Qu'est-ce que tu sais, au juste ?

— C'est moi qui ai tout déclenché, pour mon malheur et celui de Benji, répondit Jillian, de la détresse dans la voix. J'ai envoyé un e-mail et je n'aurais pas dû.

— À qui ?

— Je l'ignore. »

Curieux.

« Qu'est-ce que tu écrivais, dans cet e-mail ?

— C'était une demande d'informations. Huit mots qui ont vraisemblablement tout déclenché : *Dites-moi ce que vous savez sur Kronos.* »

6

Luke était perdu.

« Kronos ? Qu'est-ce que c'est ?

— Aucune idée. Mais apparemment il s'agit d'un code qui signifie "Tuez-moi." »

Le regard de la jeune femme s'embua à l'évocation de ses souvenirs douloureux.

Cela faisait plusieurs années qu'il ne l'avait pas vue, mais elle n'avait guère changé. Plastique irréprochable, forme olympique. Ses cheveux aile de corbeau, toujours aussi chatoyants, avaient gagné en volume et en longueur et lui tombaient sur les épaules. Elle avait à peu près le même âge que lui, la petite trentaine, et son visage était inoubliable. Surtout ses yeux, d'un très beau vert pâle. Toutefois, c'était surtout par son assurance qu'elle se distinguait. Jamais la moindre manifestation de doute, d'appréhension ou d'incertitude chez elle. Mais au contraire, un esprit de décision et une détermination qui l'avaient séduit. Pas de modification non plus, nota-t-il, dans son style vestimentaire. Quand elle n'était pas en uniforme, elle ne portait que du noir, du blanc et du gris. Aucune autre couleur. Jamais, au grand jamais. Il savait malgré leurs échanges irréguliers qu'elle avait servi cinq ans sous les drapeaux, mais n'avait pas rempilé. Aux dernières nouvelles, elle travaillait pour une entreprise de sécurité privée quelque part sur la côte est.

Et voilà qu'ils se retrouvaient.

« Tu ne pouvais rien prévoir de ce qui allait se passer, dit-il. Revenons au point de départ. Où et quand as-tu entendu parler de ce Kronos pour la première fois ?

— Quand Benji a prononcé le mot.

— À propos, pourquoi l'appelles-tu comme ça ?

— Une habitude d'enfance. C'était mon grand-père, pas mon père, alors j'ai abrégé son prénom. Et c'est resté… »

Il sourit.

« C'était un soldat de carrière. Trente-cinq ans de service. Sa dernière affectation était l'état-major militaire international au quartier général de l'OTAN, à Bruxelles. Il se plaisait beaucoup ici, si bien que quand il a pris sa retraite, il a acheté la maison de Genappe. Sa seconde femme, Karen, est décédée voilà deux ans, alors j'ai emménagé avec lui il y a six mois pour être à ses côtés parce qu'on lui avait diagnostiqué un cancer en phase terminale. Début avril, son médecin a recommandé de le placer dans un établissement de soins, seulement il ne voulait pas en entendre parler. Il souhaitait mourir chez lui, près de moi. Une infirmière venait régulièrement, mais c'était surtout moi qui m'occupais de lui. Il y a quelques semaines, la douleur est devenue si intense que le docteur l'a mis sous morphine, ce qui l'a expédié au pays des songes. C'est à ce moment-là qu'il a commencé à mentionner Kronos. Des propos sans suite, du genre monologue intérieur. Des bredouillis. Mais pas totalement incohérents.

— Sur un sujet en particulier ?

— Il parlait sans cesse d'un secret qu'il avait découvert, répondit-elle en secouant la tête, comme frustrée. Une découverte qui changerait tout. Il n'arrêtait pas de revenir sur le poids de ce secret, la nécessité de le dévoiler au grand jour… »

Elle était à l'évidence très affligée par l'épreuve qu'elle avait traversée.

« Jusqu'à récemment, je voyais dans mon grand-père l'homme le plus heureux, le plus satisfait de son sort que j'aie jamais connu. Ce n'était qu'une façade. »

Rien de bien surprenant. Tout le monde avait des choses à cacher. Même les vieux soldats en train de mourir d'un cancer.

« La semaine dernière, il a fait allusion à un coffret. Et j'ai fini par le trouver, ce coffret. C'était une de ces boîtes ignifugées qu'on ferme à clé et où on peut ranger des documents. Elle était dissimulée dans le plancher, sous le lit.

— Où est-il, ce truc, maintenant ?

— Toujours au même endroit. Du moins je l'espère. »

Un espoir que Luke partageait.

« Plus la douleur s'accentuait, plus il s'exprimait, poursuivit-elle.

Malheureusement, il n'était jamais assez lucide pour expliquer les choses clairement. Ce n'étaient que des bribes qui tournaient immanquablement autour de Kronos, d'un secret, de la nécessité de faire ce qu'il convenait. Luke, même si j'ignore de quoi il s'agit, je suis sûre que c'est ça qui a causé sa perte. Benji était sorti major de sa promotion à West Point, c'était un ancien combattant bardé de décorations, courageux, brillant, loyal. Il avait toutes les qualités requises pour devenir général d'armée. Or il a fini colonel, pas même général de brigade. Ça me fait mal de dire ça, mais il n'a pas eu la carrière qu'il méritait.

— Et tu crois que c'est à cause de cette histoire de Kronos ?

— Sans aucun doute. Il le suggérait lui-même, dans son délire. *Kronos nous fera du tort à tous*, répétait-il. Il y a deux nuits de ça, j'ai craqué. C'en était trop de le voir étendu là, en train de mourir sous mes yeux. J'éprouvais un mélange de colère, de tristesse, de frustration… Alors j'ai pris le coffret, je l'ai ouvert et je me suis mise à farfouiller dedans.

— Qu'est-ce qu'il contenait ?

— Pas grand-chose. Mais j'ai trouvé une facture et une clé, ainsi qu'une adresse e-mail accompagnée du mot Kronos sur un morceau de papier. J'ai pensé que le détenteur de l'adresse pourrait m'aider à y voir clair, donc j'ai expédié un message en expliquant qui j'étais, ce qui se passait et en terminant par *Dites-moi ce que vous savez sur Kronos*. Trente-six heures plus tard, ces types se pointent sur le pas de ma porte.

— Quand tu as pris contact avec moi, tu m'as écrit que des gens étaient sans doute sur tes traces.

— Quand j'ai envoyé l'e-mail pour me renseigner sur Kronos, je n'avais pas dormi depuis plus de vingt-quatre heures. J'étais sens dessus dessous. J'ai expliqué à Benji ce que j'avais fait et il a pété un câble. Je ne l'avais jamais vu dans un tel état. Il semblait avoir retrouvé toute sa tête, et il m'a répété je ne sais combien de fois que je devais me sauver pendant qu'il était encore temps, et que je n'avais pas idée de ce que j'avais mis en branle. *Ils sont sur nos traces à tous les deux, maintenant.* Ce sont les mots qu'il a utilisés. Il m'a ordonné de partir le plus loin possible. Mais je ne pouvais pas faire ça et le laisser seul… C'est là que je t'ai écrit ce texto. Luke, il a été tué à cause de moi. J'ai perdu les pédales alors que ça ne m'arrive jamais, et

maintenant il est mort. Je ne me le pardonnerai pas.

— Ce sont ces types qui l'ont tué, pas toi.

— Je sais. Et j'ai la ferme intention de chercher le pourquoi et le comment. Je vais m'y atteler, j'en fais le serment. Et quand j'aurai trouvé ceux qui tirent les ficelles, je leur ferai la peau. Avec ton aide, si tu le veux bien. Mais ne me demande surtout pas d'attendre là patiemment pendant que tu règles le problème. C'est clair ?

— Comme de l'eau de roche, mademoiselle », acquiesça-t-il avec un sourire.

Non seulement elle méritait de participer à la traque, mais il se réjouissait de faire équipe avec elle. Derrière ses fanfaronnades, il avait conscience d'avoir peut-être fait preuve d'une trop grande prudence, à Genappe, en s'assurant qu'aucun piège ne lui était tendu. Influencé qu'il était par sa formation, avait-il hésité trop longtemps avant de quitter la voiture ? Sa patience excessive avait-elle coûté la vie à Benji ? Difficile à dire. Toujours était-il qu'il avait perturbé une fête à laquelle il n'était pas convié. Et pour l'heure, agir en partenariat avec Jillian leur offrait la meilleure chance à tous les deux de résoudre ce mystère. Et de s'en sortir vivants.

« Que s'est-il passé dans la maison ? s'enquit-il.

— En fait, je m'étais endormie – ce qui ne m'arrivait plus ces derniers temps. Bien sûr, depuis la crise de Benji, je me couchais tout habillée. J'étais allongée là quand j'ai été réveillée par un bruit de verre cassé dans une autre pièce.

— Ça, c'était moi. J'ai jugé utile d'envoyer un signal pour t'alerter.

— Ça a fonctionné. J'ai allumé une lampe, puis je me suis aussitôt rendu compte que c'était une ânerie. À ma décharge, ça fait un bout de temps que je n'ai pas pris part à une action de terrain. C'est à ce moment-là que j'ai entendu des gens dans la maison. Je gardais un des pistolets de Benji sur ma table de nuit, alors je m'en suis servie. Mais ça ne les a pas empêchés de trouver mon grand-père et de lui tirer une balle dans la tête.

— Quand je suis arrivé à l'étage, tu n'y étais plus.

— J'ai attrapé mon portefeuille et mon passeport, puis je suis sortie par la fenêtre. J'ignorais que tu étais là.

— Qu'as-tu fait du pistolet ?

— Je l'ai jeté dans une benne. Le chargeur était vide. »

Se penchant en avant, elle posa doucement sa main sur la sienne.

Un geste tout de tendresse. Pour le moins inattendu.

« Luke, dit-elle à mi-voix en le regardant dans les yeux, il y a un type qui s'intéresse à nous. À 7 heures pour toi, près de la vitrine consacrée au houblon.

Bien qu'un peu déçu que cette démonstration d'affection ne soit qu'une mise en scène, il joua le jeu et lui sourit en retour.

« Décris-le-moi.

— Asiatique, chauve, vingt-cinq à trente ans, veste en cuir verte.

— Tu es vraiment sûre qu'il nous observe ? demanda-t-il en lui prenant amoureusement la main.

— Ce serait mon "dernier mot" à *Qui veut gagner des millions ?* »

Une confirmation suffisante pour Luke, qui prit accessoirement conscience d'avoir violé une des règles de base en omettant de vérifier à l'avance si le musée possédait une sortie à l'arrière.

« Continue d'ouvrir l'œil, conseilla-t-il. Ces gars-là vont souvent par deux. »

Elle rit en pointant son doigt vers lui comme on fait pour saluer un bon mot.

« Ça y est, j'ai repéré le second, murmura-t-elle. À peu près le même modèle que l'autre, mais plus grand et habillé d'un sweat à capuche bleu clair. Il vient de s'asseoir à une table. À 5 heures pour toi. »

Comme une serveuse passait à proximité, il attira son attention avant de lui demander d'une voix assez forte :

« Les toilettes, s'il vous plaît ? »

L'employée désigna le fond de la salle, où était exposée une collection de grandes cuves en cuivre et de tubulures entrecroisées.

« *Dank ye*, dit-il, puis il chuchota à l'adresse de Jillian : s'il y a une sortie de secours, elle est probablement proche des toilettes.

— Quel est le plan ? »

Continuant son numéro d'acteur, il inclina un peu plus la tête vers elle avant de répondre, ses paroles en complet décalage avec sa gestuelle :

« Il n'y avait pas de détecteur de métaux à l'entrée, donc on part du principe qu'ils sont sans doute armés. S'ils se mettent à tirer ici, il faut craindre de sérieux dommages collatéraux. Alors on bouge. »

Lui aussi se posait avec perplexité la question qu'il avait lue dans le regard de Jillian : comment avaient-ils fait pour la trouver ?

Ils se levèrent et s'avancèrent dans le musée comme si de rien n'était. Après avoir fait mine de se plonger dans l'examen d'une brochure que Luke avait prise sur un présentoir, ils déambulèrent ostensiblement parmi les pièces exposées tout en se dirigeant sans hâte vers l'arrière du bâtiment. Une fois certain que les deux bonshommes leur avaient emboîté le pas, Luke entraîna Jillian dans le dédale que constituaient les cuves de cuivre. La flèche indiquant les commodités pointait vers un petit couloir sur la gauche. Un autre pictogramme, vert sur fond blanc, signalait que l'issue de secours se trouvait droit devant. Luke comptait mettre à profit l'isolement des toilettes pour tendre un piège.

« Avec un peu de chance, ils vont se séparer, dit-il. Un pour toi, un pour moi. Débarrasse-toi du tien le plus vite possible.

— On dirait que ça t'enthousiasme. Tu as une drôle de conception de la rigolade.

— Et tu n'as encore rien vu. »

Ils s'engagèrent dans le couloir.

Une première porte, du côté gauche, desservait les toilettes dames ; une seconde celles des hommes. Luke poussa cette dernière. La pièce était déserte, à l'exception d'un monsieur âgé qui achevait de se laver les mains. Luke alla jusqu'à un urinoir, devant lequel il se campa dans la position appropriée. Le monsieur sortit, croisant les deux Asiatiques qui entraient.

Bon. Il avait la paire pour lui tout seul.

Et les loustics ne perdirent pas de temps.

Tandis que l'un se postait en sentinelle près de la porte, l'autre – celui qui portait la veste en cuir verte – s'approcha derrière Luke.

« Ne compliquez pas les choses plus qu'il n'est nécessaire », dit-il dans un anglais teinté d'un léger accent.

Luke lui adressa un sourire par-dessus son épaule.

« D'après mon médecin, je suis un peu jeune pour avoir un problème de prostate, mais il faut bien se rendre à l'évidence… »

Le type le dévisagea, l'air décontenancé.

« Inutile d'attendre, j'en ai pour un bout de temps, vous savez.

— Ah, je vois : un plaisantin. Suivez-nous.

— Et ces saletés de comprimés qui n'ont aucun effet, poursuivit Luke sur le même mode, frappant le mur avec sa paume pour bien marquer sa frustration.

— Je vous ai dit de nous suivre. »

Pivotant sur ses talons, Luke expédia son poing dans le nez du gars, qui recula en titubant sous l'impact, du sang jaillissant de ses narines. Il enchaîna avec un coup de genou dans le ventre. L'autre exhala un ouf guttural qui n'était pas de soulagement avant de s'effondrer pour le compte, sonné. L'acolyte qui montait la garde plongea la main sous sa veste, sans doute pour dégainer une arme.

La porte s'ouvrit alors à la volée, livrant passage à Jillian, qui lui décocha un shoot dans le creux poplité.

Il y eut un craquement.

Elle reprit son équilibre et attaqua de nouveau, visant cette fois une épaule qu'elle frappa avec suffisamment de férocité pour disloquer l'articulation. Le type poussa un cri étouffé, mais Luke le réduisit au silence d'un crochet à la mâchoire qui l'envoya au sol, où il ne bougea plus.

« Mais c'est que tu es un vrai dur, toi ! lança Jillian.

— Je te le répète : tu n'as encore rien vu. »

Il fouilla leurs agresseurs, sur lesquels il trouva deux 9 mm, deux portables et une clé électronique de voiture.

« Regarde si la voie est libre », dit-il.

Elle alla entrouvrir la porte.

« RAS ! »

Il éteignit les téléphones et les donna à Jillian. Laisser à ces guignols un moyen de communiquer aurait été une ineptie. Il garda les deux pistolets. Puis il tira le moins grand des deux gugusses en direction du couloir.

« On va sortir par l'issue de secours. Quand l'alarme se déclenchera, continue d'avancer sans te retourner et sans courir. Toute l'attention devrait se porter sur notre petit camarade blessé. »

Jillian ouvrit la voie pendant que Luke remorquait l'homme inanimé jusqu'à un endroit bien à découvert où sa présence ne pourrait qu'attirer la curiosité de quiconque viendrait voir ce qui faisait sonner l'alarme. Puis il appuya sur la barre antipanique et poussa le battant de l'issue de secours.

Aucun signal sonore ne se fit entendre.

Ils avancèrent de quelques pas tandis que la porte se refermait doucement derrière eux.

« Quelles sont les chances pour que… » commença Jillian.

C'est alors que l'avertisseur se déclencha, assez puissant pour que ses hululements leur parviennent à l'extérieur.

Ils pressèrent un peu l'allure et s'engagèrent dans une cour tout en longueur, une sorte de canyon encadré des deux côtés par des façades d'immeubles de trois ou quatre étages délimitant au-dessus d'eux un rectangle de ciel bleu. À une cinquantaine de mètres devant eux, un vantail métallique sans poignée.

Coincés.

L'alarme se tut.

« Ça n'a pas traîné », commenta Luke.

Il aperçut une poubelle à roulettes contre un mur et la déplaça à grand bruit avec l'aide de Jillian jusqu'à la porte arrière du musée, de façon à la bloquer.

Ils se trouvaient là depuis à peine soixante secondes, mais cela en faisait déjà cinquante de trop à son goût. Si d'autres poursuivants survenaient, Jillian et lui constitueraient des proies faciles, piégés qu'ils étaient dans cette voie sans issue. Il scruta de son œil affûté chaque centimètre carré des alentours. Il détecta la solution à leur problème dans un angle à l'opposé de l'endroit où ils se tenaient : un soupirail fermé par une grille.

Ils y coururent en se frayant un passage parmi un maquis de mauvaises herbes qui avaient réussi à pousser dans les fissures de la dalle de béton. Ils découvrirent, encastré dans le mur, un portillon dont le sommet leur arrivait à la ceinture, maintenu clos par un loquet et un cadenas rouillés. À travers les barreaux se distinguait un tunnel sombre d'environ soixante centimètres de haut sur autant de large, au sol gorgé d'humidité.

« C'est un drain, commenta Luke. Sans ce conduit, la cour serait une véritable piscine.

— Ça mène où ? »

Il l'ignorait. Mais ce ne pouvait être que sous terre.

La porte arrière du musée heurta bruyamment le flanc du conteneur à déchets. La police ? Un nouvel arrivage de méchants ? Mauvaise nouvelle dans les deux cas.

« Je ne sais pas. Ce que je sais, en revanche, c'est qu'on doit sortir de là avant que ça empire. »

Jillian ramassa un gros caillou et le lui présenta. Cinq ou six coups lui suffirent pour venir à bout du loquet, mais la grille ne bougea pas

quand il essaya de la tirer à lui. Il s'attaqua alors aux gonds avec la pierre, répandant sur le sol des fragments de rouille, jusqu'à ce que Jillian parvienne à forcer l'ouverture.

« Après toi, dit-il.

— Tu es sûr que c'est une bonne idée ?

— Non, mais on n'a pas le choix. »

Il lui tendit un des 9 mm et elle pénétra en rampant dans la canalisation.

Il prit le même chemin.

7

Luke parvint à replacer la grille dans sa position initiale en pesant de tout son poids contre le battant. Du moins espérait-il l'avoir refermée suffisamment pour qu'une inspection sommaire ne révèle pas la supercherie. Problème : afin d'obtenir ce résultat, il avait dû entrer dans le tunnel en rampant les pieds devant. Si bien qu'il devait à présent se tortiller en marche arrière pour suivre Jillian. L'espace était pour le moins confiné. Heureusement pour lui, Luke ne souffrait pas de claustrophobie. Ils avaient parcouru une vingtaine de mètres quand il entendit les roues métalliques de la poubelle rouler avec fracas sur le béton de la cour.

« Ça y est, ils sont dehors, chuchota-t-il.

— Tu as une idée de l'endroit où on va arriver ?

— Pas la moindre. Mais il faut qu'on y arrive vite. »

Le boyau était en pente descendante, ce qui facilitait la tâche pour progresser, et conduisait manifestement sous le niveau de la rue. Une vingtaine de mètres plus loin, il aboutissait dans un aqueduc souterrain d'environ un mètre cinquante de profondeur sur un mètre de largeur, au fond duquel stagnait de l'eau croupie à hauteur de cheville.

« Un collecteur d'eaux pluviales, expliqua Luke. Au moins, ce n'est pas un égout. »

Un cri résonna au bout du tunnel qu'ils avaient emprunté.

Il tira le pistolet qu'il avait glissé sous sa ceinture et éjecta le chargeur, qui se révéla plein – quatorze munitions, plus une dans le canon. Il disposait en outre des cartouches de l'autre 9 mm qu'il s'était approprié à Genappe.

Très bien.

Il remit le chargeur en place d'un coup sec.

« Continue d'avancer, dit-il. Dès que tu vois un dégagement, même un simple renfoncement dans le mur, planque-toi dedans en t'aplatissant bien contre la paroi. On risque fort de se faire arroser. Si tu trouves une issue qui donne sur la rue, sors et éloigne-toi sans courir. On se rejoindra plus tard.

— Je n'ai pas envie de la jouer comme ça, Luke. »

Certes, Jillian n'avait rien d'une damoiselle en détresse, mais bon…

« On n'a pas toujours ce qu'on désire.

— Je comprends l'idée : tu cherches à les ralentir. Seulement…

— Écoute, c'est mon boulot. Je suis entraîné pour. »

Lors d'un de leurs échanges antérieurs, il lui avait révélé qu'il travaillait pour la division Magellan, ce qui expliquait peut-être d'ailleurs en partie qu'elle ait fait appel à lui.

« Soyons sérieux, on a plus de chances si on se sépare, tu le sais bien, reprit-il. Alors, s'il te plaît, décroche ! »

Cessant de discuter, elle s'en alla dans le noir le long de la rigole en s'éclairant avec son portable. Luke retourna au débouché du conduit communiquant avec la cour et discerna la forme d'un homme accroupi en pleine lumière devant la grille, à une quinzaine de mètres. Mais il restait difficile de déterminer à qui il avait affaire. Selon toute vraisemblance, un policier ou un vigile du musée, mais quoi qu'il en fût, il n'était pas question pour lui de l'abattre.

Vue de l'extérieur, la canalisation se présentait comme un trou noir. Avait-il été repéré ?

Un deuxième homme se joignit au premier, avec lequel il entreprit de forcer la grille, qui finit par céder. Un troisième individu apparut alors et pointa un pistolet dans l'ouverture. Luke fit un pas de côté juste à temps pour éviter une balle qui le frôla avant d'entailler le mur de brique derrière lui.

Pas très fair-play.

Il reprit aussitôt sa position, ajusta le tireur et pressa la détente. L'homme poussa un cri et s'effondra hors de vue.

Les deux autres s'écartèrent de la ligne de mire sans demander leur reste.

Inutile de s'attarder.

Faisant volte-face, il repartit en toute hâte, courbé en avant dans l'obscurité, veillant à ne pas faire de bruit en pataugeant dans l'eau. Il

trébucha contre un pavé disjoint et il dut se rattraper en s'appuyant aux parois pour ne pas perdre l'équilibre.

La prudence s'imposait.

Plusieurs autres projectiles venus d'en haut ricochèrent contre les murs de brique, fusant dans toutes les directions. L'un d'eux passa en sifflant près de son oreille, suivi d'un deuxième.

Puis les coups de feu cessèrent. Ce qui ne pouvait signifier qu'une chose : après s'être ouvert la voie, ces messieurs étaient en train de descendre à sa poursuite.

Il entendit des clapotements en amont. Une lampe torche s'alluma.

Il se laissa tomber dans le caniveau, se tourna sur le dos, visa entre ses pieds et tira une demi-douzaine de fois. Avait-il touché quelque chose ? Mystère. Toujours était-il que le faisceau lumineux était à présent braqué vers le bas, son éclat affaibli par l'eau.

Il reprit sa progression en rasant le sol.

« Par ici », fit une voix étouffée dans le noir.

Une lueur apparut, masquée par quelque chose. Il aperçut Jillian, une main faisant écran devant l'éclairage de son téléphone, qui lui faisait signe de venir d'urgence. Sortant de l'eau, il courut la rejoindre à l'intérieur d'une niche creusée dans la paroi de brique. Elle dirigea le rayon lumineux de son appareil vers le haut et, levant la tête, il découvrit une échelle d'environ trois mètres, fixée au mur, qui menait à une trappe fermée par un vantail de bois.

« Tu as essayé d'ouvrir l'abattant ? demanda-t-il.

— Il n'est pas verrouillé, mais quelque chose de lourd est posé dessus.

— Tire une balle dans la galerie à intervalles de quelques secondes. J'ignore si j'ai eu ces types ou pas.

— On peut être sûrs que ce ne sont pas des flics ?

— Ils sont hargneux et fous de la gâchette. Je n'ai pas besoin d'en savoir plus. Ralentis-les. »

Il grimpa au sommet de l'échelle et colla son oreille au panneau. Aucun bruit de l'autre côté. Jillian faisait feu à intervalles réguliers.

Puis les tirs cessèrent.

« Plus de munitions, annonça-t-elle. Ils sont toujours là. Au moins deux, peut-être plus. »

Bien calé sur les barreaux, il appuya ses épaules contre le battant et poussa sur ses jambes, poursuivant son effort jusqu'à ce qu'il

entende quelque chose se renverser au-dessus de sa tête.

Le panneau bascula d'un coup.

« Ça y est, c'est fait », lança-t-il.

Elle monta à son tour et il l'aida à franchir la trappe avant de refermer le vantail derrière eux à la volée. Ils se trouvaient dans un débarras triangulaire de cinq ou six mètres de côté, aveugle et pourvu d'une seule porte, qui était ouverte. Une cave ? Le long des murs, des étagères sommairement dégrossies supportaient de gros sacs de farine, de riz et de millet. Une petite table et un fauteuil relax miteux – les meubles qui avaient bloqué le battant – gisaient sur le sol. Ils les remirent en place puis entassèrent par-dessus plusieurs sacs pesants pour faire bonne mesure.

Des hurlements de sirènes de police leur parvenaient de l'extérieur. Pour l'instant, ils étaient en sécurité, ce qu'il jugeait plutôt réjouissant. Tout comme Jillian, à en croire l'expression sur son visage.

« Palpitant, non ? dit-il.

— Pour le moins. »

Il aimait bien le flegme dont elle faisait preuve dans les moments de crise. Ce n'était pas une qualité que l'on pouvait acquérir. On la possédait de naissance ou pas.

Ils étaient tous les deux trempés. Surtout lui.

Il avait encore son 9 mm. Elle avait jeté le sien.

« Et maintenant ? » demanda-t-elle.

Ils entendirent à travers le plancher des martèlements de pas sur les barreaux métalliques de l'échelle. L'empilement de sacs vacilla légèrement sous l'effet d'une poussée venue d'en dessous. Luke fit signe à la jeune femme d'observer le silence.

« *Politie !* » cria une voix assourdie.

Des policiers. Ils ne pouvaient en attendre aucun secours.

Les sacs se soulevèrent de nouveau et se maintinrent ainsi quelques instants avant de s'affaisser. Puis les claquements de semelles reprirent, signalant qu'on redescendait l'échelle.

« Il faut qu'on dégage d'ici, lui chuchota Jillian à l'oreille. Je ne pense pas qu'ils soient du genre à lâcher l'affaire comme ça. »

Il acquiesça et gagna l'unique sortie.

Elle donnait accès à un escalier de bois qui montait.

Il gravit les marches jusqu'à une autre porte, close celle-là, qu'il poussa doucement pour se retrouver dans une cuisine professionnelle.

Personne en vue. Lumières éteintes. Deux fenêtres donnaient sur l'extérieur, mais il les ignora et se dirigea vers une seconde porte, ouverte, au-delà de laquelle il découvrit une petite boulangerie meublée de vitrines. Déserte, plongée dans la pénombre, la boutique était manifestement fermée. La devanture consistait en deux larges baies encadrant une porte en verre. Dans la rue, il vit plusieurs voitures de patrouille et des policiers tous armés de fusils automatiques.

Il rejoignit Jillian dans le fournil.

« Je parierais qu'ils se préparent à passer de maison en maison pour déterminer où aboutit la trappe du sous-sol. Il faut qu'on lève le camp. J'ai aperçu un deuxième accès de l'autre côté du magasin. J'ai l'impression que c'est notre seule chance. On y va en restant baissés pour être cachés par les comptoirs.

Luke en tête, ils traversèrent rapidement la boutique et parvinrent à la porte du fond, qui donnait sur un escalier en bois menant aux étages. Au premier, ils se heurtèrent à une porte verrouillée. Ils poursuivirent leur ascension jusqu'au second, qui abritait un petit appartement.

La porte du logement était ouverte, ce qui éveilla la méfiance de Luke. Y avait-il quelqu'un à l'intérieur ? Mais il apparut très vite que la demeure était inoccupée.

Il s'approcha prudemment de l'une des fenêtres. Celle-ci commandait une vue sur les toits de maisons à pignons qui dévalaient en cascade pour aboutir à la hauteur du premier étage de l'immeuble où ils se trouvaient. Les rayons obliques du soleil couchant plongeaient dans l'ombre une bonne partie des pans d'ardoise. Aucun accès extérieur au rez-de-chaussée. En revanche, le long d'un angle proche de la fenêtre, il nota la présence d'un enchevêtrement de tuyaux verticaux. Il entendit un vacarme en bas, puis un homme qui criait un ordre en néerlandais.

« Police. Nous sommes armés. S'il y a quelqu'un à l'intérieur, montrez-vous ! » traduisit Jillian à mi-voix.

Apparemment, quelqu'un avait procédé à une évaluation rapide des distances et établi sous quel bâtiment se situait la trappe.

Plus une seconde à perdre.

Il fourra le pistolet sous sa ceinture puis ouvrit la fenêtre sans bruit.

« Descends sur le toit de la maison d'à côté en t'agrippant aux tuyaux qui sont à l'angle. »

Sans hésiter, Jillian se glissa dans l'embrasure, tendit le bras pour saisir un des tuyaux et entreprit de descendre par à-coups, les pieds calés contre le mur extérieur. Il l'avait presque rejointe en procédant de la même manière quand il entendit crier *« politie ! »* dans la pièce qu'ils venaient de quitter. En dessous de lui, Jillian s'était déjà laissée tomber sur le toit du bâtiment voisin. *« Planque-toi »*, articula-t-il silencieusement. Elle courut jusqu'à une cheminée et disparut derrière. Pour sa part, il ne pouvait que rester suspendu là, masqué par l'arête du mur en espérant que les ombres qui s'allongeaient le dissimulaient suffisamment. Changeant de position, il s'agrippa à un autre tuyau pour que ses mains soient le moins visibles possible. Jillian lui fit signe depuis sa cachette qu'il y avait quelqu'un à la fenêtre. Risquant un rapide coup d'œil, il aperçut le front d'un homme coiffé d'une casquette de policier. Il serra les dents et assura au mieux sa prise, ses talons raclant la paroi.

Rester calme. Ne pas bouger.

Il pourrait tenir quelques secondes encore, mais pas davantage.

« Politie ! » vociféra de nouveau le représentant de la loi.

Paupières closes, Luke retint sa respiration.

Finalement, il entendit la fenêtre se refermer avec un grincement.

Jillian brandit ses deux pouces à son adresse en signe de félicitations.

Il se hâta de descendre et atterrit sur le toit, où ils s'accroupirent côte à côte au pied du mur.

« Maintenant, on cherche une sortie, dit-il en faisant jouer ses doigts endoloris. Fais attention où tu marches, on ne sait pas ce qu'il y a là-dessous. »

Bien que s'étendant sur une trentaine de mètres seulement, la toiture, hérissée de gâbles, évoquait une chaîne de montagnes dont ils se mirent à explorer en silence les pics et les vallées. Enfin, du côté est, Luke découvrit un étroit espace obscur entre le bâtiment où ils se trouvaient et un édifice voisin. De part et d'autre de la fente, à peine plus large que ses épaules, des fils et des conduits festonnaient les parois. Tous les cinquante ou soixante centimètres, des broches étaient fichées dans la pierre à l'usage des monteurs de lignes électriques.

« Qu'est-ce que c'est ? s'enquit Jillian en scrutant les profondeurs

du trou.

— Sans doute un bug architectural au départ. Puis on s'en sera servi pour passer les réseaux d'alimentation des immeubles du coin. »

Sans la moindre hésitation cette fois encore, Jillian s'engagea dans la crevasse et commença à descendre d'appui en appui le long du mur. Il suivit le mouvement et ils ne tardèrent pas à atteindre le sol au fond d'une venelle étroite et sombre. Avec ces câbles suspendus, l'endroit faisait penser à une jungle.

Il s'orienta et prit la direction du sud de façon à s'éloigner de la boulangerie.

Ils parvinrent à une intersection.

À droite, un cul-de-sac. À gauche, à une cinquantaine de mètres, la Grand-Place où se promenaient des badauds. Ils continuèrent tout droit jusqu'au carrefour suivant, qui était comme une image inversée du précédent. Là, ils tournèrent à droite pour se retrouver dix minutes plus tard à distance suffisante de la place et de l'agitation.

« Et maintenant ? demanda Jillian.

— On va récupérer le coffret de Benji. »

8

Luke conduisait en respectant les limites de vitesse pour ne pas attirer l'attention. Après avoir retrouvé sa voiture de location, ils avaient quitté Bruxelles. Le retour à Genappe avait pris un peu plus d'une heure, pendant laquelle leurs vêtements humides avaient eu le temps de sécher. Leur conversation au cours du trajet avait porté sur les deux hommes du musée. Qui les avait envoyés ? Dans quel but ? Comment ces types les avaient-ils localisés ? Faute d'informations permettant d'évaluer avec sérieux la situation, il leur était malheureusement impossible de répondre à ces questions. Il était toutefois clair que la démarche de Jillian à propos de Kronos avait été un élément déclencheur.

Il était 19 h 30 quand ils entrèrent dans l'agglomération et, en ce début de printemps, la nuit gagnait rapidement.

« Prends à droite et éteins les phares. »

Il fit ce que Jillian ordonnait.

Ils s'engagèrent dans un chemin caillouteux en pente douce bordé de fossés envahis d'herbe. La terre mêlée de gravillons crissait sous les roues.

« Tourne ici », dit-elle.

Il vira dans une allée qui menait à une ferme.

« Je connais les propriétaires, expliqua-t-elle. Ils sont absents pour quelques semaines. Notre jardin se trouve là-bas, à gauche du gros marronnier », ajouta-t-elle en pointant un doigt vers la lunette arrière.

Craignant que l'habitation de Benji ne soit surveillée par la police ou quelqu'un d'autre, ils avaient préféré ne pas l'aborder à partir de la rue Émile-Hecq. Jillian avait eu l'idée de la contourner en prenant la rue suivante. Au-delà d'une palissade de séparation, le pavillon se découpait comme une forme sombre sur un ciel qui l'était encore plus.

Luke faillit s'enquérir de la présence éventuelle de chiens, mais il se souvint que le Siffleur avait réglé ce problème. Ils couraient des risques en revenant ici. Celui de se faire arrêter, en premier lieu. En outre, rien n'assurait que le coffret n'avait pas déjà été découvert, que ce soit par les gens qui étaient à leurs trousses ou par la police. Dans ce dernier cas, il lui faudrait appeler Stéphanie Nelle pour la prier d'intervenir. Mais il préférait éviter de la solliciter. La maison était la scène de plusieurs crimes. Si les policiers soupçonnaient la présence sur place d'éléments susceptibles de faire avancer leur enquête, ils n'avaient sûrement pas hésité à démonter tout ce qui pouvait l'être pour les dénicher. Mais, trompés par les apparences, peut-être s'étaient-ils montrés négligents. Cela s'était déjà vu.

« J'imagine que tu ne me laisseras pas me charger de tout pendant que tu attends ici ? dit-il.

— Aucune chance. »

Elle sortit de la voiture et s'éloigna d'un pas décidé avant qu'il ait pu protester. Il dut courir pour la rattraper.

« Je voulais simplement suggérer qu'un de nous deux ferait mieux de rester là pour surveiller, insista-t-il.

— Alors je propose que ce soit toi », répliqua-t-elle sans cesser d'avancer.

Il haussa les épaules et lui emboîta le pas.

Ils traversèrent le chemin de terre, franchirent un des fossés puis sautèrent une clôture en fil de fer pour se retrouver dans un petit pré semé d'arbres et couvert de fleurs des champs qu'une averse avait arrosées. Au bout de quelques mètres, les jambes de leurs pantalons étaient de nouveau trempées. Ils atteignirent la palissade, qui était un peu plus haute que Luke. Il regarda par-dessus en se mettant sur la pointe des pieds. Les fenêtres de la maison étaient toutes sombres. Rien ne bougeait excepté, flottant au vent, la rubalise bleu et blanc que la police avait disposée de part et d'autre du bâtiment le long des buissons.

« Ils ne laissent personne en faction sur les scènes de crime, ici ? demanda-t-il.

— Il y a sans doute quelqu'un côté rue.

— D'accord. Vas-y, grimpe, dit-il en joignant les mains pour faire la courte échelle à la jeune femme.

— Pas la peine, il y a plus simple. »

Elle l'entraîna le long de la palissade jusqu'à un endroit où plusieurs planches étaient branlantes. Elle en ôta deux au prix de quelques secousses, ménageant une ouverture par laquelle ils entrèrent. De l'autre côté, ils se tapirent derrière un buisson de lilas.

« J'avais remarqué il y a quelques jours que ces planches tenaient mal, commenta-t-elle.

— Attends-moi ici une seconde, dit-il. Il faut que je jette un coup d'œil à l'avant de la maison. »

Après avoir traversé l'arrière-cour, il longea le mur latéral du pavillon et gagna l'angle de la façade. Aucun policier en vue. Mais une berline garée à une cinquantaine de mètres. Apparemment vide. Son signal d'alarme interne se déclencha aussitôt. Non seulement à cause de la présence du véhicule, mais aussi parce que le réverbère le plus proche, qu'il avait vu allumé la nuit précédente, était à présent éteint, les vitres de sa lanterne brisées. Il dégagea de sa ceinture le 9 mm qu'il avait pris à un de ses agresseurs à Bruxelles puis, courbé en deux et profitant de l'obscurité de plus en plus épaisse, il alla jusqu'à la voiture.

Personne à bord.

Mais le capot était encore chaud.

Ils avaient donc de la compagnie.

Il rebroussa chemin, rejoignit Jillian et lui fit part des derniers développements.

« Tu penses qu'ils nous attendent à l'intérieur ? demanda-t-elle.

— Il y a des chances. Ils espèrent peut-être faire d'une pierre deux coups : ils te laissent récupérer le trésor, te le prennent et nous tuent tous les deux. Comment t'es-tu rendue à Bruxelles ?

— En car. Ticket acheté en liquide. Pas de pièce d'identité à présenter.

— Quand on s'est parlé, hier matin, tu étais déjà sur la Grand-Place ? (Elle acquiesça.) Et tu as ôté la batterie de ton téléphone ?

— Pas avant que tu me dises de me procurer un prépayé. Qu'est-ce qui se passe, Luke ? »

Le téléphone ? Peut-être. Mais il y avait une autre possibilité.

« J'ai commis une erreur. J'aurais dû y penser. Ils ont sûrement posé un traceur GPS sur ma Peugeot de location hier soir. C'est la seule explication plausible.

— Pourquoi auraient-ils fait ça ?

— Pour le cas où je m'échapperais. Et c'est ce qui s'est passé.

— Donc ils savent qu'on est ici. »

Il réfléchit un instant, puis :

« Quelle est ta meilleure performance au quinze cents mètres ?

— Mon record personnel est de cinq minutes vingt avec un sac de trente kilos sur le dos. Pourquoi ? Tu as une idée derrière la tête ?

— Dans leur esprit, nous sommes là où se trouve la Peugeot, répondit-il, le regard sur la maison. On est passés devant un routier, tout à l'heure, à environ un kilomètre et demi… »

Elle comprit aussitôt où il voulait en venir.

« D'accord. Donne-moi les clés. »

Il les lui tendit.

« Je reviens tout de suite », dit-elle avant de se glisser en rampant dans le trou de la palissade et de disparaître.

Assis dans le noir, il continua de surveiller le pavillon.

Aucun mouvement perceptible.

Que dirait son père, s'il le voyait maintenant ? Luke était né et avait grandi dans une petite ville du Tennessee où son père et son oncle étaient tous deux des personnages en vue. Surtout son oncle, qui avait occupé plusieurs postes dans le paysage politique avant d'être élu gouverneur, puis président des États-Unis. Il avait trois frères : Matthew, Mark et John. On l'avait appelé Luke pour compléter la liste des évangélistes. Un choix de sa mère, très pieuse encore aujourd'hui. Ce qui n'avait pas été tout à fait le cas de son père, même s'il avait scrupuleusement assisté à la messe tous les dimanches jusqu'à son décès, survenu, ironie du sort, un dimanche justement.

Un cancer.

Foudroyant. Imparable.

Ses frères et lui avaient été présents à chaque instant de ses derniers jours. Pour sa mère, le choc avait été terrible. Ils avaient vécu ensemble si longtemps, et son mari, qui représentait tout pour elle, n'était soudain plus là.

C'est pourquoi Luke l'appelait chaque dimanche.

Sans exception.

Y compris quand il était en mission.

Qu'il soit minuit ou une heure du matin dans le Tennessee, quand il avait le loisir de lui téléphoner, il le faisait. Son père ne se lassait pas de répéter que la décision la plus sensée qu'il eût jamais prise

avait été de l'épouser, proclamant *que même les aveugles arrivent parfois à attraper la queue du Mickey*.

Il n'avait jamais oublié sa dernière conversation avec lui.

« Je vais mourir dans la journée ou demain. C'est fini pour moi. Je le sens. Mais je tiens à te dire ceci : je veux que tu fasses quelque chose de ta vie, d'accord ? Quelque chose de bien. À toi de choisir le domaine qui te convient. Peu importe lequel. Mais quoi que tu décides de faire, fais-le à fond. »

Il sentait encore la paume moite de son père presser légèrement la sienne quand ils s'étaient serré la main pour la dernière fois. Et il avait compris exactement le message. Élève à peine passable, l'école ne l'avait jamais intéressé et les études supérieures ne faisaient pas partie de son horizon. Il s'était donc engagé dans l'armée dès sa sortie du lycée et s'était inscrit pour suivre une formation de Ranger. Soixante et un jours qui avaient compté parmi les plus durs de son existence. « Stage déconseillé aux constitutions fragiles et aux âmes sensibles » précisait d'entrée le manuel. Un euphémisme, sachant que le taux d'échec excédait largement les cinquante pour cent. Mais il avait réussi. Par la suite, il avait fait partie des troupes déployées sur certains des théâtres d'opérations les plus dangereux de la planète et avait été cité à de nombreuses reprises. Puis on l'avait sélectionné pour servir dans la division Magellan et, là aussi, il avait participé à des actions à haut risque.

À trente et un ans, la perte de son père le faisait encore souffrir. *Un homme, un vrai, ça ne pleure pas*, prétendait-on. Foutaise ! Un homme, un vrai, pouvait sangloter telle une Madeleine, comme ils l'avaient fait, ses frères et lui, en regardant celui qu'ils idolâtraient exhaler son dernier souffle.

Peut-être cela expliquait-il qu'il se soit pris d'affection pour Cotton Malone.

Les deux hommes se ressemblaient par bien des côtés. Pas de blabla. Droit à l'essentiel. Et ils avaient raison quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent. Luke s'estimait heureux d'avoir rencontré « Papy » Malone, même s'il ne lui en avait jamais rien dit. Cela aurait été inutile, d'ailleurs. Car son père et Malone avaient une autre qualité en commun : ils savaient discerner ce qui était évident sans qu'il soit nécessaire de leur mettre les points sur les i.

Jillian revint à petites foulées un quart d'heure plus tard.

« J’ai garé la Peugeot devant le restaurant, annonça-t-elle en reprenant son souffle. On est tous les deux là-bas en train de dîner.

— Parfait. Allons gâcher la réception que ces messieurs nous ont préparée. »

9

Luke traversa l'arrière-cour sur les talons de Jillian, dont la connaissance des lieux était précieuse, jusqu'à une porte de cave fermée par un cadenas. Elle tâtonna dans le noir puis souleva une pierre, révélant une cache qui contenait une clé. Dix secondes plus tard, ils franchissaient la porte pour descendre sans bruit au sous-sol, dont l'air frais et humide sentait la naphtaline. Une fois en bas, ils demeurèrent immobiles et silencieux le temps que leurs yeux s'habituent à l'obscurité.

Il avait le 9 mm en main.

« Passe en tête », murmura-t-il à l'oreille de Jillian, qu'il savait plus familiarisée que lui avec la maison et tout aussi compétente en matière de sécurisation des bâtiments étant donné son expérience opérationnelle.

Il protégerait leurs arrières.

« Si tu as l'occasion de faire un prisonnier, vas-y, ajouta-t-il. On a besoin d'un maximum d'informations. »

Elle aurait du mal à respecter cette consigne, il ne l'ignorait pas. Elle avait assisté au meurtre de l'homme qui l'avait élevée, et, bien que les assassins de Benji aient eux-mêmes été tués, les instigateurs du crime, eux, couraient toujours. Elle tenait à ce que quelqu'un paye.

« Il nous faut des réponses, insista-t-il.

— Je ne peux rien promettre », dit-elle d'une voix tendue.

Ce qui ne laissait rien présager de bon.

Jillian devant, ils traversèrent le sous-sol sombre jusqu'à un escalier menant dans la maison proprement dite. Elle lui fit comprendre par gestes que les marches grinçaient et qu'il devait poser les pieds exactement aux mêmes endroits qu'elle. Ils montèrent sans un bruit en ne prenant appui, nota-t-il, que sur les bords extérieurs des

marches. Quand ils parvinrent au sommet, devant une porte fermée, elle lui fit signe de stopper.

De l'autre côté du battant, un craquement de parquet rompit le silence. Suivi du frôlement d'une chaussure sur le sol.

« Cette porte donne dans la cuisine, souffla Jillian. En prenant à droite, puis encore à droite, on arrive dans le couloir. L'escalier qui conduit aux chambres sera sur ta gauche. »

Il acquiesça. De sa visite de la nuit précédente, il gardait en mémoire la disposition de cette partie de la maison, même s'il avait fait le parcours en sens inverse.

Jillian poussa doucement la porte, vira à droite et gagna le corridor. Quand ils parvinrent à l'escalier, elle s'écarta pour se plaquer contre le mur pendant que Luke allait inspecter les pièces du rez-de-chaussée. Celle qui se trouvait sur sa droite se révéla vide. Mais lorsqu'il se tourna vers celles de gauche, une silhouette jaillit de la première comme un diable de sa boîte.

Luke, pas vraiment surpris, réagit au quart de seconde, frappant violemment l'homme derrière l'oreille avec la crosse de son arme. Le type s'affaissa aussitôt et il le rattrapa sous les aisselles afin d'amortir le bruit de la chute. Entraîné par ce poids mort, il se retrouva à genoux, le corps inanimé en travers des cuisses.

Jillian, qui n'avait pas bougé, lui adressa un signe de tête.

Il se dégagea avant de jeter un coup d'œil dans la dernière pièce. RAS. Rien à redouter sur leurs flancs. De retour dans le couloir, il se plaça derrière Jillian et lui posa une main sur l'épaule pour lui signifier qu'il était prêt.

Ils s'engagèrent dans l'escalier.

Sur le palier, elle tourna et continua de grimper en direction du loft. Quand il fut à la bonne hauteur, il s'arrêta pour observer les lieux à travers la balustrade. Puis il fit signe à la jeune femme qu'il la couvrait et qu'elle pouvait avancer. Elle acquiesça avant d'achever son ascension et de pénétrer dans une chambre située juste en face de lui, de l'autre côté d'un étroit passage. Des bacs en plastique gris étaient empilés un peu plus loin, marqués au pochoir de la mention GENAPPE POLITIE. La maréchaussée s'était employée à rassembler des pièces à conviction, mais n'avait visiblement pas terminé son travail. Une veilleuse, dans le loft, dispensait une clarté suffisante pour qu'il puisse voir Jillian s'assurer que la chambre n'abritait aucun élément hostile.

Il l'avait envoyée en éclaireur en vertu de l'hypothèse que c'était elle, et non lui, qui était attendue. Il resta posté sur les marches, épiant tour à tour l'escalier et le loft.

« Un geste et je tire ! fit soudain une voix masculine. (Jillian se figea.) Vous comprenez ce que je dis ? »

Luke se concentra. La voix venait de sous le lit.

« Je comprends, répondit Jillian.

— Tournez-vous face à la salle de bains !

— D'accord, mais détendez-vous. Je ne suis pas armée, dit-elle pour occuper l'attention du petit malin sous le lit tout en obéissant à l'injonction.

— Bien. Ne bougez plus », ordonna le type.

Luke entendit un frottement, puis il vit le gars sortir en se tortillant de sa cachette pour se placer à environ deux mètres derrière Jillian, un pistolet pointé sur elle. Suffisamment près pour ne pas la manquer, hors de portée pour elle. C'était un Blanc, et il s'était exprimé en anglais avec un très léger accent.

Israélien ?

« Je vous en supplie, ne me tuez pas ! dit-elle, simulant la peur. Je suis seulement venue récupérer un coffret où mon grand-père rangeait ses décorations pour qu'il puisse être enterré avec ses médailles. Les policiers ont refusé que je les emporte et ça m'oblige à revenir les chercher comme une voleuse. »

Excellent numéro d'enfumage.

« Vous êtes ici pour récupérer des médailles ?

— S'il vous plaît, laissez-moi les prendre et je m'en vais.

— Vous êtes Jillian Stein.

— Comment connaissez-vous mon nom ?

— Votre grand-père avait-il un coffre où il conservait des affaires ? Des souvenirs, comme ces fameuses médailles ? Un fusil, peut-être ? »

Un fusil ? Voilà qui était inattendu !

« Quel genre de fusil ? » s'enquit-elle avec à-propos.

— Un ancien modèle. Il possédait un vieux fusil ?

— Je l'ignore, mais il avait bien une cache, et je sais précisément où elle est.

— Montrez-moi. »

Luke se demandait ce qu'elle mijotait, mais il resta hors de vue et continua d'observer la scène. *Mets l'aspirateur en marche*, avait

coutume de dire Malone. *Pompe tout ce que tu peux en laissant sortir le moins possible.*

Elle alla jusqu'au lit, qu'elle poussa bruyamment de côté. Puis elle s'agenouilla tout en tirant de sa poche de pantalon un canif dont elle déplia la lame. Après avoir planté la pointe de celle-ci dans le parquet, elle s'en servit comme levier pour ôter deux planches. Le type, un peu en retrait, la regardait faire, pistolet braqué. Elle plongea la main dans la cavité qu'elle venait de dégager et en sortit une boîte métallique d'environ cinquante centimètres de long sur quinze de large qu'elle posa près d'elle. Manifestement, les fouilles menées jusqu'ici par la police n'avaient pas été assez approfondies pour révéler cette cachette. En la mettant au jour, Jillian espérait sans doute éveiller la curiosité de son agresseur.

Et c'est ce qui se produisit.

« Écartez-vous », ordonna-t-il.

Elle commença à se relever, hésitante.

« Je vous ai dit de vous écarter. »

Un déclic. Le gars venait d'armer le chien de son pistolet.

Jillian se mit lentement debout.

« Mettez-vous là-bas. »

Pendant qu'elle se dirigeait vers le mur qu'il lui indiquait, il empoigna un oreiller sur le lit. Son automatique n'était pas équipé d'un silencieux et il tenait visiblement à éviter le bruit. Il fit volte-face. Il se trouvait à présent entre Jillian et Luke, qui ne le voyait plus que de dos.

« Pas de fusil ?

— S'il y en a un là-dedans, c'est un modèle réduit. Et je ne connais pas d'autre cachette.

— Dommage pour vous.

— Vous pourriez éclairer ma lanterne avant de m'abattre ? demanda-t-elle sans se démonter. Qui a envoyé les gens qui ont tué mon grand-père hier soir ?

— Aucune idée, ma petite dame. Je n'étais pas du lot.

— D'accord. Et qui vous a envoyé, vous ?

— Ben… Quelqu'un qui s'intéresse à votre grand-père, répondit le type avec un gloussement.

— Est-ce à cause de mon e-mail que vous avez débarqué ici, vous et les autres ?

— J'ignore de quoi vous parlez. Tout ce que je sais, c'est que ce coffret qui est là va me rapporter dix mille euros et que si j'avais trouvé un vieux fusil, j'aurais gagné plus.

— En quoi un vieux fusil peut-il intéresser quelqu'un ?

— Aucune idée là-dessus non plus. On ne communique pas les détails aux types dans mon genre.

— Ni le pourquoi ni le comment ? Seulement qui et combien vous serez payé ?

— Quelque chose comme ça, oui. C'est bon, maintenant ? On en a fini avec les questions ?

— Juste une dernière. »

Tout se déroula en un clin d'œil.

Pivotant sur une jambe, Jillian décocha à son vis-à-vis un shoot en pleine poitrine. Vacillant sous le choc, il partit en arrière et franchit la porte en direction de la balustrade tout en battant des bras dans l'espoir de reprendre son équilibre et de pointer de nouveau son arme. Mais sans désemparer, Jillian lui administra un second coup de pied qui le fit décoller du sol et le catapulta contre le garde-corps, qu'il fracassa avant de passer en vol plané au-dessus de la tête de Luke pour s'écraser dans l'escalier et glisser jusqu'en bas.

« C'était vraiment nécessaire ? demanda-t-il. Tu t'en sortais plutôt bien, avec lui.

— Il s'apprêtait à me tirer dessus.

— Comme si j'allais le laisser faire.

— Il me tapait sur les nerfs, ce petit crétin qui se la joue. Et en plus, il ne savait rien de rien. »

Luke descendit tâter le pouls du lascar. Faible, mais perceptible.

« Et toi, ça va ? demanda-t-il à Jillian.

— En pleine forme… Il avait un accent du Moyen-Orient, non ?

— Israélien, à mon avis. Un nervi payé par Dieu sait qui. Tu as une idée de ce qu'il voulait dire quand il a parlé d'un fusil ?

— Pas la moindre. Benji possédait quelques armes de poing, mais pas de fusil. »

Il détestait laisser ce genre de question sans réponse. Aussi se promit-il d'y revenir plus tard.

Le plus urgent était de quitter les lieux.

« Bon, va récupérer ce coffret et on décampe. »

10

Luke procéda à un rapide bilan de la situation.

Ils étaient toujours en vie, détenaient le coffret de Benji ainsi que deux 9 mm tout frais dérobés aux types qui les attendaient dans le pavillon et ils avaient ôté le traceur GPS placé, comme il l'avait pressenti, sur la Peugeot de location. De plus, en croisant les doigts, ils pouvaient espérer ne plus avoir personne sur les talons. Plus encourageant encore, malgré la fusillade de Genappe et l'incident de Bruxelles qui avaient tous deux fait l'objet d'une couverture médiatique, ni Jillian ni lui n'avaient été mentionnés en tant que témoins ou suspects potentiels. Toutefois, conscient qu'il valait mieux s'abstenir de trop jouer avec le feu, il avait jugé préférable de mettre quelque distance physique entre eux et le lieu où s'étaient déroulés les événements désagréables des dernières heures. De se trouver un point de ralliement. De changer d'air, en d'autres termes. Jillian ayant suggéré Bruges, au bord de la mer du Nord, ils avaient pris la route pour y arriver vers 22 heures. Une fois là, ils s'étaient promenés un moment dans la ville avant de tomber sur un hôtel qui avait plu à Luke.

Le Relais Bourgondisch Cruyce, situé tout près du centre historique, dominait l'ancienne place du marché ainsi que l'intersection de deux canaux. Son architecture était à l'évidence gothique, avec sa façade à pans de bois, ses toits aussi pointus qu'étroits et ses chiens-assis couronnés de gâbles. La vieille cité, sillonnée d'un entrelacs de chenaux, semblait baigner dans l'eau. Une fois dans leur chambre, ils prirent chacun une douche avant de débattre brièvement de la priorité du moment : dîner ou dormir ? Leur choix s'étant porté sur la seconde, ils s'assoupirent rapidement. Luke ne se réveilla que vers minuit. Il vit en ouvrant l'œil que les lampes

étaient allumées et que Jillian était en train d'examiner le contenu du coffret de Benji, qu'elle avait étalé par terre. Il chassa le sommeil de son cerveau embrumé puis alla s'asseoir près d'elle sur le sol.

« Où est l'adresse e-mail à laquelle tu as envoyé ton message à propos de Kronos ? demanda-t-il.

— Voilà ce que j'ai trouvé », dit-elle en lui tendant un morceau de papier sur lequel était écrit en majuscules :

MOISSON ~ SOLEIL ~ fleuve17@btcmod.com.

Accompagné du mot KRONOS.

« J'ai cherché, dit-elle. C'est un *"Googlewhack"*. »

— Là, il va falloir que tu traduises !

— Tu vis vraiment dans un cocon, lança-t-elle. Un *« Googlewhack »* est un jeu fumeux que pratiquent les geeks entre eux. Le but est de concevoir une recherche qui ne génère qu'un seul résultat sur l'ensemble du web. Cette adresse e-mail n'a donné aucun résultat, ce qui fait sans doute d'elle un *« superGooglewhack »*.

— Et c'est important, à ton avis ?

— Peut-être pas. Mais c'est quand même sacrément intéressant. »

Luke ne maîtrisait pas l'informatique. Il savait tant bien que mal se servir d'un ordinateur, mais n'avait rien d'un expert. Heureusement, la division Magellan disposait de plusieurs spécialistes disponibles vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

« Je connais quelqu'un qui pourrait peut-être comprendre à quoi rime ce truc. »

L'équipe de soutien informatique de la division Magellan était constituée de cracks. Seulement il y avait un problème : Luke n'était pas en mission officielle, et Stéphanie Nelle était très stricte en ce qui concernait l'emploi abusif des ressources. Les consultants devaient être prêts à entrer en scène à tout moment pour venir en aide aux agents sur le terrain. Mais pas sans son aval. Par chance, cependant, l'une de ces virtuoses du clavier avait craqué sur lui.

« Quelqu'un de confiance ?

— Aucun doute là-dessus. »

Il jeta un coup d'œil à sa montre. Minuit, heure locale. Soit l'heure du dîner en Virginie-Occidentale. Il composa sur son appareil sécurisé le numéro qu'il connaissait par cœur pour l'avoir fréquemment appelé.

Marcia Pooler répondit à la deuxième sonnerie.

Il mit le haut-parleur.

« Mademoiselle Marcia ? C'est Luke Daniels.

— Ah, ce cher petit Luke ! Ça fait longtemps que je n'ai pas de nouvelles.

— Je sais. J'aurais dû me manifester.

— Quand on ne téléphone pas à ses amis assez souvent, ils vous oublient…

— Je suis vraiment désolé, madame. Je vous promets que ça ne se reproduira pas.

— Alors, à quoi dois-je le plaisir ? Tu m'appelles pour avouer enfin que mon crumble aux pommes est meilleur que celui de ta maman ?

— Vous voulez que je me la mette à dos ? Non merci ! s'exclama-t-il tout en admettant *in petto* que le crumble de Marcia était un véritable délice. Non, j'espérais que vous pourriez m'aider à résoudre un problème informatique… à titre officieux. »

Les talents prodigieux de Marcia Pooler s'étaient révélés sur le tard. Elle avait vécu des décennies sans la moindre idée de ce qu'était la mémoire vive d'un ordinateur ou des possibilités qu'offrait un microprocesseur double-cœur. Jusqu'au jour où, autant par jeu que dans l'espoir d'élargir ses horizons, elle s'était inscrite à un cours d'informatique pour débutants dispensé par l'université de son secteur. Dès la deuxième séance, elle était accro. Par bonheur, elle était tombée sur un formateur qui, en plus de faire preuve d'une patience d'ange, était un directeur technique retraité du ministère de la Défense qui ne respirait que par et pour l'univers du numérique.

En un temps record, elle s'était imprégnée du charabia cyber comme un beignet se gorge d'huile. Elle se sentait chez elle au pays des ordinateurs et des logiciels. Les lignes de code étaient pour elle des ritournelles dont elle comprenait toutes les paroles sans effort. Avec le temps, ses compétences avaient atteint un tel degré que son professeur l'avait aidée à décrocher des contrats free-lance avec Apple, Deutsche Telekom, Raytheon, et même avec le ministère de la Défense. Il y avait trois ans de cela, la division Magellan était devenue un de ses clients.

À présent, à soixante-huit ans, Marcia Pooler, grand-mère et fan de *La Roue de la fortune*, était une experte qualifiée en technologie de l'information, détentrice de toutes les habilitations de sécurité de plus

haut niveau. Elle lui avait déjà rendu discrètement service par le passé, et il espérait qu'elle ferait de même cette fois.

« Ah, je reconnais là mon petit Luke qui adore pousser le bouchon ! Mais si tu es capable de garder un secret, moi aussi. »

Ce qui signifiait qu'ils étaient désormais en mode « motus et bouche cousue » vis-à-vis de Stéphanie Nelle.

« Je suis tombé sur une adresse e-mail qui me donne du fil à retordre. Je peux vous la communiquer ? »

Il lut tout haut l'étrange combinaison de lettres et de symboles.

« Noté, dit-elle.

— C'est un *"Googlewhack"*.

— Oh ! Mais j'ignorais que tu t'y connaissais autant en informatique.

— En fait, je n'y connais rien. Je ne fais que répéter ce qu'on m'a expliqué. Il paraît que ça pourrait même être un *"superGooglewhack"*. Je suis preneur de tout ce que vous pourrez trouver là-dessus. Et j'aimerais surtout savoir qui est le détenteur de cette adresse.

— Je ne peux rien te refuser, mon chéri. Comment est-ce que je peux te joindre ?

— Sur mon téléphone de service.

— À propos de téléphone, as-tu appelé ta maman ?

— Dimanche dernier, comme d'habitude.

— Tu es un bon petit. Donne-moi quelques heures. »

Il coupa la communication.

« Ça m'a l'air d'être un drôle de personnage, commenta Jillian.

— Elle vit dans une ferme où elle élève des alpagas. J'y suis allé. Son cerveau est câblé différemment du nôtre. C'est un authentique génie. Tu as trouvé des trucs utiles dans la boîte ?

— Des notes dans un journal intime de l'époque où Benji servait en Europe. Sur des choses vues, des rencontres… Je les avais déjà regardées la première fois que j'ai fouillé le coffret. Comme s'il avait eu l'intention d'écrire un bouquin, ou je ne sais quoi. Apparemment, il tenait ce carnet depuis des décennies, mais n'y consignait rien pendant de longues périodes. Et puis il y a ceci. »

Elle désigna une facture sur laquelle une clé avait été collée avec un morceau de scotch.

« C'est ce dont je t'ai parlé. La clé correspond au box 214 d'une société qui s'appelle Fetschenhof Stockag. À Michelau, au

Luxembourg.

— Voyons ce que peut nous apprendre internet là-dessus, dit Luke en démarrant une recherche sur son téléphone. Voilà. C'est un centre de stockage en libre-service à quarante kilomètres au nord de Luxembourg.

— La facture date d'il y a dix mois. Il avait payé un an de loyer d'avance.

— Ton grand-père a-t-il jamais fait allusion au Luxembourg ? Ou à Michelau ?

— Je ne l'ai pas entendu en parler, même quand il délirait.

— Il possédait manifestement des choses qu'il jugeait assez importantes pour les mettre à l'abri loin de chez lui.

— Un fusil, par exemple ? »

Il acquiesça.

Il était évident qu'elle aussi s'efforçait de comprendre. Sinon, pourquoi se serait-elle relevée en pleine nuit pour s'interroger à propos d'objets que son grand-père s'était si soigneusement appliqué à cacher ? Des objets dont l'existence expliquait peut-être que le vieil homme ait été assassiné avant que le cancer l'emporte. D'ailleurs, pourquoi le tuer alors qu'il était de toute façon sur le point de mourir ? Le ou les commanditaires s'étaient donné bien du mal. Et cela ne pouvait signifier qu'une chose : ils avaient craint que Benji ne fasse des révélations avant de disparaître.

Mais à quel propos ?

« En partant tôt demain matin, on peut être là-bas avant midi, dit-il. Le Luxembourg n'est pas très loin. Qu'en dis-tu ? On fait le trajet en voiture ? »

11

Île aux Étourneaux, Maryland
Mercredi 25 mars – 5 h 30

Tom Rowland dégustait un petit déjeuner composé d'œufs pochés et de galettes de crabe bleu pêché la veille dans la baie. Son cuisinier, à son service depuis longtemps, connaissait parfaitement ses goûts. Pas de débauche de sel, poivre et autres épices. De la simplicité, se plaisait-il lui-même à répéter. Il ne s'était jamais marié et vivait seul, ce qui avait donné naissance à des rumeurs persistantes à propos de sa sexualité. Rumeurs qu'il ne cherchait pas à démentir.

Laisser les gens dans le doute.

Sa devise.

« Monsieur, vous avez M. Persik au téléphone », lui annonça son majordome.

Le troisième appel depuis minuit.

Il posa sa fourchette et sa serviette puis se leva de table. Une fois enfermé dans son cabinet de travail, il s'assit au bureau et décrocha son fixe pour écouter Persik rapporter ce qui s'était produit quelques heures plus tôt au domicile de Benjamin Stein.

« Les gens que j'ai recrutés sont des petites mains au service du gang Harpaz, une famille de la mafia israélienne qui tente de s'implanter à Bruxelles. Ils agissaient en free-lance, sans l'aval de leurs patrons. Notre seul lien avec eux est un échange par transfert d'appel qui a été supprimé depuis. Ils devaient être payés en liquide après l'opération. Il était question de leur octroyer une prime s'ils trouvaient le fusil. Le point positif est que la police n'est pas intervenue à la suite de ce nouvel épisode chez Stein et que les deux hommes, bien que blessés, ont quitté le pays. Et même s'ils se font prendre, étant donné

le battage médiatique autour du premier incident de Genappe, la DGJ belge ne sera que trop heureuse de pouvoir mettre en avant la piste du crime organisé. »

Un argument valable. Il savait que les Israéliens cherchaient à serrer la vis aux Harpaz à Tel-Aviv tandis que les Belges étaient avides de renseignements concernant les cellules de l'État islamique sur leur territoire. L'affaire pourrait se solder par un échange de bons procédés. Néanmoins…

« Commandant, c'est là votre deuxième échec en deux jours…

— J'ai toujours Jillian Stein en ligne de mire.

— Vous auriez dû m'informer de cela avant toute chose.

— Disons que j'ai préféré commencer par la mauvaise nouvelle. »

Vu l'importance de l'enjeu, il ne releva pas l'effronterie.

« Expliquez-moi tout. »

Il écouta le compte rendu de Persik jusqu'à sa conclusion avant de reprendre la parole.

« Excellent travail. Combien de temps avant que la situation soit sous contrôle ?

— Une question d'heures.

— Ravi de l'entendre, dit-il, soucieux de ne pas se montrer trop négatif pour le moment. Oubliez Genappe. Ça ne nous concerne plus. Concentrez-vous sur la petite-fille de Stein. Ce qu'elle est revenue chercher dans la maison, elle l'a emporté avec elle. Le fusil, commandant. Focalisez-vous sur le fusil.

— Je prends personnellement la direction de l'équipe d'interception.

— Trouvez ce fusil. Sans-plus-tar-der. »

Il mit fin à la communication et fit quelques pas dans son bureau.

Les choses progressaient.

Le soleil se levait sur la baie de Chesapeake. À nouveau jour, perspectives nouvelles. Cela avait toujours été sa conception de l'existence. Mais à présent, à bientôt quatre-vingt-treize ans, sa vie arrivait à son terme. Dieu merci, il jouissait d'une constitution robuste et ne souffrait d'aucune atteinte physique notable. Une bonne santé qu'il devait en partie au fait qu'il ne fumait pas, buvait avec modération et se nourrissait sainement. De plus, on vivait vieux dans sa famille. Son père était décédé à quatre-vingt-onze ans, son grand-père à près de cent.

Mais contrairement à lui, ils avaient eu une descendance.

Malheureusement, sa fortune et toutes les faveurs et promesses qu'il avait pu amasser en échange de services rendus s'éteindraient avec lui. Personne ne lui succéderait quand il ne serait plus là. Aucun héritier, aucun bénéficiaire désigné. Tout prendrait simplement fin et la totalité de son avoir serait léguée à la Smithsonian Institution, qu'il avait toujours affectionnée. Ce cadeau de plusieurs millions de dollars était toutefois assorti d'une condition : qu'un élément de premier plan de ce vaste édifice culturel porte son nom. Musée ? Centre de recherche ? Galerie ? Peu importait, du moment que son patronyme y était associé. L'idée lui plaisait qu'il pût exister un jour un PARC DES EXPOSITIONS THOMAS HENRY ROWLAND, par exemple.

Ceux qui avaient envers lui une dette en suspens seraient ravis de le voir partir. Ceux à qui il demeurait redevable seraient au contraire affligés. Voilà tout. Mais, bien sûr, il n'était pas mort. Pas encore. Et s'il se devait de résoudre l'affaire qui l'occupait en ce moment, c'était pour préserver son héritage. Ce qui lui survivrait. La trace qu'il laisserait dans les mémoires.

Une notion importante à ses yeux.

Talley lui ayant transmis son rapport avant Persik, l'exposé de ce dernier ne lui avait pas appris grand-chose de nouveau. Talley et son équipe, qui avaient atterri en Belgique quelques heures plus tôt, étaient déjà à pied d'œuvre sur le terrain, s'employant à creuser des renseignements fournis préalablement par Persik à propos d'une voiture de location utilisée par le chevalier blanc de Genappe. Voiture que les Indonésiens étaient parvenus à équiper d'un traceur la veille au soir. Ce qui avait permis à Persik de savoir que Jillian Stein et son sauveur s'étaient retrouvés à Bruxelles, puis étaient retournés chez le grand-père de la jeune femme. Grâce à l'immatriculation du véhicule, il avait pu remonter jusqu'au loueur puis, à travers celui-ci, obtenir un nom.

Luke Daniels.

Que Talley connaissait.

« Les forces spéciales constituent une communauté relativement restreinte. Daniels et moi nous sommes déjà croisés. Il était dans les Rangers. Un excellent élément, d'ailleurs.

— Vous avez dit "était". *Que fait-il maintenant ?*

— Pour autant que je sache, il est retourné à la vie civile.

— Un civil qui surgit de nulle part ? Pourquoi s'intéresserait-il à cette histoire ?

— Pas de motif connu à ce stade.

— Renseignez-vous à ce sujet… discrètement.

— Ce sera fait. Mais sauf votre respect, monsieur, quelle que soit la raison de sa présence là-bas, Daniels est un…

— Un obstacle qu'il convient d'aplanir. »

Il avait dépêché la seconde équipe en Belgique par précaution, pour avoir deux fers au feu.

Il ne pouvait que s'en féliciter.

Il retourna à son bureau et appela Talley.

12

Luke ralentit à l'approche de la frontière belgo-luxembourgeoise. Le passage entre les deux pays s'effectuait en franchissant une ligne immatérielle suivant en son milieu l'axe principal de Martelange, qui devenait comme par enchantement Martelange-Rombach du côté luxembourgeois. Les habitants pouvaient en théorie commander un café en Belgique puis traverser la rue pour aller s'acheter un croissant au Luxembourg. Aujourd'hui toutefois, cette ligne purement fictive était rendue visible par une file de véhicules arrêtés que des gardes inspectaient un à un.

« Tu crois qu'il y a lieu de s'inquiéter ? demanda Jillian.

— Pas vraiment », affirma Luke, affectant une conviction qui était loin de l'animer.

Si l'on s'en tenait à ce que diffusaient les médias, leur participation aux événements de Genappe et Bruxelles était passée inaperçue. Mais s'ils avaient été identifiés et que la police s'était abstenue, comme elle le faisait souvent, de communiquer ce détail essentiel à la presse, ils ne seraient jamais autorisés à entrer au Luxembourg. D'un autre côté, ils auraient tout aussi bien pu se faire épingler à Bruges, quand il avait changé sa Peugeot de location pour une autre de même marque. Or il ne s'était rien passé à ce moment-là.

Bon signe ou pas ? Difficile à dire.

« La Belgique et le Luxembourg sont tous deux membres de l'UE, reprit-il. Mais ce n'en sont pas moins deux nations souveraines qui ont le droit d'effectuer des contrôles aux frontières si ça leur chante. Ils procèdent habituellement à ce genre d'exercice pour former leurs nouvelles recrues.

— Voilà qui est très rassurant, mon petit Luke. »

Il sourit de l'entendre utiliser l'expression de Marcia. Dont il

n'avait pas de nouvelles. Il nota mentalement de la relancer.

Il engagea la Peugeot entre deux barrières équipées de roulettes et s'immobilisa derrière un coupé Volkswagen rouge que les gardes laissèrent passer après avoir jeté un coup d'œil pour la forme à la banquette arrière. Luke avança de nouveau. Un des agents lui fit signe de stopper en levant une main.

« Je n'aime pas beaucoup ça, marmonna Jillian.

— Affiche ton plus beau sourire, dit-il en abaissant sa vitre.

— *Paspoort alstublieft* », ordonna l'homme, visage de marbre.

Luke lui tendit son passeport américain bleu à travers la fenêtre ouverte.

« Motif de votre venue ?

— Tourisme. Excursion à Larochette, puis au château de Bourscheid.

— Et vous êtes ? s'enquit le policier en regardant Jillian.

— La petite amie que monsieur a réussi à traîner jusqu'ici une fois de plus pour visiter un maudit site historique. »

Le type sourit.

« Avez-vous un passeport ?

— Oui, mais pas sur moi. Je ne pensais pas en avoir besoin. Je suis américaine, moi aussi. »

Le passeport de Luke en main, le flic contourna l'avant de la Peugeot pour rejoindre son collègue, avec qui il s'engagea dans un long conciliabule.

« Luke, l'autre garde vient de prendre notre plaque en photo, avertit Jillian.

— Procédure standard. Des formulaires à remplir, des cases à cocher. Ils trouveront que la Peugeot est une bagnole de location. Rien de plus », affirma-t-il en s'efforçant de paraître plus assuré qu'il ne l'était réellement.

Le contrôle s'éternisait un peu trop. Il avait déjà un plan en tête pour s'échapper en fonçant tout droit, mais cela entraînerait à coup sûr des dommages. Une effusion de sang ? Peut-être pas. Mais si aucun des deux gardes n'était armé, Jillian et lui avaient toujours sur eux les pistolets dérobés à l'ennemi la veille.

Pour finir, le premier flic revint.

« Monsieur Daniels ? C'est bien votre nom ?

— C'est ce que dit ma maman.

— Ne perdez pas de vue que votre passeport expire dans sept mois, reprit le fonctionnaire, impassible. Si vous comptez rester plus longtemps en Belgique ou au Luxembourg, je vous suggère de prendre contact avec le consulat américain le plus proche.

— Merci bien. J'y veillerai.

— Je vous souhaite un agréable séjour. »

Luke remonta sa glace et démarra.

« Tu penses qu'on est tirés d'affaire ? demanda Jillian.

— On ne peut que l'espérer. »

Comme ils abordaient la banlieue de Luxembourg au bout d'une heure de trajet en direction du sud, les nuages qui s'amoncelaient depuis trois quarts d'heure crevèrent et la pluie commença à pointiller le pare-brise, brouillant l'horizon urbain. Les essuie-glaces se mirent en marche, alternant battements et glissements dans un rythme apaisant.

Luke était déjà venu à Luxembourg, lors d'une mission. Si l'on s'en tenait au nombre d'habitants, qui avoisinait les cent trente mille, dont beaucoup de riches expatriés issus des quatre coins du monde pour bénéficier d'une fiscalité généreuse et de règles de confidentialité souples, il ne s'agissait pas d'une grande métropole. La ville, d'une géographie complexe, s'étendait sur des collines verdoyantes au confluent de deux belles rivières. Elle faisait plutôt penser à un entremêlement de villages médiévaux reliés entre eux par un réseau de fortifications, d'arches, de routes en lacets surélevées et de jolis ponts de pierre. À l'instar de Bruxelles, Francfort et Strasbourg, elle était de fait l'une des capitales de l'Union européenne et hébergeait plusieurs agences et autres instances dirigeantes de la communauté.

Jillian baissa sa vitre et huma l'air ambiant.

« Connais-tu une meilleure odeur au monde que celle d'une pluie de printemps ? demanda-t-elle.

— Pas vraiment. Mais le parfum de l'herbe fraîchement coupée ne vient pas loin derrière. »

La jeune femme, qui évitait la conversation depuis une demi-heure, était à l'évidence préoccupée.

« Quel est le problème ? reprit-il.

— Qu'est-ce qui te fait penser qu'il y en a un ?

— Ton silence. »

Elle sourit et releva sa glace.

« Si je n'avais pas mis mon nez dans ses affaires, il serait encore en vie.

— Jusqu'au moment où le cancer l'aurait emporté. Écoute, nous n'avons aucune certitude à ce stade. Restons concentrés sur ce qui nous attend plutôt que de nous poser des questions sur ce qui aurait pu être. »

S'il paraissait vraisemblable que l'e-mail à propos de Kronos avait été la cause directe du raid sur la maison de Benji, il suspectait que l'origine de toute l'histoire était à chercher bien plus haut dans le passé.

Le fusil.

Auquel le voyou israélien avait semblé accorder tant d'importance, cette nuit.

Une arme censée appartenir à Benjamin Stein.

Intentionnellement ou pas, Stein s'était trouvé mêlé à une sale affaire et avait fini par être rattrapé par les conséquences. Jillian avait-elle attiré la foudre sur lui ? Peut-être. Et cela expliquait sans doute le sentiment de culpabilité qui s'était emparé d'elle.

« Tu peux m'indiquer le chemin ? » suggéra-t-il, soucieux de la divertir de ses idées morbides.

Elle sortit son téléphone et lança l'application GPS. Pendant les dix minutes suivantes, elle le guida dans les méandres du centre-ville avant de lui faire prendre la 53A en direction des faubourgs.

« Tu es conscient qu'on n'a pas choisi l'itinéraire le plus court en passant par le centre, j'imagine ? dit-elle en traçant du bout du doigt une ligne sur l'écran de son appareil. On aurait pu éviter complètement la ville.

— On repère plus facilement une éventuelle filature quand on tourne et vire.

— Pourquoi ? On est suivis ? demanda-t-elle en se retournant vers la lunette arrière.

— Si c'est le cas, je n'ai rien remarqué. Et ce n'est pas faute d'avoir ouvert l'œil.

— J'aurais préféré un non franc et massif.

— Ça, ça n'existe pas, dit-il en souriant.

— Tu t'es vraiment pris au jeu depuis que tu fais dans l'espionnage, je me trompe ? »

Sur ce point, il était d'accord avec Malone : ils n'étaient pas des espions, mais des experts en renseignement. Des agents de terrain, avec des yeux pour voir et des oreilles pour entendre. Ils étaient là pour enquêter, analyser et rendre compte. Un agent ne pouvait être qualifié d'espion qu'à partir du moment où il se mettait à collaborer secrètement avec l'ennemi, à interagir avec lui au risque d'être arrêté, emprisonné, voire torturé ou tué.

« Je crois avoir déniché un boulot où je réussis plutôt bien.

— Ça me fait sincèrement plaisir pour toi. »

Il était content qu'elle s'intéresse à son sort. Était-il encore attiré par elle ? Qui ne l'aurait pas été, à la voir si racée, si sûre d'elle, si belle ? Éprouvait-il des sentiments pour elle ? À cette question-là, il n'aurait pas su répondre avec certitude. En revanche, il était certain d'une chose : il tenait à ce qu'elle retrouve sa joie de vivre.

« Et toi ? s'enquit-il en jetant un coup d'œil vers elle. Tu as trouvé ta voie ?

— Je la cherche encore. »

La ville de Luxembourg disparut dans le rétroviseur et la route se mit à grimper dans un paysage plus sauvage, coupé de profondes vallées étroites que cernaient d'épaisses forêts. Il leur fallut vingt minutes pour atteindre le bourg d'Ettelbruck, où ils prirent vers le nord et la Porte des Ardennes. Quelques minutes plus tard, un panneau indiquant la direction de Michelau apparut.

« J'ai compté trois sociétés d'entreposage en libre-service entre Luxembourg et Ettelbruck, dit Jillian. Pourquoi Benji en a-t-il choisi une ici, au milieu de nulle part ?

— Sans doute pour la même raison qui nous a poussés à emprunter un itinéraire en zigzag tout à l'heure : il voulait échapper aux regards indiscrets. »

Ils trouvèrent la société Fetschenhof Stockag à un petit kilomètre à l'est de la route, au pied d'une colline boisée, au fond d'une vaste zone d'entrepôts délabrés. À en juger par les façades couvertes de graffitis et l'asphalte des parkings envahi de mauvaises herbes, le site était mal entretenu. Seules quelques rares fenêtres des quatorze entrepôts qu'ils longèrent possédaient encore un vitrage intact. L'endroit était à l'évidence un terrain de jeu pour jeunes adeptes du vandalisme. Il s'arrêta devant un poteau sur lequel était fixé un clavier commandant

l'ouverture d'un portail coulissant surmonté de barbelés. Une touche de modernité au milieu du laisser-aller ambiant.

« On a un code ? s'enquit-il. Quatre chiffres, apparemment.

— Essaye cinq-neuf-deux-quatre. »

Il tapa la combinaison indiquée. La mention CODE ERRONÉ se mit à clignoter en lettres rouges sur l'écran.

« Désolée, s'excusa-t-elle. Inverse les deux derniers chiffres. »

Il fit ce qu'elle disait. Cette fois l'écran s'éclaira en vert et le portail commença à s'ouvrir en roulant.

« Ils correspondent à quoi, ces chiffres ?

— Ce sont les quatre derniers du matricule de Benji, avant que l'armée décide d'utiliser le numéro de sécurité sociale pour identifier les personnels. Il s'en servait comme mot de passe pour tout.

— J'aime bien ça. Facile à retenir. Mais difficile à deviner. »

En comparaison, les mots de passe que tous les programmes informatiques actuels se faisaient un plaisir de suggérer étaient battus à plate couture, avec leurs suites inintelligibles et impossibles à mémoriser de lettres, de nombres et de symboles que seuls des esprits malades auraient l'idée de choisir.

« Bien, maintenant on cherche le 214 », dit Jillian.

Il redémarra, franchit le portail et pénétra dans un labyrinthe bordé de box de tailles diverses allant du dressing au double garage. Jillian repéra le numéro 214 au-dessus d'une porte blanche en tôle d'aluminium ondulée. Il arrêta la voiture et ils sortirent dans l'air humide de la fin de matinée.

« Il fait frisquet », remarqua-t-elle en remontant la fermeture éclair de son blouson.

La pluie avait suffisamment rafraîchi l'atmosphère pour que leur souffle devienne visible. Balayés par le vent qui avait forci, divers détritus filaient au ras du bitume. Seuls les légers cliquetis du moteur de la Peugeot en train de refroidir et les impacts des gouttes sur les toits de tôle troublaient le silence. Le box 214 était l'un des plus grands.

Ils s'approchèrent de la porte cadenassée.

« Ça a l'air spacieux, remarqua Luke. Il doit y avoir pas mal de choses là-dedans.

— Quand faut y aller… »

La clé était parfaitement ajustée à la serrure, qui s'ouvrit avec un

claquement.

« Le mécanisme est bien huilé, dit Jillian. Il semble relativement neuf. »

C'était effectivement le cas.

Ensemble, ils soulevèrent la porte, qui bascula sur ses galets. L'intérieur, qui devait mesurer six mètres sur six, était vide à l'exception de trois boîtes d'archivage en carton blanc empilées contre le mur du fond.

« Un peu décevant, commenta Jillian.

— Tu t'attendais à quoi ?

— Pas à ça, toujours !

— Même la plus insignifiante des boîtes peut renfermer le plus grand des secrets.

— Elle est de qui, cette réplique ? demanda-t-elle en levant la tête vers lui.

— De moi. Pondue à l'instant. Je t'autorise à la citer sans me verser de droits d'auteur.

— Ha ! Ha ! On ne t'a jamais dit que tu étais un petit mariolle ?

— On n'arrête pas de me le répéter. »

Ils entrèrent. Comme ils avançaient vers les cartons, Luke entendit un cliquètement intermittent et se figea.

Jillian eut la même réaction.

« Qu'est-ce que c'est que ça, encore ? » murmura-t-elle.

Il fit volte-face vers l'endroit d'où semblait provenir le son, près de la porte, et vit une boîte à chaussures fermée par du chatterton noir et suspendue de guingois au plafond par un morceau de fil de fer.

« Tu penses que c'est une… dit Jillian.

— Si c'en était une, on serait déjà morts, observa Luke, à qui une autre idée vint soudain. Tu ne m'as pas affirmé que ton grand-père était nul en électronique ?

— Il n'y connaissait rien, en effet.

— Tu as encore sur toi le canif dont tu t'es servi hier soir ? J'ai laissé le mien à Londres, avec mon Beretta. »

Elle tira l'objet de sa poche revolver et le lui tendit. Il alla détacher la boîte à chaussures du plafond en coupant le fil de fer qui la retenait. C'était à l'intérieur de celle-ci que quelque chose cliquetait. Il entailla le chatterton puis souleva précautionneusement le couvercle. Niché là dans un bloc de mousse polyéthylène préformé se trouvait un

téléphone portable relié à une batterie extérieure.

« Ingénieux, dit-il. En s'ouvrant, la porte renverse la boîte, le mouvement est capté par l'accéléromètre de l'appareil, qui s'allume et envoie un appel. Le problème est que la pile est presque à plat. Pas suffisamment de jus pour mettre le téléphone en marche. Juste assez pour activer et désactiver l'interrupteur. »

Il arracha les fils de la batterie. Le cliquètement cessa aussitôt.

« Vu le bon état de la serrure et la présence d'un système d'alarme, il doit y avoir quelque chose d'important, ici. J'imagine que ton grand-père n'était plus en état de voyager ?

— Pas depuis les six mois que j'ai passés auprès de lui. Il pouvait à peine marcher.

— Donc il n'a pas pu assurer l'entretien de ce box. Et c'était sûrement un problème pour lui. Décidément, Benji était un monsieur plein de surprises ! »

Le ton enjoué de Luke ne dérida en rien la jeune femme.

« Pourquoi aurait-il fait tout ça ? demanda-t-elle.

— À nous de trouver », répondit-il en se tournant vers les cartons.

13

Luke jugea qu'une inspection rapide des boîtes s'imposait, puisqu'ils étaient seuls et au calme. Deux contenaient des photos, des babioles, des reliques de la carrière militaire de Benji. Des souvenirs personnels. La troisième ne renfermait qu'un sac à dos réglementaire. Un petit modèle en nylon. Gris ardoise. Camouflage universel pixélisé changeant d'aspect en fonction de la lumière. Il en avait porté un lui-même pendant des années. Il souleva le rabat. Le sac était vide.

Bizarre.

Toutefois, entre les cartons et le mur, il trouva une valise technique Pelicase noire dotée de gonds robustes, d'une épaisse coque extérieure en polycarbonate, et de trois fermoirs renforcés dont l'un, celui du milieu, comportait une serrure.

Il tenta d'ouvrir ce dernier. Verrouillé.

« Je vais encore avoir besoin de ton canif », dit-il.

Elle le lui donna et il s'en servit pour forcer la serrure. Cela fait, il actionna les deux autres attaches puis souleva le couvercle. À l'intérieur, il découvrit un rectangle de bâche blanche que Jillian replia avec précaution pour dévoiler ce qu'il protégeait.

Un fusil.

Divine surprise !

Luke reconnut aussitôt un semi-automatique de type militaire, ce qui était en soi étonnant, mais ce fut surtout la façon dont l'objet était empaqueté qui retint son attention. De la crosse au canon, l'arme était emballée sous vide dans du polyuréthane transparent ultrarésistant. Quelques centimètres en avant de la bouche, à l'endroit où le sac avait été scellé, il y avait une bande de chatterton rouge sur laquelle était gribouillée une inscription malheureusement illisible tant l'encre avait pâli.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda Jillian en se penchant pour mieux voir.

— Un indice que Benji tenait à préserver.

— Un indice ? Mais de quoi ? Et pourquoi ? »

Il examina le fusil.

« C'est un Colt AR-15. Une version dérivée du M16, essentiellement destinée au marché civil. Un ancien modèle, c'est sûr. Première ou deuxième génération. Produit entre la fin des années 1950 et 1965.

— Il y a un numéro de série ? Regarde sur le boîtier de culasse. »

Sans toucher à rien, il scruta l'arme de plus près à travers le plastique.

« Il a été limé.

— Au moins, on l'a trouvé, ce fameux fusil. Et maintenant on fait quoi ?

— D'abord, tirons-nous d'ici. Ensuite on avisera. »

Quand Jillian eut réemballé l'AR-15, ils transportèrent dehors la valise et les trois cartons, qu'ils chargèrent dans le coffre de la Peugeot. Puis ils remontèrent dans la voiture et démarrèrent en direction de l'entrée principale. Comme ils tournaient le dernier coin et que le portail de sécurité apparaissait dans leur champ de vision, Luke freina brusquement. À une centaine de mètres au-delà du portail, à l'extérieur de la clôture entourant l'ensemble de la zone, deux berlines Renault noires étaient garées en travers de la route. Un homme en costume bleu nuit sortit seul de l'un des deux véhicules, contourna le capot et vint se planter face à eux, ses deux mains vides en évidence. Taille moyenne, teint sombre, traits asiatiques, cheveux de jais coupés court.

« Ça m'a tout l'air d'une invitation, commenta Luke.

— Ou d'un piège. Comment nous ont-ils trouvés ? »

Là-dessus, il avait quelques idées. Mais le sujet n'était pas d'actualité.

« On ne peut pas rester éternellement derrière ce portail, dit-il. Autant voir ce que ce type nous veut. À quelle portée es-tu efficace avec un 9 mm ?

— Trente-sept mètres, 90 % de tirs pleine cible. »

Elle accompagna sa réponse d'un sourire engageant, mais tendu. Il le connaissait bien, ce sourire : elle était passée en mode va-t-en-

guerre.

Mais ils ne devaient pas se leurrer : la situation était préoccupante.

Il remit en prise et roula jusqu'au portail, qui s'ouvrit à leur approche. Après l'avoir franchi, il avança pour stopper à cinquante mètres des deux Renault.

« Reste dans la voiture, à moins que tu ne sois obligée de faire feu, dit-il en tendant la main vers la poignée de la portière.

— Au cas où ça se produirait, écarte-toi de ma ligne de tir.

— Si je suis touché, tu prends le volant et tu fonces.

— Comme si j'allais te laisser là ! Tu ficherais le camp, toi, si c'était moi qui étais blessée ? »

Réconfortant.

Il baissa les vitres pour qu'elle puisse entendre ce qui se passait, puis il descendit de la voiture.

« Hé ! lança-t-elle. Ne va pas te faire tuer ! »

Une consigne qu'il comptait bien garder présente à l'esprit.

Il parcourut la moitié de la distance qui le séparait des Renault et s'arrêta. L'homme au costume bleu, nota-t-il, portait une oreillette Bluetooth. De grands communicants, ces gens ! Une portière arrière d'une des voitures s'ouvrit et un gaillard mince et chauve émergea du véhicule, mais resta derrière le battant, mains hors de vue.

Pas de très bon augure.

« Vous êtes Luke Daniels ? » demanda son vis-à-vis.

Carrément de mauvais augure. Si ce type connaissait son nom, il y avait gros à parier qu'il en savait davantage.

« À qui ai-je l'honneur ? répondit-il.

— Je m'appelle Ateng Persik.

— Vous êtes ici de votre propre initiative ou pour le compte de quelqu'un d'autre ?

— Laissons cela de côté pour plus tard.

— Je vous serais reconnaissant d'engager votre ami, là-bas, à déplacer ses mains pour que je puisse les voir.

— Vous vous exprimez très civilement.

— Je suis bien élevé.

— Et si je refuse ? »

Luke leva haut son bras droit et fit un geste. Il entendit la portière de la Peugeot s'ouvrir dans son dos. Il n'avait pas besoin de regarder derrière lui pour être sûr que Jillian était sortie de la voiture et se

tenait prête, pistolet braqué.

« Vous voyez ? Moi aussi, j'ai une gâchette en réserve, dit-il.

— Je vois ça, en effet. »

Sans se retourner, Persik aboya un ordre dans une langue inconnue. Crâne d'œuf leva les mains et les posa sur le haut de la portière.

« Satisfait ? demanda Persik.

— Presque. Maintenant, écartez les pans de votre veste, je vous prie. »

Persik s'exécuta. Luke ne vit pas d'arme.

« Et votre… gâchette ? » dit Persik.

Luke fit de nouveau un signe et entendit la portière de la Peugeot se refermer.

« Bien. Maintenant que nous avons fait connaissance, que puis-je pour vous ?

— Tout d'abord, c'est bien vous qui êtes intervenu dans la maison de Genappe, l'autre nuit ?

— Pourquoi me posez-vous la question ?

— J'ai perdu quelques hommes de valeur là-bas.

— De valeur ? Ce n'est pas ainsi que je qualifierais des gens qui ont exécuté un vieillard.

— Que voulez-vous, les affaires sont les affaires.

— Qu'avait-il bien pu faire pour mériter ça ?

— Cela n'a plus d'importance, répondit Persik en secouant légèrement la tête. J'aimerais avoir les objets que vous êtes allé chercher dans cet entrepôt.

— Et pourquoi vous les donnerais-je ?

— Mais… pour rester en vie, tout simplement.

— Allons ! Allons ! Ce n'est pas sur des vantardises qu'on bâtit une nouvelle amitié ! J'ai une contre-proposition à vous faire. Nous gardons ce qui nous appartient et vous nous dites pour qui vous travaillez.

— Et pourquoi accepterais-je une offre aussi absurde ?

— Parce que votre puissance de feu est inférieure à la nôtre… tout simplement. »

Du temps où Luke servait chez les Rangers, le poker était devenu une manière de sport de contact pour lui et ses camarades. Ils y trouvaient tout à la fois un dérivatif au stress, un divertissement et

une façon de se mesurer à l'adversaire. Certaines parties étaient demeurées légendaires. Si Luke avait été baptisé le Setter en raison de sa capacité à retrouver son chemin quelles que soient les complexités du terrain, on lui avait aussi attribué le sobriquet d'Oscar pour ses prestations dans le rôle de bluffeur, dignes des plus hautes récompenses hollywoodiennes.

« Vous ne pensiez tout de même pas que je viendrais seul ! poursuivit-il. Puisque vous connaissez mon nom, vous n'ignorez sans doute rien de ma formation militaire. Vous voyez ces collines, derrière moi ? Au-delà des entrepôts ? »

Persik jeta un rapide coup d'œil par-dessus les épaules de Luke.

« Je les vois.

— Elles constituent ce qu'on appelle une position de tir surélevée. Règle numéro un : toujours s'assurer la maîtrise des hauteurs…

— Vous bluffez, dit Persik en ricanant.

— Je bluffe ? Très bien. Vérifions. »

Il sortit de sa poche le téléphone prépayé, tapa plusieurs chiffres puis colla l'appareil à son oreille et dévisagea Persik.

« Maintenant, demandez à votre copain chauve de sortir son arme et voyons ce qui va se passer. »

Ils s'affrontèrent du regard pendant dix longues secondes.

« On peut même corser le truc, si vous voulez, reprit Luke. Je vous laisse décider comment la jouer.

— Pardon ?

— C'est vous qui indiquez lequel des deux yeux de votre pote la balle doit toucher. Le droit ou le gauche ? Ou bien, tenez, puisque je suis bon prince, on pourrait se contenter des oreilles. À vous de dire. Ou – encore mieux – que vous optiez pour la droite ou la gauche, je pourrais autoriser mon tireur à choisir sa cible : votre copain ou vous. Les surprises donnent du piment à l'existence. »

Le regard de Persik glissa vers les collines à l'arrière-plan puis revint se fixer sur le visage de Luke.

« Je ne vous crois pas, déclara-t-il.

— Comme vous voudrez, dit Luke, qui pointa son index vers le ciel avant de murmurer dans le téléphone : tu m'as entendu. Tir unique. Œil droit. Envoie…

— Stop ! s'écria Persik.

Luke brandit son poing en l'air.

« La cible reste sous surveillance.

— Rien ne justifie une effusion de sang, dit Persik. Mes ordres sont de m'emparer de ce que vous avez en votre possession puis de vous abattre. Mais mon employeur a confiance dans mon jugement. Alors, remettez-moi ce que vous avez trouvé et je saurai le convaincre que vous ne représentez pas une menace et qu'il convient de vous laisser tranquille. »

Encore un mensonge cousu de fil blanc. Mais un appât à ne pas refuser si cela pouvait permettre de gagner du temps.

« J'ai votre parole ?

— Ma parole de soldat à un autre soldat.

— Où avez-vous servi ?

— J'étais commandant dans le KOPASSUS, les bérets rouges indonésiens.

— Ces gars-là sont des légendes ! s'exclama Luke, feignant l'admiration. C'est vrai, tout ce qu'on dit d'eux ? Qu'ils boivent du sang de serpent, se roulent dans du verre pilé, cassent des briques à coups de tête, tout ça ?

— Absolument. »

Les forces spéciales indonésiennes étaient aussi considérées comme les plus impitoyables au monde. Des gens sans foi ni loi qui avaient à leur actif une kyrielle de violations des droits de l'homme incluant tortures et meurtres de masse. Au moins, il savait maintenant à qui il avait affaire.

Même si ça n'avait rien de rassurant.

« D'accord, marché conclu au nom de la solide solidarité entre soldats. Mon sniper entend notre conversation et il respectera le pacte, mais deux précautions valent mieux qu'une… (Luke agita son téléphone au-dessus de sa tête.) Bon, pour en venir au fait, Benjamin Stein louait un box ici. Nous espérions qu'il contenait un élément quelconque susceptible de nous aider à déterminer qui voulait sa mort et pourquoi.

— Et qu'avez-vous découvert ?

— Une boîte en carton.

— Que vous avez là ? Dans votre voiture ?

— Oui. Elle est remplie de documents, mentit-il, soucieux de prolonger l'échange. À propos, comment nous avez-vous trouvés ?

— En plaçant un mouchard sur votre Peugeot. Manifestement,

vous l'avez détecté et mis hors d'usage, mais nous avons tout de même pu remonter la piste jusqu'à Bruges, où nous avons appris que vous aviez changé de voiture. Pour cinq cents euros, un employé de l'agence de location nous a donné accès au traceur interne de votre nouveau véhicule. Toutes les compagnies en équipent leur flotte, maintenant.

— Quelle aubaine pour vous ! Et vous voilà au Luxembourg. Comme un bon petit scout toujours prêt. »

Persik ne releva pas.

« Attendez-moi ici », dit Luke.

Il retourna à la Peugeot à bord de laquelle Jillian continuait de surveiller Persik et les deux Renault. Il ouvrit le coffre et se pencha à l'intérieur.

« Qu'est-ce qui se trame ? demanda la jeune femme.

— On procède à un échange, dit-il en prenant le carton qui avait contenu le sac à dos. Je leur refile une boîte vide et après ça on se débrouille tous les deux pour semer un chaos maximum et déguerpir.

— Tu bluffes alors que tu n'as même pas une paire de deux ? Un sniper sur la colline ! Non mais je rêve !

— Ce n'est pas pour rien qu'on m'appelle Oscar. Où est l'autre 9 mm ?

— Sur le siège arrière. »

Il tendit les bras pour attraper le pistolet, qu'il fourra entre son dos et sa ceinture.

« Ton nouveau petit camarade remue les lèvres, annonça Jillian.

— Il porte un casque audio. Il est probablement en train d'expliquer à ses copains, dans les voitures ou ailleurs, ce qui va se passer ensuite.

— Tu pourrais m'en dire plus ?

— Mon coup de bluff nous a donné un peu de marge. Mais il n'y a pas trente-six façons de voir les choses. Ce qu'ils veulent, c'est nous piquer ce qu'on a récupéré et nous éliminer après. Et on est nettement moins armés qu'eux.

— Je n'aime pas trop ce scénario.

— On n'a qu'à changer la fin.

— Tu es tellement optimiste que c'en est agaçant.

— C'est aussi ce que me reprochait mon chef, chez les Rangers. »

Il lui expliqua rapidement ce qu'il avait en tête.

« Mais tu vas te retrouver à découvert si on fait ça, commenta-t-elle quand il eut terminé.

— Pas plus de quelques secondes, avec un peu de chance. Et n'oublie pas, pied au plancher. Ne ralentis pas. On n'a pas droit au rattrapage sur ce coup-là. »

14

Luke posa la boîte vide par terre, referma le coffre, et la souleva de nouveau en suggérant par sa posture qu'elle pesait très lourd. Puis, sortant de derrière la Peugeot, il se dirigea vers Persik sans cesser de feindre qu'il peinait sous la charge. Aucun des protagonistes n'avait bougé pendant le bref instant où il avait été hors de vue, ce qui constituait un point positif. Comme l'était le fait que Persik n'avait mentionné ni le fusil ni les autres cartons présents dans le box. Jillian et lui n'avaient apparemment fait l'objet d'aucune surveillance dans l'enceinte du garde-meuble. Sans même se retourner pour s'assurer si la jeune femme s'était installée au volant de la Peugeot conformément au plan prévu, il stoppa à trois mètres de Persik et se délesta de son « fardeau » sur le sol. Comme l'Indonésien s'avançait vers lui, Luke leva une main pour l'arrêter tout en plantant un pied sur le couvercle du carton.

« Fixons la marche à suivre, dit-il.

— Vous mettez ma patience à rude épreuve », déclara Persik, qui fit toutefois halte.

Luke sortit son téléphone et le lui montra.

« Je vais regagner notre voiture. Vous resterez parfaitement immobile jusqu'à notre départ. Quand nous serons à bonne distance, le carton sera à vous. D'accord ? »

Persik acquiesça.

« Mon renfort, sur la crête, vous tiendra en joue tant que nous n'aurons pas disparu. Nous nous sommes bien compris ?

— C'est la dernière fois que vous nous voyez. »

Pour ça…

Luke ôta son pied du couvercle puis, d'un shoot bien ajusté, projeta soudain le carton en l'air vers Persik tout en tirant le 9 mm de

sa ceinture. Sa synchronisation était parfaite, mais la réaction de l'Indonésien ne le fut pas moins. Après avoir intercepté la boîte au vol, il la relança avec force en direction de Luke et se rua vers lui.

Luke, qui n'en était pas à son premier rodéo, évita de justesse le plaquage en pivotant sur une jambe. Passant son bras gauche au-dessus de l'épaule de son assaillant, il lui empoigna le menton pour l'attirer brutalement à lui d'une torsion. Il lui enfonça ensuite le canon de son arme dans l'oreille et, collé à lui, le força à se tourner vers les deux Renault.

Toutes les portières étaient ouvertes.

Six hommes, à présent hors des véhicules, braquaient des fusils automatiques sur lui.

Il savait depuis longtemps que rares étaient ceux qui survivaient aux premiers instants d'un engagement avec l'ennemi. Sauf si survenait un aléa. Comme l'attaque intrépide de Persik. Autre élément à inscrire dans la colonne des actifs, Jillian avait manifestement compris que tout ne se déroulait pas selon le plan prévu et s'était abstenue de faire feu.

Dieu merci.

Il se déplaça de façon à être en grande partie masqué par le corps de Persik.

« Vous avez rompu notre accord. Ça me fait beaucoup de peine.

— Vous ne vous en sortirez pas. »

Le chauve tenta d'améliorer son angle de tir en s'écartant de la voiture qui le protégeait.

« Qu'il fasse un pas de plus et vous êtes mort.

— Vous n'avez pas de sniper », cracha Persik.

Une détonation retentit derrière lui. Le projectile ricocha sur la chaussée à quelques centimètres de Crâne d'œuf. Jillian annonçait son entrée en jeu.

« Je n'en ai pas forcément besoin, répliqua Luke. Dites à votre bonhomme de reculer. »

Persik aboya un ordre. Le chauve se figea aussitôt.

À l'évidence, la seule chose qui empêchait les six types de déclencher le tir était le fait que leur chef courait un grave danger. Ils lui étaient donc loyaux. Bon à savoir. Un filon à exploiter.

« Qu'ils baissent tous leurs armes, commanda Luke. Et que Crâne d'œuf retourne à la voiture. »

Il était conscient d'en demander déjà beaucoup. Ces gens n'étaient pas du genre à renoncer facilement. En outre, plus la confrontation se prolongeait, plus le risque grandissait qu'il commette lui-même un faux pas.

Persik cria un commandement dans sa langue.

« Pas de ça ! intervint Luke. Donnez vos ordres en anglais ! »

Pour bien montrer sa détermination, il enfonça un peu plus le canon du 9 mm dans l'oreille de l'Indonésien et enclencha le marteau. Le déclic produit ne manquait jamais de susciter l'appréhension, même chez les plus coriaces. Plutôt déstabilisant de se savoir à une infime pression de doigt de la mort…

« Baissez vos fusils, enjoignit Persik.

— Qu'ils les posent à terre ! »

Tous s'exécutèrent comme un seul homme. Il s'agissait à l'évidence d'une équipe soudée. Et surtout, c'était à leur chef et non à leur mission qu'allait leur dévouement. Dans le cas contraire, ils n'auraient pas hésité à sacrifier Persik. Parfait. La situation était gérable.

« Bien. Nous partons, maintenant, dit-il à Persik dès que Crâne d'œuf eut repris sa place derrière la portière.

— En m'emmenant comme otage ? »

Luke avait envisagé cette possibilité. Mais cela serait revenu à faire entrer un loup dopé aux stéroïdes dans une bergerie. Le genre de complication qu'il ne pouvait pas se permettre.

Tenant toujours Persik contre lui, il s'approcha à cinq ou six mètres des Renault.

« Maintenant, remontez tous dans vos voitures et n'en sortez plus jusqu'à notre départ, ordonna-t-il.

— Vous n'en avez pas fini avec nous, avertit Persik. Vous ignorez à qui vous avez affaire.

— Et si vous éclairiez ma lanterne ?

— Il n'est pas trop tard. Vous pouvez vous en tirer vivants, vous et elle.

— Mais j'y compte bien. Dites à Crâne d'œuf de vous apporter son portable. En anglais. »

Persik répercuta l'ordre, auquel le sous-fifre obéit sans hésiter.

« À présent, mettez l'appareil dans ma main droite. »

Persik lui tendit l'objet, qu'il saisit sans pour autant relâcher son étreinte, son pistolet armé toujours calé dans l'oreille de l'Indonésien.

Crâne d'œuf recula.

« On va rester en contact, nous deux, dit Luke.

— Quand vous serez partis d'ici, il n'y aura plus de compromis. Pas de quartier.

— On verra. Vous vous êtes donné beaucoup de mal pour vous approprier ce que nous détenons. Faites savoir à votre patron qu'il peut encore l'acquérir – à mes conditions – et que le fusil est en ma possession. Vous pourrez me joindre sur le téléphone de votre acolyte. »

Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule pour attirer l'attention de Jillian. Elle démarra et avança au ralenti jusqu'à ce que la portière avant côté passager soit à la hauteur de Luke.

« Changement de plan ? demanda-t-elle à travers la vitre baissée.

— Mademoiselle Stein, dit Persik, il faut que vous…

— Taisez-vous », coupa Luke.

Les six autres membres du commando avaient repris place à bord des Renault.

« Si l'un d'eux s'avise de remettre le nez dehors, vous êtes tous morts, prévint-il. Mon sniper veille toujours. Et maintenant, avancez mains sur la tête et allez poser vos fesses sur le capot de votre bagnole », ajouta-t-il après avoir libéré Persik d'une poussée.

Celui-ci marcha jusqu'à sa voiture, puis se retourna pour lancer :

« C'est votre dernière chance. »

Luke tira deux balles, visant un des pneus avant de chacune des Renault. Au deuxième coup, la glissière du 9 mm resta en arrière, ce qui signifiait que le chargeur était vide.

Un détail qui n'échappa pas à Persik.

Luke jura entre ses dents, puis ouvrit la portière et sauta dans la Peugeot.

« Fonce ! Maintenant ! » s'écria-t-il.

La voiture bondit et passa en trombe entre les deux Renault. Apercevant l'autre 9 mm sur les genoux de Jillian, il s'en saisit puis fit volte-face pour voir les hommes de Persik se ruer hors de leurs véhicules et pointer leurs armes.

Il fit feu à trois reprises dans leur direction à travers sa fenêtre ouverte, les forçant à se mettre à couvert.

« Baisse-toi ! » hurla-t-il.

Des éclairs orange jaillirent.

La lunette arrière de la Peugeot éclata et un projectile se ficha dans l'appuie-tête tout près de sa joue, faisant voler des confettis de mousse blanche. Ils abordèrent un virage que Jillian négocia à demi recroquevillée sur son siège. Elle contre-braqua tout en continuant d'accélérer. Ils n'étaient plus dans la ligne de tir du commando.

C'est alors qu'une berline noire apparut devant eux.

Et se dirigea droit sur eux à toute allure.

15

Luke comprit aussitôt que la voiture qui leur fonçait dessus transportait probablement l'équipe de soutien de Persik. Pas étonnant que l'Indonésien se soit montré si conciliant ! Le remède qu'ils avaient cru trouver en fuyant se révélait peut-être pire que le mal. Mais on commettait inévitablement des erreurs quand on improvisait. Comme de tenter un bluff sans avoir vérifié son chargeur… Il balaya néanmoins ses doutes. Il serait toujours temps de battre sa coulpe plus tard. Le plus urgent pour Jillian et lui était de survivre aux toutes prochaines minutes.

« Vas-y ! À fond ! »

D'un brusque coup de volant qui lança la Peugeot dans un dérapage, Jillian parvint à contourner la berline. Après avoir effectué un demi-tour derrière eux, celle-ci les prit en chasse. Ils filaient à présent le long d'une clôture en grillage délimitant sur leur droite une parcelle non lotie de la zone d'entrepôts. La berline les rattrapa et se mit à rouler à leur hauteur. Sa vitre arrière droite s'abaissa. Le canon d'un pistolet apparut.

« Freine légèrement, braque à gauche, accélère puis redresse. »

Suivant ces instructions à la lettre, Jillian percuta le flanc de l'autre voiture, la forçant à dévier.

« Recommence, mais à plein régime. »

Elle réitéra l'opération, mettant cette fois en œuvre toute la puissance de la Peugeot pour rester collée à la berline et la pousser sur le côté, pneus fumant sur l'asphalte craquelé. Le conducteur perdit le contrôle. La voiture fit un tête-à-queue puis quitta la route dans un nuage de poussière. Jillian écrasa l'accélérateur et ils s'éloignèrent à fond de train.

« Je ne suis pas pilote de course, tu es au courant ? dit-elle. Je ne

suis pas très à l'aise, là. »

Ils allaient de plus en plus vite.

« Laisse-moi te remplacer. »

Ils passèrent d'un siège à l'autre en se tortillant, elle par-dessus, lui par-dessous, laissant momentanément libre l'accélérateur. Puis les mains de Luke remplacèrent celles de Jillian sur le volant, il se cala contre le dossier et remit les gaz.

« Nouveaux ennuis en vue, annonça Jillian en regardant derrière elle. Et ils arrivent vite. »

Luke jeta un coup d'œil dans le rétroviseur.

La berline noire. Ressuscitée.

La chaussée, toujours bordée à une certaine distance par la clôture, décrivait un coude vers la droite. Il leva le pied pour prendre le virage, ce qui permit à ses poursuivants de réduire l'écart à deux mètres à peine. La sortie de route avait à l'évidence rendu le conducteur furieux. Excellente chose. La colère rendait imprudent.

« Tu as mis ta ceinture ? demanda Luke tout en bouclant la sienne.

— C'est bon. Vas-y ! »

Il pila. La voiture noire tamponna de plein fouet le pare-chocs arrière de la Peugeot. Il accéléra de nouveau et regarda dans son rétroviseur. Le pare-brise de la berline était à présent obstrué par un ballonnement d'airbags. Comme il ralentissait à l'abord d'un autre tournant, il aperçut une forme claire à la périphérie de sa vision.

« C'est pas vrai ! s'exclama Jillian, qui l'avait manifestement vue elle aussi. Ils ont toute une armée ? »

C'était à se le demander, en effet.

Luke tourna la tête vers la gauche et distingua une Volvo blanche qui approchait de l'entrée de la courbe à vitesse grand V. Il jeta un coup d'œil dans le rétroviseur extérieur. Deux types étaient en train de descendre de la berline maintenant à l'arrêt, armes déjà levées.

Il prit une décision sur-le-champ.

Une petite séance de gymkhana s'imposait.

« Accroche-toi, ça va secouer ! » prévint-il.

Il donna un brusque coup de volant à droite. L'arrière de la Peugeot chassa, les pneus dérapant latéralement par saccades en chevrotant, jusqu'à ce qu'il redresse, accélère et quitte la chaussée. Droit devant, à trente mètres, se dressait la clôture. Et elle se rapprochait vite.

« Il vaudrait peut-être mieux que tu te baisses, suggéra-t-il.

— Tu es sûr de ton coup ?

— Je suis surtout sûr qu'on n'a pas le choix. Sors ton couteau et tiens-toi prête.

— Mon couteau ? Pour quoi faire ? demanda-t-elle tout en obtempérant.

— Tu vas voir. »

La clôture semblait fondre sur eux à travers le pare-brise. Il dirigea le capot vers l'endroit qui lui paraissait le plus fragile puis il regarda le compteur de vitesse.

Quatre-vingts kilomètres à l'heure.

Suffisant ?

Mon Dieu, faites que oui !

Chaque clôture avait ses spécificités, et elles réagissaient rarement à une collision en s'aplatissant dès qu'un pare-chocs les touchait, comme dans les films. Le plus souvent, elles se distendaient sous l'impact, ne serait-ce qu'une fraction de seconde, avant de se transformer en un enchevêtrement de fil de fer et de piquets d'aluminium cisaillés qui volaient en tous sens tels des javelots.

Ils entrèrent en contact avec le grillage en plein milieu d'un panneau entre deux poteaux. L'espace d'un instant qui parut durer une éternité, la clôture résista en se déformant, puis elle céda. Les airbags se gonflèrent brutalement, poussant en arrière la tête de Luke. Quelque chose heurta violemment le toit avant de racler le côté de la voiture avec un crissement strident. Il y eut une série de claquements métalliques suggérant qu'une partie du grillage s'était prise dans le châssis de la Peugeot. Il remit les mains sur le volant et pilota à l'aveugle.

« Ça va ? »

Le bras de Jillian apparut devant lui. À l'aide de son couteau, elle taillada à deux reprises l'airbag qui se dégonfla avec un sifflement. Il écarta la membrane flasque, s'éclaircit la vue en clignant les paupières et eut juste le temps de donner un coup de volant pour éviter un arbre. La Peugeot rebondit contre le tronc, dérapa, en heurta un autre par le travers puis glissa sur une pente avant de s'immobiliser avec une embardée.

Les roues continuaient à tourner, projetant un panache de terre mêlée de feuilles. Il baissa sa vitre pour se pencher au-dehors. Le

morceau de grillage qui s'était pris sous la voiture s'était aussi accroché à l'arbre. Il enclencha la marche arrière et accéléra.

Sans résultat.

« Attends ici », dit-il.

Après avoir mis au point mort, il sortit et remonta la pente jusqu'à ce qu'il puisse voir par-delà le sommet. Les hommes de Persik, au nombre de quatre à présent, étaient rassemblés autour du trou dans la clôture. L'enchevêtrement de métal déchiqueté avait formé une barricade qu'ils n'avaient pas pu franchir en voiture. L'un d'eux, téléphone collé à l'oreille, demandait probablement des instructions. Les autres s'employaient à écarter les obstacles. Il redescendit discrètement le coteau, puis se glissa sous la Peugeot en se déhanchant à plat sur le dos. À tâtons, il ne tarda pas à découvrir l'endroit où un élément de la clôture s'était entortillé autour du support de fixation du réservoir. Il ôta le fil de fer et retourna s'asseoir au volant.

« Ils sont toujours là ? demanda Jillian.

— Oui. Le grillage ne va pas les retenir longtemps. »

Il remit en prise et commença à descendre doucement la colline en jouant sur les freins et l'accélérateur pour se frayer un chemin entre les arbres de plus en plus nombreux dont le feuillage tamisait le soleil de l'après-midi.

Une sonnerie retentit. Au fond de sa poche. Le portable de Crâne d'œuf. Il tendit l'appareil à Jillian.

« Mets le haut-parleur.

— Vous n'avez nulle part où aller, fit la voix de Persik. Revenez, notre accord tient toujours.

— Ce n'est pas beau de mentir. C'est bien vous qui avez utilisé la formule "pas de quartier", il me semble. »

N'ayant aucune intention de se rendre, il improvisait pour gagner du temps. Plus il prolongeait la conversation, plus il s'éloignait de leurs poursuivants et, ce faisant, plus il les forçait à élargir le périmètre de leurs recherches.

« Vous allez devoir nous fournir davantage de garanties concernant notre sécurité, reprit-il. Et ce que je vais vous demander ne va pas vous plaire.

— Dites toujours. »

Luke laissa passer quelques secondes, puis :

« Accordez-moi dix minutes. Je vous rappelle. »

Jillian coupa la communication.

« Enlève la batterie.

— L'espace d'un instant, j'ai cru que tu négociais sérieusement, là, dit-elle.

— Pour qu'on finisse la journée truffés de plomb ? Tu rigoles ! »

Ils roulèrent encore dix minutes au milieu des arbres, mais les frondaisons de plus en plus épaisses ralentissant leur allure, il décida qu'ils avaient atteint le terminus.

« On continue à pied à partir d'ici, annonça-t-il. On emporte seulement le fusil et on abandonne les cartons de souvenirs. Pas d'objections ?

— Je ne suis pas d'humeur à faire dans la sensiblerie. »

Ils sortirent du coffre la valise contenant l'arme.

« Il ne leur faudra pas longtemps pour arriver jusqu'ici, dit-il en glissant le 9 mm restant dans sa ceinture. On a laissé une piste assez visible, et de toute façon ils peuvent retrouver la voiture grâce au traceur GPS. Donc on doit disparaître de la circulation. »

Et ils s'enfoncèrent dans les bois.

16

Luke lança l'appli de géolocalisation de son téléphone et apprit que la région où ils crapahutaient – nommée Éislek – était la partie luxembourgeoise des Ardennes, un massif montagneux réparti entre la Belgique, le Luxembourg et la France, avec une extension allemande appelée Eifel. Un territoire de forêt ancienne, sauvage et vallonné, dont le sol traître sous les pieds consistait en d'innombrables épaisseurs d'humus et de troncs vermoulus. Par endroits, le paysage s'apparentait moins à un sous-bois qu'à un labyrinthe de tunnels et de grottes végétales. Au mieux, Jillian et lui arriveraient à progresser de deux kilomètres à peine par heure. Et la nuit venue, ils pourraient s'estimer heureux s'ils parvenaient à couvrir le quart de cette distance dans le même temps.

En revanche, l'équipe de Persik serait encore plus mal lotie qu'eux deux. Elle trouverait sans doute leurs traces sans difficulté, mais elle devrait ensuite avancer de façon coordonnée et avec la plus grande prudence de crainte de passer à côté d'une cachette ou de tomber dans une embuscade. Il lui vint à l'esprit d'envoyer Jillian en avant, puis de se tapir pour attendre leurs poursuivants et les éliminer un à un. L'idée plaisait bien au Ranger qu'il avait été : engager le combat sur le terrain de son choix, au moment de son choix. Profiter à fond de tous les avantages et faire payer le prix fort à l'adversaire. Cependant, indépendamment des doutes qu'il pouvait nourrir quant à ses chances de succès s'il affrontait seul l'ennemi avec pour arme unique un pistolet chargé de quatre cartouches, il existait des priorités autrement importantes à prendre en compte. Premièrement, celle de mettre Jillian en sûreté. Deuxièmement, celle de découvrir quel secret fatal avait détenu Benjamin Stein.

Pendant une heure, lui devant, Jillian derrière portant la valise

renfermant le fusil, ils s'enfoncèrent dans le cœur de la forêt tout en montant de plus en plus haut.

Une sorte de gazouillis assez lointain s'éleva soudain.

Luke se figea puis s'accroupit, aussitôt imité par Jillian.

Comme lui, elle avait à l'évidence compris qu'il ne s'agissait pas d'un chant d'oiseau.

Ils attendirent.

Trente secondes s'écoulèrent.

Puis ils entendirent le crachotement d'une radio, suivi d'une voix métallique dans la direction d'où ils venaient. Le son s'interrompit brusquement. Comme si quelqu'un avait coupé la fonction haut-parleur.

« Quelle distance, à ton avis ? chuchota Jillian.

— Quelques centaines de mètres. On avance. Ils nous rattrapent plus vite que je pensais. »

Dans une forêt aussi dense, il s'était attendu à ce qu'il fasse sombre bien avant le coucher du soleil, mais il fut tout de même surpris de voir l'obscurité tomber comme un rideau. L'impression était d'autant plus surréaliste que le ciel lumineux continuait de transparaître à travers les trouées de la canopée. Il fit halte et ils s'accroupirent derrière un arbre. Aucun signe des hommes de Persik depuis trente minutes.

Les avaient-ils semés ?

Ils venaient de reprendre leur marche quand il vit une chose qui n'avait rien à faire en pleine nature sauvage. Une chapelle. Au milieu d'une petite clairière. Une construction en rondins très défraîchie d'environ trois mètres carrés. La porte, intacte, s'ouvrit en grinçant sur des gonds rouillés. L'intérieur était tout simple. Un crucifix dominant un autel minuscule et tout juste assez de place pour permettre à quelques personnes de s'agenouiller devant. Avec le temps, les murs en stuc chaulé avaient viré à une teinte grisâtre et les planches de l'autel et du parquet, perdu toute couleur. Seuls un tableau aux tons passés représentant le Christ et les vitraux fermant les petites fenêtres latérales jetaient une touche un peu vive dans l'environnement monochrome.

« Ça doit faire un bout de temps que personne n'est venu ici », remarqua Jillian.

Ils devaient se séparer du fusil. S'ils étaient pris, celui-ci serait

peut-être leur unique monnaie d'échange. Il regarda autour de lui. Aucune cachette, à part l'autel. Il s'agenouilla pour examiner le meuble en forme de coffre. Largeur d'un mètre et quelques, hauteur à peu près équivalente, trente centimètres de profondeur. Constitué de planches clouées ensemble. La façade était solide, mais deux des planches du panneau arrière bougeaient. Il parvint à les écarter sans les déclouer complètement et constata que l'intérieur de l'autel était creux. Un espace un peu juste, mais suffisant. Jillian lui tendit la valise, qu'il glissa dans la cavité. Puis il remit les planches en place en les martelant avec sa paume. Après quoi il se sentit mieux.

Le fusil était désormais en lieu sûr.

« Il ne faut pas qu'on traîne ici », dit-il.

Ils avaient repris leur marche depuis vingt minutes quand un bruit nouveau lui parvint. Faible d'abord, mais s'amplifiant rapidement. Plissant les paupières, il leva les yeux vers les échappées de ciel clair entre les hautes branches et il eut tôt fait d'identifier ce son qu'il avait si souvent entendu sur les théâtres d'opérations : la basse ondoyante produite par les rotors d'un hélicoptère.

Le volume s'intensifia jusqu'au moment où l'aéronef passa directement au-dessus d'eux, puis diminua quand il s'éloigna en direction de l'ouest.

« Il vole bas, remarqua-t-il. Sous les radars.

— Tu ne penses pas que… »

Comme en réponse à la question de Jillian, l'appareil effectua un demi-tour pour revenir se positionner en vol stationnaire à l'aplomb de l'endroit où ils se tenaient. À travers les frondaisons, Luke distingua la silhouette d'une sorte de bôme se découpant sur le ciel.

« C'est une caméra thermique, expliqua Jillian.

— Ces gens-là sont bien équipés, on dirait. »

Une pluie de balles s'abattit sur eux.

Ils se réfugièrent derrière un gros arbre.

Pour celui qui les canardait, ils constituaient une cible facile : deux formes claires, monochromes, contrastant avec le fond sombre du sol forestier, à tirer comme à la foire avec des armes connectées à l'imagerie thermique.

La bonne nouvelle était que les systèmes de vision nocturne ne permettaient pas de voir à travers les obstacles.

Une chance pour eux.

« Prépare-toi à y aller, dit-il avant de risquer un coup d'œil au-delà du tronc, ce qui lui valut d'être frôlé par un nouveau projectile. Il est toujours au même endroit, mais on ne sera pas à l'abri longtemps. Il est sûrement en train de guider les types au sol vers nous. On dégage. »

Veillant à rester protégé par l'arbre qui se dressait entre lui et l'hélico, il s'éloigna sans se relever, talonné par Jillian. Une trace frayée par un animal lui permit de se faufiler sous un tronc abattu qui lui barrait le chemin et qu'il suivit sur toute sa longueur, vers la gauche, ce qui lui donna l'occasion de changer de direction tout en demeurant à couvert. Bien sûr, il aurait pu s'inquiéter de la présence éventuelle de serpents, mais les balles arrivant d'en haut constituaient une menace bien plus grande. Il émergea difficilement de son abri en roulant sur lui-même vers la droite, pour se sentir aussitôt glisser dans une pente. Des branches et des feuilles lui lacéraient le visage. Comme il écartait les jambes afin de ralentir sa dégringolade, Jillian le percuta. Après une dernière secousse, ils terminèrent leur chute pêle-mêle au pied de l'escarpement, dans une sorte de tunnel fait d'un enchevêtrement de chablis et de branchages entrelacés qui empêchait de voir le ciel. Ils entendaient l'hélicoptère tourner en rond au-dessus d'eux, le tireur cherchant manifestement à localiser son objectif perdu.

Il y eut un cri, au loin. Puis un autre.

« Ici ! Par-là ! »

Les méchants accouraient de partout. Une impression de déjà-vu. Celle qu'on éprouve à l'approche d'une vieille connaissance qu'on n'apprécie pas particulièrement, mais dont on ne parvient pas à se débarrasser. Ou quand on se sait cerné par un ennemi supérieur en nombre et que la cavalerie n'arrive pas.

Mais il n'était pas encore pris.

Loin de là.

Que disait-on chez les Rangers, déjà ?

« Dans le doute, ne t'abstiens pas : agis. »

17

Luke progressa en rampant, suivant la déclivité du terrain pour s'enfoncer plus profondément dans le tunnel de branchages, assez large pour le laisser passer. Après avoir tâté de la main la courbure d'un tronc, il tendit le bras derrière lui, saisit le poignet de Jillian et l'attira à lui.

« Il y a un trou, là. Glisse-toi dedans. Avance aussi loin que tu pourras, dit-il.

— Ils sont juste au-dessus de nous, chuchota-t-elle.

— Je sais. Vas-y. »

Elle s'introduisit dans l'ouverture en jouant des genoux et des coudes et disparut.

« Par ici ! » appela une voix masculine derrière lui, à l'entrée du tunnel.

Il resta un instant figé. Puis il empoigna le pistolet, se mit à plat sur le dos et ne bougea plus. Le halo d'une lampe torche parcourut la pente.

« Je vais voir là-dedans », annonça le même homme.

La lueur se rapprocha, s'élargit, devint plus vive. Luke leva tout doucement son arme et visa entre ses jambes. Son cœur battait à tout rompre. Il inspira à fond, retint l'air dans ses poumons, puis le chassa peu à peu. Son pouls ralentit. Au-dessus de lui, le bourdonnement rythmé de l'hélicoptère s'intensifia. Il volait sûrement en cercles pour détecter des mouvements. Jillian et lui étaient-ils suffisamment à couvert pour échapper au radar ? La végétation était-elle assez épaisse ? La source du faisceau apparut au sommet d'une rupture de pente. Le rayon se déplaça lentement dans sa direction. Il aligna sa mire sur la silhouette qu'il distinguait à la naissance de celui-ci. La lumière passa au ras de sa tête, s'immobilisa, revint en arrière, s'arrêta

de nouveau. Il contracta doucement son index pour éliminer la tension musculaire, prêt à faire feu à tout moment.

Un millième de seconde pouvait faire toute la différence.

Une radio crachota, puis l'homme annonça : « Rien ici. »

La lampe recula par-delà la rupture de pente et le halo s'éloigna vers l'entrée du tunnel.

Il se tourna sur le côté en se tortillant puis rejoignit Jillian dans une espèce de grotte végétale. Ils restèrent là, épaule contre épaule, le regard braqué sur le plafond de branchages. Des pas lourds résonnaient sur les troncs abattus au-dessus d'eux. Le rayon d'une torche électrique transperça le feuillage près de la tête de Luke, projetant des ombres mouvantes. Puis les piétinements s'atténuèrent.

« J'ai l'impression qu'ils s'en vont, murmura-t-il. Ils pensent peut-être qu'on est toujours devant eux. Fichons le camp avant qu'ils décident de faire demi-tour.

— Et l'hélicoptère ?

— On n'a pas le choix, il faut prendre le risque, affirma-t-il en sortant son téléphone sur lequel il fit apparaître son appli de géolocalisation. Si on est appelés à se séparer, on se retrouve ici, à Burden. Ce n'est pas loin. Il y a sûrement un arrêt de bus, là-bas. Évite les grandes routes et…

— Eh bien figure-toi que moi j'ai une autre idée, Ranger. Tu cesses de raconter des salades et on ne se sépare pas. On reste ensemble, d'accord ?

— Bien, chef. Bien.

— Bonne réponse.

— Mais en supposant qu'on soit séparés sans l'avoir voulu…

— Ça va, j'ai compris. En route, maintenant. Et c'est toi qui ouvres la marche, cette fois. »

Il sourit. Marine un jour, Marine toujours.

« *Hourrah !* » s'exclama-t-il, poussant à mi-voix le cri de guerre de ce corps d'élite.

Après s'être extraits de leur abri de verdure, ils se frayèrent un chemin vers l'ouest en épousant le relief vallonné et en faisant halte tous les vingt pas pour tendre l'oreille et observer les alentours. De temps à autre, les grésillements d'une radio leur indiquaient que les hommes de Persik se dirigeaient vers le nord. L'hélicoptère ne s'était pas manifesté depuis plusieurs minutes. Ils devaient être à mi-distance

de Burden et s'engageaient dans une descente quand Jillian, qui marchait à trois mètres sur sa droite, lui adressa un avertissement muet de faire silence avant de s'accroupir.

Il l'imita.

Quelque chose a bougé, signala-t-elle d'un geste.

Il suivit le regard de la jeune femme et devina le profil d'un homme adossé à un arbre, en plein sur leur route. Ils devaient être plus près de Burden qu'il ne l'avait pensé. Persik avait détaché une sentinelle. Par gestes lui aussi, il fit comprendre à Jillian qu'ils devaient se séparer pour contourner le type dans un mouvement en tenaille et se rejoindre de l'autre côté.

Elle acquiesça avant de s'éloigner en rasant le sol.

Il fit de même, se portant vers la gauche afin de s'écarter au maximum du guetteur. Un affleurement rocheux entrava sa progression. L'obstacle, orienté est-ouest et couvert de lierre et de lichen, était à peine plus haut que lui. Possible à escalader, mais pas discrètement. Il décida de le longer vers l'ouest en descendant la côte dont la pente s'accentuait.

D'en bas lui parvint un gargouillis d'eau courante.

Ruisseau ? Rivière ?

Tout à coup, dix pas devant lui, un homme sauta de la corniche et atterrit en souplesse au pied de l'escarpement. Il portait un fusil automatique en travers de son torse.

Luke stoppa net.

Le type, dos à lui, ne l'avait pas vu, mais cela ne durerait que quelques secondes. Il leva son pistolet puis se ravisa. La détonation ferait rappliquer tous les méchants présents un kilomètre à la ronde. Il modifia sa prise de façon à utiliser le 9 mm comme une matraque.

Et il courut sus à l'ennemi.

Qui fit volte-face.

Nouveau changement de plan.

Lâchant son arme, il bondit sur le bonhomme. Mais celui-ci, qui était déjà sur le recul, fusil relevé, appuya sur la détente à l'instant même où Luke le heurta de plein fouet. Les balles fusèrent vers le ciel dans un vacarme assourdissant. Luke saisit son adversaire à bras-le-corps et serra très fort, maintenant ainsi le fusil en position verticale. L'impact les fit trébucher tous les deux dans le sous-bois, où ils continuèrent de lutter, Luke s'efforçant de jeter à terre l'inconnu, qui

s'acharnait à rester debout. Luke lui administra un violent coup de tête dans le nez. Sonné, l'autre émit un grognement. Un second coup de boule eut raison du gars, dont les jambes se dérobèrent. Soudés ensemble, ils se mirent à rouler dans la pente de plus en plus raide, prenant de la vitesse, rebondissant sur des racines, ricochant contre des troncs.

Puis il se sentit partir en chute libre.

À travers les airs.

Avec le quidam toujours dans ses bras.

Qu'est-ce qu…

Ce fut comme un électrochoc pour tous ses sens quand son vol plané s'acheva brutalement dans de l'eau glacée.

Lui et son nouveau copain furent aussitôt entraînés par un courant impétueux dans le lit d'un torrent semé de grosses pierres. L'homme se défendait bec et ongles en se débattant. Luke le lâcha et empoigna le fusil, auquel il appliqua une forte torsion pour orienter le canon vers le ventre du type. À tâtons, il trouva la queue de détente. La détonation fut pour l'essentiel assourdie par le fracas de l'eau, mais la stupéfaction qui se peignit sur les traits de son vis-à-vis témoigna que la balle avait atteint sa cible.

L'eau commença à se teinter de rouge.

Luke heurta violemment un rocher.

Un choc douloureux.

Il roula sur lui-même en se dirigeant vers ce qu'il pensait être la berge tout en essayant de saisir une prise quelconque. Il parvint enfin à agripper une racine émergée et s'y accrocha de toutes ses forces. Ce qui signifiait aussi qu'il n'avançait plus. Le corps sans vie de son adversaire, accompagné du fusil, passa à toute vitesse près de lui et rejoignit le courant principal. L'arme et la dépouille disparurent au loin tandis que Luke, cramponné là, luttait contre le flot. Il fallait absolument qu'il sorte de l'eau. Se servant des racines, il parvint non sans mal à se hisser jusqu'à un endroit où il avait pied, puis à gagner la rive. Il s'assit un moment pour reprendre son souffle en remerciant le ciel que la rivière ait été si profonde. Dans le cas contraire, il n'aurait pas survécu à sa chute du haut de la falaise. Mais il n'avait plus de pistolet.

Où Jillian était-elle ?

Ils avaient bel et bien été séparés ; il devait donc rallier le point de

rendez-vous fixé. Au-dessus de lui, tout en haut de la berge, il entendit un crissement de pneus sur du macadam.

Il fut aussitôt sur ses gardes.

Une dizaine de mètres de terrain abrupt, couvert d'arbres et de taillis, s'étendait entre lui et ce qui devait être une route. Il se mit à couvert derrière d'épais buissons. La portière d'une voiture s'ouvrit, puis se referma en claquant. Une silhouette apparut au faîte du talus.

« Tu vois un endroit où traverser ? fit une voix.

— Non, répondit une autre.

— Cherches-en un. Moi, je suis la route à pied.

— J'ai eu la fille ! » cria un troisième homme.

Et merde ! Jillian.

Il commença à grimper.

18

Luke se força à s'arrêter et à faire le point. Se précipiter à l'aveugle au secours de Jillian risquait d'aggraver la situation. D'un autre côté, demeurer passif n'était pas du tout dans sa nature. Que conseillerait Malone dans sa grande sagesse ? Concentre-toi. Élabore un plan. Agis en fonction de ce que tu as décidé.

Par miracle, il n'était pas blessé, ce qui constituait un atout. Il poursuivit donc prudemment son escalade vers le sommet du talus boisé et découvrit au fur et à mesure de son ascension qu'il y avait effectivement là une route et un véhicule garé près duquel se tenait un autre Asiatique équipé d'une radio.

« Je suis là. Toujours rien. Je continue à chercher », dit celui-ci.

Il se tut le temps d'écouter la réponse de son interlocuteur dans l'oreillette, puis :

« Où l'emmènes-tu ? (Nouveau silence.) D'accord. Envoie-moi les coordonnées GPS du terrain d'aviation. Je t'y rejoins bientôt. »

L'homme s'éloigna.

Un vrombissement haché de rotors perturba de nouveau le calme de l'après-midi. Luke se tordit le cou afin de déterminer d'où venait le son et vit au loin l'hélico auquel il avait eu affaire un peu plus tôt. L'engin filait vers le nord-ouest. Il attendit que les feux de navigation aient disparu au-dessus des arbres pour achever sa montée et s'immobiliser, aux aguets, à quelques centimètres sous le niveau de la chaussée.

Où le type à la radio était-il passé ?

Il se hissa suffisamment sur les avant-bras pour regarder par-dessus le rebord. Un Range Rover était garé à trois mètres de lui, moteur tournant au ralenti, pot d'échappement fumant dans l'air frais. Un coup d'œil à gauche. Rien. Mais sur sa droite, à six ou sept mètres, lui

tournant le dos, un homme inspectait la pente couverte de buissons tout en avançant le long de la berme qui surplombait la rivière. Buste penché, Luke franchit l'accotement et courut se cacher derrière le SUV.

Trente secondes s'écoulèrent.

Des pas crissèrent sur le gravillon.

Venant vers lui. De plus en plus proches.

L'Asiatique apparut à l'autre extrémité de la voiture. Luke bondit et lui entoura le cou avec son bras droit, qu'il serra comme un étau avec sa main gauche, empêchant l'air de pénétrer dans la trachée. Il maintint la pression jusqu'à ce que le corps devienne flasque, mais pas assez longtemps pour que la prise soit mortelle. Aucune utilité à ça.

Relâchant son étreinte, il accompagna la chute de l'homme inanimé sur le bitume. Puis il l'empoigna par le col pour le tirer vers l'arrière du 4×4. Une fouille rapide livra un passeport, un portable, un jeu de quatre liens autobloquants, un pistolet semi-automatique muni d'un silencieux et deux chargeurs de rechange. Après lui avoir attaché les mains à l'aide des menottes en plastique, il ouvrit le hayon et le hissa dans le coffre.

« Hé, Galang, tu as vu quelque chose, toi ? »

Luke faillit se redresser, mais se retint à temps. Le Range Rover faisant écran entre eux, le nouveau venu l'avait pris pour un comparse. Quand il estima le type assez proche, il se montra et brandit le semi-automatique. Le gars stoppa dans son élan en dérapant sur le gravier, mais sa main droite, qui tenait un pistolet, commença à se lever.

« Pas de bêtise ! » dit Luke.

L'autre suspendit son geste.

« Lâche – ton – arme !

— Du calme, répondit le lascar. Je la pose par terre. »

Il ne comprenait donc pas la différence entre « lâcher » et « poser » ? Lentement, le regard fixé sur Luke, il s'accroupit en abaissant son 9 mm vers la chaussée. Sa gestuelle était éloquente. Ce crétin allait jouer les héros.

« Ne fais pas ça ! » avertit Luke.

L'arme toucha le sol.

« Vous voyez bien, dit le gugusse. Aucun problème. »

Sa main changea brusquement de position pour assurer de

nouveau sa prise et le canon s'orienta vers le haut.

Luke lui tira deux balles dans la poitrine.

Le cow-boy s'écroula en arrière et ne bougea plus.

Luke avait horreur des comportements stupides.

Il scruta la route pendant une longue minute pour vérifier qu'aucun renfort n'arrivait. Puis il fouilla le mort sur lequel il trouva, outre le 9 mm, un téléphone, deux chargeurs pleins et quelques menottes en plastique supplémentaires. Il empocha le tout avant de pousser le corps, qui dévala le talus en roulant sur lui-même et tomba dans la rivière.

Il s'assit sur le siège conducteur du 4×4 et fit défiler les notifications de textos sur l'écran du portable de Galang jusqu'au dernier en date : une carte en réduction marquée d'un pointeur de localisation rouge en son centre. Il agrandit l'image en écartant les doigts. Le pointeur indiquait une étendue de forêt située à mi-chemin entre l'endroit où il se trouvait et le village de Ringel, distant de sept kilomètres à vol d'oiseau en direction du nord-ouest. Rien ne laissait soupçonner la présence d'un aérodrome à cet endroit. Mais peu importait. *Où l'emmènes-tu ? D'accord. Envoie-moi les coordonnées GPS du terrain d'aviation.*

Le terrain en question ne pouvait être que là.

Il descendit du véhicule, ressortit Galang, toujours inconscient, du coffre pour le tirer sur le bord de la route, où il l'abandonna sans le détacher.

Pas besoin de passager.

Puis il remonta derrière le volant et démarra en trombe.

Au bout de dix minutes, il rejoignit une deux voies sinueuse qu'il suivit jusqu'à un carrefour en T. Sur un panneau pointant vers la gauche était écrit RINGEL 3 KM. De l'autre côté de la jonction, des bois derrière une clôture en barbelés. Il tourna en direction de Ringel. Il devait retrouver Jillian avant que Persik ne la soumette à un interrogatoire poussé. Son cœur battait au double de son rythme normal.

Il fallait qu'il parvienne à ce fameux terrain d'une façon ou d'une autre. Et vite.

Tout en gardant un œil sur la route, il scrutait la clôture à travers la fenêtre passager, ouverte. Il était à mi-distance de Ringel quand il repéra deux paires de piquets encadrant l'entrée d'un chemin de terre.

Une barrière.

Il stoppa, descendit et alla regarder de plus près.

Le montant de droite attenant à la barrière était assujetti à son voisin fixe par une boucle de fil de fer maintenue par deux clous. Il redressa l'un de ces derniers en le frappant avec la crosse du pistolet jusqu'à ce que la boucle se libère, puis il traversa la piste en tirant le piquet mobile et le jeta sur le côté avant de retourner s'asseoir au volant du Range Rover pour franchir l'ouverture.

Le chemin s'enfonçait dans la forêt. Au bout de quelques centaines de mètres, les arbres se raréfiaient et il vit l'hélicoptère, moteur coupé, rotors à l'arrêt.

Bien. Une des questions qu'il se posait avait trouvé sa réponse : si Persik avait eu l'intention d'emmener Jillian ailleurs, ils seraient déjà partis.

Quelque chose attira son regard. Au bord de la piste s'élevait un piédestal de pierre croulant, à demi enfoui sous la végétation, sur lequel était érigé un poteau métallique. Un soubassement identique lui faisait pendant de l'autre côté du chemin. Encore une barrière ? Non. Il s'agissait d'une structure plus ancienne. À l'abandon.

Il s'engagea au ralenti sous les arbres, s'arrêta et descendit.

En s'approchant à pied de l'ouvrage, il lui parut évident qu'il avait affaire à un vieux portail d'accès. Mais d'accès à quoi ? Quand il fut au pied de l'un des socles, il écarta les hautes herbes qui masquaient la partie inférieure. Un symbole gravé lui apparut, érodé par les ans et les intempéries, mais reconnaissable.

Une *Balkenkreuz*. La célèbre croix en potence, l'emblème utilisé par les armées allemandes.

Il comprit alors qu'il se trouvait à l'entrée d'un aérodrome désaffecté de la Luftwaffe datant de la Seconde Guerre mondiale. Les Allemands en avaient construit partout en Belgique et au Luxembourg pour servir de bases à leurs avions de chasse ou accueillir des bombardiers en détresse obligés d'atterrir de nuit. La plupart ne comportaient que des pistes en herbe et celui-ci ne faisait pas exception. Le sol n'était revêtu de ciment qu'autour et à l'intérieur de deux hangars métalliques étonnamment bien conservés. La clôture extérieure lui ayant paru en assez bon état, elle aussi, il en déduisit que l'ensemble appartenait à présent à un propriétaire privé qui veillait à l'entretien des lieux. À part la croix presque effacée sur le

piédestal, rien ne rappelait le passé douteux de l'endroit. La plupart des Luxembourgeois préféraient sans doute oublier la période de l'occupation nazie.

Il fit l'inventaire de son arsenal.

Il disposait des deux pistolets pris à l'ennemi et de quatre chargeurs pleins. Soit en tout une cinquantaine de munitions. Persik, lui, pouvait compter sur toute une équipe et une réserve de cartouches bien supérieure à la sienne. Sans parler de l'atout défensif que représentaient les hangars. Dans l'hypothèse d'un échange de coups de feu, Jillian et lui risquaient fort d'y rester.

Meilleure option ? Éviter de se faire tirer dessus.

19

Luke ignorait quelle avait été la taille de la base aérienne à l'origine. Seuls deux ouvrages avaient survécu aux huit décennies qui s'étaient écoulées depuis leur construction. Il y avait aussi un hangar bétonné avec un côté ouvert auquel était accolé un parapet à hauteur d'appui, telle la partie inférieure d'une porte coupée, qui avait dû servir de barrière anti-souffle pour protéger l'intérieur du bâtiment. Le mur droit de ce dernier était flanqué d'un ajout évoquant une boîte, coiffé d'un toit plat. Sans doute un local administratif quelconque. La nature avait fait de son mieux pour se réapproprier tant les constructions que les espaces vides alentour, parsemés les uns et les autres de buissons et d'arbres rabougris. Les rares surfaces en béton encore visibles étaient soit rongées par l'érosion, soit constellées de graffitis défraîchis.

Deux Range Rover étaient garés nez contre le parapet, moteur apparemment coupé. Tout était calme du côté de l'hélicoptère, vide d'occupants. Le téléphone de Galang vibra dans la poche de Luke.

Un texto.

Heure d'arrivée prévue au terrain d'aviation ?

Ces messieurs s'inquiétaient du retard de leurs compatriotes. Il sortit l'autre portable dont il s'était emparé et lut le même SMS. Il lui apparut que si Persik ne s'était pas encore posé de questions quant à l'absence de Galang et de l'autre acolyte, leur silence risquait de l'inciter à envoyer du monde voir ce qu'ils fabriquaient.

Courbé en deux, il retourna en courant au Range Rover. À peine était-il arrivé à destination qu'une silhouette sortit du hangar, hésita un instant, puis vint vers le véhicule. Apparemment, ils avaient déjà décidé de mener des recherches et, ô surprise, la voiture de Galang

était justement là ! Le type était armé d'un fusil automatique. Luke se jeta à plat ventre et se glissa sous le châssis en roulant sur lui-même. L'Asiatique s'arrêta trois mètres devant le capot, se demandant sûrement ce que faisait là le 4×4. Luke ne voyait de lui que le bas des jambes.

« Galang ? T'es où ? Rimba ? »

Le fusil cliqueta quand l'homme s'avança jusqu'à la portière gauche, l'ouvrit et regarda à l'intérieur. Constatant que l'habitacle était vide, il se dirigea vers le coffre. Luke le laissa passer, sortit dans son dos et lui expédia un shoot derrière les genoux. Les jambes du gars se dérobèrent sous lui. Au moment où il s'affaissait, Luke l'assomma en lui cognant brutalement la tête contre la carrosserie.

Le choc avait fait du bruit.

Il attendit un instant pour voir si quelqu'un avait entendu.

Rien ne bougea.

Il procéda une nouvelle fois à la fouille rituelle, qui produisit l'attirail coutumier, puis fourra sa victime pieds et poings liés dans le coffre. Il fit ensuite défiler les SMS sur le portable du type, trouva le numéro de Persik et tapa :

Viennent d'arriver. Délai dû à un problème moteur. Aucun signe de Daniels.

Une réponse s'afficha quelques secondes plus tard.

À vous trois, sécurisez le périmètre.

Luke s'autorisa un petit sourire. Jusqu'ici, tout allait bien.

Mais il devait agir tout de suite, même s'il ne savait pas exactement de quelle manière.

Il retourna à la limite du terrain dégagé et, sans quitter le couvert des arbres, se rapprocha de l'hélicoptère, qu'il utilisa comme écran pour atteindre, sans être vu, l'annexe attenante au hangar bétonné. Au passage, il photographia l'immatriculation de l'appareil avec son téléphone.

Le local étant dépourvu de porte, il n'eut aucun mal à se glisser à l'intérieur, où il se tint immobile le temps que ses yeux s'adaptent à la pénombre. Mis à part deux ou trois sièges de jardin au rebut et quelques déchets jonchant le sol, la pièce était vide. L'air sentait le

moisi. Sur sa gauche se trouvait une porte qui devait communiquer avec le hangar. Son unique atout était la surprise. Non, il en avait un autre : il savait des choses – ou du moins il pouvait le faire croire. Il était donc en position de négocier. Il proposerait de se substituer à Jillian comme otage puis se servirait du fusil comme monnaie d'échange…

Puis il lui vint à l'esprit que la jeune femme et lui constituaient un risque de fuite que Persik se devait de juguler. Cette prise de conscience le ramena à la conviction qu'il s'était forgée au départ. Il n'avait de fait qu'une option : foncer dans le tas avec toute la puissance de feu qu'il pouvait mobiliser, supprimer ou mettre en déroute le plus grand nombre possible de ses adversaires et si la chance lui souriait un tant soit peu, profiter du chaos provoqué pour s'enfuir avec Jillian. Une issue favorable était plus qu'incertaine, mais tout valait mieux que de laisser l'initiative à Persik.

Allez, vas-y, Ranger !

L'un des portables qu'il s'était appropriés vibra, annonçant l'arrivée d'un SMS. Il regarda l'écran. Pas de mots. Seulement une photo. Le visage de Jillian, la pointe d'un couteau à un millimètre de son œil. Persik avait donc tout deviné. Mais comment ?

Quelles sont vos conditions ? texta-t-il.

Rendez-vous ou on lui crève les yeux. Vous avez trente secondes.

Chierie ! Plus la moindre carte maîtresse dans son jeu.

D'accord. Je sors, répondit-il.

Sans armes, surtout, n'oubliez pas.

Il laissa tomber par terre les deux 9 mm ainsi que leurs chargeurs. Puis, après un instant de réflexion, il tourna la poignée, tira la porte et franchit le seuil les mains en l'air. Deux costauds qui l'attendaient se saisirent de lui pour le plaquer au sol. Ils lui entravèrent les chevilles et les poignets avant de le remettre debout. Persik se montra alors et s'avança, ne s'arrêtant que quand leurs nez se touchèrent presque.

« Mes hommes ? Vous les avez tués ? demanda-t-il.

— Deux seulement. Les deux autres sont saucissonnés.

— Va les récupérer », ordonna Persik au sous-fifre le plus proche de lui.

Le type partit au petit trot.

« Je serais curieux de savoir comment vous avez compris que j'étais là, dit Luke.

— Mon instinct.

— Luke ? C'est toi ? »

Jillian. Dont la voix provenait du fond du hangar.

« Oui, c'est moi. Mais je suis un peu… retenu, en ce moment.

— Bienvenue au club. »

Il ne put s'empêcher de sourire. Une dure à cuire, Jillian Greenfield Stein, indubitablement.

« Je vais vous prier de m'accorder une faveur, chuchota-t-il à l'adresse de Persik.

— Vous ne disposez d'aucun moyen de pression, monsieur Daniels.

— Entre soldats. Comme tout à l'heure. Mais sans entourloupe, cette fois. »

Persik le regarda un moment dans les yeux puis acquiesça.

« Dites toujours.

— Laissez-la partir. Elle n'est au courant de rien. Elle essayait juste d'identifier les meurtriers de son grand-père, c'est tout. Moi, en revanche, je suis officier du renseignement et j'ai connaissance de pas mal de choses. Libérez-la et je collabore avec vous.

— C'est un risque que je ne peux pas courir. Mais je ne vous apprends rien. Quelle faveur attendez-vous donc vraiment de moi, monsieur Daniels ? »

Luke se tint coi.

« Je crois deviner, reprit Persik. Le moment venu, vous voudriez que cela se passe vite pour elle, c'est bien ça ? »

Luke fit oui de la tête.

« Je suis sérieux. Elle ignore tout de cette histoire. Épargnez-lui des souffrances inutiles. Quand elle ne sera plus là, vous pourrez prendre tout votre temps avec moi, si c'est votre truc.

— Je n'ai pas de *truc*. J'ai une mission. Et chacun doit assumer les conséquences de ses choix. De *vos* choix, en l'occurrence. »

Sur ce point, ce salopard n'avait pas tort. Luke aurait pu déclarer forfait et tourner les talons à n'importe quel moment. Parce qu'en fait, la seule chose claire pour lui dans cette obscure mélasse était son désir

de venir en aide à une amie. S'engager avec si peu de visibilité lui aurait sûrement valu un sacré savon de la part de Malone.

« Approchez, dit-il. J'aimerais vous confier quelque chose. »

Persik hésita, puis se pencha en avant. Luke fit de même, comme s'il s'apprêtait à lui murmurer quelque chose à l'oreille, puis lui administra un magistral coup de boule en plein front qui l'obligea à reculer de plusieurs pas, manifestement sonné.

« Espèce de fils de… »

Se ruant sur lui, Persik lui envoya son poing dans la mâchoire. Luke s'attendait à une réplique de ce genre, mais le coup lui fit tout de même mal. De même que le direct au ventre qui suivit, bien qu'il ait contracté ses abdominaux en prévision.

« Vous allez mettre un temps infini à mourir, tous les deux, cracha Persik en frottant son front endolori.

— Par chez moi, on a un dicton : une poule ne devrait pas caqueter avant d'avoir pondu son œuf.

— Où avez-vous caché ce que contenait le box de Stein ? demanda Persik en se tenant à bonne distance. Et je ne parle pas de ce que vous aviez laissé dans le coffre de la Peugeot. Tout ce bric-à-brac, nous l'avons trouvé. Qu'y avait-il d'autre ?

— Qu'est-ce qui vous fait croire qu'il y avait autre chose ? répondit Luke, jouant les ingénus.

— Vous vous seriez montré si combatif pour rien ? »

Argument recevable.

« J'ai expédié le tout par FedEx au siège de la CIA. »

Persik ricana.

« Vous vous croyez malin, mais vous n'imaginez pas à quel point ce que vous venez de dire est ironique. »

Intéressant, ce commentaire. Un indice à garder en mémoire pour déterminer qui tirait les ficelles ?

Le type qui était parti à la recherche des autres revint et chuchota quelque chose à l'oreille de son chef, qui se tourna de nouveau vers Luke.

« Où sont les deux hommes que vous avez tués ?

— S'ils ne sont pas restés coincés derrière des rochers, ils sont probablement à mi-chemin de Luxembourg à l'heure qu'il est. »

Persik adressa un signe à ses cerbères.

« Nous commencerons par lui. Peut-être Mlle Stein se montrera-t-

elle plus coopérative quand elle assistera au traitement. »

20

Luke fut conduit derrière un Range Rover garé à l'intérieur du hangar. La lumière extérieure filtrait difficilement à travers une rangée de fenêtres aux carreaux crasseux situées dans la partie supérieure des murs. Il vit une planche épaisse soutenue par deux caisses ainsi que plusieurs seaux de vingt litres d'eau posés par terre. Comprenant à quel « traitement » Persik avait fait allusion, il eut un haut-le-cœur. Il avait assisté à ce genre de saloperie en Afghanistan, dans des endroits qui ne figuraient sur aucune carte et dont ni les autorités ni personne ne parlaient jamais.

Le *waterboarding*. Le simulacre de noyade.

Génial !

Avant son interdiction, Luke avait lui-même été soumis à une version allégée de cette pratique lors de l'entraînement de base à l'évasion et aux techniques de survie que suivent tous les Rangers. Dans le cadre des épreuves au programme, il avait été sanglé sur une planche, puis on lui avait enveloppé le visage d'une serviette bien serrée et versé de l'eau dans le gosier. Bien qu'elle n'ait duré que soixante secondes, l'expérience l'avait mené tout près du point de rupture. La terreur engendrée brisait toute force morale ou physique, tout sens du dévouement à une cause, en agissant sur la composante la plus primitive du cerveau qui pousse chacun à faire n'importe quoi pour ne pas mourir.

Absolument n'importe quoi.

Un moyen très prisé partout dans le monde, sans doute en raison de sa simplicité. Un investissement matériel minimum pour infliger un maximum de souffrance.

Jillian était là, au sol, les mains menottées au pare-chocs du 4×4. Elle tenta de se mettre debout, mais un des membres de l'équipe la fit

retomber d'un coup de pied dans les côtes.

Il compta cinq hommes dans le hangar.

Ne voyant nulle part la valise contenant le fusil, il en déduisit qu'elle se trouvait toujours à l'abri dans sa cachette. À l'insu de Persik. Sinon, pourquoi Jillian et lui seraient-ils encore en vie ?

« Blessée ? demanda-t-il à la jeune femme, qui fit non de la tête.

— Et toi ?

— En pleine forme. Quelles que soient les questions qu'ils te poseront, dis-leur la vérité.

— Tu plaisantes ?

— Fais ce que je te dis. Ça ne vaut pas le coup de raconter des histoires.

— Excellent conseil, intervint Persik. Avant que nous commencions, l'un ou l'autre d'entre vous souhaiterait-il m'informer précisément de ce que vous avez trouvé dans ce box ?

— Un tas de vieux documents, répondit Luke, s'en tenant à son mensonge.

— En rapport avec quoi ?

— Nous n'avons pas eu le temps de les lire.

— Où sont-ils à présent ?

— Je les avais mis dans mon sac à dos, mais je l'ai perdu dans la rivière. Si vous voulez aller là-bas pour essayer de le retrouver, je vous promets que nous ne bougerons pas d'ici. Croix de bois, croix de fer.

— Mademoiselle Stein ? Quelque chose à ajouter ?

— Il n'y avait que des papiers.

— De quel genre ?

— Je l'ignore. Nous étions un peu occupés à ne pas nous faire tuer, voyez-vous.

— Et il n'y avait rien d'autre dans le box ?

— Rien du tout.

— Que savez-vous de Kronos, mademoiselle Stein ?

— C'est un mot qui revenait sans cesse dans la bouche de mon grand-père. Il était sous sédatifs à forte dose, alors…

— Vous l'avez vous-même utilisé dans l'e-mail que vous avez envoyé.

— Je cherchais seulement à découvrir ce qu'il signifiait. Parce que je n'en avais aucune idée. Et c'est toujours le cas. »

Luke appréciait en connaisseur le jeu qu'elle jouait en faisant durer

la conversation.

« Je ne sais pas du tout ce qu'est Kronos, ni ce que veut dire le mot, ni même à qui j'ai adressé cet e-mail, insista-t-elle. C'est la pure vérité. »

Persik réfléchit quelques instants.

« Nous verrons, jeta-t-il enfin.

— Euh, concernant mon sac à dos… intervint Luke, reprenant son boniment.

— Oui ? dit Persik après s'être tourné vers lui.

— Il est imperméable. Si vous vous dépêchez, ces papiers seront peut-être encore récupérables.

— Et par où faudrait-il que nous commencions nos recherches ?

— Là où je suis tombé dans l'eau. Pas loin de l'endroit où était garé le Range Rover de Galang, au bord de la route. Emmenez-moi, je vous montrerai.

— Plus tard peut-être. (Persik adressa un signe de tête aux hommes qui tenaient Luke.) Attachez-le et commençons. »

Les sbires menèrent Luke jusqu'à la planche, sur laquelle ils l'allongèrent à plat sur le dos. L'un d'eux sortit un rouleau de chatterton et lui ceintura six fois le torse avant de lui emprisonner les jambes dans une spirale d'adhésif en finissant par les chevilles, qu'il entoura six fois elles aussi.

« La serviette », ordonna Persik.

L'un des tortionnaires plongea celle-ci dans un des seaux, puis la déplia et en tendit une extrémité à son partenaire. Ensemble, ils posèrent la masse de tissu trempé sur le visage de Luke et tirèrent sur les bouts pour l'ajuster. Il se sentit aussitôt gagné par la panique dont il avait déjà fait l'expérience.

« Attendez ! cria Jillian. Le box contenait autre chose.

— Je vous écoute.

— Enlevez-lui d'abord cette serviette. »

Les types ôtèrent le linge et il expulsa l'air qu'il retenait.

« Il y avait un fusil, confessa-t-elle. Un vieux fusil. »

L'Indonésien dressa manifestement l'oreille en entendant ce mot magique.

« Mais encore ?

— Il devait être là depuis longtemps, soigneusement emballé. Mon grand-père y tenait, visiblement.

— Quelle sorte de fusil ?

— Comme si vous l'ignoriez », dit Luke.

Persik le regarda.

« Il faut que je sache de quel type d'arme il s'agit. C'est le prix à payer pour qu'on vous libère de cette planche.

— Colt AR-15, première ou deuxième version », lâcha-t-il, curieux de voir quelle réaction susciterait la vérité.

Il n'y en eut aucune, sinon une nouvelle question de Persik :

« Où est-il maintenant ?

— À l'endroit où vous m'avez attrapée, répondit Jillian. Je l'ai caché sous des racines. Seuls, vous ne le trouverez pas.

— Autre chose ?

— C'est tout ce que je sais, assura-t-elle.

— Je ne vous crois pas, dit Persik qui fit signe une fois de plus à ses deux exécuteurs des basses œuvres. Continuez.

— Si vous faites ça, ne comptez pas sur mon aide, prévint Jillian.

— Je vais asphyxier M. Daniels jusqu'à ce qu'il soit presque mort. Ensuite, je recommencerai. Encore et encore. Puis ce sera votre tour. Quand j'en aurai fini avec vous deux, il n'y aura plus le moindre secret dans les recoins de vos cerveaux.

— Dieu m'est témoin que vous n'obtiendrez rien de moi », affirma Jillian.

La serviette fut drapée autour du visage de Luke. Tout devint noir.

Garde la tête froide. Respire à la moindre occasion, se répéta-t-il. À moins qu'ils ne lui règlent définitivement son compte avant de le détacher de la planche, il viendrait bien un moment où ils lui ôteraient ses liens pour mettre Jillian à sa place. Ce serait peut-être une chance à saisir, aussi ténue soit-elle.

Un téléphone sonna.

« Arrêtez un instant ! enjoignit Persik à ses hommes avant de prendre l'appel. Oui, je les ai tous les deux ici, dit-il après avoir écouté son correspondant. (Une nouvelle pause.) Je viens de commencer… Vous êtes loin ? D'accord, nous vous attendons. (Il raccrocha.) Enlevez la serviette. »

Les gardes obéirent.

Luke cligna les yeux pour en chasser l'eau.

« Ce n'est que partie remise, monsieur Daniels, avertit Persik. Ne vous faites pas d'illusions. »

Quelques minutes s'écoulèrent, puis un vrombissement de moteur se fit entendre à l'extérieur, suivi d'un dérapage sur de la terre et d'un bruit de portière qu'on ouvre et qu'on referme. Un homme seul pénétra alors dans le hangar. Grand, large d'épaules, cheveux noirs coupés ras, affecté d'une légère claudication, il alla droit à Persik et jeta un rapide coup d'œil en direction de Luke, puis de Jillian.

« Ce sont eux ? s'enquit-il. Ils n'ont pas l'air bien impressionnants.

— Pourquoi vous a-t-on envoyé ? Je contrôle la situation.

— Faites-moi votre rapport. »

Persik relata tout ce qu'il savait.

« Je pense que M. Daniels nous ment, conclut-il. Je m'apprêtais donc à le persuader d'être plus sincère.

— Vous pourriez avoir du mal : c'est un ancien Ranger.

— Nous avons toujours Mlle Stein…

— C'est vrai. »

Le nouveau venu sortit un pistolet muni d'un silencieux et fit feu sur Persik à deux reprises. Après quoi, pivotant sur ses talons, il abattit les gardiens de Luke. Quant aux deux loustics qui se tenaient près de Jillian, ils furent fauchés avant d'avoir eu le temps de toucher à leurs armes. Les tirs avaient été d'une précision toute professionnelle. Pour finir, tous furent achevés d'une balle dans la tête.

Le colosse s'avança jusqu'à Luke et le dévisagea.

« C'est bien vous qui avez commandé une pizza ? »

21

Les tirs sporadiques s'interrompirent quelques instants. Dans le silence qui suivit, Jack Talley entendit des cris en pachto ou en dari au sommet de la pente. Il savait ce que signifiait l'accalmie. Les combattants d'Al-Qaïda qui clouaient au sol le détachement de la Delta Force depuis dix-sept heures préparaient un assaut supplémentaire dans l'espoir d'enlever la position précaire à laquelle celui-ci s'accrochait sur le versant abrupt en contrebas de la crête. Talley n'ignorait pas que les hommes d'Al-Qaïda aimaient venir au contact afin d'achever leurs ennemis à l'arme blanche.

La vieille école.

Une fois les méchants à l'intérieur de votre périmètre, il était pratiquement impossible de les en éjecter. Il comptait déjà huit blessés hors de combat dans ses effectifs. Jusqu'ici, les Deltas avaient repoussé neuf assauts. Le terrain enneigé entre eux et les terroristes était jonché de cadavres à demi enfouis dont on ne voyait, pour certains, que le visage, un bras étendu ou des genoux pliés pointant vers le ciel.

Ce n'était pas la première fois qu'il subissait les conséquences fâcheuses d'une erreur des services de renseignement, mais jamais encore il n'avait perdu d'homme à cause de ça. Les informations inexactes, bien que fréquentes, ne concernaient habituellement que des points de détail, telles la configuration d'un dispositif de défense ou la présence effective d'une cible dans une zone donnée. Cette fois, l'espionnage avait sous-estimé d'un facteur dix les forces ennemies. Ce n'était pas trente, mais trois cents combattants afghans qui bivouaquaient dans la vallée voisine pour s'abriter de la tempête.

« Il y en a d'autres qui se regroupent sur le piton est, mon capitaine ! » lui cria un de ses sergents depuis une anfractuosité de rochers à proximité.

La position qu'ils occupaient était une bande de sol nu large de moins

de cinquante mètres et longue de cent, protégée de l'ennemi par un affleurement haut d'à peine un mètre et adossée à un précipice de trois cents mètres dans lequel deux de ses soldats avaient failli se rompre le cou en cherchant une voie de repli.

Aucune retraite n'était possible.

Ils étaient coincés là.

Et probablement condamnés. Ils étaient presque à court de munitions, et une fois leurs chargeurs à sec… Fin de l'histoire.

Il ne leur resterait plus que le corps-à-corps imposé par ceux d'en face.

« Ils ont des renforts qui sortent de je ne sais où, c'est sûr », remarqua un de ses hommes.

D'après le décompte de Talley, les seize Deltas encore valides avaient tué ou blessé près de quatre-vingt-dix méchants, mais il en venait toujours davantage. Ils montaient probablement de Celam Kae, distant de trois kilomètres, à marche forcée dans le blizzard. Il estima leur nombre à cinq cents, soit la taille d'un bataillon. Et ils n'avaient manifestement pas digéré l'exploit des Deltas, qui étaient parvenus à s'emparer sous leur nez de Nizar Tawfik, leur commandant régional. L'opération s'était déroulée sans accroc, jusqu'à ce qu'un aboiement de chien signale leur présence pendant l'exfiltration.

« Fais-moi le compte des munitions, Bobby.

— Je m'en occupe.

— Des nouvelles des Chinook ?

— Toujours au sol à cause de la météo. Les pilotes veulent décoller, mais le commandement refuse. »

Quatre fois, Kaboul avait envoyé des Chinook pour récupérer le détachement sur la crête ; quatre fois le blizzard avait forcé les hélicoptères à faire demi-tour. Ils avaient tenté une manœuvre de ravitaillement qui s'était soldée par un demi-échec, la plus grosse partie du largage ayant glissé dans la pente pour finir dans la vallée en contrebas. Ils n'avaient plus ni eau ni vivres et ils en étaient à racler les fonds de tiroirs pour ce qui était des munitions et des fournitures médicales. De plus, ils n'étaient qu'à une heure de la tombée de la nuit, ce qui signifiait que les Chinook ne pourraient pas prendre l'air avant le matin. Il n'y aurait plus aucun Delta à secourir à ce moment-là.

« Comment se porte notre invité ? demanda-t-il.

— Il dort comme un bébé. »

Quand ils avaient cueilli Nizar Tawfik à son domicile, ils lui avaient

administré des sédatifs avant de l'emmener. Si ses copains tenaient tant à le récupérer, c'était avant tout parce qu'ils ne voulaient pas le voir aux mains des Américains, pour qui il constituerait une mine d'informations.

« Ils déplacent une de leurs Douchkas ! entendit Talley dans la radio.

— Aux abris, tout le monde ! » cria-t-il.

Cela faisait six heures que deux mitrailleuses russes 12,7 grignotaient leur fragile rempart de fortune. Et maintenant, les assaillants allaient mettre une fois de plus le paquet pour forcer les Deltas à s'exposer à découvert ou à abandonner le combat.

Deux options inenvisageables.

Des hommes comme ceux que commandait Talley n'étaient pas du genre à flancher, et encore moins à se rendre.

Les 12,7 entrèrent en action un instant plus tard. Les projectiles giflèrent l'affleurement au-dessus de la tête de Talley, projetant des éclats de roche qui traversaient l'air en sifflant. Les tirs, plus nourris à présent, annonçaient le déclenchement d'un nouvel assaut. Les assiégeants ne voulaient pas courir le risque que leurs proies leur échappent à la faveur de la nuit.

« Le guetteur se replie », avertit une voix dans la radio.

Talley avait envoyé un soldat occuper seul une position de veille dans le no man's land entre l'ennemi et la localisation des Deltas. Le garçon tentait à présent de regagner le campement.

« Tir de protection », ordonna-t-il.

Malgré le feu de barrage des mitrailleuses, ses hommes se relevèrent pour riposter, abattant les djihadistes visibles ou les contraignant à s'abriter pendant que l'observateur courait vers le poste de commandement. Les attaquants disposaient d'armes et de munitions en plus grand nombre, mais cela ne compensait pas la précision des Deltas, entraînés à faire mouche à tous les coups. Tel un joueur de base-ball plongeant pour atteindre le marbre, le guetteur glissa par-dessus l'affleurement et atterrit en tas dans la neige. Talley l'empoigna par le col pour le tirer à couvert.

« Ils ne rigolent pas, cette fois-ci, mon capitaine : j'en ai compté environ cent cinquante en train de se regrouper, rapporta le garçon en haletant.

— Ils sont prêts à sacrifier du monde pour gagner du terrain, dit Talley. À vous tous, ils vont attaquer en force. Préparez-vous à en venir aux mains.

— Pas trop tôt ! lança une voix.

— T'as bien raison, répondit une autre.

— Les voilà !

— Dès que les Douchkas cesseront de tirer, commencez à dégommer des pipes. Faites-leur payer chaque centimètre. »

Des hurlements retentirent sur la crête, annonçant la montée en tension avant l'assaut. Une clameur féroce et gutturale aussi mystérieuse que perturbante.

Les 12,7 se turent.

Talley releva légèrement la tête.

Les djihadistes dévalaient la pente au pas de course, en nombre, épaule contre épaule, en vagues successives.

« Feu ! » cria-t-il.

Les détonations sèches des M4 claquèrent tout au long de la ligne. L'unique FM du détachement, un M249 SAW, se mit à taper, fauchant par grappes les premiers assaillants. Sans hésiter, ceux qui arrivaient derrière sautaient par-dessus leurs camarades à terre, réduisant toujours plus l'écart qui les séparait des défenses de Talley.

C'était la fin. Le bout du chemin.

Dur. Mais on ne pouvait pas vivre éternellement.

C'est alors que des geysers de neige jaillirent au milieu des rangs ennemis. Puis Talley entendit un son familier quelque part derrière lui : un bruit sourd de décharges de mortiers. Les obus, réglés pour exploser à trois mètres du sol, semblaient arpenter le front qui avançait, taillant en pièces huit ou dix attaquants en même temps.

Du 60 mm.

Une combinaison de plusieurs mortiers tirant en salves. En moins d'une minute, entre les tués et les blessés s'efforçant de remonter la pente en se tortillant dans la neige, les effectifs engagés dans l'assaut étaient aux deux tiers hors de combat.

« N'arrêtez pas d'arroser, enjoignit Talley. On a du soutien à 6 heures. »

Tout leur optimisme retrouvé, les Deltas concentrèrent leur feu sur les quelques forcenés qui continuaient à charger. Puis ces derniers, à leur tour, se mirent à tomber les uns après les autres et se débandèrent. Talley entendit des ordres de retraite proférés en pachto.

Derrière lui, quelqu'un cria :

« Rangers à l'approche ! »

Ouais ! Plus on est de fous…

Une douzaine de silhouettes apparurent au milieu des tourbillons de

neige, suivies de plusieurs autres. Quelques-unes se dirigèrent vers l'endroit où les blessés avaient été rassemblés ; la plupart se joignirent aux Deltas abrités derrière l'affleurement rocheux.

« Qui est le chef, ici ? demanda un des Rangers.

— Moi. Jack Talley. »

Le Ranger s'accroupit près de lui.

« C'est bien vous qui avez commandé une pizza ?

— C'est bien nous, oui, répondit Talley en riant.

— Désolés pour le retard. Ça faisait une trotte.

— Combien êtes-vous ?

— Peloton à effectif réduit. Environ quarante.

— Mais d'où est-ce que vous sortez ?

— Il y a un sentier étroit là-bas derrière. Un Chinook a réussi à nous déposer dans le vallon. Il attend, si vous êtes prêts à tailler la route.

— Un peu que nous sommes prêts !

— Le temps de stabiliser vos blessés et on dégage. Combien d'affreux en face ?

— Au moins deux cents.

— On va s'occuper de les faire réfléchir, assura le Ranger. Montez les mortiers et les FM ici ! cria-t-il à l'adresse de ses hommes.

— Pas mécontent de vous voir, les gars. Encore une heure et on atteignait notre date de péremption.

— On ne peut quand même pas tolérer ce genre de chose, on est bien d'accord ?

— Comment vous appelez-vous ?

— Luke Daniels. »

22

Luke était persuadé depuis longtemps de la justesse du vieil adage : à cheval donné, on ne regarde pas les dents.

« Une bonne chose que vous soyez là, dit-il. On n'était plus qu'à une petite heure de notre date de péremption.

— Je vois que vous n'avez pas oublié.

— Comment ne pas se souvenir du capitaine Jack Talley ? »

Talley tira un couteau de sa ceinture, se pencha et entreprit de couper le chatterton qui maintenait Luke sur la planche. Puis il lui libéra les poignets en tranchant les menottes en plastique. Luke se mit debout et se débarrassa de l'adhésif restant pendant que Talley détachait Jillian du pare-chocs. Il profita également de ce moment de flottement pour ramasser discrètement un portable qui avait glissé de la poche de Persik quand celui-ci s'était effondré.

Un cheval donné de plus.

« D'où est-ce que tu connais ce gars-là ? s'enquit Jillian.

— Celam Kae, colline 19 », répondit Talley.

— Six jours là-haut en novembre, ajouta Luke, qui n'avait pas entendu prononcer ces noms de lieux depuis belle lurette. Escadron Bravo. Les Deltas sont arrivés à vingt-quatre et sont repartis à…

— Seize, compléta Talley. Et ça aurait été beaucoup moins si vous ne vous étiez pas pointé avec vos Rangers. »

Luke raconta à Jillian ce qui s'était produit à l'époque.

Selon une source fiable, un commandant haut placé dans la hiérarchie d'Al-Qaïda avait été localisé dans un campement près de Celam Kae. La section d'assaut de Talley, qui appartenait à l'escadron Bravo des commandos Delta, s'était engagée dans les montagnes en longeant la frontière entre l'Afghanistan et le Pakistan en vue de ce qui devait être une opération de kidnapping ultrarapide. Au lieu de

quoi, l'escouade était tombée sur une véritable armée composée de combattants d'Al-Qaïda et de talibans. Assiégés dans un bivouac fortifié à la hâte sur la colline 19 et ne pouvant compter sur aucun renfort à cause d'une violente tempête hivernale, Talley et ses Deltas auraient été anéantis si un groupe de Rangers n'était pas parvenu à escalader le versant nord-est de la butte pour les secourir. Ensemble, ils s'étaient ensuite repliés sous le feu de l'ennemi jusqu'à une zone d'extraction distante de douze kilomètres où les attendait un hélicoptère.

« D'ailleurs, vous avez été blessé pendant cette retraite, ajouta Luke, s'adressant à Talley.

— Exact. J'y ai laissé ma rate et j'ai failli perdre une jambe. Mais j'ai survécu et je marche. Grâce à vous.

— Pas seulement grâce à moi. Trois Rangers y sont restés… Mais si vous m'expliquiez ce qui se passe ici ?

— Ce qu'on appelle un renvoi d'ascenseur, j'imagine…

— Les types que vous venez d'abattre vous connaissaient, remarqua Jillian. Avez-vous quelque chose à voir avec le meurtre de mon grand-père ?

— J'ai appris l'existence de cette opération-là alors qu'elle était déjà en cours.

— Ce n'était pas le sens de ma question. »

Talley se tourna vers Luke.

« Elle a du mordant.

— Une Marine. Vous feriez mieux de lui répondre… genre, tout de suite.

— Non, mademoiselle Stein, je ne suis pour rien dans la mort de votre grand-père.

— Pourtant, vous travailliez avec ces gens. »

Talley acquiesça.

« Alors, donnez-nous le nom de votre patron, insista la jeune femme.

— Si vous saviez de quoi vous parlez, vous ne demanderiez pas ça.

— Vous croyez me faire peur ? »

Luke la prit par le coude pour lui chuchoter à l'oreille :

« Calme-toi.

— Je n'ai pas envie de me calmer.

— Tu ne peux pas te battre sur tous les fronts. Il vient de nous

sauver la mise, je te rappelle. Écoutons au moins ce qu'il a à dire. »

L'argument fit mouche. Elle fit oui de la tête avant de s'écarter, l'air maussade.

« Pour quelle raison Benjamin Stein est-il mort ? demanda Luke.

— Je ne suis pas dans le secret des dieux.

— Vous êtes plutôt bon pour ce qui est de vous défiler.

— Ça fait partie du métier.

— Vous faites la même chose que Persik quand il était encore de ce monde ?

— Plus tellement maintenant. Mais à une époque, oui, j'étais comme lui.

— Comment avez-vous pu en arriver là ?

— Après Celam Kae, je n'ai pas réussi les tests d'aptitude physique. On m'a proposé un emploi administratif. Un poste de superviseur à la planification. J'avais perdu huit de mes gars sur cette putain de colline. Huit commandos Delta dont la formation avait coûté des millions de dollars à l'armée. Il fallait un responsable. Ça n'a jamais été dit officiellement, mais le message était clair : quand on a merdé, on est bon pour le placard jusqu'à la fin de ses jours. Sauf que ce n'est pas moi qui ai merdé : les renseignements étaient pourris. Mais comme la hiérarchie n'était pas prête à l'admettre, c'est sur moi que c'est retombé. Alors je les ai envoyés paître. J'ai démissionné et je suis parti en emportant mon certificat de bons et loyaux services et mes médailles de survivant. »

Sous la désinvolture du ton, on sentait la colère et l'amertume de Talley encore vives, même des années après ce qui lui était arrivé. Et honnêtement, Luke ne pouvait pas lui en faire reproche.

« Qu'avez-vous fait ensuite ? Passé une annonce dans le journal pour proposer vos services ?

— C'est un peu ça. Vous savez ce que c'est. Nous ne sommes pas nombreux dans l'univers des opérations spéciales. Tout le monde connaît quelqu'un qui connaît quelqu'un. Un mois après mon départ, j'ai reçu un coup de fil. J'ai passé un entretien, et me voilà.

— Dans la peau d'un assassin corrompu », cracha Jillian.

Jack Talley fut manifestement blessé par cette pique. L'ex-capitaine était un authentique héros américain. Il avait tenu bon face à un ennemi bien supérieur en nombre avec la quasi-certitude d'être tué. Mais il ne l'avait pas été. Et le fait d'avoir survécu était parfois

une malédiction pour un héros.

« J'avais une famille, mademoiselle Stein. Il fallait que je subvienne à ses besoins et mes capacités pour ce faire étaient limitées.

— Eh bien moi, j'avais un grand-père, figurez-vous.

— Je vous le répète, je n'ai joué aucun rôle dans son décès.

— Mais vous n'avez pas non plus l'intention de jouer les redresseurs de torts maintenant qu'il est mort, je me trompe ?

— Ce que je viens de faire ne suffit pas ? »

Luke tenta une autre approche.

« Si vous aviez pu empêcher ce meurtre, vous l'auriez fait ?

— Ce n'est pas comme cela que ça fonctionne.

— Comment est-ce que ça fonctionne, alors ?

— Je reçois mes ordres et on attend de moi que je les exécute. On me paye très bien pour ça. C'était le cas de Persik, aussi. Mais lui et ses bérets rouges du KOPASSUS, eux, étaient d'authentiques assassins pourris jusqu'à la moelle. Disons simplement que j'en avais assez de ces gens-là. »

Un euphémisme à en juger par la détermination totale, typique de sa formation de commando, avec laquelle Talley avait disposé des cinq Indonésiens.

« Avant votre arrivée, reprit Luke, Persik m'a servi un discours sur la nécessité d'assumer les conséquences de ses échecs. C'est de ça que vous êtes en train de me parler ?

— Plus ou moins. Pour mon employeur, démissionner n'est pas la solution : on tient sa position jusqu'à la mort.

— Et on la tient d'autant mieux qu'on est largement rémunéré pour ça, non ? intervint Jillian.

— Ma femme et mes enfants ne manquent et ne manqueront jamais de rien. Frais de scolarité, retraite, maison libre d'hypothèques… J'ai veillé à tout. Ils sont parés pour la vie.

— Mais à quel prix ? demanda Luke.

— Vous êtes marié ? Vous avez des gosses ?

— Non.

— Si vous en aviez, est-ce que vous ne feriez pas n'importe quoi pour eux ?

— Je ne connais qu'une chose, répliqua Luke, refusant de tomber dans le piège moral que lui tendait Talley. *De oppresso liber*. »

La devise des Forces spéciales de l'armée des États-Unis, dont la

traduction, erronée mais admise par tous, était « Libérer l'opprimé ».

« Ne me faites pas ce coup-là, je vous en prie, dit l'ex-capitaine.

— "*Je jure de faire respecter par mon esprit et par mes actes l'honneur et l'intégrité de l'héritage de mes aînés…*" » continua Luke, conscient d'administrer un direct au plexus de Talley en lui récitant le *credo* des Forces spéciales.

Mais l'ancien militaire avait besoin qu'on lui rappelle ce serment qui était la raison d'être de tout commando, retraité ou non.

« "*Je ne trahirai pas mes compagnons d'armes. Je ne ferai rien pour entacher ma réputation ni celle des Forces spéciales…*" Vous avez donc oublié tout ça quand vous êtes retourné à la vie civile ?

— Je n'ai pas fait le trajet jusqu'ici pour écouter un sermon.

— Le plus difficile, c'est d'agir en homme de bien quand les copains ne sont pas là pour en témoigner.

— Ça, je le sais. C'est ce que je viens de faire. »

Luke s'interrogeait. Si Talley avait flingué tout le monde sans avertissement, c'était à l'évidence parce que quelqu'un le lui avait ordonné et non pour voler au secours d'un ex-Ranger qui lui avait sauvé les miches il y avait des années de ça. Ce qui ramenait à la question initiale :

« Pour qui travaillez-vous ?

— Comme si j'allais vous le dire.

— Expliquez-nous au moins de quoi il retourne, intervint de nouveau Jillian. Pour quelle raison votre patron voulait-il la mort de Benji ? Et la nôtre maintenant ? »

Talley tarda à répondre, manifestement en lutte avec lui-même.

« Pourquoi cette question vous pose-t-elle un problème ? demanda-t-elle.

— J'ignore pourquoi votre grand-père a été tué. C'est la pure vérité. Vous devez me croire. »

Jillian s'apprêtait à reprendre la parole, mais Luke leva une main pour l'en empêcher et essaya un nouvel angle d'attaque :

« Un vieux fusil joue-t-il un rôle quelconque dans cette histoire ? »

Talley resta muet, mais le vacillement de son regard le trahit. La réponse était évidemment oui. Il secoua la tête.

« Je me suis déjà trop étendu. Écoutez, à l'heure qu'il est, je ne suis même pas sûr de pouvoir vendre ma salade à propos de ce qui s'est passé ici. »

Luke crut comprendre.

— Quelle salade ? Que Jillian et moi avons réussi à retourner la situation, à trucider Persik et sa bande et qu'on avait filé quand vous avez débarqué ?

— C'est ça, en gros. Une version difficile à avaler : Persik et ses hommes étaient des sauvages impitoyables et super-entraînés.

— Mais qui pourraient très bien s'être insuffisamment méfiés de l'allié que vous étiez censé être, ajouta Jillian. C'est bien ça ?

— À peu près.

— Bien. Il se passe quoi, maintenant ? demanda Luke.

— Je vous accorde une longueur d'avance. Et je vous adresse un avertissement sans frais. Si vous persistez à vous mêler de cette affaire, vous allez en prendre plein la figure. Nous disposons de ressources presque illimitées qui seront toutes mises en œuvre contre vous. Alors, renoncez. Baissez pavillon. Laissez-moi me charger de tout. »

Oui, d'accord, le mystérieux patron de Talley avait le bras long, cependant…

« Moi aussi, je dispose de ressources, remarqua Luke.

— Je ne l'ignore pas. Mais ceci n'est pas du ressort de la division Magellan. »

Ainsi, Talley était bien renseigné sur lui. Bon à savoir. Cela signifiait qu'il avait été identifié *avant* l'entrée en jeu de l'ex-capitaine.

— Il vous suffit de me communiquer un nom et je pourrai peut-être résoudre vos problèmes. J'ai l'administration américaine derrière moi.

— Vous êtes d'une naïveté consternante, dit Talley avec un petit rire. Vous n'avez pas affaire à un cas de figure classique. Continuez comme ça et vous courez le risque de tout perdre, y compris vos vies. Et celles de vos proches. Personne n'est intouchable aux yeux de mon employeur.

— Comme mon grand-père, par exemple ? demanda Jillian.

— Précisément.

— Autant lever toute équivoque, je ne reculerai pas, déclara Luke.

— Moi non plus, assura Jillian.

— Vous n'avez donc pas entendu ce que je viens de vous expliquer, l'un comme l'autre ?

— Si, répondit Luke. Seulement nous avons un boulot à finir.

— Vous êtes bien conscients que si je n'étais pas intervenu, vous seriez tous les deux morts et enterrés dans les bois sous une couche de chaux vive, tout de même !

— Nous le savons pertinemment, dit Luke.

— Eh bien, dans ce cas, tout est clair. Nous sommes quittes, vous et moi. Ma dette est payée. À présent, partez et allez où vous voudrez. Faites votre boulot ; je ferai le mien. Nos chemins sont certainement appelés à se croiser de nouveau dans pas longtemps, vous pouvez en être sûr. Et quand ça arrivera, Ranger, ce ne sera pas la même chanson.

23

Talley regarda Luke Daniels et Jillian Stein sortir du hangar et se diriger vers le Range Rover garé au-delà de la clôture délabrée. La disparition de ce véhicule crédibiliserait le rapport qu'il adresserait à Tom Rowland : il avait pris contact avec Persik, qui lui avait annoncé avoir capturé Daniels et Stein et s'apprêter à les interroger ; il s'était alors rendu seul sur place, au Luxembourg, pour suivre les événements ; en arrivant, il avait découvert Persik et ses collaborateurs morts et constaté l'absence des deux prisonniers. Avec un peu de veine, personne n'ayant survécu pour contester ces allégations, Rowland les prendrait pour argent comptant. Son employeur n'ayant jamais jusqu'à présent eu lieu de douter de lui et la patience de ce dernier à l'égard de Persik ayant apparemment atteint ses limites, le scénario avait toutes les chances de lui sembler plausible.

Les hommes de Talley étaient en attente à Luxembourg. Il les ferait venir bientôt. L'ancien terrain d'aviation sur lequel il se trouvait appartenait à Rowland à travers toute une chaîne de sociétés-écrans. Acquis il y avait des années et occasionnellement utilisé par la CIA comme base arrière pour ses opérations en Europe centrale, il avait jadis servi les desseins des nazis et servait à présent ceux du manipulateur des temps modernes qu'était Thomas Rowland.

Talley n'avait jamais entendu parler de Rowland avant le coup de téléphone qu'il avait reçu un mois environ après son retour à la vie civile. Il s'était rendu au Maryland, d'où il avait gagné par bateau la baie de Chesapeake et l'île aux Étourneaux. L'homme qui l'attendait là avait quatre-vingts ans bien tassés, et ses traits, alors comme aujourd'hui, accusaient bien son âge. Frêle, visage inexpressif, teint diaphane, nez en bec d'aigle, joues creuses, cheveux rêches d'aspect,

veines des mains marquées, il était d'une impassibilité de statue.

Talley s'était également informé sur la carrière de Thomas Rowland.

Ce dernier avait consacré ses trente années de service au sein de la CIA à diriger des unités clandestines constituées d'ex-militaires et d'anciens professionnels des opérations spéciales tels des Bérets verts, des membres de la Force Reconnaissance des Marines, des « Navy SEALs » de la flotte de guerre, des Rangers, et des éléments de la Delta Force. Ces commandos, formés au sabotage, à la récupération de matériels, de prisonniers ou d'otages, au kidnapping, à l'évaluation des dégâts causés par les bombardements et au contre-terrorisme, intervenaient exclusivement à l'étranger. Des talents que Rowland mettait également à contribution dans l'entreprise qu'il avait montée en parallèle en tant que « fournisseur de solutions ».

Les gens d'influence et de pouvoir avaient le don de s'attirer des ennuis de toutes natures. Cela allait de l'infraction mineure au crime en passant par les affaires de mœurs embarrassantes, voire choquantes. Avoir recours à des avocats ne menant pas à grand-chose dans certains cas de ce genre, Rowland comblait un besoin en proposant une prestation propre à écarter tout problème. En échange de quoi ? D'espèces sonnantes et trébuchantes, certainement : l'homme était richissime. Mais le plus souvent, c'était en faveurs qu'il préférait se faire rémunérer.

Un service rendu, une faveur en retour.

Telle était sa devise.

Talley rentra dans le hangar.

Les cadavres continuaient de se vider de leur sang sur le béton fissuré. Il n'était pas mécontent que Persik soit mort. Bon débarras. Au cours des années récentes, Rowland s'était de plus en plus souvent appuyé sur l'Indonésien et ses méthodes aussi violentes qu'indignes. Pour ces deux-là, tous les coups semblaient permis. Daniels avait raison. *« Je ne trahirai pas mes compagnons d'armes. Je ne ferai rien pour entacher ma réputation ni celle des Forces spéciales…* » Talley l'avait entachée, sa réputation. Pas qu'un peu. Et tout ça pour de l'argent.

Il n'avait commis aucun meurtre, cependant.

Jusqu'à aujourd'hui.

À ses yeux toutefois, ce qu'il venait d'accomplir tenait davantage de la saine justice que de l'acte criminel. Bien sûr, il avait lui-même eu

recours à la coercition, au chantage, aux menaces, voire à la terreur en se disant que les individus à qui il s'en prenait n'étaient pas innocents. Mais même si ces gens étaient tout sauf des saints, ce n'était pas une excuse. Il n'avait tué personne depuis longtemps. Et quand il l'avait fait, c'était au combat. Dans le feu de l'action. Pas de sang-froid dans un hangar désaffecté. Quel homme était-il devenu ? Que penseraient de lui ses enfants ?

Que penserait sa femme ?

Elle l'adorait, et c'était réciproque. Dieu merci, elle ignorait pratiquement tout de la façon dont il gagnait sa vie. Elle savait seulement qu'il dirigeait l'équipe chargée d'assurer la sécurité de Rowland, un travail très prenant qui impliquait de nombreux déplacements. Au fil des ans, il avait vu évoluer le regard que Jill portait sur lui. Il lisait de plus en plus de perplexité, d'interrogations dans ses yeux. L'aimait-elle encore ? Bien entendu. La question ne se posait pas. Mais était-ce la même chose pour autant ? Non. Il aspirait à redevenir ce qu'il avait été. À retrouver sa conscience morale. Son estime de soi.

Et ce qu'il venait de faire constituait un premier pas vers cette rédemption.

À maintenant quatre-vingt-douze ans, Thomas Rowland était tout aussi dangereux et toxique qu'à l'époque où il l'avait connu. Plus, même, parce qu'il n'avait absolument rien à perdre. Mais peut-être ceci n'était-il pas tout à fait exact. Car l'homme avait une crainte – la seule qu'un vieillard de son âge et de sa renommée puisse nourrir : voir son héritage entaché. Rowland faisait parfois allusion à cela. Assez souvent pour que Talley y décèle l'unique faille qu'il eût jamais observée chez son employeur. Sans femme, sans enfants ni famille proche, celui-ci n'avait rien d'autre à chérir que sa précieuse réputation. Bien sûr, la Faucheuse ferait bientôt son œuvre. Dans son for intérieur néanmoins, Talley refusait l'idée que Rowland puisse mourir impuni. Ce salopard méritait qu'on lui inflige souffrance et angoisse. Mais il fallait s'y prendre prudemment. Ce qu'il avait expliqué à Daniels n'était pas une plaisanterie. Familles et êtres chers constituaient toujours un enjeu. Et ses proches à lui, Talley, ne faisaient pas exception. Si Rowland le soupçonnait le moins du monde d'avoir trahi ou triché, il recruterait d'autres nervis pour semer la désolation parmi les siens. Il ne s'interdirait aucun coup bas. Talley

avait été témoin des atrocités perpétrées par Persik. Si celui-ci était mort, le monde ne manquait pas pour autant d'individus cupides et sans scrupule à embaucher pour le remplacer.

Mais jusqu'ici tout allait bien.

Il prit son téléphone et appela l'un de ses hommes, à qui il expliqua ce qu'il avait trouvé dans le hangar.

« Il faut que tu viennes ici faire le ménage », conclut-il.

En clair, une fois l'opération effectuée, il ne resterait aucune trace exploitable de ce qui s'était passé et les dépouilles de Persik et de ses équipiers se seraient volatilisées.

« Et assure-toi que les corps soient traités à fond. Je veux le trou noir absolu en matière d'indices – tatouages, soins dentaires, vêtements, étiquettes… Tu connais la musique. »

Il raccrocha.

Plus de retour en arrière possible, désormais.

Nous avons un boulot à finir, avait dit Daniels.

Eh bien, lui aussi en avait un.

Poussé par son narcissisme, Rowland n'exigerait rien de moins que le châtiment des coupables présumés. Talley recevrait l'ordre de traquer Luke Daniels et Jillian Stein et de tirer vengeance de leur crime. À un moment donné, il lui faudrait également mettre la main sur ce que Benjamin Stein avait caché. Un fusil, lui avait confié Rowland. Un vieux Colt AR-15. Daniels avait délibérément mentionné l'existence de cette arme et lui-même avait délibérément évité de réagir à l'allusion. Si Daniels détenait l'objet que convoitait Rowland, tant mieux. Un autre passage du credo des Forces spéciales lui vint à l'esprit. « *Je servirai avec discrétion, sans rechercher ni louanges ni récompenses. Mon but sera toujours d'accomplir ma mission et de survivre pour en accomplir de nouvelles.* »

Tout à fait à propos.

Surtout la dernière partie : « *survivre pour en accomplir de nouvelles.* »

Luke Daniels ne renoncerait jamais.

Et c'était justement là-dessus que misait Talley.

24

Luke et Jillian franchirent la frontière entre le Luxembourg et la Belgique. C'est lui qui pilotait le Range Rover au milieu d'une circulation plutôt fluide pour une fin d'après-midi. Après avoir quitté le hangar, ils avaient emprunté l'un des véhicules de Persik pour s'enfuir. Pas la meilleure option, mais la seule. Luke avait également récupéré les deux pistolets et les chargeurs qu'il avait laissés tomber sur ordre de Persik. Jillian ne décolérait pas. Soupçonneuse à l'égard de Jack Talley, elle le fourrait dans le même sac que tous les individus peu recommandables qu'ils avaient croisés. Luke se contentait de l'écouter sans rien dire ou presque, tout en essayant de se forger sa propre opinion. Mais il avait d'ores et déjà pris une décision.

« On retourne à Genappe, annonça-t-il

— Pour quoi faire ? demanda-t-elle en lui adressant un regard perplexe.

— Contrairement à ce que tu penses, on est loin de tout connaître de Benji. Pendant tout le temps que tu as vécu à ses côtés, il s'est prétendu technophobe. Or nous savons maintenant qu'il ne l'était pas. C'est lui qui avait installé, ou fait installer, le système d'alarme dans ce box. Et puis il y a l'emballage hermétique autour du fusil. Pas quelque chose qu'on voit tous les jours. Ce n'est pas un petit secret qu'il cherchait à sauvegarder, c'est du lourd.

— Tu insinues qu'il aurait fait quelque chose de mal ?

— Ça, je l'ignore. Et toi aussi.

— C'était un brave type, Luke.

— Je n'en doute pas un instant. Mais le délire fait remonter en surface ce qui était enfoui. Benji ne lâchait jamais prise. Ce fusil est bien la clé de tout.

— Tu crois qu'il est en lieu sûr là où on l'a laissé ? »

Bonne question.

« Je préfère qu'il soit là-bas qu'avec nous. Une chance que Persik et ses hommes soient morts : personne n'est plus là pour orienter Talley vers la forêt. Ce dont nous devons nous assurer, c'est qu'il ne reste plus rien à trouver chez Benji, affirma-t-il. Et puis quoi ? ajouta-t-il avec un sourire qu'il voulait désarmant. On dit bien "la troisième fois sera la bonne", non ?

— Une troisième fois qui pourrait nous conduire en prison.

— Vu la façon dont nous allons nous y prendre, j'en doute.

— Je t'écoute.

— D'abord, dit-il tout en accélérant, on se débarrasse de cette bagnole, on se rend en bus à Genappe et ensuite à pied chez Benji. Là, on voit les rubalises de la scène de crime et on appelle la police en expliquant qu'on rentre tout juste de quelques jours de vacances passés à faire du tourisme entre Bruxelles, Luxembourg et Bruges.

— Tu ne crois pas qu'ils auront déjà fouillé la maison ? Qu'est-ce qui nous dit qu'il pourrait rester quelque chose à dénicher ?

— Le fait que le coffret était toujours à sa place après leur visite, par exemple. J'ai foi dans le professionnalisme de Benji. Il peut avoir caché d'autres trucs chez lui. Au pire, on risque d'être interrogés dans le cadre d'une enquête pour meurtre. Les flics connaissent sûrement ton existence à l'heure qu'il est.

— Là, tu joues avec le feu, Ranger.

— De toute façon, ils établiront le lien entre toi et la maison et se mettront à ta recherche. Autant devancer leurs attentes le plus rapidement possible, ça évitera que ta photo fasse la une des journaux alors qu'on a besoin de discrétion. On peut être là-bas dans deux heures. »

Elle réfléchit pendant une longue minute avant de demander :

« Tu crois Talley sur parole ?

— Tu parles de ses menaces ou de tout le reste ?

— Les deux.

— Oui, je lui fais confiance. À un détail près. Son patron va vouloir notre peau. Quoi qu'il en coûte. »

Et Luke s'était déjà rendu à l'évidence : leurs chances étaient minces de vaincre le mystérieux marionnettiste qui manipulait l'ex-capitaine. La question était de décider de quelle façon le combattre. Comme des lions ou des agneaux ? Pour sa part, il avait fait son choix.

« Il y a une chose à avoir en tête à propos des gens qui se croient hors d'atteinte, reprit-il. Un type plus âgé et plus sage que moi a dit un jour : *chez les prétentiards, l'assurance vire à l'autosatisfaction et l'autosatisfaction rend…*

— … *vulnérable*.

— Je vois qu'on a les mêmes références.

— Tu m'as manqué, Luke Daniels. On était si bien tous les deux, à Hawaï. Dommage qu'on n'ait pas donné suite, l'un comme l'autre.

— Qu'est-ce qui me vaut cet aveu ?

— Il fallait que ce soit dit, c'est tout.

— Il n'est jamais trop tard, tu sais.

— C'est vrai », admit-elle avec un petit rire.

Ils passèrent le reste du trajet jusqu'à Genappe à répéter leurs versions de l'histoire, s'assurant qu'elles concordaient sur les points essentiels et demeuraient suffisamment floues sur d'autres. Les deux types de la nuit précédente avaient certainement déguerpi depuis longtemps. Le garde-corps de l'étage était en miettes, mais rien ne reliait Luke ni Jillian à cette destruction. Il serait simple pour elle de justifier la présence sur les lieux de ses empreintes digitales ou de cheveux lui appartenant. Quant à ses traces à lui, il les présenterait comme datant d'une visite antérieure aux événements. Des explications peut-être imparfaites, mais suffisamment crédibles, s'ils les défendaient avec assez de force, pour convaincre les flics de les laisser tranquilles.

Ils abandonnèrent le Range Rover au bord d'un chemin vicinal près de Charleroi et marchèrent jusqu'à un petit centre commercial distant de deux ou trois kilomètres. Ils trouvèrent là un magasin de vêtements où ils achetèrent des tenues neuves qu'ils payèrent en liquide, avant de jeter les anciennes dans une poubelle. Le voyage en bus jusqu'à Genappe leur prit trente minutes, le trajet à pied jusque chez Benji dix de plus.

C'est un peu après 18 heures que le spectacle commença.

Paniquée, Jillian courut sonner chez des voisins qu'elle supplia dans un néerlandais approximatif de lui expliquer ce qui s'était passé chez son grand-père. La police fut appelée et, en un rien de temps, six voitures de patrouille arrivèrent dans des éclairs de gyrophares et des hurlements de sirènes. Luke et Jillian furent emmenés sur-le-champ au

poste, où ils furent aussitôt séparés avant d'être habilement interrogés trois heures durant par des duos d'enquêteurs fédéraux constitués du traditionnel gentil flic conciliant associé à un méchant collègue hargneux. On leur posa dix fois les mêmes questions de manière différente, chacune de leurs réponses étant examinée en détail, réexaminée et contestée. Enfin, à 21 heures passées, on leur fit signer leurs dépositions puis on les libéra en leur présentant des condoléances assorties de propositions d'assistance en cas de besoin. Le domicile de Stein avait en effet été fouillé, leur apprit-on, et les techniciens en identification criminelle avaient terminé leur travail, mais des traces des meurtres étant encore visibles, Jillian devait se préparer à ce qui l'attendait si elle tenait malgré tout à rentrer à Genappe.

Une voiture de police les déposa devant la maison.

« Ça n'a pas été trop rude, pour toi ? demanda Luke dès que le véhicule eut disparu au coin de la rue.

— J'ai tenu bon. Et toi ?

— Je pense qu'on est tirés d'affaire. Ils n'ont pas fait allusion à ce qui s'est passé ici hier soir ?

— Non. Donc, ils ne savent pas qu'on était là. »

Intéressant.

« Par souci de sécurité, on continue à jouer la comédie, dit-il. Demain matin, tu appelles l'inspecteur-chef et tu lui demandes l'autorisation de quitter la ville au motif que tu ne supportes pas de rester. Trop d'émotions.

— Je n'aurai pas à me forcer.

— Je m'en doute. Assure-toi bien que tout soit clair pour lui : tu lui demandes la permission de partir, mais tu tiens à ce qu'il t'informe des progrès de l'enquête et à ce que les assassins de Benji soient arrêtés.

— Ce qui est parfaitement vrai, là aussi.

— Bien. Maintenant, allons voir s'il y a quelque chose à trouver. »

25

Luke avait voulu être policier, à une époque. C'était à ses yeux le meilleur choix pour servir son pays. Mais ce n'avait été qu'un rêve d'adolescent. Le temps passant, le métier lui était apparu de moins en moins attractif. Il avait donc opté pour l'armée et les Rangers, puis pour la division Magellan, qui lui avait semblé être une sorte de compromis entre la police et les Rangers.

À condition de ne pas y regarder de trop près.

Le fait de se retrouver sur une scène de crime – qu'il avait contribué à produire – lui donnait l'impression d'être un flic à la recherche d'indices. Pendant les trois heures qui suivirent, à l'exception d'une trentaine de minutes consacrées à avaler deux pizzas qu'ils s'étaient fait livrer, ils mirent sens dessus dessous le pavillon de Benji en commençant par le sous-sol pour finir par la salle de bains de l'étage d'où Jillian s'était enfuie deux nuits auparavant.

Et ils ne trouvèrent rien.

Sur tous les murs, des flèches en papier adhésif jaune vif désignaient les impacts de balles. Comme le leur avaient annoncé les policiers, rien n'avait été fait pour nettoyer les taches de sang. Debout au centre de la chambre, Jillian fit un tour complet sur elle-même en la regardant comme si elle la voyait pour la première fois.

« Ça fait bizarre de se retrouver ici, murmura-t-elle.

— Combien de temps lui restait-il à vivre ?

— D'après ce que m'a confié le médecin la semaine dernière, peut-être trois mois. Pas plus.

— Quel que soit le secret qu'il détenait, quelqu'un a voulu s'assurer qu'il n'en ferait part à personne avant la fin de son sursis. Sinon, pourquoi devancer l'échéance ?

— C'est aussi mon avis…

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Luke en voyant qu'elle continuait d'observer la chambre.

— Un truc qui m'intrigue.

— Quel truc ?

— Ça, répondit-elle en montrant une lampe de chevet renversée à l'abat-jour de guingois. Dans son délire, Benji a parlé plusieurs fois de pivoines. C'était étrange et je n'y ai pas prêté attention. Je pensais qu'il évoquait la fleur, mais c'était peut-être à ça qu'il faisait allusion. »

La lampe en forme de vase, vert sombre et large d'une quinzaine de centimètres, était décorée de pivoines dont les feuilles profondément découpées présentaient diverses nuances de blanc et de jaune.

« Il ne s'en servait jamais, ajouta-t-elle. Elle éclairait trop, selon lui. La dernière fois que je l'ai allumée, il m'a hurlé dessus. »

Elle souleva l'objet et retira l'abat-jour, puis le fleuron ornemental.

« Tu remarques quelque chose de particulier ? s'enquit-il.

— Non, mais je me souviens de ce qu'il disait quand je l'allumais. *Des gens pourraient voir.* Il me l'a répété je ne sais combien de fois. Je pensais que c'était un effet de la morphine, rien de plus. Jusqu'à maintenant… »

Elle retourna le pied. Rien dessous. Dans la partie supérieure, sous l'ampoule, un écrou octogonal maintenait la douille en place.

« Secoue-la », suggéra-t-il.

Elle agita la lampe. Aucun son, aucun bringuebalement. Puis un détail attira le regard de Luke au niveau de l'écrou. Des rayures dans le verre.

« Tu vois ces traces ?

— Oui. Drôle d'endroit pour des griffures. Et elles sont circulaires. »

Comme si l'écrou avait été manipulé de façon répétée.

« Ça ne coûte rien de jeter un coup d'œil », dit-elle.

Coinçant le socle sous son bras gauche, elle serra entre son pouce et son index l'écrou argenté, qui tourna sans résister. Elle le dévissa entièrement pour le désolidariser de la tige filetée. En dessous, un capuchon métallique couronnait le piédestal en verre peint. Elle l'ôta, révélant que ce dernier était creux et qu'on y avait tassé une petite serviette de toilette marron. Introduisant ses doigts dans l'ouverture,

Luke retira avec précaution le tissu-éponge. Seuls restèrent dans la cavité deux morceaux de papier blanc gondolé.

« Malin, le Benji », murmura-t-il.

Sur l'une des feuilles figurait un dessin.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda Jillian.

— Je ne sais pas trop. Un symbole ? Une carte ? Un code ? »

Sur l'autre étaient inscrites des séquences de chiffres aléatoires, chacune surmontée d'une lettre ou d'un mot unique.

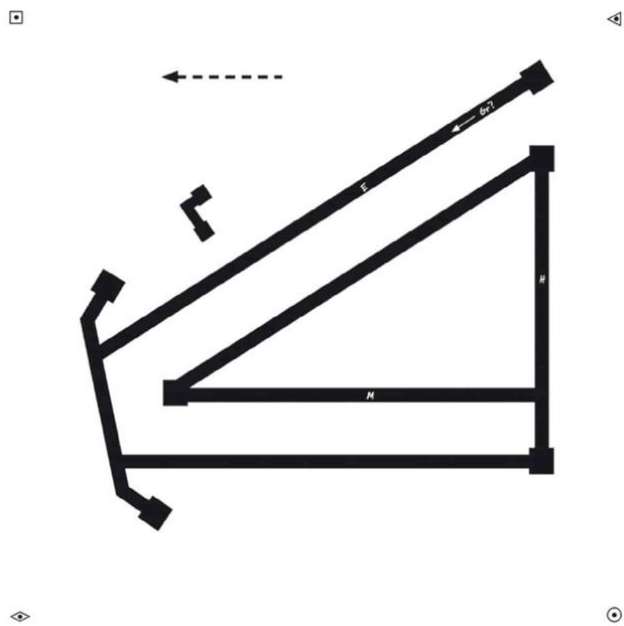
« Benji utilisait-il un code à lui ou une sorte de sténo ? »

Une pratique commune à de nombreux militaires.

« Pas à ma connaissance.

— Parce que ce qu'on a là est la clé d'un code. »

Ensemble, ils étudièrent les deux feuilles à la recherche d'indices permettant d'en saisir le sens ou l'objet. Il n'y avait rien sur le dessin, mis à part les quatre symboles marquant chacun des coins, une flèche précédée de la mention 6r ? et les lettres M, E et H.



« On devrait fouiller de nouveau la maison, déclara Jillian. Si Benji a fait en sorte que ces trucs échappent à la police, Dieu sait ce qu'il pourrait y avoir d'autre. »

Deux heures supplémentaires d'exploration approfondie ne

donnèrent rien de plus. Il était un peu plus de 2 heures du matin quand ils renoncèrent.

« Donc on a tout ce qu'il y avait à trouver, conclut Jillian. À moins qu'il n'ait eu des cachettes en dehors de chez lui.

— Des cachettes qu'on ne découvrira jamais. On n'a plus qu'à remballer et à partir. Mais d'abord j'aimerais rappeler Marcia. »

Il composa le numéro de la geek, qui répondit dès la première sonnerie.

« Vous avez quelque chose pour moi ? demanda-t-il.

— Sur cette fameuse adresse e-mail ? Rien pour l'instant. Les gens qui l'ont créée connaissaient leur affaire. Elle est pratiquement intraçable. Mais je ne m'avoue pas vaincue.

— Continuez à fouiner. Encore un truc, si vous êtes partante…

— Dis toujours.

— J'ai l'immatriculation d'un hélicoptère et je voudrais savoir à qui il appartient, d'où il vient, où il va, la totale.

— Fastoche.

— Je vous envoie une photo par texto. »

Il coupa la communication et sortit de sa poche l'appareil de l'Indonésien.

« On a aussi ça, dit-il à Jillian. Il est tombé par terre quand Talley a abattu Persik et j'ai réussi à le ramasser sans qu'il me voie faire.

— Décidément, tu m'impressionneras toujours, Daniels.

— Attends un peu avant de m'encenser. Ce machin est protégé par un mot de passe. Il faut que je le fasse parvenir à Marcia.

— Et le numéro d'immatriculation dont tu parlais ? Celui de l'hélico qui était posé à la base aérienne ?

— Quelqu'un a dû le ramener à son aérodrome d'attache. En supposant que Talley évite les vols commerciaux et qu'il était pressé d'aller rendre compte à son chef, on peut penser qu'il aura pris un jet privé au départ du même aérodrome. C'est loin d'être une certitude, mais avec un peu de chance, ça pourrait nous aider à localiser le QG de son mystérieux patron en réduisant le champ de nos recherches.

— Ça fait beaucoup de "si", mais ça nous avancera toujours plus que ce qu'on a récolté jusqu'ici. Et maintenant ?

— On sera dans le brouillard tant qu'on n'aura pas eu de retour de Marcia. »

Son téléphone sonna à cet instant précis. Marcia, justement. À

croire qu'elle l'avait mis sur table d'écoute !

« Je vous manque déjà ? demanda-t-il après avoir décroché.

— Une minute sans toi est longue comme un jour sans pain. J'ai des infos sur ton hélico. Fastoche, comme je le disais. Des données mal protégées… Tu vois le tableau. Bref, ton coucou est un appareil de location basé à l'héliport de Francorchamps, près de Verviers. Il appartient à une compagnie appelée Zolder Exclusive Flights qui propose ses services à une clientèle de luxe. Des fans du Grand Prix de F1 pleins aux as, essentiellement. Tu veux que je jette un coup d'œil à leur réseau ?

— Un instant, s'il vous plaît, dit-il avant de chuchoter à l'oreille de Jillian : combien de temps jusqu'à Verviers ?

— Quatre-vingt-dix minutes. Un peu plus, un peu moins.

— Non, non, laissez, on s'en occupera, reprit-il à l'adresse de Marcia. On a des cibles dessinées dans le dos. Il vaut mieux qu'on bouge. »

26

Île aux Étourneaux, baie de Chesapeake

Rowland, téléphone à l'oreille, écoutait Jack Talley lui communiquer son rapport.

« Comment ça, partis ? demanda-t-il.

— Quand je suis arrivé dans le hangar, Persik et ses hommes étaient morts. Tous tués par des tirs à bout portant. Daniels et Stein n'étaient plus là et un de nos véhicules avait disparu.

— Combien de pertes ?

— Cinq. Tout était préparé pour un interrogatoire, mais, j'ignore comment, Daniels et la fille ont réussi à retourner la situation.

— Comment est-ce possible ? Le commandant était bien entraîné.

— Pas autant que Daniels. Je vous avais prévenu qu'il ne fallait pas le sous-estimer.

— Ne me faites pas la leçon.

— Ce n'est pas une leçon. C'est un simple rappel des faits. Je suis désolé si je vous ai froissé.

— Et les autres hommes de Persik ? Son équipe comptait plus de quatre membres.

— Nous en avons trouvé un ligoté et sans connaissance. Persik m'a appris que deux autres avaient été tués et jetés dans la rivière. Leurs corps n'ont pas encore reparu.

— Oubliez-les. Quoi d'autre ?

— Comme je vous l'ai dit, l'une des voitures de Persik avait disparu. C'est sans doute Daniels qui l'a prise. J'ai signalé le vol. La police cherche sûrement à la localiser.

— Et les objets qui étaient entreposés dans le box ?

— Aucune trace d'eux. »

Rowland réfléchit un instant en silence, le temps de choisir ses

mots avec soin, puis demanda :

« Daniels est-il accessible aux compromis ? Est-il possible de l'influencer ?

— J'en doute. Quand je l'ai connu, c'était un type droit.

— Dois-je comprendre que vous avez du respect pour lui ?

— Pour la façon dont il a servi son pays, oui. Mais ça s'arrête là.

— Tout homme a son prix. Estimez le sien.

— À mon avis, ce sera peine perdue.

— Ce qui nous laisse peu d'options, dit-il avant de donner la consigne habituelle : je veux savoir pour qui il éprouve des sentiments. Famille, amis, tout le monde. Même chose pour la petite-fille de Stein. Trouvez ce qui leur fera le plus de mal.

— Je vais m'atteler à rassembler des informations là-dessus. Mais auparavant, j'aimerais explorer quelques pistes différentes.

— Expliquez-vous.

— Je crois connaître leur prochain point de chute.

— J'espérais bien que vous aviez un coup d'avance sur eux. Y a-t-il un bénéfice à tirer pour eux de ce nouveau déplacement ?

— Non. J'y ai veillé. En revanche, il pourrait y en avoir un pour nous.

— Une annonce prometteuse. Tenez-moi au courant. »

Il coupa la communication.

Son cauchemar touchait peut-être à sa fin. Les choses n'échappaient plus à son contrôle, désormais. Il avait repris la main.

Et il était sur le point de colmater la fuite de plus en plus béante qui menaçait son barrage.

27

Jeudi 26 mars

Luke et Jillian quittèrent Genappe peu après l'aube à bord d'un car qui les conduisit environ cent soixante kilomètres à l'est. Ils arrivèrent vers 7 heures à Francorchamps, une bourgade rurale typiquement belge présentant tout un assortiment de petits commerces traditionnels. L'endroit était surtout connu pour le circuit automobile de Spa-Francorchamps, un parcours tortueux de sept kilomètres qui mettait à rude épreuve les meilleures Formules 1 du monde. Luke adorait les courses de F1. Certes, c'était le pilote derrière son volant qui contrôlait tout, mais aussi bon soit-il, il ne pouvait pas gagner sans l'assistance d'une équipe. Tout à fait comme chez les Rangers.

Ou à la division Magellan.

L'héliport se trouvait à la lisière du village, non loin du circuit. Malgré son positionnement haut de gamme, la structure était de petite taille et ne payait pas de mine. Un unique bâtiment blanchi à la chaux et trois hangars, le tout entouré d'une haute clôture grillagée percée d'un portail, qui était ouvert. Ils entrèrent et suivirent une courte allée de gravier qui les mena à un espace gazonné d'un demi-hectare occupé en son centre par trois pistes d'atterrissage marquées du H habituel. Toutes désertes. Si l'appareil qu'avait utilisé Persik pour les traquer était ici, il ne pouvait être que dans un des hangars. À l'arrière de la propriété, la clôture se doublait d'une haie de haute taille. Ils se tapirent au coin du bâtiment administratif et épièrent les alentours pour détecter une éventuelle présence. Personne. Aucune caméra visible.

« On commence par quoi ? demanda Jillian. Les hangars ou les bureaux ?

— Les bureaux. Même si l'hélico est là, il ne nous apprendra rien

d'utile. »

Armés chacun d'un des pistolets récupérés à l'ancienne base aérienne, ils se glissèrent le long du mur arrière du bâtiment jusqu'à une porte. Luke s'assura qu'il n'y avait pas de système d'alarme puis, deux précautions valant toujours mieux qu'une, il pria Jillian de vérifier à son tour.

Elle secoua la tête. Rien.

Comme il fallait s'y attendre, la porte était verrouillée. Faute de rossignol pour crocheter la serrure, il opta pour la force brute. Une grosse pierre ramassée à proximité joua parfaitement son rôle pour faire sauter la poignée. Il écarta de quelques centimètres le battant métallique en le poussant de la pointe de sa chaussure, puis, entraînant Jillian, il retraversa la zone gazonnée et ils s'embusquèrent dans l'ombre près de la clôture.

« Qu'est-ce qu'on fait, là ? demanda la jeune femme.

— On planque pour voir si un intrus s'invite à la fête. S'il y a une alarme ou une caméra qu'on n'a pas remarquées, ou si le bruit que j'ai fait a réveillé quelqu'un, on ne tardera pas à être au courant. »

Dix minutes s'écoulèrent.

Calme plat.

« J'ai horreur de ça, marmonna Jillian. L'attente…

— On n'apprend pas la patience, chez les Marines ? »

Il laissa passer cinq minutes supplémentaires.

RAS.

Ils retournèrent à la porte de derrière et entrèrent.

Il referma derrière eux.

« Fouille les classeurs métalliques, dit-il. Sers-toi de ta manche si tu dois toucher quelque chose. Pas d'empreintes. Moi, je me charge de l'ordinateur. »

Il alluma la machine à l'aide d'un crayon et attendit l'apparition du menu de connexion.

Il n'y en avait pas. Aucun mot de passe.

« Alléluia », murmura-t-il.

Il se mit à marteler les touches, tapant pour commencer l'immatriculation de l'hélicoptère. Jillian le rejoignit.

« Les classeurs ne contiennent que des dossiers d'employés, des rapports d'entretien et des documents publicitaires, annonça-t-elle. Pas d'historique des locations. Et toi, tu as quelque chose ?

— On va bientôt être fixés. »

Un téléphone vibra dans sa poche, le faisant sursauter. Le sien était en mode silencieux.

Il sortit l'appareil et vit que c'était celui de Persik qui s'était réveillé.

« Je n'avais pas ôté la batterie parce que personne ne sait que je l'ai », dit-il.

Un message s'afficha sur l'écran :

Composez le 4792, puis le 5214.

« Je n'aime pas ça », commenta Jillian.

Il entra les deux codes et l'écran principal s'éclaira. Un tintement annonça l'arrivée d'un texto :

Prenez l'appel, Luke.

Un instant plus tard, le portable sonna.

« Ne réponds pas ! dit Jillian.

— Ce n'est pas comme si on avait le choix. »

Il décrocha et activa le haut-parleur.

« Vous saisissez, maintenant ? fit la voix de Talley. Si vous avez pu garder ce téléphone, c'est parce que je voulais que vous l'ayez. Vous l'avez ramassé comme je l'avais prévu. Tout comme j'avais prévu que vous noteriez l'immatriculation de l'hélicoptère.

— Et quel enseignement suis-je censé tirer de tout ça ?

— Que j'aurai toujours une longueur d'avance sur vous. J'étais certain que vous chercheriez l'immatriculation de l'appareil dans les fichiers. C'était le seul indice solide dont vous disposiez. Mais l'ordinateur devant lequel vous êtes assis ne vous apprendra rien. Pas plus que les classeurs. Tout a été nettoyé. Quant à l'hélico, il est au fond de la mer du Nord. »

Luke fut aussitôt sur le qui-vive. Quelqu'un était en train de les épier.

Ne pas perdre son sang-froid.

« Bon, d'accord, dit-il après avoir respiré à fond. Suite du programme ?

— Allez vous mettre devant de la fenêtre.

— Sans façon.

— Si j'avais voulu vous tuer, ce serait déjà fait. Placez-vous devant la fenêtre. »

Il s'exécuta.

« Maintenant, tendez une main en l'air et levez le nombre de doigts que vous voudrez. »

Il en leva quatre.

« Quatre doigts. Main gauche, dit Talley. Je n'ai qu'un ordre à donner et vous prenez une balle dans la tête.

— J'ai essayé ce boniment-là sur Persik.

— Mais moi je ne bluffe pas. À aucun moment mon collaborateur ne vous a perdu des yeux. Il vous a vus entrer sur le terrain, vous tapir au coin du bâtiment, démolir la poignée avec une pierre. Et quand vous êtes allés vous accroupir près de la clôture pour attendre, il était à peine à six mètres de vous.

— Bien. Message reçu : vous êtes un vrai dur.

— Comme vous. »

Cette mise en scène cachait obligatoirement autre chose. Comme Talley l'avait remarqué avec juste raison, il avait un coup d'avance sur eux et ils seraient déjà morts s'il l'avait voulu. Donc, c'était une tout autre partie qui était en train de se jouer.

« Si vous en veniez au fait, suggéra Luke.

— Dans le téléphone de Persik, vous trouverez le nom et l'adresse d'un certain Simmons. C'était le numéro deux sur sa liste après qu'il en aurait fini avec vous.

— Et ce Simmons a un rapport quelconque avec Benji ?

— Absolument. Et si j'étais du genre à faire des pronostics, je parierais que ma prochaine mission sera de me rendre à cette fameuse adresse à la place de Persik.

— Je ne comprends pas. Votre patron ne s'intéresse donc plus à nous ?

— Je l'ai assuré que vous seriez morts tous les deux dans les quarante-huit heures.

— Merci pour le tuyau… Mais, simple curiosité, pourquoi prenez-vous un tel risque ?

— Contrairement à ce que vous pouvez penser, je suis toujours un soldat américain. Il y a encore de l'honneur et de l'intégrité en moi.

Celui pour qui je travaille, en revanche, est un homme dangereux qu'il faut empêcher de nuire. Beaucoup ont essayé. Tous ont échoué. Seulement je dispose d'un atout dont les autres ne bénéficiaient pas… Vous. »

Restait une question, qu'il lut aussi dans le regard de Jillian.

Talley était-il dans l'ignorance de ce qu'ils avaient trouvé chez Benji, ou en faisait-il abstraction, poussé par son désir de les voir aller de l'avant ?

« Faites ce que vous savez faire, Ranger, continua l'ex-capitaine. Sauvez la situation. Comme à Celam Kae. »

Ils quittèrent le bâtiment pour gagner à pied le village, où ils prirent un car qui les ramena à Liège. Ainsi qu'annoncé par Talley, le téléphone de Persik contenait bien un nom et une adresse que Jillian recopia soigneusement. Ensuite de quoi, peu soucieux d'être continuellement pisté, Luke jeta l'appareil. Midi approchant, ils entrèrent dans un snack où ils étaient les seuls clients. La serveuse prit leur commande avant de disparaître dans la cuisine.

« C'était un peu flippant, tout à l'heure à l'héliport, dit Jillian. J'ai l'impression que Talley te manipule.

— Le tout est de comprendre dans quel but. On se plaît tous à penser qu'on saura comment réagir face au scénario du pire, mais tant qu'on n'est pas au pied du mur, tout ce qu'on peut imaginer reste du domaine de l'hypothèse.

— Tu parles d'expérience ?

— Disons qu'il m'est arrivé de faire certaines choses.

— En Afghanistan ?

— Là et ailleurs. Mais je ne me suis jamais trouvé dans la même position que Talley. »

Jusqu'ici, il avait seulement braqué son viseur sur des gens qui tentaient de l'abattre ou d'abattre un tiers qui ne méritait pas ça. Des mises à mort réflexes imposées par l'urgence de la situation et l'absence de choix. En ceci, il avait eu de la chance. Jamais il n'avait appuyé sur la détente de sang-froid. Mais ça ne signifiait pas qu'il en était incapable.

Il se posait des questions, sans plus.

Il sortit son portable et effectua une recherche rapide en partant du nom et de l'adresse.

« Hackberry, où habite Ray Simmons, fait partie de la paroisse de Cameron, dans le sud-ouest de l'État de Louisiane, résuma-t-il. Le bled est à un peu plus de vingt kilomètres du golfe du Mexique. D'après Google, c'est la paroisse la plus rurale de toute la Louisiane. Aucune ville importante et seulement sept mille âmes pour une superficie de trois mille kilomètres carrés. Essentiellement des bayous peuplés d'alligators. Un site prétend qu'il y a cinq fois plus de ces bestioles que d'habitants.

— Un vrai paradis, quoi.

— Je te sens sceptique. Tu as quelque chose contre les alligators ?

— J'ai le plus profond respect pour une machine à tuer vieille de deux cents millions d'années qui s'apparente plus aux dinosaures qu'aux lézards. »

Luke continua de faire défiler les articles.

« La population d'Hackberry avoisine le millier. Apparemment, le village a été durement frappé par les ouragans Rita et Ike et ne s'en est jamais complètement remis. Ce que je me demande, c'est ce que peuvent avoir en commun Benjamin Stein, colonel retraité de l'armée américaine domicilié en Belgique, et Ray Simmons, résident d'un trou perdu au fin fond de la Louisiane.

— Il n'y a qu'une façon de le savoir. »

Il en convenait.

Mais avant tout, il devait effectuer une démarche.

28

Nashville, Tennessee
Vendredi 27 mars

Luke, convaincu par l'avertissement de Talley concernant les réseaux d'influence de son employeur, avait fini par appeler Stéphanie Nelle. Si ces réseaux, comme il le soupçonnait, s'étendaient jusqu'au Service des douanes et de la protection des frontières des États-Unis, l'homme serait informé de l'heure et du lieu d'arrivée du vol international que Jillian et lui emprunteraient. Postulant que Talley cherchait peut-être à les faire revenir au pays pour les attirer dans un piège, il avait décidé d'utiliser toutes les armes dont il pouvait disposer, ce qui impliquait de mettre sa patronne dans la boucle.

« Pourquoi vous donner tant de mal avec cette histoire, mis à part le fait qu'elle concerne une ex-petite amie ? avait-elle demandé après l'avoir écouté exposer la situation dans le détail.

— Un vieil homme est mort.

— Je comprends. Mais c'est précisément pour ce genre de chose qu'ont été créés des services de police.

— Il se passe quelque chose, ici. Je le sens.

— Je croirais entendre Cotton.

— Papy voit juste, le plus souvent.

— C'est vrai, malheureusement. Ne bougez pas d'où vous êtes. Je reprends contact avec vous. »

Stéphanie l'avait rappelé deux heures plus tard.

« J'ai effectué une recherche sur Jack Talley. Retraité de l'armée. Il travaille pour Thomas Rowland.

— Et c'est grave ?

— Suffisamment pour que votre affaire soit maintenant

officiellement du ressort de la division Magellan. Rowland est un vrai Fléau avec un grand F. »

Et de lui esquisser un portrait succinct de l'intéressé qui lui permit de se faire une petite idée du bonhomme, ainsi que de comprendre la réaction sarcastique de Persik quand il avait évoqué le prétendu envoi des objets personnels de Benji au siège de la CIA : *vous n'imaginez pas à quel point ce que vous venez de dire est ironique*.

« Si nous parvenons à mettre un terme aux agissements de Rowland, avait conclu Stéphanie, nous aurons rendu un fier service à la nation.

— À vous entendre, on jurerait que vous le connaissez.

— Je ne le connais que trop bien. En gros, il existe un passif entre nous. Dites-moi de quoi vous avez besoin. »

Il lui avait dressé une liste de ce qui lui était nécessaire et ils étaient convenus qu'il continuerait à œuvrer en électron libre, car, avait-elle confirmé, Rowland possédait des antennes absolument partout. Mieux valait donc que Stéphanie et lui gèrent la situation entre eux et uniquement par contacts directs. Elle avait pu lui procurer une voiture que quelqu'un avait garée devant le snack, à Liège.

Luke lui avait fait part de son intention de retourner au Luxembourg afin de récupérer le fusil dans la chapelle de la forêt.

« Inutile. J'ai déjà joint Cotton à Copenhague. Il est en route pour aller le chercher. Il le mettra en lieu sûr.

— Pendant qu'il y est, pourrait-il aussi prendre les babioles personnelles de Benji dans la voiture accidentée ? Je pense que Jillian aimerait les garder.

— Je m'en occupe. »

Un vol commercial leur ayant paru le moyen le plus rapide de regagner les États-Unis, Stéphanie leur avait réservé deux places sur un Bruxelles-JFK, plus une correspondance pour Nashville. Elle était même allée jusqu'à leur offrir des billets de première classe – *« pour que vous puissiez vous reposer »*, avait-elle commenté – signe que l'affaire était sérieuse. Ordinairement, en effet, la division Magellan se montrait plutôt pingre en matière de notes de frais et autres indemnités journalières.

« Quel est le plan ? » demanda Jillian comme ils traversaient le terminal après avoir franchi la douane de l'aéroport international de

Nashville.

Ils sortirent du bâtiment et il la mena jusqu'à une zone réservée aux appareils privés. Il regarda sa montre, qui indiquait 10 h 45, puis se dirigea vers le hangar dont Stéphanie lui avait parlé. Un Learjet du ministère de la Justice y stationnait et était à leur disposition.

« Il y a certains avantages à travailler au service de l'État, à ce que je vois, déclara la jeune femme.

— On ne peut pas le nier.

— Ça n'empêche pourtant pas que Talley pourrait très bien être déjà en Louisiane et guetter notre venue, tu en es conscient ?

— Mais j'espère bien qu'il y est. »

Il était un peu plus de 16 heures, heure locale, quand ils parvinrent aux abords de la paroisse de Cameron. Et il leur fallut encore une heure pour atteindre Hackberry. Une Ford Bronco les attendait au petit aéroport régional où ils avaient atterri, à l'ouest de La Nouvelle-Orléans. Il y avait deux Beretta estampillés division Magellan ainsi que plusieurs chargeurs dans la boîte à gants.

Stéphanie avait toujours été attentive aux détails.

Hackberry était une localité minuscule qui semblait à première vue inhabitée, conformément aux descriptions sur internet. Pourtant, les rues étaient propres, les devantures des boutiques bien entretenues et la plupart des maisons sur pilotis relativement neuves. Ces dernières avaient vraisemblablement été reconstruites après le passage dévastateur des deux ouragans. Roseaux, chênes verts et mousses se disputaient la place laissée par l'eau omniprésente sous forme de criques saumâtres, de bayous tortueux ou de lacs larges de plusieurs kilomètres. L'endroit évoquait plutôt un archipel qu'un coin de terre ferme. Les indications relatives à l'adresse de Ray Simmons les menèrent à une bâtisse délabrée située en face d'une station-service Circle K. CHEZ KEN LIBRE-SERVICE, annonçait l'enseigne au-dessus de la porte.

Ils entrèrent.

Une clochette tinta et le panneau moustiquaire se referma avec un claquement derrière eux. À l'intérieur, un ventilateur de plafond de taille industrielle brassait l'air humide. Un porte-clés aux couleurs violettes et or des Fighting Tigers, le club omnisports de l'université d'État de Louisiane, pendait à la chaînette permettant de changer la

vitesse de rotation du moteur. Une femme arborant une coiffure bouffante rouge se leva du tabouret qu'elle occupait derrière le comptoir pour les saluer sèchement d'un hochement de tête.

Luke prit deux sodas dans l'armoire réfrigérée et marcha vers elle.

« 'jour », lança-t-il.

Il se fendit d'un des sourires dont il avait fait sa marque de fabrique.

« Bonjour à vous », répondit-elle en lui rendant son sourire.

Il se sentait de nouveau dans son élément. Un plouc de retour chez les ploucs. Un goret dans sa bauge. Dans d'autres circonstances, il lui aurait fait un peu de plat, histoire de l'amadouer, mais le temps pressait.

« On cherche un copain à moi. Un vieux pote de l'armée. Ray Simmons.

— Ça fait 2,50 $.

— Il m'a dit de m'adresser ici, continua-t-il en réglant la somme.

— Ah ouais ?

— Il est dans le coin ?

— Pas dans cette maison. Ici, c'est une espèce de… boîte à lettres. Pas officielle, bien sûr.

— Il habite à proximité ? s'enquit Jillian.

— Tout dépend de ce qu'on appelle "à proximité". Quelques kilomètres, à vue de nez.

— Vous pouvez nous expliquer comment nous y rendre ? demanda Luke.

— On peut pas y aller en voiture. Uniquement en hydroglisseur.

— En hydroglisseur ? répéta Jillian.

— Oui, vous savez, les bateaux avec une hélice aérienne. Mon garçon pourrait vous emmener, s'il est d'accord. Seulement faudra payer…

— Pas de problème », assura Luke.

La femme disparut derrière un rideau occultant une ouverture voûtée à l'arrière du comptoir. Ils finissaient de déguster leurs sodas quand elle revint, cinq minutes plus tard.

« Elijah va vous conduire là-bas », annonça-t-elle.

Elle prit un bloc-notes sous le comptoir et traça un plan.

« On habite à un peu moins de cinq kilomètres, au bout de Maggy Herbert Road. Juste à côté de la déchetterie. Un petit ponton avec un

bateau jaune. Pouvez pas le manquer.

— Merci. On part tout de suite ?

— Donnez-lui vingt minutes. Et ce sera cinquante dollars. »

Sans se faire prier, il posa devant elle un billet tout craquant à l'effigie du général Grant.

« Un des présidents que je préfère, dit-il.

— Moi aussi, déclara-t-elle en raflant la coupure.

— Un dernier truc. Est-ce que vous auriez un petit sac en plastique étanche à me vendre ?

— J'en ai pas à vendre, mais je vais vous en donner un.

— Ça marche. »

Une fois dehors, il plia les deux papiers qu'ils avaient trouvés dans la lampe et les glissa dans le sac refermable. Bien au sec et à l'abri. Beaucoup trop d'humidité dans ce coin pour se promener avec des feuilles volantes.

Ils roulèrent pendant une dizaine de minutes.

Ils s'attirèrent les regards curieux de quelques locaux surpris de voir passer des inconnus, mais Luke ne remarqua rien qui puisse suggérer une quelconque filature. Le plan dessiné par la gérante de la supérette était très précis et ils n'eurent aucun mal à trouver le ponton. À côté de celui-ci, une pancarte indiquait RÉSERVE NATURELLE NATIONALE DU LAC SABINE en lettres noires sur fond jaune.

Amarré à l'embarcadère, un hydroglisseur se balançait sur l'eau. Un véritable géant barbu en T-shirt rouge, bermuda gris et bottes en caoutchouc montant à mi-mollet guettait leur venue.

« Vous êtes Elijah ? » héla Luke quand ils furent descendus de la voiture.

S'attendant à ce que le fils ait hérité du caractère revêche de sa mère, il fut surpris de voir un large sourire éclairer son visage.

« Exact. Salut à vous deux ! Vous cherchez quelqu'un pour vous conduire chez Ray, c'est bien ça ?

— Si ça ne vous pose pas de problème.

— Du tout. Maman vous a parlé de… »

Luke comprit alors que « maman » l'avait bien roulé en lui soutirant cinquante dollars à titre de simple commission. Peu importait. L'argent ne faisait peut-être pas le bonheur, mais il élargissait incontestablement le domaine des possibles.

« Cent dollars pour votre peine et le carburant, ça vous convient ? proposa Luke.

— Largement. Vous avez déjà pris un hydroglisseur ?

— Moi oui, dit Luke.

— Moi jamais, déclara Jillian.

— N'ayez pas peur, ça va bien se passer. Bouclez bien vos ceintures, surtout. Ça tape pas mal, à l'avant. Et on se fait mouiller. »

29

Luke monta à bord en dernier et s'installa à côté de Jillian sur l'un des deux sièges à pied unique qui occupaient la proue.

« Je n'ai pas l'impression qu'on ait été suivis, lui glissa-t-il à l'oreille pendant qu'ils s'attachaient.

— Moi non plus. Je n'ai rien remarqué de suspect. »

Talley restait manifestement un sujet d'inquiétude pour elle comme pour lui.

Non sans raison.

Le schéma de Benji et l'autre feuille étaient en sécurité au fond de sa poche, sous plastique. Par précaution, avant de quitter la Belgique, il avait photographié les deux documents et les avait envoyés par texto à Stéphanie.

Elijah grimpa sur le siège conducteur surélevé, derrière eux.

« C'est à une dizaine de kilomètres. Une quarantaine de minutes. On peut pas aller plus vite, rapport aux alligators. À cette époque-ci de l'année, ils passent beaucoup de temps en surface à se chauffer au soleil. C'est qu'il a fait super froid cet hiver. Faut voir à pas leur rentrer dedans. »

Après quelques toussotements, le moteur se mit en marche, entraînant l'hélice d'un mètre vingt de diamètre. Elijah manœuvra en douceur pour s'éloigner de l'embarcadère, puis se fraya habilement un chemin à travers la crique, accélérant légèrement dans les lignes droites et se laissant glisser dans les courbes jusqu'à ce qu'ils aient atteint l'eau libre. À quelque distance, un groupe d'oiseaux roses à larges ailes vira au ras de la surface avant de disparaître au-delà des arbres.

« Des flamands ? s'enquit Jillian. Ce qu'ils sont beaux !

— Plutôt une sorte de spatules, à mon avis, dit Luke.

— Des spatules rosées, précisa Elijah. C'était une espèce en danger, mais on en voit de plus en plus.

— Ça fait longtemps que vous travaillez pour la réserve ? » demanda Luke, s'adressant à Elijah par-dessus son épaule pour alimenter la conversation.

Pas de réponse.

Il se retourna.

L'expression du jeune homme avait changé. Fini le sourire débonnaire. Sa mâchoire s'était crispée, son regard durci. Son poing serrait si fort la barre que les phalanges blanchissaient.

« Un problème », murmura-t-il en se penchant vers Jillian.

Il souleva le pan de sa chemise de façon à rendre plus accessible le Beretta qu'il portait à la ceinture. La jeune femme l'imita, veillant, comme lui, à ne présenter que son dos à Elijah.

« Qu'est-ce qui se passe ? chuchota-t-elle.

— Pas encore sûr. Notre pilote a l'air bizarre tout d'un coup. »

Le moteur ralentit, puis crachota et s'arrêta pour de bon.

« Alligator à l'avant, annonça Elijah. Vaut mieux attendre qu'il dégage. »

Luke scruta la surface de l'eau dans la direction indiquée, mais ne vit rien. Il empoigna la crosse du Beretta de sa main droite tout en plaçant son pouce gauche sur le système de déverrouillage de sa ceinture. Prêt.

« Montrez-moi plutôt vos mains si vous tenez à garder la tête vissée sur les épaules », dit Elijah.

L'injonction fut suivie du bruit d'enclenchement caractéristique d'un fusil à pompe. Ils levèrent les bras.

« Maintenant, on se tourne vers moi et on se met à cheval sur le siège, bras sur le dossier. »

Ils obéirent.

Le fusil d'Elijah était braqué sur leurs poitrines. À une si courte distance, l'impact les expédierait dans l'eau, où les alligators les achèveraient.

« La balade est finie, si je comprends bien ? demanda Luke.

— Oui, et définitivement si j'obtiens pas de réponses à mes questions. Mais d'abord, lancez vos pistolets à mes pieds. Attention ! On les tient entre le pouce et l'index !

— Qui dit que nous sommes armés ? hasarda Luke.

— Moi. »

Il s'abstint d'insister. Lentement, Jillian et lui tirèrent les Beretta de leurs ceintures et les laissèrent tomber sur le pont du chaland, dont la coque en aluminium émit un son de gong étouffé.

« Comment vous vous appelez ? s'enquit Elijah.

— Moi, c'est Luke. Elle, Jillian.

— Qu'est-ce que vous lui voulez, à Ray Simmons ?

— On n'en sait rien. On ne l'a jamais vu. »

Elijah les dévisagea, l'air dérouté.

« Plutôt franc, mais curieux, comme réponse. Développez.

— Mon grand-père a été assassiné, déclara Jillian. Luke et moi, on pense que Ray sait pourquoi.

— Assassiné, vous dites ? Par qui ?

— Pas la moindre idée, affirma Luke. On est sûrs que ce n'est pas Ray qui l'a tué et on n'a rien à lui reprocher. Il est notre seule piste, c'est tout. »

S'embarquer dans un récit, même authentique, des péripéties qui les avait menés là en parlant de nervis lancés à leurs trousses et d'un simulacre de noyade risquait de se révéler contre-productif. Aussi opta-t-il pour une approche différente :

« D'après ce qu'on a pu comprendre, Ray était quelqu'un d'important pour le grand-père de Jillian. C'est pour ça qu'on est ici.

— Donc vous n'êtes pas des flics ? Ou des fédéraux ?

— Non, mentit Luke. Et vous ? Vous êtes qui ? Le responsable des relations publiques de Simmons ?

— Quelque chose dans ce genre-là. On veille les uns sur les autres, par chez nous.

— Et Ray reçoit souvent des visites ?

— Vous posez beaucoup de questions…

— C'est ce que ma mère n'arrête pas de me répéter.

— Votre accent… Tennessee ?

— Oui. De l'Est. Les Smokies.

— Jolie région.

— Écoutez, j'ai une proposition à vous soumettre, si vous êtes disposé.

— Je suis tout ouïe.

— À mon avis, vous ou votre maman avez appelé Ray Simmons pendant qu'on attendait au magasin. S'il n'avait pas été curieux de

nous rencontrer, vous nous auriez envoyés paître.

— Ou alors on s'est dit que ce serait aussi simple de vous lester avec des parpaings et de vous balancer à la flotte…

— Si c'était le cas, on ne serait pas là en train de discuter, je me trompe ? »

Elijah haussa les épaules, puis souleva son fusil de quelques centimètres de sorte que Luke avait à présent une vue en enfilade sur l'intérieur du canon.

« Vous m'avez parlé d'une proposition. Je l'attends toujours.

— Appelez Ray et laissez-nous plaider notre cause. »

Elijah réfléchit un moment puis, tout en prenant garde à maintenir son arme bien stable, sortit un téléphone satellite sur lequel il tapa un numéro.

« Ouais, ils sont ici avec moi, dit-il. D'accord, une seconde… Comment il se nommait, votre grand-père ?

— Benjamin Stein. »

Il répéta l'information à l'intention de son correspondant, écouta sa réponse et tendit enfin l'appareil à Jillian.

« Racontez-lui tout ce que vous savez sur la carrière militaire de votre grand-père. »

La jeune femme passa les deux minutes suivantes à retracer le parcours de Benji dans l'armée, depuis ses affectations jusqu'aux camarades qu'il avait fréquentés et perdus de vue en cours de route en passant par ses citations et les anecdotes qu'il lui avait relatées.

« C'est tout ce qui me vient à l'esprit pour le moment, conclut-elle. Jusqu'à ce que son cancer soit diagnostiqué, on ne se voyait pas souvent, lui et moi, ces dernières années. »

Elle rendit le téléphone à Elijah, qui se concentra de nouveau sur ce qu'on lui disait au bout du fil avant de demander à Jillian :

« Il a été assassiné, selon vous ?

— Des gens sont venus l'abattre chez lui alors qu'il souffrait d'un cancer en phase terminale. »

Elijah garda encore un instant l'écouteur contre son oreille puis il raccrocha.

« Il est d'accord pour vous voir, déclara-t-il. Mais la règle a pas changé : faites les mariolles et vous servez de casse-croûte aux alligators. »

Le trajet dura une heure avant qu'Elijah ne réduise les gaz.

Dans un raclement d'aluminium frottant sur du sable, le chaland s'immobilisa brutalement contre une berge. Luke consulta sa montre : 18 h 20. Le crépuscule descendait déjà sur les bayous. L'avant de l'embarcation était échoué sur une langue de terre entourée de feuillus d'où pendaient des barbes de mousse. Devant eux, une trace étroite et tortueuse s'enfonçait au cœur de la végétation.

« Suivez cette piste tant qu'on vous dira pas de faire autre chose, intima Elijah en lançant à Jillian une radio portable qui tenait dans la paume de la main. Posez pas de questions. Conformez-vous aux instructions qu'on vous donnera, c'est tout. »

Luke sauta de la proue, Jillian sur ses talons.

« Est-ce qu'on doit se méfier des alligators ? demanda-t-il.

— Pas si vous restez sur le sentier. Et n'allez pas marcher sur un nid.

— Il va falloir nous rendre nos pistolets.

— Plus tard. Peut-être.

— J'aimerais mieux maintenant. »

Pour toute réponse, Elijah prit le fusil qu'il avait posé sur ses genoux et cala le canon dans la saignée de son coude.

« Allez-y, avancez », ordonna-t-il.

Pas le choix.

Ils se mirent en route.

Au bout de cinq mètres, ils ne voyaient déjà plus Elijah ni le bateau. La largeur du layon variait peu, preuve qu'il s'agissait d'une foulée d'animal. À l'exception des vrombissements d'insectes ponctués d'un clapotis de temps à autre, un silence total régnait. Des battements d'ailes épisodiques se faisaient également entendre, mais l'épaisseur de la canopée ne permettait pas de distinguer autre chose que des ombres. Ils avaient parcouru environ huit cents mètres quand une voix féminine commanda soudain :

« Arrêtez-vous là ! »

La sonorité évoquait un haut-parleur et non une personne cachée à proximité.

Ils cessèrent d'avancer.

« Reculez de trois pas, tournez-vous vers la gauche et dites "ouistiti". »

Ils obéirent.

Même avec son regard exercé, Luke ne vit pas tout de suite la

caméra de chasse fixée au tronc d'un arbre proche. Seule une vague lueur signala la présence de l'appareil camouflé quand l'obturateur se déclencha.

« Poursuivez votre chemin », fit la voix, qui provenait à l'évidence du dispositif, sans doute doté d'une fonction audio.

Ils progressèrent encore trente minutes le long de la piste, pénétrant toujours plus avant au cœur du marécage. Luke n'avait pas sur lui les perles de comptage de pas dont il avait pu tester l'efficacité chez les Rangers, mais en se fondant sur la longueur de ses enjambées et en additionnant leur nombre par tranches de dix, il évaluait à environ trois kilomètres la distance les séparant de l'endroit où Elijah les avait déposés.

Il s'arrêta, leva les mains en l'air et s'écria :

« Vous vous débrouillez plutôt bien, mais je vous ai repérée à trente mètres derrière nous.

— Quarante, rectifia une voix dans son dos, non déformée par un haut-parleur cette fois. Mais tout dépend de qui effectue le calcul. Vous pouvez vous retourner et baisser les bras. »

Faisant volte-face, ils virent approcher une femme svelte d'environ trente-cinq ans aux cheveux cendrés dont la physionomie respirait le dynamisme et la franchise. Elle portait un short en jean qui lui descendait aux genoux, un polo bleu ciel et des bottes. Un couteau de chasse était suspendu à sa ceinture et elle tenait un fusil qu'elle braquait droit sur eux.

« J'étais dans la marine de guerre, révéla-t-elle. On ne s'entraînait pas beaucoup à la filature, chez les matafs, ce qui fait que mes performances laissent à désirer.

— Moi, j'étais dans les Marines, confia Jillian. Lui, dans les Rangers.

— Elijah assure que vous êtes des gens bien, déclara l'inconnue en baissant son arme. Il sait de quoi il parle. »

Luke ne fut pas mécontent de ce brevet d'honorabilité.

« Vous êtes qui ? demanda-t-il.

— Sue Simmons. La petite-fille de Ray.

— On est venus pour le voir.

— Là, c'est autre chose. Vous n'êtes pas au courant, et c'est ce qui fait la différence.

— Au courant de quoi ? s'enquit Jillian.

— Ray s’est suicidé il y a à peu près un mois de ça. »

30

Luke formant l'arrière-garde, Sue leur fit parcourir encore quelques centaines de mètres jusqu'à un endroit où les marais laissaient place à un terrain plus sec, planté de grands arbres au feuillage très fourni. Pour finir, ils parvinrent à une clairière occupée en son centre par une cabane à un étage qui semblait avoir été acheminée par les airs à partir d'un studio d'Hollywood. Avec ses revêtements de façade en planches dépareillées, sa toiture mi-chaume, mi-bardeaux d'asphalte et ses auvents dégoulinants de mousse, elle aurait pu servir d'illustration à l'adjectif « délabré ». Elle se trouvait visiblement là depuis longtemps. Luke distingua le ronronnement affaibli d'un générateur et vit une antenne parabolique.

« Mon petit chez-moi », annonça Sue.

Un corgi pansu quitta la véranda ouverte où il se prélassait pour rejoindre en trottinant la jeune femme, qui le gratifia d'un vigoureux gratouillement dans le cou manifestement très apprécié.

« Voici Crusoé, dit-elle. Crusoé, je te présente Luke et Jillian. »

Le chien les flaira tout à loisir en remuant la queue avant de s'éloigner.

« Crusoé, comme Robinson ? s'enquit Luke.

— Celui-là même. Je l'ai trouvé à moitié mort et échoué sur la berge après l'ouragan Ike. Le nom m'a paru approprié. Vous avez faim, tous les deux ? Je ne vous demande pas si vous avez soif.

— Les deux, dit Jillian.

— Entrez. Sans chaussures, s'il vous plaît. »

Ils grimpèrent sur la véranda.

Sue poussa la porte et s'effaça pour les laisser passer. Luke sentit une vague d'air frais déferler sur lui. Si l'extérieur avait tout de la baraque typique des bayous, l'intérieur était la négation même de ce

cliché : murs lambrissés de bois blond, parquets cirés, canapé modulable et fauteuils relax luxueux disposés devant une cheminée à foyer ouvert… Deux bibliothèques intégrées encadraient cette dernière du sol au plafond, débordantes de livres et de bibelots. De l'autre côté de la pièce se trouvait une kitchenette équipée d'accessoires dernier cri en nickel brossé.

« C'est superbe, commenta Luke.

— Merci pour le compliment. Ray adorait vivre en pleine cambrousse pour la tranquillité que ça lui procurait, mais ça ne l'empêchait pas d'apprécier le confort matériel.

— Vous habitiez ici avec lui ? demanda Jillian.

— Non, mais je lui rendais souvent visite. La maison m'appartient à présent. »

Ils ôtèrent leurs chaussures et s'installèrent sur le canapé en cuir pendant que Sue leur préparait deux citronnades bien fraîches.

Jillian vida la moitié de son verre d'un trait.

« Ah ! Ça fait un bien fou ! Merci.

— Je suis désolée à propos de votre grand-père, mademoiselle Stein, dit Sue en s'asseyant en face d'eux.

— C'est gentil à vous… Mais appelez-moi Jillian, je vous en prie. Arrivait-il à Ray de parler de lui ?

— Oui, assez souvent. Il paraissait clair qu'ils étaient amis. Proches ou pas, je l'ignore.

— J'avoue qu'après l'accueil que nous a réservé Elijah, on ne s'attendait pas à rencontrer quelqu'un comme vous, intervint Luke.

— Je vous présente mes excuses pour ça. Mon Papy vient de se suicider, on m'annonce la visite de deux inconnus qui ne sont pas au courant de sa mort… Je ne savais pas trop à quoi m'en tenir.

— Ne le prenez pas mal, mais votre accent n'est pas…

— Aussi fort que celui des gens du cru ? Je suis partie d'ici à l'âge de dix-huit ans pour servir dans la Marine. Ensuite, j'ai vécu en Californie avant de revenir au pays. J'ai perdu la diction traînante du coin en cours de route. Mais racontez-moi ce qui s'est passé avec M. Stein. »

Jillian relata la nuit où avait eu lieu l'attaque, mais au grand soulagement de Luke, elle ne mentionna ni le fusil ni ce qu'ils avaient trouvé dans la lampe de chevet. Même si son instinct l'assurait que Sue était sincère et ne représentait pas un danger, il valait toujours

mieux être prudent.

« Et Ray ? demanda Jillian. Que lui est-il arrivé ?

— Il y a un mois, il m'a appelé en me priant de venir, puis il a laissé un mot sur la porte pour s'excuser. C'est Crusoé qui m'a menée jusqu'à lui. Il s'était tiré une balle dans la tête. Mais dehors, afin de ne pas salir la maison. Il était comme ça.

— Je suis vraiment navrée, dit Jillian.

— C'est horrible. Il n'y a rien de pire », enchérit Luke avec une émotion qui n'était pas feinte.

Sue alla ouvrir un tiroir dans la cuisine et en sortit un papier qu'elle lui tendit.

Je suis sincèrement désolé, mais on finit toujours par se faire rattraper malgré tout le mal qu'on se donne pour l'éviter.
Je t'aime.

« C'est la note qu'il avait rédigée à mon intention. Ray était très apprécié par ici. Les gens auraient fait n'importe quoi pour lui. J'imagine que je bénéficie du même traitement de faveur en raison du fait que je suis sa petite-fille. C'est pour ça qu'Elijah a eu l'idée de m'appeler quand vous vous êtes présentés chez Ken. Nous nous protégeons les uns les autres. Seulement mon grand-père avait un poids sur la conscience dont il ne parlait à personne. Ses voisins ne s'en sont jamais doutés, mais ça le rongeait. Comme il l'a écrit, il a fini par se faire rattraper.

— Ce "poids sur la conscience", vous savez de quelle nature il était ? demanda Luke.

— Oui. Il se sentait coupable vis-à-vis de ma grand-mère. Il se comportait en égoïste avec elle, la traitait mal, parfois. Il profitait d'elle. Et elle est morte trop tôt pour qu'il ait le temps de se racheter auprès d'elle. »

Il décida d'éluder le sujet. Du moins pour le moment.

« En venant tout à l'heure, j'ai vu les caméras de chasse dotées d'un système audio le long de la piste, dit-il. C'est du matériel high-tech. Il utilisait d'autres équipements de surveillance ?

— Tout un tas. Il ne m'a jamais expliqué pourquoi et je ne lui ai jamais posé de questions, mais il y a des caméras et des détecteurs de mouvement partout. Personne ne pouvait approcher de la maison à

moins de trente mètres sans qu'il en soit averti. Probablement le côté paranoïaque du policier qui survivait en lui. Ray s'imaginait toujours qu'il avait des gens à ses trousses. »

Peut-être pas sans raison, si l'on considérait le sort de Benji. Car Sue n'avait fait que confirmer la réalité du lien entre Ray Simmons et Benji signalé par Talley. Mais quelle sorte de lien ? Difficile à dire. Sans compter que Stéphanie venait de découvrir un nouveau protagoniste, ce qui amena Luke à demander :

« Avez-vous entendu votre grand-père prononcer le nom de Thomas Rowland ? »

Sue fit non de la tête.

« Ou le mot Kronos ? ajouta Jillian.

— Ni l'un ni l'autre. Mais Ray gardait beaucoup de choses pour lui… Encore un héritage de ses années au FBI, je suppose. En revanche, il recevait parfois des e-mails bizarres.

— Sont-ils toujours dans son ordinateur ? s'enquit Jillian.

— Aucune idée. Mais je connais son mot de passe. »

Sue traversa la pièce jusqu'à un petit bureau sur lequel était installé un PC. Elle pianota un instant sur le clavier puis désigna l'écran.

« Ils sont encore là », annonça-t-elle.

Luke et Jillian la rejoignirent et examinèrent les courriels. Tous étaient codés sous forme de séquences chiffrées aléatoires. Aucun mot. Uniquement des nombres.

« Regarde les adresses », suggéra Jillian.

Il y avait des messages pour Oceanus, fleuve~soleil18@btcmod.com envoyés depuis soleil~fleuve19@btcmod.com. Ainsi que des réponses. Mais rien en provenance ou à destination de moisson~soleil~fleuve17@btcmod.com, la source de tous les ennuis de Jillian.

« Les noms d'utilisateurs et les numéros changent à chaque message », remarqua-t-il. *Soleil* et *fleuve* permutaient en tête des adresses, et les numéros alternaient entre 18 et 19 selon l'expéditeur.

Mais *moisson* n'apparaissait nulle part.

« Les adresses sont sur le même modèle que celle de Kronos, reprit-il. Ce n'est pas une coïncidence. Je parierais que Ray Simmons était soleil et Benjamin Stein fleuve. »

Il se concentra sur le dernier message qu'il pensait avoir été envoyé par Simmons à Benji un peu plus d'un mois auparavant.

« Regardez la date, dit-il à Sue. Comment se situe-t-elle chronologiquement par rapport à la mort de votre grand-père ?

— C'était la veille. »

Il observa l'écran.

2456-1253-0989-9737-1130-5492-5942-7073-2187-
9713-5329-8437-0539-3402-3537-7024-8007-4418-
5418-4223-4164-0539-8299-2343-3665-7728-4576-
2832-2390-8322-8748-9708-1508

Une recherche sur son téléphone lui apprit que dans la mythologie grecque, Kronos était associé à la moisson, Hypérion au soleil et Oceanus à un fleuve.

« Des noms codés ? déduisit Jillian.

— À l'évidence. Mais il n'y a pas trace de Kronos. Ni dans les messages entrants ni dans les sortants.

— Je suis d'accord avec toi, c'est curieux », convint-elle.

Luke réfléchit.

« Il faut qu'on détermine si c'est bien avec Benji que Ray a échangé ces mails, dit-il. Et je crois savoir comment trouver à quoi correspondent tous ces nombres. »

Il lut dans le regard de Jillian qu'elle comprenait exactement à quoi il faisait allusion.

31

Luke commença avant toute chose par interroger Sue au sujet de Ray Simmons. Se renseigner sur la personnalité d'un homme qui s'était suicidé pouvait se révéler utile.

Ray avait été élevé à Tulsa, dans l'Oklahoma, où il était né. Son père, un policier blessé par balle à deux reprises dans l'exercice de ses fonctions, lui avait déconseillé d'entrer dans les forces de l'ordre. Ray, qui l'idolâtrait, l'avait écouté et avait choisi une autre voie. Après quatre années d'études préparatoires à l'université locale, il s'était inscrit à la faculté de droit de Chicago où il avait rencontré une condisciple qui devait devenir sa femme, Maureen. Il lui avait fait sa demande lors de la réception qui avait clos la cérémonie de remise des diplômes, cachant la bague de fiançailles dans un exemplaire des *Commentaires sur les lois d'Angleterre* de Sir William Blackstone.

Ils s'étaient mariés quelques jours après avoir tous deux réussi l'examen du barreau de l'Illinois. Ray, las de l'Oklahoma, avait suivi Maureen à Lafayette, en Louisiane, sa ville natale. Il n'avait pas emménagé depuis une semaine qu'un agent du FBI appartenant à l'antenne de La Nouvelle-Orléans avait frappé à sa porte. Son nom avait été communiqué au service par un de ses professeurs, qui avait vu en lui une recrue de premier choix. Son père étant déjà décédé à l'époque, il avait passé l'entretien d'embauche, accepté d'intégrer le centre de formation avant de devenir agent spécial assermenté.

Sa femme, quoique désireuse de monter un cabinet d'avocats à Lafayette, restait une sudiste de la vieille école entièrement dévouée à son mari. Elle avait donc renoncé à ses projets pour suivre Ray dans ses diverses affectations au fur et à mesure de son ascension dans la hiérarchie. Et il avait consacré vingt-deux ans de son existence à traquer des braqueurs de banque et des délinquants en col blanc avant

de prendre sa retraite. Ray, Maureen et leur fils unique étaient alors revenus à Hackberry, où la famille de Maureen possédait une maison, l'idée étant de poser enfin leurs valises pour y couler des jours tranquilles. Une façon pour lui de se faire pardonner pour toutes les années de sacrifice qu'il avait imposées à son épouse. Mais Maureen était morte. Cancer du sein. Soudain. Foudroyant. Le coup avait été rude pour Ray, qui s'en voulait terriblement d'avoir donné la priorité à sa carrière. Même si Maureen ne s'était jamais plainte, il était conscient qu'elle avait toujours rêvé d'exercer son métier d'avocate et n'en avait pas eu l'occasion. Un an après son décès, il avait vendu la maison d'Hackberry pour se retirer dans les marais, où il avait passé les trente-quatre dernières années de sa vie.

« Mon père, lui, préfère la ville, dit la jeune femme. Il habite Los Angeles et n'est pas attaché aux bayous. Il est revenu pour les obsèques, mais il est reparti très vite.

— Et vous ? demanda Jillian.

— Je me sens bien ici, et mon grand-père aimait beaucoup m'avoir auprès de lui. »

Un détail avait attiré l'attention de Luke quand il faisait le tour de la maison pour se familiariser avec les lieux. Au-delà de la cuisine se dressaient deux bibliothèques dont les étagères en bois ployaient sous le poids de volumes tous consacrés au même sujet.

L'assassinat de Kennedy.

Exemplaires reliés, brochés, livres de poche, les ouvrages, de toutes tailles et de tous formats, étaient écrits par une multitude d'auteurs dont chacun, à n'en pas douter, devait avancer sa propre version et sa propre interprétation de ce qui s'était produit à Dallas le 22 novembre 1963. Un contraste frappant avec la maison de Benji, où rien n'évoquait cet événement.

« Ray s'intéressait-il à l'assassinat de Kennedy ? demanda-t-il.

— Pour ça, oui ! s'exclama Sue. Il lisait toutes sortes de bouquins là-dessus. Il avait même joué un rôle dans la dernière enquête.

Elle lui expliqua qu'en 1967, CBS News avait engagé et réuni dans un laboratoire de balistique du Maryland onze tireurs d'élite volontaires qui, contrairement à Lee Harvey Oswald, avaient déjà eu l'occasion de manier un fusil Carcano 6,5 mm équipé d'une bonne lunette de visée semblable à celui qui avait servi à abattre le président. En dépit de leur adresse, de leur compétence et de l'absence

de stress liée au fait que leurs tirs n'étaient que des simulations et non de réelles tentatives de meurtre, seul un des onze était parvenu à toucher trois fois la cible.

Ray Simmons.

« Papy était là pour le compte du FBI et il a fait mouche à trois reprises sans que l'arme se bloque. Les autres ont tous eu des problèmes d'enrayage. »

Luke en connaissait la cause.

Tirer coup sur coup des munitions à forte charge propulsive avec un fusil ancien de ce genre produisait une grande quantité de chaleur tendant à diminuer l'efficacité du mécanisme. Pendant la Seconde Guerre mondiale et la guerre de Corée, il arrivait fréquemment que les fusils s'enrayent. Et pourtant Oswald avait fait feu à trois reprises en l'espace de quelques secondes sans aucun accroc. Une étrangeté dont les complotistes faisaient leurs choux gras depuis longtemps.

« Comment avait-il été sélectionné ? demanda Jillian.

— On avait déjà fait appel à lui pour tester le vrai fusil d'Oswald. Il faisait partie du FBI, en 1963, et il était connu pour ses performances au tir. Il m'a souvent raconté cette histoire en détail.

— Et vous, telle une bonne petite-fille à son Papy, vous buviez ses paroles, dit Luke en souriant.

— Tout à fait. Le FBI a ordonné des tests sur le fusil peu de temps après le 22 novembre. C'est lui qui les a effectués… Attendez, je vais vous montrer quelque chose. »

Elle s'assit devant l'ordinateur et ouvrit un fichier. Il s'agissait d'une copie d'un document officiel du FBI portant le tampon DÉCLASSIFIÉ.

« C'est le rapport concernant les essais qu'il a menés en 1963 », expliqua Sue.

En se fondant sur les résultats des tests, les spécialistes en armes à feu du FBI ont conclu que la carabine d'infanterie Carcano 6,5 X 52 mm modèle 38 équipée d'une lunette télescopique est une arme précise. En effet, sur trois projectiles tirés lors d'un essai à quinze mètres, tous ont atteint la cible à 6 centimètres au-dessus et 2,5 centimètres à droite d'une zone centrale de 18,5 mm de diamètre. À cent mètres, les points d'impact des projectiles se situaient entre 6 et 12 centimètres au-dessus d'un cercle de 10 centimètres de diamètre. Cette anomalie dans le sens de l'élévation aurait en réalité constitué un atout pour le tireur, celui-ci n'ayant pas besoin de modifier le réglage de la lunette pour suivre une cible mobile qui s'éloignait de lui. Mais le pointage de l'arme à l'aide d'un télescope n'aurait pu être optimal qu'à la condition d'étayer ce dernier grâce à deux cales (de petites plaques métalliques), lesquelles étaient

manquantes lors de la livraison du fusil en vue des tests et n'ont jamais été trouvées. Il a également été noté la présence d'une éraflure assez profonde sur le tube de la lunette, suggérant que le système de visée aurait pu être déformé ou endommagé. Il a été impossible de déterminer à quel moment est survenue cette détérioration, antérieure quoi qu'il en soit au 27 novembre 1963, date à laquelle le FBI a reçu l'arme et la lunette.

« Et c'est Ray lui-même qui a effectué tous les tests ? demanda Luke.

— Oui. C'était une mine de connaissances en matière d'armes à feu et il était vraiment fier d'avoir participé à l'expérience. »

Luke consulta sa montre. 20 h 20.

Soudain Crusoé se redressa d'un bond juste avant que quatre coups groupés par deux soient frappés à la porte d'entrée. Sue calma l'animal et alla ouvrir après avoir regardé dehors par une fenêtre.

Luke entendit Elijah, à l'extérieur, s'enquérir si tout allait bien.

« Pas de problème, affirma Sue. Merci pour tout.

— Tu veux que je reste dans le coin ?

— Pas la peine. On a sympathisé, tous les trois. Et puis j'ai mes quads si on a besoin de partir. Salut, je te rappelle bientôt. »

Sue rentra dans la pièce et tendit à Luke les Beretta.

« Elijah a pensé que vous aviez peut-être envie de les récupérer, commenta-t-elle.

— On ne devrait jamais sortir sans », répondit Luke avec un sourire avant de poser les armes à l'écart, mais à portée de main.

Il était temps de s'intéresser aux e-mails.

Il sortit le sachet étanche et en tira la feuille couverte de nombres et de lettres qu'ils avaient trouvée dans la lampe de chevet de Benji. Les blocs de quatre chiffres ressemblaient à ceux qui figuraient dans le courriel de Ray, à ceci près que sur le papier provenant de la lampe, chaque bloc était surmonté soit d'une lettre unique, soit d'un mot.

« C'est ce qu'on appelle un masque jetable, qui se base sur une clé privée, dit-il. Une méthode éprouvée pour crypter et décrypter les messages qu'on transmet et les rendre absolument indéchiffrables à moins de posséder la clé en question. Or nous l'avons, cette clé : c'est la liste de substitutions nombres-lettres que vous voyez sur cette feuille. Benji en détenait un exemplaire et il y a fort à parier que Ray en gardait un quelque part par ici, lui aussi.

— C'est se donner beaucoup de peine inutilement, il me semble, commenta Sue.

— Pas si on considère la réaction qu'a entraînée mon e-mail à Kronos… remarqua Jillian.

— Je suis d'accord avec Jillian, souscrivit Luke. De plus, chiffrer leurs échanges était une façon pour Ray et Benji de s'assurer qu'ils s'adressaient bien l'un à l'autre, et non à un tiers qui se serait invité incognito dans leurs conversations. Un système de sécurité intégré, en quelque sorte.

— Qu'est-ce qu'on attend pour les décrypter, alors ? s'exclama Sue avec enthousiasme.

— Il n'est pas possible de tous les traiter immédiatement, dit Luke, amusé, mais on peut traduire en clair le dernier. J'ai compté : il y a quarante-quatre blocs de chiffres dans l'e-mail de Ray. Nous n'avons qu'à les prendre un par un, effectuer les substitutions puis rassembler les morceaux. »

Il ne leur fallut pas plus de dix minutes pour convertir les nombres apparemment aléatoires en séries ordonnées de lettres qui formaient des mots. Une fois le travail achevé, ils obtinrent le message suivant :

Mon vieil ami, c'est fini pour moi. J'ai résolu de rejoindre Maureen et de lui présenter mes excuses. Elle a toujours été là pour moi et moi jamais là pour elle. Je sais que ton temps également est compté. Prends donc bien soin de toi. Peut-être te reverrai-je là-haut, toi aussi. Avec un peu de chance, notre partenaire veillera à ce que nos efforts ne restent pas lettre morte. Je suis convaincu que nous avons découvert la vérité.

Il regarda Sue. Elle était au bord des larmes et ses mains tremblaient.

« Votre grand-père s'est suicidé, et c'est une horreur, dit Jillian, visiblement secouée elle aussi. Mais le mien a été tué par ma faute.

— Que voulez-vous dire ? »

Jillian raconta tout, commençant par les propos délirants tenus par Benji sous l'effet des narcotiques alors qu'il était sur son lit de mort pour finir par le courriel à Kronos, qu'elle avait envoyé sous le coup d'une impulsion, guidée par le désespoir.

« J'étais épuisée, triste, furieuse… Je cherchais des réponses. Quelque chose semblait ronger Benji encore plus que sa maladie. Je voulais simplement avoir le fin mot de tout ça.

— Comment auriez-vous pu deviner ? J'aurais agi de la même façon à votre place. »

Luke appréciait le pragmatisme résolu de la jeune femme. Elle

n'était pas du genre à se lamenter sur le passé, mais plutôt à foncer, en avant toute. Il se leva et alla observer par une fenêtre la nuit qui gagnait les marécages.

« Tu crois que Talley est dans le coin ? demanda Jillian.

— Talley ? répéta Sue. Qui est-ce ?

— Un vieil ami devenu adversaire, répondit Luke. Il travaille pour un certain Thomas Rowland, l'homme qui a mis un contrat sur la tête de Benji et dont Kronos est vraisemblablement le nom de code… Mais j'y pense, les médias ont-ils couvert le décès de Ray ?

— Localement oui. Toute la paroisse s'est déplacée pour ses funérailles.

— Donc il se pourrait que Rowland soit informé de sa disparition, remarqua Jillian.

— Et donc il n'a aucune raison d'envoyer Talley, sauf s'il y a quelque chose de caché ici que Ray voulait garder à l'abri. »

Un objet comme le fusil dissimulé par Benji dans un box, par exemple… Luke comprit, en regardant Jillian, qu'elle avait eu la même idée.

« Sue, reprit-il, savez-vous quel genre de lien existait entre Ray et Benji ? Où ils se rencontraient ? De quelle manière ? Ils étaient proches depuis longtemps, apparemment. Et quelque chose les hantait, tous les deux.

— Je serais bien incapable de vous le dire. Papy ne m'a jamais rien confié là-dessus, mis à part le fait qu'il avait un ami en Belgique.

— C'était quelqu'un de secret ? demanda Jillian.

— C'était même le roi du secret ! Il n'a pris sa retraite du FBI qu'à l'âge maximum autorisé, à plus de cinquante ans. Et après la mort de Mamy, il a été élu membre du "jury de police" d'ici, le conseil de cinq personnes qui gouverne la paroisse. Il en a fait partie pendant plus de trente ans et a rendu service à énormément de gens. Il était la providence du pays, totalement désintéressé. Il n'y avait pas une once de méchanceté en lui. Mais il n'avait pas la conscience tranquille. »

Une évidence.

« Il buvait un peu trop, aussi, ajouta Sue. Surtout depuis une dizaine d'années. Quand j'y repense, je regrette de ne pas l'avoir fait aider. Il y avait une bouteille de bourbon vide près de son corps. Une façon de se donner du courage, j'imagine.

— Quel âge avait-il ? s'enquit Jillian.

— Quatre-vingt-quatorze ans quand il a mis fin à ses jours. »

— Possédait-il un coffre-fort ou une cachette spéciale ? »

Bonne question, songea Luke en contemplant le chien qui se reposait étendu sur le sol.

« Il avait un coffre, oui. À l'étage. Mais je ne connais pas la combinaison. Je comptais l'ouvrir.

— Avec l'aide d'un serrurier ?

— Pas exactement, non. »

32

Luke, qui avait eu plus que sa dose de bombes artisanales en Afghanistan, n'était pas très porté sur les explosifs. Mais il était impératif qu'ils voient ce que contenait le coffre de Ray Simmons. Et Sue les informa que faire sauter des choses avait toujours été son dada depuis l'enfance. Dans la Marine, elle avait été promue artificier-démineur maître de 2e classe et avait exercé le métier pendant un cycle de six ans. Luke savait tout des EOD – éléments opérationnels de déminage –, considérés comme faisant partie des forces spéciales au même titre que les SEALs, quoiqu'un rang en dessous, avec lesquels ils collaboraient étroitement. Après une période d'initiation, ces gens étaient formés d'abord à la plongée sous-marine, puis au maniement des explosifs et des armes, et enfin au parachutisme. Mauviettes s'abstenir.

Un boulot réservé à l'élite de l'élite.

Sue n'avait pas renoncé à sa passion après avoir quitté la Navy. Pour pouvoir continuer de s'y adonner, elle avait stocké son matériel, avec la permission de Ray, dans un cabanon au fin fond de la propriété, où elle bricolait sans risque de souffler la maison en cas d'accident.

« Je ne vous aurais jamais prise pour une adepte de la dynamite, dit Luke alors qu'ils transportaient tous les trois le coffre de cent kilos vers l'abri de jardin dont celle-ci leur avait indiqué l'emplacement.

« Ce n'est pas tant l'explosion en elle-même qui m'intéresse, mais ce qui la provoque, assura la jeune femme. Je suis titulaire d'un diplôme de chimiste de l'université d'État de Louisiane. Ce qui me plaît, dans ce travail, c'est la précision qu'il exige. Il y a quelque chose de jubilatoire dans le fait de parvenir à doser une charge au plus juste pour qu'elle produise l'effet attendu. C'est mon métier. Je loue mes

services à des entreprises du bâtiment pour leurs chantiers de démolition… Ça ira, inutile de s'éloigner davantage, déclara-t-elle quand ils furent à quinze mètres de l'abri. Mettons-le ici. »

Ils déposèrent leur fardeau dans l'herbe. La nuit était presque tombée et ils n'y voyaient plus grand-chose. Pendant que Crusoé flairait les environs, Sue passa plusieurs minutes à inspecter l'extérieur du coffre sur ses six faces à la lueur d'une lampe torche, tapotant çà et là l'acier noir et s'attardant sur les gonds et le pavé numérique avant de se redresser.

« J'ai un plastic de ma fabrication qui pourrait… commença-t-elle.

— Du C-4 ? demanda Jillian en interrompant.

— Une variante personnelle. J'ai légèrement modifié la composition pour le rendre moins puissant et plus malléable. Il est parfait si on veut produire des explosions plus… gentillettes.

— Et vous en faites quel usage ?

— Il fonctionne à merveille pour faire peur aux alligators. »

Sue disparut à l'intérieur du cabanon et en ressortit munie de trois rubans de son plastic maison longs comme des crayons ainsi que de trois détonateurs ressemblant à des thermomètres à volaille « à éjection ». Luke l'éclairant avec la lampe électrique, elle appliqua une charge autour de chacun des deux gonds et tapissa avec la troisième la soudure entourant le mécanisme de verrouillage.

Puis elle inséra les détonateurs.

« Voilà. Ça devrait suffire, déclara-t-elle. On disposera de soixante secondes. Marchez, ne courez pas. Vous risqueriez de trébucher et de tomber dans le noir. Prêts ? »

Luke et Jillian hochèrent la tête.

« C'est parti ! » dit la jeune femme en activant les amorces.

Ils commencèrent à reculer.

« Crusoé ! Ici ! » appela Sue.

Ils avaient parcouru une trentaine de mètres quand une détonation sourde se fit entendre, assez forte pour renverser le coffre, qui s'abattit sur sa face avant dans un nuage de fumée gris pâle.

« En fait, je m'attendais à ce que ce soit plus violent », commenta Sue.

Ils revinrent sur leurs pas et, joignant leurs efforts, Luke et Jillian basculèrent le caisson sur son flanc. La porte, roussie, mais intacte par ailleurs, tomba d'elle-même.

« D’accord, dit Luke, vous m’avez convaincu. Vous connaissez votre boulot. »

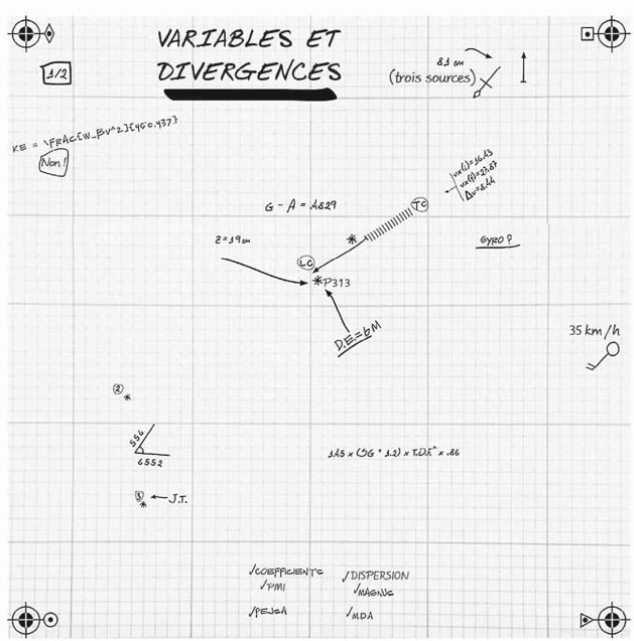
À l’intérieur se trouvait un unique sac en nylon rectangulaire assez grand pour renfermer des documents administratifs de format réglementaire.

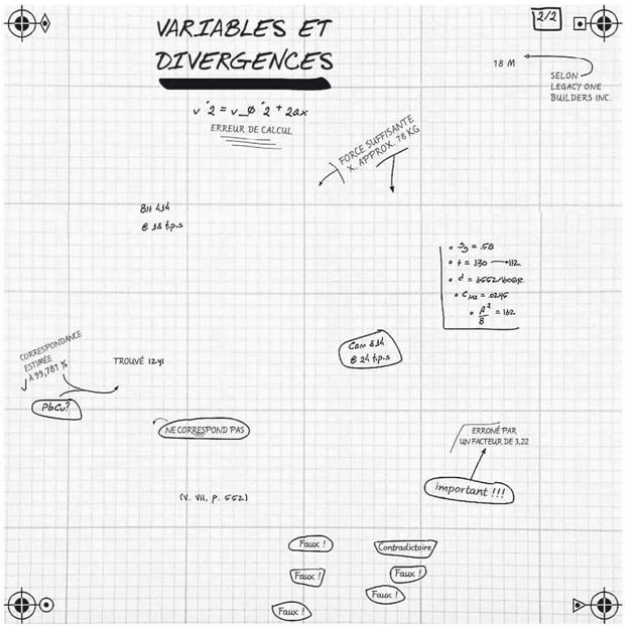
« C’est tout ? demanda Sue.

— On dirait bien. »

Ils emportèrent le sac dans la maison. À l’instar du coffre, la pochette était presque vide. Elle ne contenait que trois feuilles sur l’une desquelles, comme sur celle de Genappe, figuraient des nombres et des lettres : la clé, identique à celle de Benji, dont Simmons s’était servi pour décoder les messages de son vieil ami, conformément à l’hypothèse de Luke. Les deux autres pages, en papier millimétré, comportaient des formules, des nombres et des symboles.

« “Variables et divergences” lut Jillian. Qu’est-ce que c’est que ce machin ? »





« Ça vous dit quelque chose ? demanda-t-il à Sue, qui secoua la tête.

— Il y a “un sur deux” dans le coin supérieur gauche de la première page et “deux sur deux” dans le coin supérieur droit de la seconde, remarqua-t-elle. L’une est la suite de l’autre. (Luke acquiesça.) Qu’est-ce que tout ça signifie ?

— C’est toute la question », répondit-il avec un sourire.

33

Talley suivait la vidéo transmise par le drone sur l'écran de son iPad. Son équipe et lui avaient envoyé l'engin survoler les marécages de la paroisse de Cameron et la maison de Ray Simmons, repérée par ses coordonnées. Persik n'étant plus là, Rowland lui avait ordonné de se rendre en Louisiane, comme il l'avait prévu.

« Brûlez tout ! avait dit Rowland. Qu'il ne reste rien ! »

À dessein, Talley était demeuré dans le vague quant au sort de Luke Daniels et de Jillian Stein, se contentant de rappeler que le délai de quarante-huit heures qu'il avait évoqué n'était pas encore écoulé.

« Ce sera fait », avait-il assuré.

La nuit était tombée. Le drone, capable de voler dans l'obscurité et en altitude pour ne pas éveiller l'attention, était équipé d'un système de vision nocturne à haute résolution. Comme aux premières loges, donc, Talley et ses hommes avaient regardé Daniels, Jillian Stein et la petite-fille de Simmons forcer un coffre-fort à l'explosif, puis en tirer un sac avant de regagner la maison.

« Ramène l'engin », commanda-t-il à l'opérateur.

Son équipe était venue avec lui de Belgique. Ils n'avaient que quelques heures de retard sur Daniels. Un vol privé NetJets les avait acheminés jusqu'à La Nouvelle-Orléans, d'où ils avaient pris la route vers l'ouest et Cameron.

Quelques mois plus tôt, il avait lu un article sur les façons de réagir face à une personnalité manipulatrice ou narcissique. La meilleure chose à faire, naturellement, était d'interrompre tout contact et de s'éloigner le plus possible de l'individu en question. Mais si cela était irréalisable ? Tout le monde n'était pas en position de s'extraire d'une relation toxique. Dans ce cas, recommandait l'auteur, il fallait fixer des limites. Se montrer indifférent et passif. Faire en sorte que le

manipulateur se désintéresse de vous. Comment ? En évitant de croiser son regard. En adoptant un ton neutre dans les échanges. En fournissant des réponses laconiques telles *oui, non,* ou *je l'ignorais*… En s'assimilant mentalement à un rocher gris pour se muer en une force d'inertie inébranlable, insondable, que rien ne peut entamer.

Mais cela n'était pas sans danger.

Une attitude passive risquait d'exaspérer le pervers narcissique, frustré de ne pas obtenir la réaction habituelle. Sentant son pouvoir de domination lui échapper, son ascendant décliner, il pouvait faire preuve de comportements imprévisibles.

Les solutions préconisées par l'auteur, en bref ?

S'abstenir de toute justification, épreuve de force, explication ou manifestation d'affects. Talley en ajouta une cinquième de son cru : éliminer le pervers.

Absolument.

Et il avait bien l'intention de le faire.

Ses hommes étaient prêts.

Bien entendu, ces derniers ignoraient tout de ce qu'il avait en tête. Ils obéissaient simplement à ses ordres comme ils l'avaient toujours fait. C'était à lui qu'allait toute leur loyauté, aucun d'eux n'ayant jamais ne serait-ce qu'aperçu Thomas Rowland. Avec un peu de chance, l'action qu'il prévoyait de mener n'aurait pas de conséquences fâcheuses pour eux ou leur famille. Quand on veut tuer un roi, il ne faut surtout pas le rater, disait-on. Toute autre issue était impensable, en effet.

Surtout quand on avait affaire à un Tom Rowland.

Il laissa le pilote manœuvrer le drone et rejoignit le reste de l'équipe.

« Chargez tout, les gars, ordonna-t-il. On y va. »

34

Luke devait se rendre à l'évidence, Sue Simmons était un authentique cordon-bleu. Elle leur avait mitonné un véritable festin de spécialités des bayous. Gombo à l'andouille, jambalaya et pour finir, brownies à la praline accompagnés de ce qu'elle appelait un café cajun – de l'arabica finement moulu, deux cuillérées de mélasse, une goutte de rhum, le tout saupoudré de muscade.

Le paradis.

Jillian et lui, tous deux affamés, commençaient tout juste à s'adapter au décalage horaire. Mais ils étaient, lui comme elle, accoutumés au phénomène et savaient comment en contrer les effets.

Ce moment de détente fut apprécié.

Surtout eu égard à ce qui les attendait. Car Luke était certain que Talley viendrait. Et dans pas longtemps. Probablement quand il ferait nuit noire. C'était du moins ainsi qu'il procéderait lui-même si les rôles étaient inversés.

Les destins de Sue et de Jillian paraissaient calqués l'un sur l'autre. Sur un mode sinistre. Leurs grands-pères respectifs avaient tous les deux connu une mort aussi soudaine que violente et emporté dans leur tombe un secret partagé. Pour aggraver encore leur douleur, les deux jeunes femmes avaient reçu à leur corps défendant un héritage auquel elles ne comprenaient rien. Pire, les fautes qu'avaient pu commettre Benji et Ray semblaient retomber à présent sur leurs descendantes. Jillian se sentait entièrement impliquée dans l'affaire, cela ne faisait aucun doute. Luke avait proposé à Sue de quitter les lieux et de les laisser faire face aux événements qui risquaient de se produire avant le lever du jour. Leur hôtesse avait décliné l'offre, arguant qu'elle n'avait jamais de sa vie fui le combat et qu'elle n'allait pas commencer maintenant.

Vers 22 heures, Sue monta à l'étage, armée d'un fusil de chasse, Crusoé sur ses talons.

« Je vais fermer les yeux un petit moment », déclara Jillian en se pelotonnant sur le canapé.

Les deux Beretta étaient posés sur la table basse.

Luke comptait sur le système de vidéosurveillance de la propriété pour les avertir d'une intrusion avec un peu d'avance. Il se prépara un deuxième café cajun et se replongea dans les trois feuillets qu'ils avaient recueillis. Une accumulation de formules et d'équations. *Variables et divergences*… Benjamin Stein et Ray Simmons enquêtaient sur quelque chose. Qu'avait écrit Ray ? *« Avec un peu de chance, notre partenaire veillera à ce que nos efforts ne restent pas lettre morte. Je suis convaincu que nous avons découvert la vérité. »* Ce qui suggérait qu'une tierce personne était partie prenante dans l'affaire. Quoi qu'il en soit, une chose était certaine : ils s'étaient donné beaucoup de mal pour taire l'identité de la personne concernée ainsi que la teneur de leurs travaux.

Le fusil déniché dans le box de Benji continuait de l'obséder. Stéphanie l'avait informé que Malone avait récupéré l'arme et tout ce qu'ils avaient laissé dans la voiture. L'ensemble était en cours d'acheminement vers Washington par vol spécial. Il trouvait également étrange que Simmons n'ait conservé que ces trois feuilles à l'abri dans un coffre blindé. Aucune des trois n'était compréhensible en elle-même, alors pourquoi les cacher ? Instruit par son expérience avec la lampe de chevet de Benji, il jugea qu'une inspection plus approfondie s'imposait. Le coffre-fort lui-même s'étant révélé vide après qu'ils en avaient sorti le sac en nylon, il décida de se concentrer sur ce dernier. De couleur bleue, il présentait une certaine élasticité au toucher qui indiquait la présence d'un matelassage entre deux couches de nylon. Luke le palpa sur toute sa surface sans déceler quoi que ce soit d'anormal. Le sac comportait une base de cinq centimètres sur quarante-cinq qui permettait de le faire tenir debout. Il tâta également cette partie-là.

Flexible.

Sauf à une des extrémités, où il sentit quelque chose de dur dans le rembourrage. Rond. Sept centimètres de long. Il alla chercher un couteau à steak dans la cuisine, à l'aide duquel il incisa l'enveloppe en nylon et libéra l'objet, un petit flacon en plastique transparent.

Comme ceux qu'utilisent les pharmaciens pour mettre les pilules. Clos avec du scotch et rempli de coton. Enfoncée dans la ouate, il y avait une clé USB.

Il sourit. Décidément, les succès s'enchaînaient.

Une série de bips étouffés lui parvint depuis l'étage.

« On a de la visite ! » cria Sue.

Il replia rapidement les feuillets, qu'il fourra dans le sachet refermable. Puis il glissa dans sa poche le flacon contenant le support de stockage et secoua Jillian.

« En piste ! » dit-il.

Elle se réveilla aussitôt. Ils s'emparèrent chacun d'un Beretta et montèrent au premier. Sue était installée devant un ordinateur portable, Crusoé à ses pieds. Luke la rejoignit. L'écran montrait une carte topographique sur laquelle on voyait la maison et l'espace environnant. Sue pointa son doigt.

« Ces points rouges représentent…

— Des caméras de surveillance qui se sont déclenchées. »

Luke en compta quatre. Ce qui signifiait que plusieurs personnes approchaient. Venant du sud.

« Essayez de les repérer. »

Sue cliqua sur le programme requis et fit défiler les images jusqu'au moment où ils détectèrent une silhouette figée, un pied en l'air. Puis une autre, accroupie près d'un arbre. Et une troisième, à plat ventre dans l'herbe.

« Combien de ces caméras sont équipées d'émetteurs-récepteurs ? demanda-t-il, se souvenant de celle qu'il avait remarquée au bord du sentier.

— Celle-ci, celle-ci et celle-là, répondit Sue en les désignant. Que veulent ces gens ?

— Notre peau, dit Luke, s'abstenant de mentionner ce qu'il avait dans sa poche. Maintenant dégagez, toutes les deux, comme on l'a décidé. Je vais essayer de les ralentir. »

35

Luke attendit jusqu'à ce qu'il entende la porte arrière de la maison se refermer, puis il focalisa de nouveau son attention sur l'ordinateur. Il cliqua sur une des caméras audio, approcha son Beretta du micro du portable et actionna la glissière de l'arme, ce qui produisit un son familier de nature à faire réfléchir quiconque se trouvait à proximité de l'émetteur.

Sélectionnant une autre caméra, il hurla : « Ici ! »

Puis, après en avoir activé une troisième : « Talley ! »

Enfin, pour faire bonne mesure, il revint à la première et demanda : « Je vous ai manqué ? »

De quoi engendrer une certaine confusion dans l'esprit des intrus environnés de bruits provenant de plusieurs directions. Il dévala ensuite l'escalier et sortit par le même chemin qu'avaient emprunté les deux jeunes femmes. Jillian et Sue, qui portait Crusoé sous son bras, l'attendaient près du cabanon.

« Avec un peu de chance, j'ai gagné du temps, dit-il. Où sont ces quads dont vous parliez à Elijah ? »

Sue les conduisit jusqu'à une remise, cinquante mètres derrière la maison. Luke ouvrit sans bruit la grande porte et découvrit deux quads noirs garés côte à côte.

« Prenez-en un et partez vers le nord, Sue, intima-t-il. Gagnez le village puis disparaissez en vous fondant parmi les gens du coin. »

Il tablait sur l'hypothèse que Talley s'était fixé deux priorités. Premièrement, s'emparer d'indices pertinents, tels des écrits ; deuxièmement, les abattre tous les deux, lui et Jillian – idéalement dans cet ordre.

« Pourquoi vers le nord ? objecta Sue. L'est serait…

— Les caméras qui se sont déclenchées étaient toutes au sud. Ceux

qui nous traquent arrivent par les marais, comme nous tout à l'heure. Ce sera plus facile pour vous et Crusoé de filer par le nord. De plus, vous connaissez le chemin, pas eux. »

Ils avaient discuté de tout cela au cours du dîner et s'étaient mis d'accord sur un plan au cas où Talley jugerait opportun de passer à l'action cette nuit même.

« À ce propos, rappelez-moi notre itinéraire, ajouta-t-il.

— À l'orée du bois, vous verrez un sentier que Ray a défriché. Il mène directement à un appontement où est amarré son hydroglisseur.

— À quelle distance ? demanda Jillian.

— Sept ou huit cents mètres. Prenez le bateau, guidez-vous sur les bouées pour sortir de la crique puis mettez le cap à l'ouest jusqu'à un promontoire. Après, c'est tout droit jusqu'au lac. Attention, la mangrove est traîtresse par-là. Gagnez la rive nord du lac, où vous verrez un canal qui va vers le nord. Remontez-le sur cinq kilomètres et vous tomberez sur un chemin de gravier que vous suivrez en direction de l'est. Il vous mènera à la limite nord de Hackberry. Là, trouvez la marina Spencer et adressez-vous à Laird. Dites-lui que vous venez de ma part. Il vous aidera.

— Compris, dit Luke. Désolé de vous avoir attiré tous ces ennuis. Faites profil bas, c'est nous qui vous joindrons. Nous téléphonerons chez Ken en demandant à parler à Robbie.

— Robbie ? Robinson ? Comme dans Robinson Crusoé ?

— Voilà. Comme ça, vous serez sûre que c'est bien nous au bout du fil. Si vous avez un problème de votre côté, vous n'aurez qu'à dire… (Il réfléchit un instant.) *Il fait un peu trop lourd pour mon goût.* Nous comprendrons qu'il vaut mieux nous tenir à l'écart. Prêtes, toutes les deux ? »

Elles acquiescèrent.

Il prit un petit moment pour détecter d'éventuels indices sonores ou visuels de la présence des hommes de Talley. Rien. Mais ils savaient sûrement aussi bien que lui se déplacer en silence sur n'importe quel terrain.

Il était temps de déguerpir.

« Sue, chuchota-t-il, poussez votre quad sur une centaine de mètres avant de lancer le moteur. Nous, on va démarrer à fond en faisant le maximum de bruit pour les attirer vers nous. »

Sue hocha la tête avant de s'éloigner, le chien dans son sillage.

Il lui laissa une bonne minute d'avance, puis Jillian et lui enfourchèrent l'autre engin. Il mit le contact, éteignit les phares et partit pleins gaz dans une brusque embardée en soulevant un panache de poussière. Il braqua à gauche le long du mur arrière de la maison, espérant rester abrité par celle-ci le temps que la machine atteigne sa vitesse de pointe. Comme ils jaillissaient à découvert après avoir dépassé l'angle de la cabane, la silhouette d'un homme qui courait apparut sur la gauche. Luke la vit à la dernière seconde, empoigna son Beretta et fit feu une fois sans ralentir.

« Il est au tapis ? demanda-t-il à Jillian.

— Oui, mais il se relève… En boitillant, tout de même.

— Accroche-toi ! »

Il alluma les phares et s'arc-bouta sur le guidon du quad, accélérant à bloc. Un coup de fusil résonna derrière eux, suivi d'un deuxième, puis deux autres armes aboyèrent. Des claquements caractéristiques de balles manquant de peu leur cible se firent entendre de tous les côtés. Un projectile passa en sifflant au ras de son coude et fracassa le compteur de vitesse.

« Donne-leur matière à réflexion, dit-il à Jillian.

— Ils sont hors de portée.

— Peut-être, mais ils ne le savent pas. »

Elle fit feu par trois fois.

Bien que peu susceptible de toucher qui que ce soit, une salve de ce genre avait généralement pour effet d'inciter les gens à se ruer à l'abri. La fréquence des tirs diminua brièvement avant d'augmenter de nouveau. Luke se concentrait sur sa conduite, négociant en souplesse les méandres de la piste, le visage mitraillé d'insectes.

« Tu sens ? cria Jillian. On perd de l'essence. »

Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Un flot de carburant s'échappait du dessous de l'engin. Il tourna la poignée des gaz, mais le régime faiblissait déjà. Tout au plus pouvait-il espérer s'éloigner le plus possible de leurs poursuivants avant que le quad s'immobilise. Ils parcoururent encore une cinquantaine de mètres puis le moteur se mit à toussoter et cala.

« Terminus ! » annonça-t-il.

Ils descendirent tous les deux de leur monture.

« Continue le chemin en courant, dit-il. On n'est plus qu'à quatre cents mètres du bateau. Démarre-le, j'arrive tout de suite. »

Elle partit au trot sans discuter.
En bonne Marine, elle savait ce qu'était un combat d'arrière-garde.

36

Luke courut jusqu'au chêne le plus proche et se jeta à plat ventre derrière. Après avoir fait baisser son rythme cardiaque en respirant plusieurs fois calmement, il consacra toute son attention à la priorité des priorités : s'assurer une porte de sortie.

Ses poursuivants étaient armés de fusils d'assaut et il se trouvait déjà à leur portée. Quand ils ouvriraient le feu, il lui faudrait se mettre à couvert s'il voulait avoir une chance de s'en tirer. Il détermina le meilleur itinéraire possible pour rejoindre le bateau, puis pencha la tête au-delà du tronc afin de détecter d'éventuels mouvements.

Ceux-ci seraient tout sauf désordonnés.

Les attaquants avanceraient par bonds successifs d'un arbre à l'autre jusqu'au moment où ils repéreraient sa position. S'ensuivraient des tirs de suppression et de couverture tandis qu'ils progresseraient pour le déborder. S'il s'attardait trop, il serait coincé.

« On n'est pas dans les montagnes afghanes, ici », fit la voix de Talley dans le noir.

Une évidence. Au moins, c'était lui qu'ils avaient suivi, ce qui signifiait que Sue avait probablement pu s'échapper. À une centaine de mètres, il distingua une ombre qui approchait parallèlement au sentier, du côté droit. Puis il en vit une seconde sur la gauche.

« Sortez les mains en l'air et je ne tirerai pas ! » promit Talley.

Des fanfaronnades à destination de ses équipiers ? Quand il avait abattu Persik et sa bande, l'ex-capitaine des forces spéciales avait agi seul. Or ce soir il s'était déplacé avec toute sa caravane.

Qu'est-ce qui se tramait ?

Il laissa les hommes de pointe de Talley avancer de vingt mètres supplémentaires, puis il dirigea le canon du Beretta vers le sol de sorte que son corps masque l'éclair du tir et il appuya sur la détente.

Mettant à profit cette manœuvre de diversion, il se mit à l'abri sous le couvert de gros chênes verts, avant de rejoindre en courant une zone de taillis plus dense où il s'arrêta pour voir si son stratagème avait fonctionné. D'un côté, la détonation du Beretta signalait sa présence à ses poursuivants, de l'autre, l'absence d'éclair les contraignait à rester dans l'expectative et à explorer un secteur plus vaste. Un coup de feu claqua. Puis un autre. Et un troisième. Rien que des tirs de repérage isolés. Talley espérait le forcer à répliquer et à dévoiler sa position.

Pas ce soir, camarade.

Il se fraya prudemment un chemin à travers le sous-bois tout en anticipant mentalement les prochaines initiatives de Talley. Ses hommes devaient être en train d'inspecter l'endroit où Luke avait tiré. Ensuite, ils le prendraient en chasse. Sans faire de bruit, il avait brisé quelques branches et piétiné la végétation tout en se dirigeant vers le nord-est, ce qui l'éloignait du lieu où se trouvait le bateau. Quand il estima avoir parcouru une distance suffisante, il mit le cap à l'ouest sans laisser aucune trace de son passage cette fois. Un quart d'heure plus tard, il rejoignit la piste et courut jusqu'à l'appontement.

Jillian était invisible.

La tuile.

« Ici ! l'entendit-il chuchoter tandis qu'elle émergeait des fourrés près de l'embarcadère. Le réservoir est à moitié plein.

— Installe-toi à la proue. Reste bien baissée et surveille ce qui se passe devant. Ne tire qu'à coup sûr.

— Aurais-tu oublié à qui tu parles ? » demanda-t-elle avec un sourire.

Elle se plaça à l'avant pendant que Luke grimpait sur le siège du pilote. Il tourna la clé de contact. Le moteur démarra aussitôt avec un grondement. Il attendit que l'hélice ait atteint sa vitesse maximale puis poussa doucement le manche à balai. Tantôt accélérant, tantôt laissant l'embarcation glisser sur son erre comme l'avait fait Elijah, il suivit le parcours en zigzag marqué par les bouées vers l'endroit où la crique s'élargissait pour se jeter dans le chenal principal. Quand il dépassa la dernière balise, Jillian brandit soudain le poing.

Il ralentit et coupa le moteur.

Elle se retourna pour pointer deux doigts vers ses yeux, puis en direction du grand chenal, et termina par un geste qu'il interpréta comme voulant dire *bateau*. Talley, prévoyant, avait posté quelques

sentinelles sur l'eau.

Pas de quoi s'étonner.

Il suivit la direction que lui montrait Jillian de son index tendu. Dans la lumière de la pleine lune qui brillait entre les nuages obscurcissant le ciel, il discerna la forme d'un hydroglisseur en train de raser l'embouchure de la crique. Incapable de compter le nombre de personnes à bord, il adressa une question muette à Jillian. *Combien ?*

Elle répondit d'un haussement d'épaules.

L'embarcation disparut.

Quelques instants plus tard, un bruit de moteur se fit entendre et elle passa dans l'autre sens. Ils patrouillaient, essayant de deviner où leur cible resurgirait, dans l'espoir de se trouver au bon endroit au bon moment. Il expliqua son plan à Jillian par gestes.

Elle approuva d'un hochement de tête.

Il attendit que le bateau effectue son demi-tour suivant puis mit la barre à l'ouest – la direction qu'ils devaient prendre.

Dès que le « patrouilleur » fut hors de vue, il appuya sur le contact et poussa la manette des gaz à fond. Ils jaillirent de la crique à plus de cinquante kilomètres par heure. Il vira brutalement à droite, gîtant presque à la verticale, puis il redressa. L'autre hydroglisseur était là, droit devant, à trente mètres à peine.

Des éclairs orange zébrèrent la nuit.

Jillian, toujours bien à plat sur l'avant, répliqua avec son Beretta.

Luke, sur le siège surélevé, se sentait un peu trop exposé.

Quoi qu'il en soit, il était trop tard pour les méchants. Leur compte était bon.

Il prit encore plus de vitesse, réduisant rapidement l'écart. Les affreux virèrent à gauche, mais Luke était déjà sur eux. L'obscurité ne leur facilitait pas la tâche pour viser et il devait y avoir quelque chose de perturbant pour eux à voir un bolide leur foncer dessus. Au dernier moment, il donna un petit coup de gouvernail de façon à percuter de biais la cage de leur hélice. Jillian gratifia au passage les occupants d'un complément d'arrosage qui les fit se jeter à plat ventre. Quelques détonations claquèrent encore derrière eux, mais accompagnées d'un bruit nouveau : le grincement saccadé d'une pièce métallique frottant contre une autre. Luke avait réussi à tordre leur hélice, la mettant hors d'usage.

« Bien joué ! » lança Jillian.

Ils faisaient route à toute allure, hors de portée des fusils à présent.

Le mitraillage faiblit puis cessa.

Deux minutes plus tard, ils arrivèrent en vue d'un promontoire, conformément aux indications de Sue. Après l'avoir contourné, Luke s'orienta au nord-ouest. Ils ricochaient sur la surface lisse telle une pierre plate. Sur bâbord, à l'avant, le clair de lune formait une traînée ondoyante de lumière laiteuse.

« Un problème ! hurla Jillian. Sur la droite ! »

Il tourna la tête juste à temps pour voir un hors-bord à coque en V arriver sur eux à grande vitesse.

Il tenta de l'éviter en virant, mais ne fut pas assez rapide.

37

Luke cria à Jillian de changer de place et elle bondit vers la poupe.

Le hors-bord percuta leur proue, les faisant pivoter à la manière d'une toupie comme pour illustrer les inconvénients des embarcations à fond plat. Luke fit machine arrière, essayant de se maintenir à flot. Malheureusement, la vieille coque avait subi de gros dégâts et faisait eau de toutes parts.

Ils s'arrêtèrent complètement.

Jillian, recroquevillée sur elle-même, s'accrochait à la base du siège.

« Pas de bobo ? demanda-t-il.

— Disons que l'expérience sort de l'ordinaire. »

Sur leur droite, le hors-bord était en train d'effectuer un large virage en U, s'apprêtant à revenir à la charge.

« On ne peut plus fuir ni les éviter, dit-il. Il faut plonger.

— Et les alligators ?

— Cent pour cent de chances de se faire descendre ; moins que ça de se faire bouffer par un croco.

— Très juste. »

Elle sauta par-dessus bord. Avec sa coque à moitié remplie, l'hydroglisseur gîtait lourdement sur la droite.

« Éloigne-toi », dit-il.

Elle fit quelques brasses.

Il se pencha, empoigna le plat-bord gauche et se jeta en arrière. Additionné au poids du moteur en déséquilibre, l'élan fut suffisant pour chavirer le bateau. Il plongea sous l'eau, tâtonna jusqu'à ce qu'il sente les doigts de Jillian s'agripper aux siens, puis il la tira vers lui. Ils firent surface ensemble dans une étroite poche d'air sous la poupe renversée. Dans le noir absolu. Il sentait le souffle de Jillian lui

chatouiller la joue. Le ronronnement du moteur hors-bord se rapprochait.

« Tu es bien conscient que notre coque n'est pas assez épaisse, remarqua la jeune femme. Leurs balles la perforeront sans problème.

— Je sais. On ne va pas s'éterniser. Le Chris-Craft sortait d'une crique quelque part sur notre droite. Elle ne doit pas être loin. On plonge et on avance dans cette direction. En rampant sur le fond si c'est la seule façon de rester sous l'eau. Quand tu toucheras la terre ferme, planque-toi comme tu pourras et laisse passer une heure après leur départ. On se retrouve à Hackberry.

— Mais… Les alliga… »

Un projectile perça le caisson d'aluminium, formant un point de lumière pâle. Un second trou apparut à trente centimètres sur leur gauche.

« Bon, c'est l'heure, dit-il. On inspire à fond et… »

Ils plongèrent.

Luke perdit presque immédiatement Jillian de vue dans le noir. Le peu de clarté que dispensait la lune était entièrement absorbé à seulement quelques dizaines de centimètres sous la surface. La vase du fond était si fine que l'eau était devenue d'une opacité impénétrable. Ses mains rencontrèrent de la boue et il se mit à pousser avec ses pieds dans une direction qu'il espérait être la bonne. Il n'y avait ni haut, ni bas, ni droite, ni gauche dans ces ténèbres liquides.

Seul « devant » existait.

Il cessa de se déplacer pour tendre l'oreille. Le hors-bord venait vers lui. Il se retourna sur le dos assez tôt pour le voir passer au-dessus de lui, le rayon lumineux d'un projecteur sondant les profondeurs alentour.

Le bateau poursuivit sa route.

Il reprit sa progression, s'efforçant de se concentrer sur le contact de ses mains avec le limon plutôt que de penser à ce qu'elles pourraient toucher d'autre. Jillian avait raison de se méfier des alligators. Ils étaient chez eux, ici. Les poumons commençaient à lui brûler au-delà du supportable.

D'un coup de talon, il se décolla du fond.

Quand sa tête émergea, il inspira une goulée d'air, repéra la position de la crique et replongea aussitôt. Il répéta l'opération, nageant en rampant à moitié sur la vase, remontant pour respirer,

s'immergeant de nouveau… À la troisième remontée, il aperçut une lueur sur sa droite. Le hors-bord décrivait des cercles, le pinceau de son projecteur se reflétant sur la surface.

Un coup de feu retentit.

« Là ! Des bulles ! » cria quelqu'un au loin.

D'autres armes se mirent à tirer. L'eau bouillonnait sous les impacts.

Jillian.

Il fallait faire quelque chose.

« Hé ! Ici ! » hurla-t-il en agitant les bras.

Le projecteur pivota et le prit dans son faisceau.

Le Chris-Craft vira vers lui. Il replongea à pic et regagna le fond en quelques brasses vigoureuses. Il entendit une série de détonations amorties. Des balles l'encadrèrent tels de minuscules javelots et il ressentit une piqûre au mollet droit. Tournant à gauche, il se propulsa en avant de toutes ses forces. Le sifflement de plus en plus puissant de l'hélice lui vrillait les oreilles. Les tirs s'intensifièrent, puis cessèrent d'un seul coup.

Le bateau s'éloigna rapidement.

Jillian était-elle en train de lui rendre la politesse en attirant l'ennemi sur elle ?

Au bout de deux allers et retours entre la surface et le fond, son ventre frotta contre du sable. Il sortit à moitié de l'eau en se tenant bien aplati sur le sol et regarda vers sa gauche.

Le bateau avait touché terre à cinquante mètres de lui. L'un des hommes de Talley était en train de l'amarrer à une racine. Deux autres sautèrent de la proue et les trois types disparurent dans la forêt.

Il demeura immobile dans l'obscurité.

Personne ne l'avait vu.

Il s'apprêtait à quitter les lieux quand quelque chose retint son attention, à trois mètres de lui. La silhouette noire d'un alligator allongé sur le sable, tout au bord de l'eau. Dieu merci, il n'avait pas éveillé l'intérêt du reptile, peut-être en train de se reposer après s'être rassasié.

Il se mit debout avec d'infinies précautions et s'éloigna sur la pointe des pieds.

38

Luke s'imaginait posséder un avantage sur les hommes du hors-bord : la discrétion. Ces derniers, se déplaçant en groupe du moins dans un premier temps, ne pourraient en effet pas éviter de faire du bruit en coupant à travers l'enchevêtrement inextricable de la végétation. De plus, ils devaient être pressés, Talley exigeant sûrement d'eux des résultats rapides. Contrairement à eux, Luke pouvait se permettre de patienter. Restait à espérer que Jillian était arrivée à la même conclusion. Il progressait donc avec une lenteur exagérée, se frayant un chemin vers l'intérieur des terres en s'efforçant de suivre en gros les contours de la crique.

« Stop ! » ordonna une voix derrière lui.

Il se figea.

Et merde !

« Tu bouges, tu t'en prends une dans la tête. »

Il n'avait rien vu venir, ce coup-ci.

« D'accord, je ne bouge plus.

— Tout doucement, tu lèves les mains, puis tu te mets à plat ventre, bras écartés. »

Ça, il n'en était pas question. Surtout avec l'alligator qui flemmardait au bord de l'eau à quelques pas de là.

Il prit un instant pour évaluer sa marge de manœuvre.

Le type, sorti de nulle part, était manifestement tombé sur lui par hasard et s'était enhardi à s'approcher au plus près, moins de deux mètres à en juger par sa voix. Une fois Luke sur le sol, l'autre demanderait des renforts et l'équilibre des chances serait encore plus défavorable. Faire usage du Beretta était exclu. Trop de gestes à enchaîner pour le dégainer.

Inutile d'y songer.

Il pivota sur un talon, s'écarta et faucha l'air avec son bras levé. Son coude heurta le canon du fusil, qui dévia. Empoignant fermement le guidon de visée de l'arme, il tira d'un coup sec. Entraîné en avant, l'homme trébucha, puis se reprit aussitôt. Détachant une de ses mains du fusil, il décocha un crochet serré qui atteignit Luke à la tempe et lui fit voir trente-six chandelles.

Toutefois, quoique flageolant sur ses jambes, celui-ci eut la présence d'esprit de ne pas lâcher le canon.

L'autre parvint à tourner l'arme et à le frapper au menton avec la crosse. Un goût de sang lui emplit la bouche. En retour, il enfonça brutalement le guidon dans le cou de son adversaire, lui arrachant une exclamation de douleur.

Mais l'homme se ressaisit.

Et contre-attaqua.

Luke perçut un mouvement derrière le gars.

Un deuxième équipier de Talley ?

Non. Une silhouette noire, longiligne, qui se déplaçait pesamment à ras de terre.

L'alligator.

Qui se dirigeait vers eux. Peut-être cette saloperie n'avait-elle pas le ventre plein, après tout. Toujours était-il que le remue-ménage avait suscité sa curiosité.

Luke eut un haut-le-cœur. Comment cela allait-il finir ?

Il porta à son opposant un coup de pied frontal en pleine poitrine. L'homme partit en arrière en trébuchant, ses semelles dérapant sur le sol boueux, mais il parvint à maîtriser son recul et à retrouver son équilibre. Puis il leva le fusil, dont il avait repris le contrôle, s'apprêtant à faire feu.

C'est alors que l'alligator bondit derrière lui, gueule grande ouverte, et referma ses mâchoires sur sa jambe droite. Luke entendit craquer des os. Le type eut à peine le temps de pousser un cri. La bête glissait déjà en arrière, tirant sa proie. Le malheureux essaya de lutter pour se libérer. Il parvint même à faire feu dans l'espoir de tuer l'animal. Mais celui-ci, poursuivant sa retraite, entraîna son repas dans l'eau, où il l'acheva d'une « roulade de la mort ».

L'homme disparut sous la surface.

L'estomac de Luke se souleva.

Quelle façon révoltante de quitter ce monde ! Qui était ce

bonhomme, tout compte fait ? Probablement un ancien combattant comme lui. À ceci près qu'il avait fini par louer ses services au plus offrant. Pas glorieux, peut-être, mais comment se réjouir de ce qui venait de se passer ? Sinon en se disant qu'il était toujours lui-même en pleine forme ?

Il s'ébroua pour revenir à la réalité et prit conscience que la détonation avait sans doute alerté le reste de l'équipe. Il ramassa le fusil que le mercenaire avait lâché. La donne avait changé. Il était bien armé, désormais. Devait-il tendre une embuscade aux autres compagnons de Talley ? Faire en sorte qu'ils ne s'en prennent pas à Jillian ? Non. Mauvaise idée. Même s'il était fortement tenté d'agir dans ce sens.

Il entendait la voix de Malone dans sa tête.

Tu n'es plus chez les Rangers. Tu es un agent de renseignement, maintenant, et ton boulot consiste à respecter les trois consignes de base : observer, apprendre, écouter. Laisse les méchants se fatiguer tout seuls. Toi, tu dois survivre assez longtemps pour rendre compte.

Le bon sens même.

Il se mit en route, trouva un épais fourré et s'y tapit pour attendre en se concentrant sur sa respiration. Il espérait que Jillian était en train d'en faire autant. Les secondes s'égrenaient lentement. Dans le silence, si l'on exceptait le bourdonnement presque constant des insectes et le coassement des grenouilles. Moucherons et moustiques lui entraient dans les oreilles, les yeux, le nez. Il s'efforçait de s'imaginer ailleurs, d'inspirer et d'expirer méthodiquement en se disant que cette épreuve aussi aurait une fin. Des craquements distants et sporadiques de branches cassées l'avertissaient que les hommes de Talley continuaient leur traque.

Au bout d'une heure, le grondement d'un moteur hors-bord s'éloignant rapidement sur l'eau mit un terme à son inaction et il sortit en rampant de sa cachette. À sa droite, vers l'est, le soleil levant colorait l'horizon. Il prit vers le nord sur un terrain plat et presque toujours sec, quoique couvert d'épais feuillages. Bien que son parcours oscillât en permanence entre le nord-est et le nord-ouest, il poursuivit obstinément sa route, accumulant les kilomètres jusqu'au moment où il atteignit enfin, en milieu de matinée, le chemin de gravier qu'avait mentionné Sue.

Il partit au petit trot.

Six kilomètres plus loin, il parvint à un panneau stop marquant un carrefour avec une deux voies goudronnée. Une silhouette se dressa dans l'herbe près du panneau. Jillian. Il ne fut pas mécontent de la voir.

« J'ai failli attendre ! lança-t-elle.

— Je me suis endormi.

— Ouais, c'est ça.

— Il y a longtemps que tu es là ?

— Pas plus d'une demi-heure. Ta jambe saigne.

— Une égratignure, dit-il après avoir regardé son mollet. Essayons de trouver la marina qu'a indiquée Sue. Je ne veux plus entendre parler de marécages jusqu'à la fin de mes jours. »

39

Île aux Étourneaux, Maryland
Samedi 28 mars – 11 h 15

Rowland, assis sur sa terrasse, une couverture de laine drapée sur ses genoux, contemplait les eaux de la baie de Chesapeake. Il aimait beaucoup ce qu'avait écrit le romancier James Michener à propos de celle-ci. *« La baie est comme une belle femme : il n'existe aucune humiliation dont elle ne puisse se remettre. »*

Tellement poétique et pertinent à la fois.

La journée était nuageuse et fraîche. Malgré l'arrivée de l'équinoxe, une semaine plus tôt, aucun réchauffement n'avait accompagné le changement de saison. Il se demanda de combien de printemps au bord de l'eau il lui serait encore donné de profiter. Quelques-uns, espérait-il, car ce privilège constituait l'un des grands plaisirs de son existence.

Les portes de la terrasse s'ouvrirent, livrant passage à son majordome.

« Quelqu'un vous demande, monsieur. »

Vraiment ? Voilà qui était inhabituel. Nul ne venait le voir à moins d'y avoir été convié. Or il n'avait invité personne aujourd'hui. Et en plein week-end ? Son esprit était entièrement occupé de Jack Talley et de ce qui se passait en Europe ainsi qu'en Louisiane. Il ne souhaitait pas être dérangé.

« Faites savoir à cette personne que…

— Vous n'avez qu'à me le faire savoir vous-même, Tom », fit une voix depuis la porte.

Une voix de femme. Bien reconnaissable. Et qu'il n'avait pas envie d'entendre.

« Vous avez été priée de patienter dans l'entrée, rappela le domestique.

— Obéir aux ordres n'a jamais été mon fort. N'est-ce pas, Tom ?

— Laissez-nous », dit-il au majordome, qui disparut à l'intérieur de la maison.

Et il fit face à Stéphanie Nelle.

Un petit bout de femme d'une soixantaine d'années un peu chatouilleuse au sujet de son âge. Dans son dossier personnel du ministère de la Justice, avait-il appris, la case réservée à la date de naissance ne contenait que la mention clignotante « donnée manquante ». Ses cheveux blonds étaient semés de mèches argentées et son regard bleu pâle exprimait tout à la fois une bienveillance d'humaniste progressiste et une sévérité intransigeante d'accusateur public. Ce qui lui avait valu d'être longtemps courtisée par les deux bords de l'échiquier politique. Deux présidents avaient tenté de faire d'elle leur ministre de la Justice et elle avait décliné leurs propositions. Un garde des Sceaux avait fait des pieds et des mains pour qu'elle soit révoquée – surtout après que le FBI avait fait appel à elle pour enquêter sur lui –, mais la Maison-Blanche avait repoussé l'idée à l'époque pour ne pas déclencher une avalanche de critiques, Nelle étant réputée pour sa probité scrupuleuse.

Récemment, elle s'était attiré les foudres de l'actuel président, Warner Fox, au point qu'elle-même et sa division Magellan semblaient sur le point de passer à la trappe. Rowland, qui s'était acquis la confiance de Warner Fox des années avant que celui-ci n'accède à la magistrature suprême, avait lui-même encouragé les manœuvres visant à la déboulonner. Il ne s'était pas privé de les présenter, elle et son service, comme des anachronismes désormais superflus. Stéphanie elle-même avait créé la division Magellan au sein du ministère de la Justice et la dirigeait en personne depuis le premier jour. C'était la seule branche du renseignement américain que Rowland n'avait pas réussi à noyauter. Il n'attendait rien de cette structure, qui ne lui avait jamais été d'aucune utilité. Donc, l'arrivée surprise de Stéphanie Nelle chez lui un samedi matin ne pouvait annoncer qu'une chose.

Des Ennuis.

Avec un grand E.

« Il faut que nous parlions, déclara-t-elle. Face à face.

— Mais certainement. Asseyez-vous et dites-moi tout. »

— Je ne vous aime pas, lança-t-elle en se plantant debout devant lui. Je n'ai jamais éprouvé la moindre sympathie pour vous. Il y a en vous quelque chose de foncièrement malhonnête. Je ne doute pas que vous nourrissiez le même genre de sentiment à mon égard. D'abord parce que je n'ai jamais eu besoin de vos services ; ensuite parce que vous n'avez aucun moyen d'exercer sur moi le moindre chantage ou la moindre coercition.

— Tout le monde cache des secrets, répliqua-t-il. Il se trouve simplement que nous n'avons pas entièrement mis au jour les vôtres. Cela n'a pas été nécessaire.

— Et ce que vous avez fait avec le président Fox ? C'était nécessaire ? Parce que je sais que vous avez votre part dans les ennuis qui me sont tombés dessus.

— Vous vous les êtes attirés toute seule, remarqua-t-il avec un sourire. Sans l'aide de personne.

— Et c'est également toute seule que je me suis tirée d'affaire.

— Il est vrai que vous êtes parvenue à vous sortir de ce mauvais pas. Félicitations.

— Vous devez vous sentir plutôt tourmenté face à un tel dilemme personnel à un âge aussi avancé que le vôtre.

— J'ignorais avoir un dilemme à résoudre.

— Ne me parlez pas comme à un de vos laquais ou un de ces êtres corrompus avec du sang de navet dans les veines qui font appel à vous pour réparer leurs erreurs. Il se trouve que j'ai en ce moment même un agent sur le terrain qui est dans le collimateur de votre employé Jack Talley. »

Il garda son sang-froid et ne laissa rien paraître de son trouble. La situation venait d'empirer sérieusement. Ainsi, Luke Daniels appartenait à la division Magellan ? Talley l'ayant assuré que Daniels serait bientôt éliminé, Rowland s'était abstenu de se renseigner sur ce garçon : pas d'enquête, pas de piste susceptible de remonter jusqu'à l'île aux Étourneaux. Il avait préféré laisser le problème se régler à distance sans faire de commentaire.

Une erreur de sa part, à l'évidence.

« Benjamin Stein et Ray Simmons, reprit-elle. Morts tous les deux. L'un à votre initiative, l'autre volontairement.

— Qui sont ces gens, si je puis me permettre ?

— Des gêneurs dont vous vous êtes débarrassé.

— Quelle imagination débordante que la vôtre !

— La fiction n'est pas mon fort. Je préfère m'en tenir à la réalité.

— De quoi parlez-vous ?

— De votre décès.

— Une perspective qui paraît vous enthousiasmer.

— C'est un euphémisme.

— Pourquoi êtes-vous venue, au juste ?

— Pour vous prévenir que, cette fois, vous allez perdre. »

Continuer à faire semblant n'aurait rimé à rien maintenant que le défi était si clairement lancé.

« N'en soyez pas si sûre.

— Je n'ai aucune raison de douter. Le moment est arrivé d'en finir avec vous.

— Beaucoup ont essayé.

— C'est vrai. Mais je ne faisais pas partie du nombre. Et moi, je vous aurai.

— J'ai hâte de vous affronter.

— C'est réciproque.

— Je suis un adversaire redoutable, vous savez ?

— Moi aussi. »

Sur ces mots, elle tourna les talons et quitta la terrasse.

Resté dans son fauteuil, les jambes bien au chaud sous la couverture, il fut soudain saisi par une sensation de froid liée à un sentiment qu'il n'avait pas éprouvé depuis longtemps.

Depuis ce jour exécrable.

La peur.

Stéphanie Nelle avait fait tous les rapprochements. À ce jour, Stein et Simmons étaient morts l'un et l'autre. Parfait. Leurs petites-filles ? En vie, mais inoffensives. Luke Daniels ? Manifestement en vie, lui aussi, et actif. Quant à la maison de Simmons, elle n'était plus qu'un tas de cendres. Des éléments dignes d'intérêt y avaient-ils été découverts ? Probablement pas. Restait que cet enchaînement de péripéties avait une raison d'être : déterminer la dernière inconnue de l'équation afin de résoudre définitivement le problème. Et il ne pouvait pas se permettre de laisser quoi que ce soit l'empêcher d'atteindre ce but.

Il glissa sa main droite dans la poche de son pantalon et en sortit son téléphone.

40

Luke s'en rendait bien compte, il leur fallait trouver un endroit tranquille où ils pourraient se faire oublier, se ressaisir et tâcher enfin de comprendre dans quel bourbier ils s'étaient engagés. Comme le leur avait suggéré Sue, ils se rendirent à la marina Spencer, où ils demandèrent à voir Laird sans omettre de préciser qu'ils venaient de la part de la jeune femme. Ce dernier se montra plus que ravi de leur apporter son aide et leur offrit de quoi boire et se restaurer, avant de mettre à leur disposition une salle de repos climatisée où ils attendirent pendant que deux employés rassemblaient pour eux des vêtements propres. Ils allèrent ensuite récupérer discrètement leur Ford Bronco, garée près de chez Ken. De retour à la marina, Luke fouilla le véhicule de fond en comble pour s'assurer qu'il ne recelait pas de mouchard GPS.

Cela fait, ils prirent la route 70 en direction du nord et s'arrêtèrent à La Fayette, où ils dénichèrent un motel demeuré dans son jus depuis les années 1960. Quoi qu'il en soit du décor, l'établissement était propre, acceptait les paiements en liquide et était équipé de l'air conditionné. Ils louèrent donc une chambre donnant sur l'arrière, et Luke gara le Bronco à quelque distance de leur bâtiment.

Jillian se doucha la première, puis ce fut au tour de Luke de profiter d'un bon récurage au savon et à l'eau chaude. Quand il sortit de la salle de bains, elle se reposait sur un des lits jumeaux. Il prit son téléphone, qu'il avait pu recharger chez Simmons pendant qu'ils dînaient, la veille au soir. Malgré le séjour dans le lac, il fonctionnait toujours. Rien de surprenant d'ailleurs, les appareils fournis par la division Magellan étant tous étanches et à l'épreuve des chocs. Il vit qu'il avait reçu un message vocal de Marcia, ce qui signifiait qu'elle avait du nouveau. Avant de la rappeler toutefois, il composa le

numéro de la supérette de Hackberry et mit le haut-parleur.

« Chez Ken, bonjour, fit une voix d'homme.

— Je voudrais parler à Robbie.

— Un instant…

— Robbie à l'appareil. »

La voix de Sue.

« Quel temps fait-il par chez vous ?

— Chaud, mais pas vraiment lourd. Vous avez pu vous en sortir sans dommage, tous les deux ?

— Oui. Et vous ?

— Crusoé a besoin d'un bon bain, mais c'est tout… Par contre, je dois vous mettre au courant d'une chose, poursuivit-elle d'une voix qui se brisait. Ils ont brûlé ma maison. Il n'en reste rien. Rien du tout.

— Nous sommes vraiment désolés, Sue, dit Jillian.

— Si au moins je savais pourquoi, ça m'aiderait !

— Vous serez la première avertie quand nous aurons le fin mot de l'histoire, promit Luke.

— Ça marche. Et une dernière chose.

— Je devine. "Faites-les payer pour ce qu'ils ont fait." Soyez sans crainte, on y veillera. »

Il coupa la communication.

Ils restèrent assis en silence un moment. Le match qu'ils étaient en train de jouer n'avait décidément rien d'une rencontre amicale. Mais ce n'était pas pour déplaire à Luke. Il aimait l'affrontement.

Il appela Marcia.

« Notre patronne m'a confié que votre affaire a un statut officiel à présent, annonça celle-ci. Et qu'elle est même prioritaire.

— Content de l'entendre. Dites-moi ce que vous avez découvert.

— L'adresse e-mail avec le mot "moisson" est une impasse. Il s'agit vraiment d'une adresse unique. Un super super *"Googlewhack"*.

— Vous semblez impressionnée.

— La plupart des problèmes que j'ai à résoudre sont assez simples à côté de celui-ci.

— Assez simples pour vous, peut-être.

— Cette adresse est un véritable mystère. C'est un peu comme si elle n'existait pas. »

Le sac refermable, la fiole et la clé USB, qui n'avaient pas souffert de son plongeon sous l'eau, étaient toujours à l'abri dans sa poche.

Tous ces éléments allaient devoir être analysés, mais Marcia habitait à plusieurs centaines de kilomètres.

Il était donc seul sur ce coup-là.

« J'ai besoin d'un ordinateur portable, lui dit-il. Et aussi – et surtout – d'un endroit tranquille. Je suis en Louisiane. Une suggestion ? »

Ils quittèrent La Fayette, gagnèrent Baton Rouge, distante de quatre-vingt-dix kilomètres, et mirent le cap sur l'adresse fournie par Marcia. Cela les mena jusqu'à une petite rue ombragée que bordaient des pavillons de plain-pied des années 1950. Julie Hopkins était archiviste en chef à la Société historique paroissiale de Baton Rouge est. Selon Marcia, qui l'avait présentée comme une de ses vieilles amies les plus chères, elle avait l'esprit aussi vif que rigoureux et était tout à fait digne de confiance. Pendant le trajet, elle l'avait informé par téléphone qu'un ordinateur neuf serait à sa disposition sur place.

« Colombe connaît la chanson, avait-elle affirmé. Elle est à son bureau si tu as besoin de la joindre. Je t'envoie son numéro de portable par SMS. En outre, vous pouvez vous installer chez elle aussi longtemps que nécessaire. »

L'endroit idéal, semblait-il, pour se terrer le temps de délibérer.

« Là, sur la droite », dit Jillian en pointant son doigt.

Il se gara dans l'allée menant à la maison et coupa le moteur.

« Marcia m'a expliqué que le surnom "Colombe" date de l'époque où Julie Hopkins élevait des pigeons voyageurs avec son père. Elle adore ces oiseaux. »

Bien qu'à peu près sûr de n'avoir été ni suivi ni localisé par GPS, il se réjouissait que leur hôtesse fût absente pour la journée, car il ne tenait pas à mettre une fois de plus en péril la vie d'une tierce personne.

« J'ai le code de la porte d'entrée et le mot de passe pour le wifi. Marcia m'a assuré qu'on pouvait faire comme chez nous. »

41

Luke fut un peu déçu.

Mis à part quelques figurines dans le séjour, rien dans la maison confortable et douillette ne témoignait de la passion que vouait Julie aux pigeons. Pendant que Jillian allumait quelques lumières, il ouvrit le réfrigérateur en quête de nourriture et de boissons. Marcia ne leur avait-elle pas recommandé de faire comme chez eux ?

« Une chose est certaine, lança-t-il après avoir inspecté les clayettes, elle a un goût prononcé pour le hareng et la choucroute. Dieu seul sait pourquoi ! »

Il découvrit deux boîtes de lasagnes dans le congélateur. De quoi confectionner un excellent dîner qu'ils arroseraient avec les bières vues dans le frigo. Il alla rejoindre Jillian, qui s'était assise dans le canapé du salon.

Le temps était venu de lui en dire plus.

« J'ai mis la main sur un autre truc, annonça-t-il avant de lui montrer la fiole. C'était caché au fond de l'enveloppe en nylon enfermée dans le coffre-fort.

— Et c'est maintenant que tu m'en parles ?

— On a eu quelques problèmes annexes à gérer. »

Elle observa la clé USB à travers le plastique transparent du flacon.

« Qu'est-ce que tu en penses ?

— Talley a incendié la maison de Simmons et tout ce qui s'y trouvait a brûlé. Il n'a pas fait ça sans raison. Seulement ce machin-là a survécu, et c'est pour l'examiner qu'on est ici. Mais d'abord, on mange un morceau et on se boit une bière. »

Les lasagnes exigeaient une heure de cuisson. Pendant qu'elles mijotaient, il appela Stéphanie, à qui il avait fourni un premier rapport par téléphone quelques heures plus tôt, pour l'informer des

dernières avancées.

« J'ai rendu visite à Thomas Rowland, confia-t-elle.

— Histoire d'agiter le chiffon rouge ?

— On peut dire ça. Toujours est-il qu'il sait maintenant que nous sommes au courant de ses magouilles. »

Traduction : la pression déjà forte qu'il exerçait allait encore s'intensifier.

« Avec un peu de chance, nous ne tarderons pas à comprendre ce qui se cache derrière tout ça.

— Luke…

— Oui, d'accord. Vous serez la première au courant quand j'aurai découvert le pot aux roses. »

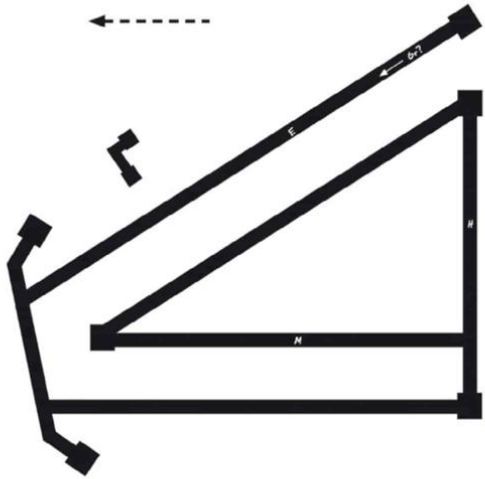
Un MacBook Air portant le cachet de la Société historique paroissiale de Baton Rouge est trônait sur la table de la cuisine. Pendant qu'ils dégustaient les lasagnes en se délectant d'une bière bien fraîche, Luke sortit de la fiole le support de stockage et le brancha sur le port USB de l'ordinateur. Ils regardèrent ce qui s'affichait sur l'écran.

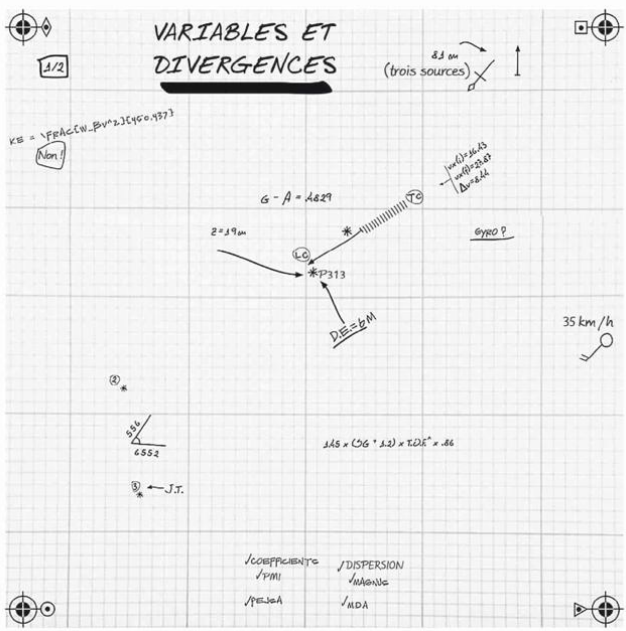
Cinq dossiers. Accessibles sans mot de passe.

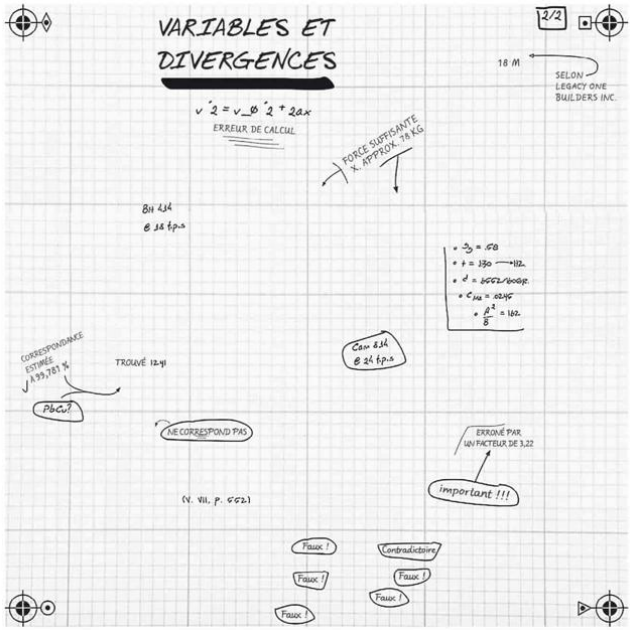
C'était tout ?

L'un des dossiers était intitulé SCHÉMAS.

Il cliqua dessus et trois images apparurent.


E
N
N


VARIABLES ET
DIVERGENCES
1/2
(trois sources)
Non !
G - A = 4829
P313
35 km/h
/COEFFICIENTS
/PMI
/FENÊTRE
/DISPERSION
/MARGINE
/MDA



« La première est identique à celle qui se trouvait dans la lampe de Benji, remarqua Jillian.

— Et les deux dernières à celles de l'enveloppe en nylon. »

Luke sélectionna un fichier nommé AUDIO. Après un silence de quelques secondes, une voix métallique se détachant sur le souffle d'une vieille bande magnétique demanda :

« Vous vous appelez ?

— Je suis le docteur Earl Rose, médecin légiste du comté de Dallas, répondit un autre homme. Et vous, vous êtes ?

— Roy Kellerman, agent spécial du Secret Service responsable de la sécurité à la Maison-Blanche. Vous avez ici le corps du président des États-Unis et nous sommes là pour le ramener à Washington.

— Ce n'est pas comme ça que ça marche. À Dallas, tout homicide donne obligatoirement lieu à une autopsie.

— Nous le ramenons avec nous.

— Non, le corps reste ici. Il existe une loi, au Texas, et nous allons l'appliquer.

— Écoutez, la situation est critique. Il s'agit d'un accident, pas d'un meurtre, on peut faire abstraction de la loi. »

Le ton s'était durci. En arrière-fond, une porte s'ouvrit en grinçant puis se referma.

« Allons-y ! » ordonna Kellerman.

Un cliquetis évoquant celui d'un brancard à roulettes qu'on déplace.

« Écartez-vous ! intima Kellerman.

— Il n'est pas question que vous emportiez ce corps !

— Soit vous nous laissez sortir, soit on vous passe dessus.

— Je ne bougerai pas. »

Une série de froissements suivie d'un crissement de semelles éraflant le sol.

« Lâchez-moi ! » cria Rose.

De nouveau le cliquetis de roulettes qui s'amenuisait en s'éloignant.

L'enregistrement arriva à son terme.

« Qu'est-ce qu'on vient d'écouter, là ? s'enquit Jillian.

— Excellente question. »

Une image commençait à prendre forme dans l'esprit de Luke. Encore vague et floue, mais gagnant en précision. Le troisième fichier, audio lui aussi, était étiqueté RÉFLEXIONS. Il l'ouvrit et ils entendirent une voix rocailleuse qu'ils supposèrent être celle de Ray Simmons.

« Eckstein a toujours le film. Je l'ai visionné. Il est dans un parfait état de conservation. Hallucinant. Rien n'a échappé à la Canon 814. Avec son obstination d'ingénieur, il a transformé le minerai brut en or fin 24 carats. Il m'informe que le manuscrit avance et qu'il apportera son lot de révélations. Son hypothèse est convaincante. Les enquêtes balistiques confirment tout. »

« Je me demande quel genre d'ingénieur peut bien être cet Eckstein, dit Luke.

— Et moi, ce qu'est ce "minerai" qu'il a transformé en "or fin" ?

— Et de quel genre d'or parle-t-on ? »

Ils reprirent leur écoute.

« David hésite encore. Il s'inquiète pour sa réputation. J'en ai de nouveau parlé avec lui et il m'a répété ce qu'il m'avait déjà dit. Il écrira le bouquin – en fait, il est déjà bien engagé dans sa rédaction –, mais il veut que ce soit nous qui nous mettions en avant. Je lui ai rendu visite plusieurs fois. Sa théorie est solide, sans faille, et concorde avec tout ce que nous avons découvert. Je l'ai poussé dans ses derniers retranchements en lui demandant si c'était d'un procès qu'il avait peur. Il m'a affirmé que non, mais qu'il craignait surtout de s'être trompé et de devenir un objet de risée

comme la foule de gens qui ont échafaudé des hypothèses avant lui. Il veut être sûr que nous sommes dans le vrai. »

« “Dans le vrai” ? À quel sujet ? » s'enquit Jillian.

Luke n'en avait aucune idée.

« Nombreux sont ceux qui ont cru détenir la vérité, en effet. Tout comme nous maintenant. Sommes-nous présomptueux ? Irréfléchis ? Trop prompts à porter un jugement ? Je ne le pense pas. Il y a si longtemps que nous gardons nos conclusions pour nous. Que nous patientons. David m'a assuré que le manuscrit est presque terminé. Le moment est donc venu d'affronter Rowland. Malheureusement, je crains de ne pas avoir la volonté ou le désir d'aller jusqu'au bout. Malgré mes efforts, je me sens faiblir chaque jour d'avantage. Ma détermination s'émousse lentement. Mon appétit de vivre aussi. J'aimerais tenir bon, être présent à vos côtés, mais je sais qu'à vous tous vous êtes de taille à faire face. »

« Ça respire la mélancolie, commenta Jillian. Je croirais entendre Benji. On dirait le mot d'adieu d'un candidat au suicide. »

Ils prêtèrent de nouveau l'oreille.

« J'ai dans l'idée de remonter le voir là-haut un de ces jours, mais je me fais quand même un peu vieux pour crapahuter à cheval dans la neige. Enfin, je vais y réfléchir. Qui sait, je finirai peut-être par gagner une partie de dames contre lui ! »

« Voilà, c'était le dernier fichier audio, dit Jillian.

— Tu as entendu ça ? “Le moment est venu d'affronter Rowland”. Il existe un lien entre ces quatre hommes. Et David Eckstein, le mystérieux ingénieur, a au moins une chose en commun de plus avec Ray et Benji. Ces trois-là ont choisi de s'installer dans des endroits isolés. Benji, dans un trou perdu en Belgique. Ray Simmons au beau milieu des marécages sans âme qui vive à des kilomètres à la ronde. Et Eckstein, apparemment, tout en haut d'une montagne.

— Pour échapper à Rowland ? »

Peut-être.

« Voyons ce que contient le quatrième fichier : COMMISSION. »

Il cliqua dessus.

42

Le déplacement du président à Dallas le 22 novembre 1963 a nécessité la mise en œuvre de nombreuses procédures opérationnelles d'usage de la part du Secret Service en complément de son travail de renseignement préparatoire. L'examen de ces procédures démontre que celles-ci ont été dans l'ensemble conçues et exécutées de façon satisfaisante par les agents concernés. Compte tenu toutefois du contexte que constituent les événements tragiques du 22 novembre 1963, certaines dérogations aux critères d'excellence exigibles, selon la Commission, en matière de sécurité présidentielle, apparaissent clairement.

Comportement des agents du Secret Service à Fort Worth le 22 novembre. Dans les toutes premières heures du 22 novembre 1963, à Fort Worth, certains membres du Secret Service accompagnant le président dans son déplacement officiel se sont rendus coupables de manquements à la discipline. Après que le président s'est retiré dans sa chambre d'hôtel, neuf agents, ayant quartier libre, sont allés au Club de la presse de Fort Worth tout proche, aux environs de minuit, dans l'espoir d'y trouver de quoi se restaurer, car ils n'avaient guère eu l'occasion de s'alimenter dans le courant de la journée. Aucune nourriture n'était disponible au Club de la presse. Les agents y sont toutefois restés pour boire une bière ou, pour plusieurs d'entre eux, un cocktail. D'après leurs déclarations sous serment, aucun d'eux n'a consommé plus de trois verres de bière ou un cocktail et demi, et d'autres personnes présentes ont affirmé qu'ils ne présentaient pas de signes d'ébriété ni ne manifestaient de comportements inappropriés. Les dépositions des fonctionnaires concernés ont été corroborées par des membres de la presse de Fort

Worth qui les accompagnaient ou les observaient, ainsi que par une enquête interne du Secret Service.

Selon ces dépositions, les agents sont demeurés au Club de la presse pour des durées variant de trente minutes à une heure et demie, et le dernier d'entre eux a quitté les lieux peu avant 2 heures du matin. Sur les neuf hommes, deux ont regagné leur chambre tandis que les sept autres se rendaient dans un établissement nommé Cellar Coffee House, décrit par certains comme un repère de beatniks et par son propriétaire comme « une salle de spectacle unique en son genre offrant en continu et toute la nuit des divertissements bon enfant et ne servant que des cafés et des jus de fruits à l'exclusion de tout alcool fort ou bière ». Rien n'indique qu'aucun des agents s'étant rendus au Cellar Coffee House y ait consommé une boisson alcoolisée. La plupart d'entre eux y sont arrivés entre 1 h 30 et 1 h 45 pour en repartir entre 2 h 45 et 3 heures. L'un des agents y est resté de 2 heures à 5 heures.

Le hall de l'hôtel et les zones contiguës aux appartements du président sont demeurés la nuit durant sous la garde de l'équipe du Secret Service affectée à la Maison-Blanche, qui était de service entre minuit et 8 heures du matin. Les agents appartenant à cette équipe ont tous été relevés au cours de la nuit afin qu'ils puissent prendre une pause d'une demi-heure. Trois des membres de cette équipe ont profité tour à tour de cette occasion pour passer un moment au Cellar Coffee House. Seul l'un d'entre eux y est demeuré une demi-heure. Aucun des trois n'a bu quoi que ce soit sur place. Selon les déclarations du chef du Secret Service, James Joseph Rowley, il est d'usage que les agents en service dans ce genre de situation ne quittent pas le bâtiment dont ils ont la garde pendant leur pause. Toutefois, a-t-il ajouté, les visites des trois hommes au Cellar Coffee House n'étaient « ni conformes ni contraires à leurs obligations de service ».

Les agents qui se sont rendus au Club de la presse ou au Cellar Coffee House (à l'exception des trois appartenant à l'équipe de nuit) devaient reprendre leur service au plus tard à 8 heures ce matin-là. Selon le programme de la journée, le président Kennedy devait prononcer une allocution à 8 h 30 devant son hôtel de Fort Worth, puis une autre au cours d'un petit déjeuner, après quoi tout le monde s'envolerait pour Dallas. À Dallas, l'un des neuf agents avait pour mission de superviser les mesures de sécurité à l'aéroport de Love

Field et quatre autres devaient assurer la protection rapprochée au Trade Mart, où le président devait s'exprimer en public. Les quatre restants faisaient partie des effectifs occupant la seconde voiture du cortège présidentiel et partageaient de ce fait une responsabilité cruciale. Trois d'entre eux étaient en position sur les marchepieds du véhicule, le quatrième étant assis à bord.

Le supérieur hiérarchique des agents qui se sont rendus au Club de la presse ou au Cellar Coffee House pendant leur quartier libre a déclaré, au cours de l'enquête interne menée par le Secret Service sur ces événements, que tous ont pris leur service à l'heure, en pleine possession de leurs moyens intellectuels et physiques et tout à fait prêts à assurer leurs tâches respectives. M. Rowley s'est dit assuré, au vu des résultats de l'investigation diligentée par ses soins, que ces hommes avaient rempli leur mission de façon entièrement satisfaisante et que leur conduite de la nuit précédente n'avait en rien affecté leur comportement après leur prise de service en les empêchant par exemple d'effectuer les gestes professionnels qui auraient été susceptibles d'éviter la tragédie. M. Rowley s'est toutefois refusé à cautionner leurs agissements au Club de la presse, en particulier du fait que ceux-ci contreviennent à une règle du Secret Service interdisant totalement la consommation d'alcool aux agents chargés d'accompagner un voyage officiel. La réglementation du Secret Service va d'ailleurs jusqu'à stipuler que « violer cette injonction ou s'en affranchir si peu que ce soit » constitue un motif de renvoi.

M. Rowley a certifié que dans des circonstances ordinaires, il aurait pris des mesures disciplinaires à l'encontre des fonctionnaires ayant clairement enfreint la règle établie en consommant des boissons alcoolisées. Il a cependant estimé que l'application de sanctions disciplinaires risquait d'être interprétée comme une preuve que ces infractions à la règle auraient pu favoriser la survenue des événements tragiques du 22 novembre. Convaincu de la fausseté d'un tel raisonnement, il lui a semblé que des mesures disciplinaires formelles constitueraient une injustice à l'égard des agents concernés et de leurs familles. Il s'est dit persuadé que ces hommes sont tous conscients de la gravité de leur faute et qu'il n'existe aucun risque de récidive de leur part.

La Commission reconnaît que la tâche des membres du Secret

Service affectés à la Maison-Blanche est éprouvante. Ils assument des heures durant une lourde charge de travail sous une pression extrême et sont contraints de se déplacer fréquemment. Il peut donc leur sembler cruel que leur temps de repos soit limité. Néanmoins, le rôle qu'ils jouent en assurant la sauvegarde du président est d'une telle importance pour le bien de la nation que l'on est en droit d'attendre d'eux le plus haut niveau d'excellence en matière de comportement individuel, de sorte que rien ne puisse les empêcher de mettre au service de leurs missions des ressources mentales et physiques de qualité et de les utiliser au maximum de leurs capacités. Le règlement du Secret Service ne vise rien d'autre que cet objectif salutaire en imposant une interdiction formelle de consommer de l'alcool aux agents accompagnant un déplacement présidentiel. Au demeurant, le comportement d'agents qui rentrent se coucher au petit matin plutôt que de profiter d'une bonne nuit de sommeil n'est pas fait lui non plus pour servir cet objectif. On ne peut exclure que ces hommes, manquant de sommeil et ayant consommé de l'alcool, même en petite quantité, se seraient peut-être montrés plus vigilants dans le cortège motorisé de Dallas s'ils avaient regagné rapidement leurs chambres à Fort Worth. Il n'existe toutefois aucune preuve qu'ils ont failli à Dallas en ne faisant pas tout ce qui était en leur pouvoir pour éviter la tragédie. Comme nous le verrons, la réaction immédiate et héroïque de certains des fonctionnaires en cause s'inscrit dans la plus honorable tradition du service de l'État.

43

Luke se posait une foule de questions.

Des contours commençaient enfin à se dessiner.

Mais sachant que la meilleure façon de s'instruire en tous domaines était de remettre l'ouvrage sur le métier, il relut le fichier intitulé COMMISSION.

Et il comprit ce qu'il avait devant les yeux.

Un extrait du célèbre rapport Warren.

Sept jours après l'assassinat, Lyndon Johnson nomma une commission de six membres placés sous la houlette du ministre de la Justice, Earl Warren, pour enquêter sur le décès de John Kennedy. Elle était constituée d'un sénateur, de trois députés, d'un ex-directeur de la CIA et d'un ex-président de la Banque mondiale. Après avoir travaillé dix mois, entendu les dépositions de cinq cent cinquante-deux témoins et collecté trois mille cent pièces à conviction, ils publièrent en septembre 1964 un rapport de huit cent quatre-vingt-huit pages concluant que Kennedy avait été tué par Lee Harvey Oswald et que ce dernier avait agi seul. L'enquête concluait également que Jack Ruby avait lui aussi agi de son propre chef en abattant Oswald deux jours plus tard. Loin de faire taire les polémiques, toutefois, le rapport s'attira les critiques comme un paratonnerre attire la foudre.

Et les controverses ne se calmèrent pas au cours des décennies suivantes.

Le téléphone de Luke sonna. Marcia.

Il ne fut pas mécontent de l'interruption.

« J'ai constitué une biographie de Ray Simmons. Tout provient d'archives ouvertes au public, mais ses années au FBI sont assez bien documentées. Tu devrais avoir ça dans ta boîte de réception à l'heure qu'il est. »

Il vérifia.

« Oui, tout est là. Vous êtes la meilleure, Marcia !

— Apprends-moi quelque chose que je ne sache pas déjà.

— Un troupeau de rhinocéros s'appelle un fracas.

— Ah bon ?

— Bonne nuit, Marcia. »

Il coupa la communication, ouvrit la pièce jointe au message de Marcia et se plongea dans la lecture de la biographie de Simmons. Entre 1959 et 1964, celui-ci travaillait à l'antenne du FBI à Dallas. Ainsi que l'avait expliqué Sue, il avait une formation de tireur d'élite et d'armurier. Il avait participé aux essais de tir ordonnés par la commission Warren sur le fusil d'Oswald. Il n'était pas fait mention de ceux effectués ultérieurement à la demande de CBS News. Mais cela se comprenait puisqu'il s'agissait là d'une initiative privée.

Il avait certaines réponses à présent.

Mais aussi de nouvelles questions.

Par exemple : qui était David Eckstein ?

Il cliqua sur le cinquième dossier de la clé USB intitulé NOTES PERSONNELLES FOURNIES À D. E.

— Sélectionné en raison de ma réputation bien établie en tant qu'armurier, expert en balistique et tireur d'élite.

— Test effectué en 1967 au Centre d'essais balistiques H. P. White du Maryland.

— H. P. plus important testeur d'armes à feu indépendant aux États-Unis à l'époque. Nombreux pas de tir intérieurs et extérieurs. Menait des tests de contrôle pour le compte de fabricants d'armes et des forces de l'ordre.

— Test effectué dans un stand de tir en sous-sol.

— Ils ont sur place un fusil identique à celui d'Oswald, équipé d'une bretelle et d'une lunette de visée 4X18 légèrement décentrée sur la gauche.

— Objet du test : déterminer la possibilité de tirer trois fois et de toucher la cible en 5,6 secondes maximum avec un fusil de cette marque et de ce type.

— Je connaissais bien cette arme. Une véritable antiquité de la Seconde Guerre mondiale. Peu maniable. Mécanisme à verrou dur à actionner. Il faut frapper la culasse un bon coup avec la paume pour introduire une cartouche dans la chambre.

— Test financé par CBS News. Mon nom avait été avancé en raison de ma participation aux tests de 1964, ordonnés par la commission Warren, où deux autres tireurs d'élite et moi devions viser une cible fixe. Des trois, moi seul avais réussi à faire feu trois fois en 5,6 secondes. Aucun de nous n'avait touché la cible plus de deux fois.

— Oswald n'avait rien d'un excellent tireur, mais il était tout de même arrivé à tirer trois fois en logeant deux balles dans sa cible. CBS News voulait voir si des spécialistes bien entraînés pouvaient en faire autant.

— Pour cela, ils recrutent onze tireurs d'élite : trois employés de H. P. White, trois flics de la police d'État du Maryland, un expert en balistique, deux tireurs sportifs, un ex-parachutiste

fraîchement revenu du Vietnam et moi. Aucun de nous n'est prévenu de l'objet de l'exercice pour éviter que nous nous entraînions à l'avance. Aucun de nous n'est rémunéré.

— Un premier test dans un stand en sous-sol. Trois tirs sur cible à quarante-cinq mètres. Éclairage calamiteux. Cibles criblées d'impacts. Impossible de savoir si on a fait mouche. On nous dit de ne pas nous en faire, que c'est seulement une brève séance d'essai et de contrôle.

— Dehors, ils ont construit une réplique de Dealey Plaza, avec une tour de dix-huit mètres pour figurer le perchoir d'Oswald. En dessous, plusieurs dizaines de mètres de rails suivant une pente légère comme celle d'Elm Street. Un petit véhicule surmonté d'une cible découpée pour évoquer une tête et le haut d'un buste roule sur les rails. En haut de la tour, une planche représente le rebord de fenêtre utilisé par Oswald pour appuyer son fusil. Un test très réaliste entièrement filmé par des caméras de télévision.

— Difficile d'enchaîner les tirs dans les quelques secondes imparties étant donné la nécessité d'éjecter manuellement chaque cartouche vide avant d'introduire la suivante de force avec un mécanisme incommode, ce qui fait perdre l'objectif de vue et oblige le tireur à le cibler de nouveau.

— Je suis le seul des onze à toucher trois fois la tête en 4,8 secondes, soit un huitième de seconde de moins qu'Oswald. Deux autres tireurs font aussi bien qu'Oswald avec deux coups au but.

— Verdict : il était donc bel et bien possible d'enchaîner des tirs précis et rapprochés avec ce fusil.

— Le test valide le rapport Warren concluant à l'acte d'un tireur unique et permet d'écarter toute autre explication.

acier ~ mythe ~ tonneau
profondeur ~ signature ~ langage
ordinateur ~ hauteur ~ artisan
produit ~ ville ~ chapeau
nouvelles ~ chocolat ~ théorie
Lancier

Si les notes s'expliquaient d'elles-mêmes – Simmons racontant son expérience –, la dernière partie ne semblait se rattacher à rien.

Luke pianota sur le clavier et trouva une version complète du rapport Warren mise en ligne. Il ouvrit le fichier permettant d'accéder à l'index des noms cités accompagnant le document, tapa R et fit défiler la liste jusqu'à ce qu'il tombe sur une entrée qui retint toute son attention.

Rowland, Thomas.

Il alla à la page indiquée et parcourut le passage où il était question de Rowland.

Incroyable !

« Thomas Rowland était un des agents présents dans le cortège présidentiel ! s'exclama-t-il à l'adresse de Jillian, qui lisait par-dessus son épaule. Il était là-bas. À Dallas. Le 22 novembre 1963. À l'arrière de la voiture qui suivait celle de Kennedy. »

Il la regarda et vit qu'elle avait fait le même rapprochement que

lui.

« Trois d'entre eux étaient en position sur les marchepieds du véhicule, le quatrième étant assis à bord », était-il écrit dans le rapport à propos des agents qui avaient veillé tard et bu de l'alcool la nuit précédant l'attentat.

Celui qui avait pris place dans le véhicule était-il Rowland ?

Luke frappa de nouveau les touches à la recherche de précisions concernant l'arme du crime.

Dieu bénisse l'internet !

De longue date fasciné par l'assassinat de Kennedy, il gardait en mémoire quelques informations concernant l'événement, mais elles étaient lacunaires. La carabine utilisée par Oswald était un modèle 91/38 anciennement en usage dans l'infanterie italienne et produit par la Manufacture royale d'armes de Terni en 1940. Son numéro de série et une estampille figurant la couronne royale et le nom de la ville de Terni avaient permis de l'identifier clairement. Il s'agissait d'un fusil médiocre issu des surplus de la Seconde Guerre mondiale et non d'une arme moderne. Il était conservé en lieu sûr dans le bâtiment des Archives nationales de College Park, dans le Maryland. La commission Warren était parvenue à la conclusion que Kennedy avait été tué par une balle unique provenant de cette carabine. Ce qui n'avait pas empêché toutes sortes de théories alternatives de fleurir par la suite : celle de « l'homme au badge » – un individu en uniforme de policier et portant un fusil qui aurait tiré depuis le tertre gazonné de la Dealey Plaza –, celle de « l'homme au parapluie » et des dizaines d'autres. Mais aucune de ces thèses, pourtant toutes examinées à la loupe tant par les autorités publiques que par des personnes privées, n'avait jamais été concluante.

Était-ce à une nième spéculation de ce genre que se livraient Benji, Ray et Eckstein ?

Quelque chose lui disait que non.

« Ce ne sont pas ses idées réactionnaires qui poussent Thomas Rowland à agir comme il le fait, observa-t-il. S'il sort du bois, c'est parce qu'il se sent directement menacé, et à court terme. Par quoi ? Je l'ignore. Mais ça le terrifie.

— Qu'est-ce qu'on fait, alors ?

— On continue. »

Jillian sourit.

« Je n’en espérais pas moins de ta part. »

44

Dimanche 29 mars – 13 h 15.

Luke, assis à côté de Jillian qui tenait le volant, passa l'intégralité de leur trajet vers l'ouest à scruter l'écran de l'ordinateur en marmonnant dans sa barbe. Colombe les avait aimablement autorisés à garder le portable contre une promesse de le restituer ou de le remplacer. Elle leur avait aussi permis de disposer de sa maison pour la nuit, choisissant de se faire elle-même héberger par une amie. Dallas n'étant heureusement pas trop éloignée de Baton Rouge, il décida, avec l'approbation de Jillian, qu'une visite sur place s'imposait.

Quand ils furent en ville, il demanda à la jeune femme de localiser le parking le plus proche, qui se trouva être un garage souterrain voisin d'un bâtiment en brique rouge affectant la forme d'un château. Le temps était clair, chaud et sec. Ils marchèrent en direction de l'ouest jusqu'à une rue ombragée par d'énormes chênes et s'arrêtèrent devant un miroir d'eau rectangulaire que ridaient les éclaboussures de trois fontaines jaillissantes alignées en son centre. Ils étaient seuls à l'exception d'un vieil homme, coiffé d'une casquette de l'équipe des Cowboys, qui donnait à manger aux oiseaux. La messe dominicale avait pris fin et la circulation était presque inexistante dans le quartier d'affaires environnant. Ils s'assirent sur un muret de pierre.

« Je suis venu ici une fois quand j'étais au lycée, dit-il. J'avais tanné mon père jusqu'à ce qu'il m'y amène. Je n'arrêtais pas de lui poser des questions et de prendre des photos, au point que les gens nous dévisageaient bizarrement. Le 22 novembre 1963, il y avait foule dans le coin. Il faisait beau et chaud pour la saison. Un peu comme aujourd'hui, mais avec un vent d'ouest-sud-ouest qui soufflait à trente-cinq kilomètres-heure. »

Ils laissèrent leurs regards errer sur Dealey Plaza.

« C'est si petit, si resserré, commenta Jillian. Un goulet d'étranglement. »

On ne pouvait mieux dire. L'endroit était parfait pour cadrer une cible, le tireur ayant tous les avantages. Oswald avait soigneusement choisi son emplacement.

« Viens, on va se rapprocher. On se représentera mieux la scène sur les lieux mêmes. »

Ils avancèrent jusqu'à l'intersection de Houston Street et de Main Street. Au coin, ils attendirent que le feu passe au rouge avant de traverser, puis de tourner à gauche pour couper à travers une pelouse triangulaire à l'herbe bien grasse. Une fois de l'autre côté, ils s'arrêtèrent au bord du trottoir.

« Ça, c'est Elm Street, indiqua Luke. Tu vois ce X blanc peint sur la chaussée ? C'est là que Kennedy a reçu la balle qui l'a tué. La municipalité veille à entretenir scrupuleusement la marque.

— Un peu exagéré, tu ne crois pas ?

— C'est un lieu chargé d'histoire. Le haut bâtiment de brique au coin de Houston Street et d'Elm Street, sur notre droite, abritait le dépôt de manuels scolaires de l'État du Texas. C'est là, au cinquième étage, à une vingtaine de mètres de hauteur, qu'Oswald s'était posté à la fenêtre de l'angle sud-est avec son fusil à verrou de fabrication italienne. Il était 12 h 29.

— Tu as l'air d'en connaître un rayon.

— J'ai lu énormément sur le sujet au fil des années. Et je suis toujours fasciné par la façon dont les choses se sont passées. »

Le cortège présidentiel roule dans Houston Street à environ vingt-cinq kilomètres par heure. Une foule dense s'entasse sur six rangs le long de la chaussée. Le cortège comprend deux véhicules. Le président Kennedy et la première dame, Jackie, voyagent sur la banquette arrière d'une Lincoln Continental dont la capote est relevée. Devant eux sont assis le gouverneur du Texas, John Connally, et son épouse Nellie. Deux agents du Secret Service occupent les places avant : Roy Kellerman côté passager et William Greer au volant. Deux policiers à moto de Dallas flanquent la limousine, James Chaney et Bobby Hargis. La deuxième voiture, une Cadillac, suit deux mètres derrière. Si l'on en croit le rapport Warren, celle-ci transporte neuf agents du Secret Service : Emory Roberts, Samuel Kinney, John Ready, Clinton Hill, William McIntyre, Paul Landis, Glen Bennett, Thomas

Rowland et George Hickey. En tournant à gauche dans Elm Street, elle perd un peu de terrain. Le conducteur accélère pour réduire l'écart et reprend rapidement sa place à la distance voulue. Les deux voitures roulent à présent dans Elm Street à environ dix-sept kilomètres par heure. Celle de Kennedy se déporte dans la voie du milieu.

Au cinquième étage du dépôt de manuels scolaires, Lee Harvey Oswald, courbé sur son fusil, l'œil rivé à la lunette de visée, observe les deux véhicules en train de virer dans Elm Street. En bas, les Kennedy saluent les curieux venus regarder le cortège en route pour le Trade Mart, où le président doit prononcer un discours. À vingt mètres de là, sur le tertre gazonné, un fabricant de vêtements, Abraham Zapruder, et sa secrétaire Marilyn Sitzman assistent eux aussi au spectacle. Zapruder est en train de filmer l'événement avec sa nouvelle caméra, une 8 mm Bell & Howell 414. Dans les instants qui vont suivre, il va emmagasiner en direct dans son appareil vingt-six secondes, soit quatre cent quatre-vingt-six vues, de l'assassinat. Zapruder se tient debout sur un bloc de béton d'un peu plus d'un mètre de haut tandis que son employée veille à ce qu'il ne tombe pas, car il est sujet au vertige.

Quand la voiture présidentielle arrive à quatre-vingts mètres du dépôt de livres, Oswald presse une première fois la détente. La balle pénètre dans le haut du dos et ressort par la gorge de Kennedy, qui porte instinctivement les mains à sa blessure. À cet instant, personne ne s'est rendu compte qu'on a tiré sur lui.

Mais Jackie sursaute. Elle a compris que son mari est en péril.

Selon le rapport Warren, après être ressorti par le cou du président, le projectile perce le dossier du siège de Connally, dont il traverse tour à tour la poitrine et le poignet pour terminer sa course dans sa cuisse droite. Cette balle sera retrouvée plus tard sur la civière du gouverneur au Parkland Memorial Hospital.

Le premier coup de feu est saisi aux abords du photogramme numéro 180 sur le film de Zapruder. Prenant conscience qu'il se passe quelque chose d'anormal, l'agent Greer, qui conduit, freine légèrement. La Lincoln ralentit. Au volant de la voiture d'escorte, l'agent Roberts agit en conséquence et freine également, mais plus fort.

La Cadillac fait une brève embardée vers l'avant.

Quelques secondes plus tard, au désormais tristement célèbre photogramme 313 du film de Zapruder, un second coup de feu éclate. Cette fois, la balle frappe Kennedy à l'arrière du crâne et lui emporte le front.

Du marchepied de la Cadillac, l'agent Clint Hill voit le départ du second tir. Il saute à terre et se précipite vers la Lincoln, où Jackie est grimpée sur la malle arrière. Certains diront plus tard qu'elle est montée sur le coffre pour aider Hill à se hisser à bord de la voiture, d'autres affirmeront qu'elle cherchait à récupérer un fragment du crâne de son mari arraché par le deuxième projectile.

Au volant, l'agent Greer a maintenant compris que le véhicule est pris pour cible. Il met les gaz, accélérant instantanément à vingt-cinq kilomètres par heure. Clint Hill sprinte et parvient à prendre pied sur le pare-chocs arrière. De là, il se jette sur Kennedy et Jackie dans l'espoir de leur servir de bouclier si la fusillade se poursuit. Le président s'est affaissé en avant sur la banquette, déjà en état de mort clinique. La robe rose de Jackie est couverte de sang.

Des spectateurs, horrifiés, paniquent et s'égaillent dans toutes les directions. La disposition des lieux faisant de Dealey Plaza une chambre d'écho, certaines personnes, pensant que les détonations proviennent du tertre gazonné, se ruent dans cette direction tandis que d'autres courent simplement se mettre à couvert. La Lincoln et la Cadillac foncent à présent vers le triple pont de chemin de fer qui enjambe le bas d'Elm Street.

Ce qui se produit ensuite reste sujet à débats.

Un troisième coup de feu retentit.

Le témoin James Tague, un vendeur de voitures qui s'est arrêté pour regarder le cortège, se trouve près d'une des culées du pont, à cent cinquante mètres de l'endroit où s'est posté Oswald. Il entend les détonations, mais les prend pour des explosions de pétards. Le troisième tir, manquant la voiture du président, ricoche contre le bord du trottoir. Un éclat de la balle blesse Tague à la joue, ce dont il ne se rendra compte qu'ultérieurement.

Tout s'est déroulé en 5,6 secondes.

À l'intérieur du dépôt de livres, Oswald laisse tomber son fusil pour dévaler les escaliers jusqu'au rez-de-chaussée et sortir rapidement.

Le cortège passe en trombe sous le viaduc d'Elm Street et roule à toute allure vers le Parkland Memorial Hospital, distant de six kilomètres et demi, où il arrive cinq minutes plus tard. Kennedy et Connally sont immédiatement transférés à l'intérieur. Médecins et infirmières urgentistes se mettent aussitôt au travail pour sauver la vie du président.

Mais il n'est plus temps.

La blessure à la tête causée par le deuxième tir est trop grave.

Kennedy est déclaré mort à 13 heures.

Luke se tut.

« Tu maîtrises vraiment ton sujet, murmura Jillian après un moment de silence.

— En fait, j'ai triché. Pendant que tu dormais cette nuit, j'ai appelé ma patronne, qui m'a mis en relation avec un spécialiste. On a échangé par e-mails, lui et moi. Je lui ai communiqué les schémas, les enregistrements audio et les notes que nous avons trouvées.

« Après l'annonce officielle du décès de Kennedy, à l'hôpital Parkland, ses restes ont été transportés sans tarder au Centre médical militaire Walter Reed de Washington à bord d'Air Force One. Le président avait de toute évidence été victime d'un assassinat. Et d'un assassinat perpétré dans le comté de Dallas, au Texas. Il aurait donc fallu procéder à une autopsie sur place, au Texas, et le service de médecine légale du comté avait compétence pour la mener. À l'époque, tuer un président ne constituait pas un crime fédéral, donc l'affaire était du ressort de la justice texane, pas du FBI. On sait pour avoir entendu la bande sonore que la salle d'examen était équipée d'un magnétophone. Rien d'inhabituel à ça : les légistes commentent et enregistrent toujours ce qu'ils font. Des agents du Secret Service ont pris en charge *manu militari* le corps de Kennedy, qui a été placé dans un cercueil, recouvert d'un drapeau américain et conduit par la route à Love Field, où il a été embarqué à bord de l'Air Force One. J'ai appris hier soir qu'une fois le cadavre dans l'appareil, les gens du Secret Service, qui craignaient de voir le médecin se présenter accompagné de policiers pour récupérer la dépouille, ont insisté pour que le décollage ait lieu aussitôt. Mais Lyndon Johnson s'y est opposé. Il tenait à être investi pendant que l'avion était au sol. Il a fallu attendre une heure et quart avant qu'un juge arrive et lui fasse prêter serment. Puis le Boeing est parti. Kennedy n'a jamais été autopsié au Texas. »

Il tendit à Jillian les deux diagrammes intitulés VARIABLES ET DIVERGENCES ainsi que le dessin qu'ils avaient déniché dans la lampe de chevet de Benji.

« Regarde les tout petits symboles géométriques, dit-il. Le carré, le triangle… Et les espèces de mires sur les diagrammes. »

Jillian fit ce qu'il suggérait.

« Les symboles sont les mêmes sur les deux feuilles, constata-t-elle. Comment est-ce que ça a pu nous échapper ?

— Surcharge informationnelle. Et puis ça fait partie de la stratégie de cloisonnement de Ray et de Benji. Faute d'avoir tous les éléments en main, les chances de déceler une structure répétitive sont minces. Le b.a.-ba en matière de renseignement. Maintenant, pose les diagrammes l'un sur l'autre et couvre-les avec le dessin de Benji, mais en le faisant pivoter de quatre-vingt-dix degrés sur la gauche. »

Elle suivit ses directives.

« À présent, place les trois pages superposées entre tes yeux et le soleil et aligne les mires sur les symboles géométriques.

— Ça alors ! s'exclama-t-elle. Mais c'est…

— Eh oui. Dealey Plaza. L'endroit même où nous sommes. »

45

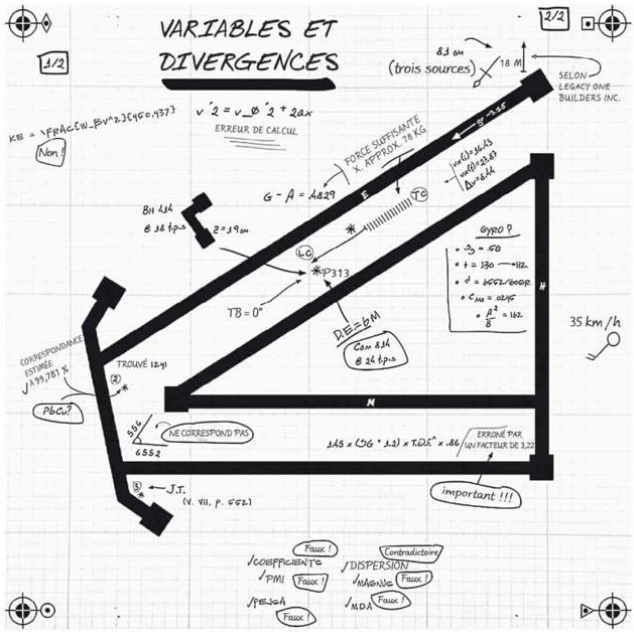
Luke pointa du doigt les dessins assemblés.

« J'ai compris pas mal de choses, cette nuit, avec l'aide du spécialiste. Un véritable puits de science. En plus, grâce à l'informatique, il a réussi à fondre nos trois images en une seule. »

Il montra à la jeune femme l'écran de son téléphone.

« Tu vois les lettres E, M et H inscrites dans les bandes noires ? Elles désignent les trois rues : Elm, Houston et Main. Et l'annotation gr – 3,15° ? C'est l'angle que forme Elm Street par rapport à l'horizontale dans sa descente vers le viaduc. Moins 3,15 degrés. C'est une donnée indispensable si l'on veut effectuer des calculs précis. Ajoute à ça les chiffres griffonnés 35 km/h, 18 m, 81, BH 414… Ils correspondent à la vitesse du vent ce jour-là, à la hauteur du perchoir d'Oswald, à la distance entre lui et le cortège et à l'emplacement de la caméra de Zapruder – une Bell & Howell modèle 414 PD Zoomatic série « Director ». Quant à l'espèce de lance barrée qu'on voit sous le 81, tu sais ce qu'elle représente.

— C'est le symbole qu'on utilise pour figurer une arme lourde. Mais ce n'est pas vraiment le dessin habituel.



— Je suis d'accord avec toi. Regarde le point accompagné d'un 3 et des lettres JT, près du pilier du pont de chemin de fer. C'est l'emplacement où James Tague a été atteint par un ricochet lors du troisième tir. Et le Z = 19, sur le tertre gazonné, montre l'endroit où se tenait Zapruder et le nombre de mètres qui le séparaient de Kennedy au moment de la fusillade. La mention P313, au milieu d'Elm Street, renvoie au photogramme 313 du film Zapruder, celui où est saisi l'instant du tir mortel. L'astérisque correspond au X peint en blanc sur la chaussée, là-bas. Comme je le disais, le spécialiste avec qui j'ai été en contact est un puits de science sur le sujet. C'est lui qui m'a expliqué tout ça.

— Donc Ray et Benji travaillaient sur une reconstitution de l'assassinat de Kennedy ?

— Ça en a tout l'air. En collaboration avec notre énigmatique David Eckstein. (Il montra de nouveau l'écran de son portable.) Il y a une annotation, là, tout près d'Elm Street : D. E. = 6M. D. E. pour David Eckstein ? Apparemment, Eckstein a lui aussi filmé la fusillade, mais avec une caméra plus performante que celle de Zapruder. Une Canon 814. On le sait grâce au fichier audio de Simmons nommé RÉFLEXIONS. J'ai vérifié. La Canon photographiait davantage d'images à la seconde que la Bell & Howell, avec une meilleure résolution, un

zoom plus puissant, et elle était pourvue d'un système de ralenti intégré.

— Dans ce cas, comment se fait-il que personne n'ait jamais entendu parler de lui ? Son film aurait fait sensation.

— D'après le type avec qui j'ai discuté hier soir, il existe depuis des décennies une légende urbaine selon laquelle quelqu'un d'autre que Zapruder aurait filmé l'assassinat et aurait disparu. La commission Warren a enquêté là-dessus. De même que le FBI et tous les théoriciens du complot possibles et imaginables. Sans résultat. Si je devais parier sur l'identité de ce témoin, je miserais gros sur notre D. E. Seulement, il y a un hic : la Canon 814 n'a été commercialisée qu'en 1967, quatre ans après les faits.

— Une sérieuse incohérence.

— En effet. Le spécialiste, hier soir, a attiré mon attention sur un autre détail du rapport Warren. Un certain James Dalton se tenait à une centaine de mètres au sud du dépôt de livres scolaires, au carrefour de Main Street et de Houston Street. Ce Dalton a témoigné avoir vu un homme portant un sac à dos s'éloigner d'Elm Street en courant vers le sud à la suite de la fusillade. Après avoir traversé Main Street, puis Commerce Street, le gars en question aurait gagné le parking d'Union Station, se serait engouffré dans une voiture rouge – une Chevrolet Corvair ou une Oldsmobile Jetfire – avant de « démarrer en trombe comme un type qui est en retard à son mariage ». Le bonhomme n'a jamais été identifié et l'info est tombée dans les oubliettes, à l'exemple des centaines du même genre menant à des impasses. Beaucoup de gens étaient venus avec des appareils photo, une flopée en fait, mais personne n'a appuyé sur le bouton au moment de l'attentat. Quant aux caméras, il n'y en avait qu'une : celle de Zapruder. Enfin… officiellement. »

Il conduisit Jillian de l'autre côté de la rue, vers le centre de la place, jusqu'à l'endroit marqué D. E. = 6 sur le schéma. La circulation était toujours aussi peu dense et il ne repéra rien ni personne de suspect.

« C'est ici que David Eckstein est censé s'être tenu », dit-il.

Il montra la croix blanche au milieu de la voie. Assez proche. Peut-être neuf mètres.

« Qu'est-ce que c'est que ces calculs, sous la position qu'occupait D. E. ? s'enquit Jillian.

— Une équation pour déterminer la dérive d'un projectile due à sa rotation en fonction de son poids et du rainurage du canon, à ce que m'a expliqué l'expert. Si l'on se fonde là-dessus, d'après lui, on arrive à des conclusions irréfutables. »

Dans un premier temps, l'homme n'avait pas très bien pris d'être réveillé au beau milieu de la nuit par un inconnu qui lui envoyait une série de schémas bizarres en lui demandant de donner un sens à ce qui n'en avait pas. Encore une hypothèse tordue sur le pourquoi et le comment de la mort de Kennedy ! On n'en finirait donc jamais avec ces théories complotistes ? Mais une heure après avoir reçu tous les éléments, le monsieur avait changé de ton.

Ce qui, en soi, signifiait quelque chose.

Luke éclaira Jillian sur les deux équations figurant dans le coin supérieur gauche. L'une permettait de calculer l'énergie cinétique d'un projectile, l'autre sa vitesse initiale. Tout en bas du schéma était griffonnée une liste de mots. *Magnus. MOA. Dispersion. PMI. Pejsa*. Des termes de balistiques tous accompagnés de la mention *faux*.

« Maintenant, concentrez-vous sur Elm Street, là où l'assassinat a eu lieu, dit l'expert. *Les points noirs numérotés 1 et 2 représentent les impacts sur le corps de Kennedy. Le premier en haut du dos, le second à la tête. À droite du premier point, vous avez trois autres équations. Elles permettent de déterminer la vitesse à laquelle roulait le cortège avant l'attaque et son accélération après qu'Oswald a ouvert le feu.*

— On peut dire que vous maîtrisez votre sujet.

— Ça fait des décennies que je l'étudie. Au FBI, je suis la référence sur l'assassinat de Kennedy. Il ne se passe pratiquement pas une année sans qu'émerge une nouvelle théorie fumeuse et c'est moi qui les évalue toutes. On le sait peu, mais l'enquête n'est toujours pas close à ce jour. »

Une chose que Luke ignorait.

« Et c'est là que c'est devenu vraiment intéressant », commenta-t-il à l'adresse de Jillian.

« Ce schéma est fascinant, continua l'expert. *Il est l'œuvre de gens qui n'ont pas fait n'importe quoi. Regardez la formule qui commence par G, juste au-dessus d'Elm Street. Elle mesure la décélération et la gravité. Elle illustre ce qui se passe au moment où la voiture qui escorte celle de Kennedy freine brutalement et permet d'évaluer les effets de la manœuvre sur les occupants. Maintenant, suivez la rue jusqu'à l'endroit où il est écrit TB = 0°. Cela signifie trajectoire de la balle zéro degré. Ce qui implique*

que le tireur se trouve au même niveau que sa cible. À présent, continuez jusqu'à l'emplacement où est tracé un angle, près du viaduc. Vous y êtes ? À cet endroit-là aussi, il y a une erreur de calcul.

— Comment le savez-vous ?

— Parce que le ou les auteurs de cette représentation en avaient la preuve physique.

— Laquelle ?

— À cheval sur l'angle, on voit deux nombres : 6552 et 556. Si on met des virgules où il faut et qu'on ajoute un signe de multiplication, on obtient 6,5 x 52 et 5,56. C'est-à-dire, respectivement, le calibre du fusil Carcano d'Oswald et celui des projectiles que l'on utilise avec un Colt AR-15. Au-dessus du nombre 556, il y a un astérisque noir et un 2. C'est là qu'un fragment de la balle fatale a fini sa course. À gauche de l'astérisque, on lit PbCu. Ce sont les symboles chimiques pour le plomb et le cuivre, les éléments de base des munitions tirées par les AR-15. Maintenant, suivez-moi attentivement. Retournez à l'astérisque au milieu d'Elm Street. C'est le point d'origine du second tir, celui qui a emporté le haut du crâne de Kennedy. Si on en croit ce schéma, ce tir-là ne provenait pas du dépôt de livres, mais d'un endroit situé au niveau du sol… De la voiture d'escorte du Secret Service. »

Jillian le dévisagea quand il eut fini de lui rapporter les propos de l'expert. Et il vit qu'elle avait compris.

« Ça veut dire que Kennedy a peut-être été tué par un des hommes qui voyageaient dans la voiture d'escorte. »

46

Luke s'entendit énoncer la conclusion qu'il avait déjà tirée de sa conversation avec l'expert. Bien entendu, il n'avait rien communiqué à son interlocuteur concernant les événements en cours. Stéphanie et lui-même avaient en effet décidé de garder provisoirement les détails pour eux, se méfiant de l'influence de Rowland au sein de l'administration et vraisemblablement au sein du FBI lui-même.

« Le cortège de Kennedy tourne pour prendre Elm Street, dit-il en pointant son doigt. Quelques secondes plus tard, Oswald tire une première fois. Sa balle atteint le président en haut du dos. La voiture de tête freine. Le véhicule d'escorte en fait autant, mais plus brutalement. Ce détail figure dans le rapport Warren. La décélération propulse vers l'avant les passagers de la seconde voiture – dont un agent armé du Secret Service. L'épisode est très bref, mais cela suffit. L'agent en question, accroupi sur le siège arrière parce qu'il est le seul à porter un fusil, perd l'équilibre. Le canon de son arme s'abaisse, s'aligne sur la limousine de Kennedy, un coup part accidentellement et la balle atteint Kennedy derrière la tête. »

Luke mimait l'action, s'efforçant de revivre en esprit ce qui s'était produit à l'époque. Il attira l'attention de Jillian sur la rue.

« À peu près au même instant, Oswald tire sa deuxième balle, mais il manque son coup. À ce moment-là, l'agent Clint Hill, qui a sauté de son marchepied, court vers la Lincoln de Kennedy en pleine accélération. Oswald actionne la culasse de son arme, fait feu pour la troisième et dernière fois et rate encore sa cible. Le projectile, dont la trajectoire est descendante, frappe le bord du trottoir près de la culée du pont et érafle la joue de James Tague. Oswald essaye de tirer une quatrième balle, mais il est trop tard. Le cortège a disparu sous le viaduc, là-bas.

— Et comment s'appelait-il, l'agent qui tenait le fusil ? » s'enquit Jillian.

« Revenez au diagramme, dit l'expert. *Et regardez ce qui figure à côté de la formule permettant de calculer la décélération. »*

— Force suffisante. X. Approx. 78 kg, déchiffra Luke.

— En clair, ça signifie que le coup de frein a été assez brutal pour faire basculer vers l'avant un homme de soixante-dix-huit kilos.

— Quels agents se trouvaient dans cette voiture d'escorte, au juste ? Et lequel d'entre eux avait le fusil en main ?

— John Ready était debout sur le marchepied côté passager, juste en face de Clint Hill. Il est parfaitement visible sur les photogrammes au moment où la limousine se dirige vers le viaduc. Quant à Hill, on sait exactement ce qu'il faisait. Emory Roberts était assis à l'avant et on ne le voit bouger à aucun moment. Plusieurs photos montrent les agents Kinney et Landis rivés à leurs places. Même chose pour Bennett et McIntyre, les assistants du président. Celui qui portait le fusil était donc soit Hickey…

— Soit le neuvième homme.

— Exactement. »

« Thomas Rowland, dit Luke, répondant à la question de Jillian.

— Mais les autres agents présents dans la voiture auraient dû se rendre compte que ce fusil avait tiré, non ?

— J'ai interrogé l'expert là-dessus, moi aussi. Selon lui, le coup de feu aurait très bien pu passer inaperçu. Il est possible que le troisième tir d'Oswald et celui de l'AR-15 se soient chevauchés. Une balle d'AR-15 aurait couvert la distance séparant les deux voitures en un dixième du temps qu'il faut pour cligner de l'œil. Les conditions acoustiques ont pu déformer les détonations. D'autre part, l'éclair du tir du fusil aurait été invisible en plein jour et dans le chaos qui régnait, tous les bruits se seraient confondus dans une bouillie sonore. Bien sûr, il n'est pas exclu que tous ces fonctionnaires aient été au courant et qu'ils aient reçu l'ordre de se taire. Tu imagines les retombées si le bruit s'était répandu que le Secret Service avait accidentellement tué le président ? J'ai appris hier soir que seuls trois des agents présents ont été appelés à déposer devant la commission Warren : Kellerman et Greer, qui étaient dans la Lincoln, et Hill, de la voiture d'escorte. Personne d'autre n'a eu à témoigner sous serment. »

Un fait de nature à éveiller les soupçons, ou un exemple supplémentaire du travail bâclé de la commission. L'expert avait énuméré toute une liste de points sur lesquels la commission avait négligé d'enquêter à fond. Y avait-il eu une tentative de dissimulation ? Un trop grand empressement à conclure que la blessure fatale était due à une seule balle tirée par un seul assassin ? Au cours des soixante dernières années, le rapport Warren avait été si souvent disséqué et remodelé qu'il ressemblait au monstre de Frankenstein : un objet obscène situé quelque part entre le mort et le vivant. Mais le diagramme n'était pas tout.

Il y avait aussi l'enregistrement audio qu'avait préservé Simmons.

Il s'agit d'un accident, pas d'un meurtre, on peut faire abstraction de la loi.

Des mots étranges dans la bouche de l'agent Kellerman, du Secret Service.

Stress dû aux circonstances ? Lapsus ? Ou mensonge délibéré pour justifier l'enlèvement du corps ?

Luke parcourut Dealey Plaza du regard.

La circulation s'intensifiait, Dallas prenant son rythme du dimanche matin. Personne n'était en train de leur tirer dessus, personne n'était à leurs trousses, pourtant le danger rôdait. Ils n'avaient pas du tout échappé au radar de Thomas Rowland. Et qu'en était-il de Talley ? L'ex-commando Delta avait-il réellement opéré un changement de vitesse mental ? *Cible debout, cible à terre*. C'est de cette façon binaire que raisonnaient les agents efficaces. Mais de quel côté Talley se situait-il ? S'il avait abattu Persik et ses hommes avant de les libérer, Jillian et lui, cela ne l'avait pas empêché ensuite de les poursuivre dans les bayous et d'incendier la maison de Ray Simmons. Que signifiait ce micmac ?

Maintenant que Luke avait oralisé le scénario qui lui titillait l'esprit depuis des heures, les images et les sons du 22 novembre 1963 lui revenaient en boucle. Il revoyait dans ses moindres détails le photogramme 313 du film de Zapruder montrant la tête de Kennedy brusquement rejetée en arrière, Jackie dans sa robe rose, les éclaboussures de sang et de cervelle…

L'horreur.

Y avait-il eu deux coups de feu ? Trois ? Quatre ?

Un fusil ? Ou deux ?

Il ne pouvait tout simplement pas laisser ces questions sans réponse.

En aucun cas.

On peut merder. Même échouer. Mais jamais, au grand jamais, on ne renonce.

Les paroles de son sergent instructeur lors de son premier jour au centre d'entraînement des Rangers.

Les maigres éléments de preuve qu'ils avaient pu rassembler jusque-là ne leur avaient pas permis de bâtir autre chose qu'un scénario largement fondé sur des présomptions. Une théorie. Pas le genre de dossier qu'on balance sur le bureau d'un procureur fédéral accompagné d'un Post-it recommandant d'intenter une action. Il se pouvait même qu'une affaire de ce type ne soit pas du tout du ressort de la division Magellan. Qu'elle constitue un trou noir sans sortie possible. Un trou noir qui avait déjà englouti Ray Simmons et Benjamin Stein.

Il se força à revenir à la réalité.

Un pied devant l'autre, un pas à la fois.

Encore un conseil avisé.

« Il nous reste un coup à jouer, dit-il.

— Je sais, répondit Jillian. On se met à la recherche de David Eckstein. »

47

Rowland n'avait jamais été porté sur la religion. Pas de pasteurs ni de curés pour lui. Pas plus que d'églises, de mosquées ou de synagogues. À ses yeux, le dimanche avait toujours été un jour ouvrable comme un autre, sans spécificité notable. Pas même un jour de repos.

Et il avait l'esprit particulièrement occupé, aujourd'hui. Car il se passait beaucoup de choses.

Mais au moins, il contrôlait la situation.

Au cours des mois précédant l'élimination de Benjamin Stein, Rowland n'avait reçu que quelques e-mails qui lui réclamaient tous la même chose. Se gardant de répondre, il avait attendu le moment propice pour faire taire Stein définitivement. Quant à Ray Simmons, il avait eu le bon goût de régler lui-même son propre sort. Le premier courriel avait constitué un choc pour Rowland. Il y avait si longtemps que le sujet n'avait pas été remis sur la table. Si longtemps que la commission Warren avait soumis son rapport, dont trois enquêtes publiques ultérieures avaient confirmé la conclusion selon laquelle deux balles avaient atteint Kennedy *par-derrière*. Mais la commission spéciale de la Chambre chargée de mener des investigations sur les assassinats de Kennedy et de Martin Luther King en 1978 et 1979 avait soutenu mordicus qu'Oswald avait *vraisemblablement* abattu le président *dans le cadre d'une conspiration*.

Ce qui ne voulait pas dire grand-chose.

En se basant sur des preuves plus que discutables, cette commission avait déduit qu'Oswald était l'auteur des tirs numéro un, deux et quatre, mais qu'un troisième projectile provenant d'un point haut situé devant Kennedy et sur sa droite – le fameux tertre gazonné – avait été tiré par un complice non identifié qui avait manqué sa

cible. Tout reposait sur l'examen récent d'indices acoustiques prétendument nouveaux. Personne n'avait pris au sérieux cette conclusion appuyée sur des paramètres aussi peu fiables, mais Rowland l'avait accueillie comme une bénédiction dans la mesure où elle détournait l'attention sur de mystérieux intervenants inconnus et sur ce tertre gazonné devenu synonyme de *« va savoir »* dans le langage courant.

Enfin quoi ! Toute cette histoire aurait dû être oubliée depuis longtemps !

Sauf que ce n'était pas le cas.

On y revenait sans cesse.

Cher monsieur Rowland,

Nous sommes en train d'écrire un livre sur la mort du président John F. Kennedy. Notre théorie est que la balle qui a atteint le président à la tête n'a pas été tirée par Lee Harvey Oswald. Nous avons acquis la certitude qu'elle provenait du fusil AR-15 dont disposait le Secret Service à bord de la voiture d'escorte. Nous pensons que c'est vous qui avez actionné accidentellement la détente en perdant l'équilibre au moment où vous leviez l'arme pour répliquer aux tirs d'Oswald.

Notre thèse repose sur un examen méthodique des données existantes, qu'elles soient de nature balistique, médicale ou autre. Elle a pour prémisse notre conviction que l'action du projectile à l'intérieur de la boîte crânienne du président s'apparente bien plus à celle d'une balle tirée par un AR-15 qu'à celle d'une munition provenant d'un Mannlicher-Carcano du type de celui qui a été utilisé par Oswald, et elle s'appuie sur une analyse de la trajectoire de ladite balle ainsi que sur nombre de facteurs annexes.

Je tiens à souligner que notre propos n'est en aucun cas de vous mettre en accusation. Ce tir n'a été qu'un accident funeste et il est tout à fait possible que le président Kennedy ait été tué par une des balles d'Oswald, même si celle-ci ne l'a pas touché à la tête.

Il est important que vous échangiez avec nous sur ce sujet. Nous comprenons que vous ayez gardé le silence par le passé, pour des raisons évidentes. Nous serions heureux de prendre toutes les dispositions nécessaires, à nos frais, pour une entrevue avec vous. Cet entretien serait enregistré et nous vous fournirions une copie de la bande.

Toute information que vous seriez désireux de nous communiquer sous une forme ou une autre pour corroborer ou invalider notre thèse serait la bienvenue. Soyez assuré que nous apporterons la plus grande attention à toute déclaration que vous pourriez nous adresser.

Si l'assassinat du président John F. Kennedy n'a jamais été un sujet réjouissant, le vif intérêt qu'il suscite ne s'est jamais démenti. Un intérêt alimenté par la publication d'innombrables écrits, sans parler des divers films et émissions télévisées dont il a pu faire l'objet. Le monde continue d'être agité par un foisonnement de théories complotistes concernant cet événement. Nous avons rédigé un ouvrage qui contribuera peut-être à faire enfin la lumière sur ce qui s'est passé à Dallas et à mettre un terme à cette litanie d'accusations mensongères et de rumeurs

conspirationnistes. Vos actions constituant une partie intégrante de notre thèse, nous nous sentirions gênés de la publier sans avoir accompli tout notre possible pour entendre ce que vous avez à en dire. Vous pouvez me joindre directement à l'adresse électronique ci-dessus.

Le message, envoyé à son bureau quelques semaines plus tôt par Stein et Simmons, avait été transféré à son domicile par un de ses assistants.

La multiplication des théories complotistes l'aidait depuis des décennies à rester dans l'ombre comme il le voulait. Cela allait du tireur embusqué derrière la palissade au sommet du tertre gazonné jusqu'à l'homme au parapluie en trench-coat noir qui aurait tué Kennedy avec un pistolet « spécial espions » en passant par l'acte d'exilés cubains souhaitant faire payer au locataire de la Maison-Blanche le fiasco de la baie des Cochons. Il y avait aussi la piste de la mafia, qui aurait abattu John en représailles d'une trahison commise par son père, Joseph Kennedy, ou sur l'ordre d'un parrain quelconque désireux de garder Marilyn Monroe pour lui seul. Et celle de Lyndon Johnson, qui aurait commandité l'assassinat parce qu'il convoitait la présidence.

Au choix.

Mais les gens qui fouillaient dans le passé couraient un risque. Celui de tomber sur des fantômes peu désireux d'être dérangés.

Des fantômes dans son genre.

Il avait confié à des enquêteurs privés le soin de se renseigner sur Benjamin Stein et Ray Simmons plutôt que d'avoir recours à ses propres agents, dont il préférait éviter de susciter la curiosité. Il était en effet important pour lui de demeurer aux yeux de ces derniers l'incarnation de l'autorité tranquille et lointaine. Il avait envisagé d'essayer de raisonner Simmons et Stein. Ou d'acheter leur silence. Ou encore de les menacer d'un procès. Mais ces deux-là avaient manifestement opté pour l'affrontement direct, même s'ils n'avaient pas lésiné sur la couche d'édulcorant pour lui faire avaler la pilule. Et ils avaient choisi cette voie parce qu'ils disposaient de preuves solides. Dans un face-à-face, ils lui poseraient des questions dont ils connaissaient déjà les réponses.

Ce qui n'était jamais une bonne chose.

Heureusement, il possédait un atout : l'intime conviction qui conduisait les gens persuadés d'être maîtres de la situation à penser

que tout jouait en leur faveur et que tout finirait bien.

Maintenant, Stein et Simmons avaient disparu et la maison de Simmons n'était plus qu'un tas de cendres. Il ignorait encore si Daniels et Jillian Stein avaient été tués, mais Talley avait assuré qu'ils le seraient. La tension était en train de retomber. Enfin. Il ne resterait bientôt plus rien ni personne à trouver pour Stéphanie Nelle.

Sauf David Eckstein.

Mais patience.

Ce problème-là aussi serait derrière lui sous peu.

48

Luke, suivi de Jillian, poussa la porte de l'hôtel Adolphus, un établissement emblématique du centre de Dallas. Par miracle, il y avait une chambre libre. De luxe, avec surmatelas en peluche, bureau surdimensionné et, surtout, accès à Internet à haut débit. Un somptueux décor cuir et bois ainsi qu'une salle de bains aux allures de spa, carrelée de marbre avec « ciel de pluie » promettaient quelques heures de repos et de confort bienvenues. Après avoir pris chacun une bonne douche, ils passèrent les peignoirs aux couleurs de l'hôtel puis commandèrent au service de chambre un déjeuner tardif – ou un dîner anticipé, selon la référence horaire.

« Je conçois que cette affaire soit la tienne, maintenant, dit Jillian. Mais j'ai mes propres raisons de vouloir la peau de Rowland.

— Je peux le comprendre.

— Il ne t'aura pas échappé qu'on n'a pas grand-chose sur cet Eckstein, si ce n'est qu'il était peut-être sur place ce jour-là, qu'il a peut-être filmé la scène et qu'il habite peut-être quelque part à la montagne.

— Dans un endroit où il neige beaucoup, ajouta Luke.

— On ne sait même pas s'il est aux États-Unis.

— Si. Là ou au Canada.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ? »

Il alluma l'ordinateur, inséra la clé USB et relut ce que Ray Simmons avait écrit. *J'ai dans l'idée de remonter le voir là-haut un de ces jours, mais je me fais quand même un peu vieux pour crapahuter à cheval dans la neige.*

« Ce n'est pas le genre de vocabulaire qu'on utilise pour parler d'un pays étranger. Sauf peut-être le Canada, mais j'en doute. Pour Ray, *là-haut* désignait tout ce qui se trouve au nord de la Louisiane.

— Je veux bien, mais ça ne nous avance pas à grand-chose. Ray savait à l'évidence où se rendre, seulement l'adresse n'est notée nulle part sur les papiers qu'on a découverts. »

Quelques coups frappés à la porte annoncèrent l'arrivée de leur repas.

Après avoir dégusté ce qu'on avait préparé à leur intention, ils convinrent tous les deux qu'un peu de sommeil ne serait pas de trop. Surtout pour lui, qui avait passé presque toute la nuit précédente à discuter avec l'expert. Ce dernier, après s'être avoué *« intrigué au possible »* par les découvertes de Luke, avait déclaré se tenir à sa disposition dans l'attente de nouvelles informations.

Luke se réveilla et regarda aussitôt l'heure.

20 h 45.

Il avait dormi près de trois heures.

Jillian, déjà debout, était plantée devant l'ordinateur.

« J'étais en train de regarder ces trucs incompréhensibles que Simmons a écrits à la fin de ses notes », dit-elle.

Il se remémora les lignes en question.

acier ~ mythe ~ tonneau
profondeur ~ signature ~ langage
ordinateur ~ hauteur ~ artisan
produit ~ ville ~ chapeau
nouvelles ~ chocolat ~ théorie
Lancier

« Ça ressemble aux adresses e-mail, remarqua-t-il. Les mots sont séparés par des tildes.

— Ah, parce que tu sais que ces signes s'appellent des tildes ? Décidément, tu m'impressionnes.

— Je ne suis quand même pas totalement ignare. »

Elle sourit.

« Oui, ces fameuses adresses avec ~soleil~fleuve… reprit-elle. On a supposé que Ray et Benji s'en servaient comme d'un système codé pour entrer en contact entre eux. Ça implique que l'un des deux a dû le concevoir, ce code. Comme j'ai accès au compte iCloud de Benji, j'ai vérifié. Il était abonné à une appli appelée Find3Points qui appartient à une société spécialisée dans les investigations géotechniques par

satellite. Si j'ai bien compris, Find3Points était une espèce de blague, un truc que ses inventeurs ont essayé pour rigoler. Ça consiste à diviser la surface terrestre en carrés de 1,5 mètre de côté à chacun desquels est attribué de façon aléatoire un identifiant de trois mots séparés par un tilde. Par exemple, cette chambre pourrait être étiquetée POISSON~ÉGLISE~ÉDITEUR.

— Comme dans les adresses e-mail.

— Voilà. J'ignore si Simmons était abonné lui aussi, mais s'il a écrit ces cinq lignes de mots séparés par des tildes, ça ne peut pas être fortuit.

— Alors permets-moi de te poser la question à soixante-quatre mille dollars : aurais-tu par hasard fait interpréter ces cinq lignes par l'appli ?

— Je l'ai fait il y a une demi-heure.

— Et ça a donné quoi ?

— Cinq points situés dans un rayon de moins de cinq kilomètres les uns des autres dans le nord-ouest du Wyoming. Un coin isolé de tout.

— L'endroit idéal, quoi.

— Si on partait pour là-bas dans la matinée ? suggéra Jillian en se tournant vers lui. Vu tes relations, j'imagine que tu sauras nous dégoter un moyen d'arriver sur place sans traîner.

— Je vais voir ce que je peux faire.

— Ce David Eckstein sera peut-être en mesure de combler les trous. J'aimerais quand même bien comprendre ce qui a nécessité que Benji meure. »

Ils étaient toujours vêtus des peignoirs en tissu-éponge de l'hôtel. Luke avait le ventre plein, il se sentait raisonnablement reposé après son somme et leur prochaine étape semblait programmée.

Que demander de plus ?

Surtout quand ils ne pouvaient pas espérer mieux.

« J'ai aussi remarqué un autre truc étonnant… » dit-elle.

Il ouvrit grand les oreilles.

« D'où sort le bon petit boy-scout ? »

Il la dévisagea, perplexe.

« Le Ranger que j'ai connu à Hawaï m'aurait déjà fait des propositions inconvenantes. Mais le nouveau Luke Daniels revu et corrigé ? Un parfait gentleman ! Un ermite au fond de sa grotte !

— Mais enfin, tu viens de perdre ton grand-père.

— C'est vrai. Et je suis sensible à ta retenue… (Elle lui adressa un sourire en coin.) Mais il y a des limites à tout. »

Il se demanda s'ils avaient l'un comme l'autre la disponibilité d'esprit requise pour se risquer dans cette direction, vu les circonstances. Plus tard, peut-être, quand toute cette histoire serait derrière eux ? Mais d'un autre côté, il n'avait jamais été homme à tourner le dos à une occasion qui se présentait. À quoi bon se priver ?

Et puis ils étaient tous les deux majeurs et vaccinés.

Aussi lui sourit-il en retour avant de demander :

« Qu'avais-tu en tête, au juste ? »

49

Cody, Wyoming
Lundi 30 mars – 10 h 15

Luke, prévoyant, boutonna sa doudoune, car le vent du nord semblait souffler fort. Ils attaquaient la dernière étape de leur voyage de près de trois mille kilomètres vers le nord-ouest. Stéphanie avait de nouveau mis à leur disposition un jet du ministère de la Justice pour le vol au départ de Dallas, et un pick-up Ford F-150 les attendait à l'atterrissage. S'ils étaient à peu près certains que la zone localisée grâce au quadrillage de Find3Points était la bonne, les images de Google Earth correspondant aux cinq carrés concernés ne montraient rien d'autre que des pics déchiquetés, d'épaisses forêts de pins et des vallées glaciaires profondément encaissées. Une recherche internet sur la présence d'un David Eckstein dans la région n'avait donné aucun résultat. Ils n'avaient rien trouvé non plus dans les registres fonciers du coin, tous disponibles en ligne.

À se demander s'ils ne s'étaient pas lancés dans une chasse au dahu. Ce n'était sûrement pas sans raison que Ray Simmons avait laissé derrière lui tous ces points de repère qu'il aurait aussi bien pu emporter dans la tombe, mais, si ces derniers cadraient bien avec le modèle Find3Points de trois mots séparés par des tildes et renvoyaient à un secteur désertique et montagneux ressemblant à ce qu'évoquait Ray dans ses notes, des milliers d'autres lieux pouvaient répondre à ces critères. Malheureusement, ces maigres indices étaient tout ce dont ils disposaient, et mieux valait avancer sur une fausse piste qu'attendre en se tournant les pouces de se faire cueillir par Talley.

À Cody, ils avaient fait halte dans un magasin d'articles de sport où ils avaient acheté sacs de couchage et tente, chaussures de

randonnée, anoraks, sacs à dos, vêtements et sous-vêtements chauds, rations de survie lyophilisées, lampes frontales, couteaux, hachettes, boussoles et cartes, torches électriques, ainsi qu'un réchaud de bivouac et de quoi allumer un feu, un navigateur GPS, une trousse de premiers secours, sans oublier des munitions de rechange pour les Beretta.

De quoi voir venir.

La seule chose que ce magasin n'avait pas pu leur fournir était une solution à leur plus gros défi : comment se rendre sur place. Si la route 14, unique voie goudronnée et fiable dans cette partie du Wyoming, permettait d'accéder au parc national de Yellowstone, la zone où ils allaient était dépourvue de la moindre piste en terre sur près de huit mille kilomètres carrés.

Il leur fallait des chevaux.

Selon le gérant du magasin, le mieux à même de leur en procurer était un rancher shoshone nommé Hedow qui vivait près de Wapiti, un hameau de cent soixante-cinq âmes qui possédait un bureau de poste et la plus ancienne maison forestière des États-Unis. Après ça, plus la moindre trace de civilisation entre la route 14 et la 26, cent vingt kilomètres au sud.

« Il commence à neiger, dit Jillian, qui scrutait le paysage à travers le pare-brise du 4 × 4.

— Et ça tombe dru, en plus. Certains sommets du coin culminent à trois mille cinq cents mètres. Ils restent blancs presque toute l'année. »

Il faisait moins cinq degrés quand ils avaient quitté Cody. L'air qui filtrait maintenant à travers le système d'aération défaillant du F-150 leur semblait bien plus froid que ça. L'ordinateur portable, la clé USB et les divers papiers étaient bien à l'abri dans un sac à dos imperméable posé sur la banquette arrière.

Le téléphone de Luke, que Jillian tenait, émit un signal.

« On arrive à l'adresse que tu as enregistrée, annonça-t-elle. Je n'en reviens pas qu'on ait encore du réseau.

— Profitons-en tant que ça dure.

— Tourne à droite, là. »

Il quitta la route pour s'engager sur une piste qui les mena, au bout de six cents mètres, à une pâture adossée à des collines brunes au milieu de laquelle se dressait une cabane en rondins tout en longueur. Sur le seuil de celle-ci se tenait un géant barbu vêtu d'une parka rouge

et d'un bonnet orange vif comme en portent les chasseurs. Luke arrêta le 4 × 4 et coupa le moteur.

Ils sortirent du véhicule.

« Vous êtes Luke et Jillian ? » demanda l'homme d'une voix forte.

Le gérant du magasin de Cody leur avait promis de prévenir Hedow de leur venue.

« C'est bien nous, acquiesça Luke en lui tendant la main.

— J'ai été étonné d'avoir un coup de fil d'Owen. C'est un peu tôt dans la saison pour camper en montagne. Vous êtes bien conscients des risques, tous les deux ? C'est qu'il y a pas mal d'ours, là-haut.

— On leur fichera la paix, assura Luke.

— Vous avez l'expérience de ce genre de truc ?

— Lui, il était dans les Rangers, intervint Jillian. Moi, dans les Marines.

— Pas vraiment des cavaliers, quoi… Vous allez loin ?

— Vingt-cinq à trente kilomètres, plein sud.

— Sans vouloir vous vexer, ça me chagrinerait de perdre une paire de bonnes montures parce que…

— Parce que deux crétins qui n'ont pas leur place ici seraient tombés d'une falaise ? compléta Luke.

— Ce n'est pas moi qui l'ai dit. Je vous le répète, je ne voudrais pas vous vexer.

— Vous ne nous vexez pas. Je comprends votre problème. »

Si les seules difficultés en vue avaient été la météo et le terrain accidenté, il n'aurait eu aucun scrupule à promettre de ramener les chevaux sains et saufs, mais il n'avait pas la moindre idée de ce qui les attendait. Ce n'était pas parce que Talley et ses hommes ne s'étaient pas manifestés depuis la Louisiane qu'ils devaient se croire tirés d'affaire.

« Je vais vous donner un numéro de téléphone, reprit-il. Si nous ne ramenons pas les bêtes, appelez-le et la dame qui répondra vous indemnisera. »

Bien sûr, s'ils ne revenaient pas, ça signifierait sans doute qu'ils étaient morts, une éventualité qu'il préférait ne pas envisager.

« C'est qui, cette dame ?

— Elle travaille pour le ministère de la Justice, comme moi.

— Vous êtes une espèce d'agent secret, c'est ça ?

— En gros.

— En mission officielle ? »

Luke acquiesça.

Hedow les considéra un moment, semblant peser le pour et le contre.

« Ça marche », déclara-t-il enfin.

Le marché conclu, il les mena derrière la maison jusqu'à une grange qui abritait une demi-douzaine de chevaux installés dans des box individuels. En voyant Hedow, tous commencèrent à hennir en secouant la tête.

« Vous avez des groupies, on dirait, commenta Jillian.

— On est seuls ici, eux et moi. Ce sont de bons compagnons. Vous voulez choisir, ou vous me laissez faire ?

— On s'en remet à vous. »

Hedow sélectionna deux juments alezanes répondant aux noms de Peggy et Jacinthe-des-bois.

« Jacinthe-des-bois, répéta Jillian. Comme c'est mignon ! Elle est faite pour toi, Luke, pas de doute. »

Il caressa le toupet de l'animal.

« Et si je l'appelle simplement Jacinthe ? demanda-t-il.

— Ça, elle déteste, prévint Hedow. Ne vous y risquez pas, elle vous ferait vider les étriers. »

Un homme averti…

« Elles ont bon caractère toutes les deux. Il n'y a pas meilleures qu'elles pour trouver les passages faciles et elles sauront vous prévenir si elles sentent un danger. (Hedow regarda sa montre.) Si vous ne voulez pas attendre demain matin, vaut mieux partir tout de suite. »

Il attela un van à son 4×4 et y fit monter les deux juments. Après quoi, Luke et Jillian dans son sillage à bord du F-150, il emprunta la route 14 sur quelques kilomètres en direction de l'ouest jusqu'à un parking goudronné où il s'arrêta. Une enseigne carrée marron et jaune plantée sur un cairn indiquait WAPITI ROADSIDE. Hedow leur fit signe de se garer à côté de son véhicule.

« Normalement, les randonneurs remplissent un bordereau et le glissent dans la boîte, là, pour qu'on sache qu'ils sont dans le secteur. Mais j'ai l'impression qu'il y a quelqu'un à la maison forestière de Wapiti, au bout du chemin. C'est un monument historique en cours de restauration. Pendant que je dételle ma remorque et que je selle les chevaux, vous n'avez qu'à aller en voiture jusque là-bas et vous dites

que vous venez de ma part. Je connais tous les gardes et…

— C'est vraiment nécessaire ? demanda Luke.

— Je crains bien que oui. Je me fais sacrément taper sur les doigts si je laisse partir quelqu'un dans la nature sans respecter les formalités. L'an dernier, un couple en balade a été pris dans une tempête et ils sont morts tous les deux. Comme personne ne savait qu'ils étaient là-haut, personne n'a eu l'idée d'aller à leur recherche.

— C'est qu'on aimerait mieux rester anonymes. On n'est pas des touristes.

— Et moi, j'aimerais mieux qu'on ne me retire pas mon habilitation de guide, figurez-vous. Non, rien à faire. Allez voir le garde et informez-le de votre sortie. Vous pensez être partis combien de temps ?

— Combien de temps faut-il pour parcourir une trentaine de kilomètres ? s'enquit Luke.

— Comptez une journée entière. Quand vous serez de retour, téléphonez-moi et je vous rejoindrai ici. »

Ils passèrent encore quelques minutes à interroger Hedow sur les voies d'accès les plus praticables à la haute montagne, puis ils l'aidèrent à détacher sa remorque et à préparer Peggy et Jacinthe-des-bois, dont ils notèrent les besoins quotidiens en nourriture et en eau avant d'entasser quelques rations dans leurs sacoches de selle. Là-dessus, Hedow regagna la grande route, leur adressa un salut de la main à travers la fenêtre ouverte de son 4×4 et s'éloigna.

Luke et Jillian suivirent l'allée jusqu'à la vieille maison forestière. Un pick-up vert portant l'écusson du Service national des forêts était garé devant le poste. Le bâtiment, en brique rouge et rondins, était entouré de pins vrillés et d'une clôture en bois refendu. Ils grimpèrent les quelques marches et poussèrent la porte vitrée. Un garde en uniforme les accueillit.

« Bonjour, monsieur, bonjour madame. Entrez. J'ai vu le van de Hedow. Vous partez en montagne ?

— Dès que possible, répondit Luke. Le jour baisse.

— Alors, occupons-nous de la paperasse et je vous libère. Il n'y a que vous deux ?

— Oui », confirma Jillian.

Luke faillit demander à l'homme s'il connaissait un David Eckstein, mais craignant de dévoiler ses batteries, surtout si l'autre avisait

Eckstein de leur arrivée, il s'abstint.

« Vous êtes armés ? s'enquit le fonctionnaire.

— Deux Beretta, dit Luke. Ça pose un problème ?

— Pas du tout. Ce serait même une folie de crapahuter là-haut sans moyens de défense. La question fait partie de la procédure, c'est tout. »

50

Luke et Jillian, se conformant aux conseils de Hedow, chevauchèrent en direction du sud en longeant le torrent nommé Green Creek jusqu'à l'endroit où celui-ci se déversait dans un chapelet de lacs aux eaux turquoise, puis ils montèrent un vallon enneigé pour gagner Wapiti Ridge. De l'autre côté de cette crête, ils trouvèrent l'emplacement recommandé par Hedow pour dresser leur tente : un renfoncement en forme de fer à cheval partiellement fermé par des pins blancs rabougris et traversé par un ruisseau gargouillant, encore libre de glace. La météo annonçant une chute de la température à moins vingt degrés accompagnée de fortes rafales de vent après la tombée de la nuit, les chevaux et eux seraient bien protégés dans cette cuvette. Un foyer constitué d'un cercle de pierres et des souches servant de tabourets témoignaient que d'autres avaient campé ici avant eux. Tout autour s'élevaient des pentes brunes couvertes d'éboulis et des crêtes dentelées que parsemaient des plaques de neige. À peine avaient-ils dressé leur tente que le soleil plongeait derrière le sommet appelé Citadel Mountain sur la carte.

« On allume un feu ou pas ? demanda Jillian.

— On coupe la poire en deux et on utilise le réchaud de bivouac. »

Elle assembla l'appareil, un cône tronqué en inox doté de pieds pliables, dans lequel elle entassa des brindilles et des morceaux de bois. Des flammes ne tardèrent pas à jaillir par l'ouverture. Luke déballa la casserole qu'il remplit de neige avant de la mettre à bouillir. Ils dînèrent d'une boîte de bœuf Stroganov – la seule conserve disponible au magasin de Cody –, se contentèrent de deux mugs de café très sucré en guise de dessert, puis après s'être assurés que les chevaux étaient bien installés, ils se glissèrent dans leurs sacs de couchage. Luke alluma la lanterne à bougie et la suspendit au crochet

fixé à la faîtière de la tente. Dehors, le vent forcissait et des cristaux de neige criblaient le toit en nylon de leur abri.

« Talley va venir ici, non ? demanda Jillian.

— Difficile à dire. Mais à mon avis, Rowland connaît l'existence de David Eckstein. Ce type-là m'a l'air d'en savoir long sur pas mal de choses. »

Et ce monsieur avait apparemment pris Stéphanie Nelle à rebrousse-poil. Qu'avait bien pu faire Thomas Rowland pour hérisser à un tel point ce modèle de retenue, cette incarnation du flegme et du détachement qui n'élevait jamais la voix et ne se mettait jamais en colère ?

« Je veux sa peau, avait-elle dit. *Découvrez ce qu'il tient tant à nous cacher.*

— *Vous avez un compte à régler avec lui ?* avait demandé Luke.

— *Plus d'un. Et je paye toujours mes dettes. »*

Ça, il n'en doutait pas un instant.

D'où sa présence au milieu de nulle part dans un froid de loup. Mais pour rien au monde il n'aurait préféré être ailleurs.

Bien sûr, ils avaient laissé une trace derrière eux. Mais comment faire autrement ? Talley pourrait remonter jusqu'à Hedow ou l'un quelconque des habitants du coin qui l'aiguilleraient vers la maison forestière, où il aurait la confirmation qu'ils se trouvaient dans le secteur. Se pouvait-il que Talley soit arrivé avant eux ? Que Hedow ait été soudoyé pour leur tendre un piège ?

Possible.

Quoique peu vraisemblable. Le guide ne semblait pas du genre à trahir ses principes pour une poignée de dollars.

Toutefois, si Hedow n'était pas le brave homme qu'il paraissait être, ils étaient bel et bien tombés dans un traquenard et Eckstein était probablement déjà mort.

Luke dormit étonnamment bien entre ses tours de garde alternés avec Jillian. Après avoir avalé deux mugs de café sucré en lieu et place de petit déjeuner, ils firent boire et manger les juments puis se mirent en route, cap sur Battlement Mountain. Ils cheminaient au fond des vallons tant que c'était possible et choisissaient les pentes les moins raides quand ça ne l'était plus. Aux environs de midi, le GPS les informa qu'il leur restait un kilomètre et demi à couvrir pour atteindre

le point le plus proche sur le carroyage de Find3Points. Ils trouvèrent acier ~ mythe ~ tonneau au flanc d'un à-pic. Le deuxième repère, profondeur ~ signature ~ langage, se situait un kilomètre et demi en amont, sur un pierrier.

Les montagnes se firent bientôt plus hautes et abruptes. Le vallon dans lequel ils s'enfonçaient se rétrécissant, le ruisseau qu'ils suivaient prit l'allure d'un torrent écumant. Ils laissaient flotter les rênes des chevaux, certains que ceux-ci étaient les plus aptes à se frayer un chemin parmi les embûches du terrain. Les parois minérales se resserraient constamment autour d'eux. Masqué par les pics, le plein soleil se réduisait à une quasi-pénombre. La température avait chuté d'une bonne dizaine de degrés. Vers 15 heures, ils franchirent un ruisseau du nom d'Ishawooa sur la carte et s'engagèrent dans un alpage verdissant émaillé de zones enneigées. À l'ouest de l'herbage s'ouvrait une combe profondément échancrée. Plus en amont dans ce ravin, barrant le lit du torrent et remontant de part et d'autre, s'étageaient des structures dont la localisation correspondait au carré ordinateur ~ hauteur ~ artisan de l'appli.

« Sûrement une ancienne exploitation minière, dit Luke. La carte en indique plusieurs, disséminées dans les environs. On a découvert de l'or ici en 1842 et ça a entraîné une ruée qui a cessé il y a seulement quelques dizaines d'années.

— Mais comment est-ce que…

— Notre carte comporte une infographie. D'après le GPS, le repère produit ~ ville ~ chapeau se trouve à mi-chemin entre nous et cette mine. Et le dernier repère est à environ un kilomètre et demi au sud-est.

— Ils ne nous ont pas facilité la tâche, commenta Jillian.

— Il y a sûrement une bonne raison à ça, répondit-il en parcourant des yeux le terrain accidenté.

— Pour autant qu'on sache, Eckstein est peut-être en train de nous observer, là.

— C'est ce que je ferais à sa place. »

Ils repartirent et ne tardèrent pas à s'engager dans une autre gorge sinueuse d'à peine trois mètres de large. Le vent se leva, leur criblant le visage de poussière d'éboulis. Ils relevèrent leur col et continuèrent d'avancer, tête rentrée dans les épaules. Au bout d'une demi-heure, ils parvinrent à une prairie au centre de laquelle prenait naissance un

bois de pins en forme de goutte, couvrant en partie le versant ouest d'un vallon. Luke vérifia le GPS.

« En principe, on y est, dit-il. Le repère nouvelles ~ chocolat ~ théorie est en plein milieu du bosquet. »

Mais aucune cabane ou autre édifice n'était visible.

Un détail attira toutefois son regard.

« Au-delà de la lisière. À la base de la pente, là-bas. Tu ne distingues rien ?

— Si. Un sentier. Il n'y a pas de doute. On dirait qu'il disparaît sous les pins.

— C'est le seul truc en vue qui ressemble à un ouvrage humain, et les coordonnées sont exactes. Autant aller examiner ça de plus près. »

Ils gagnèrent l'orée opposée en zigzaguant entre les arbres et mirent pied à terre au départ du sentier qu'encadraient deux énormes rochers. Une fois les juments attachées à des buissons, Luke s'avança sur le chemin.

C'est alors que lui parvint le bruit caractéristique d'un fusil qu'on arme.

« Vous êtes perdus, vous deux ? lança une voix masculine depuis le sous-bois.

— Nous venons de la part de Benjamin Stein et Ray Simmons, répondit Jillian.

— Jamais entendu parler.

— Eux, ils vous connaissaient. J'étais la petite-fille de Benji.

— *Étais ?* Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Qu'il est mort, et Simmons aussi », précisa Luke.

Il perçut un mouvement à une quinzaine de mètres, puis un homme sortit du bosquet. Petit, maigre, portant canadienne et chapeau de cow-boy, il semblait très âgé. Des rides et des plis sillonnaient ses joues grêlées. Ses cheveux, plutôt argentés que gris, lui tombaient aux épaules. Des poils de barbe et de moustaches négligées saupoudraient son visage buriné et son cou. Il serrait entre ses doigts frêles une carabine à levier 45-70 dont il braqua le canon droit sur eux, l'index sur la queue de détente.

De quoi inspirer le plus grand respect.

Aucune chance de prendre l'avantage.

« Qu'est-il arrivé à ces gens ? s'enquit le bonhomme.

— Simmons s'est suicidé. Benji a été assassiné par Thomas

Rowland, répondit Luke, guettant une réaction qui ne vint pas.

— Vous êtes David Eckstein, hasarda Jillian à son tour. Nous sommes au courant de ce qui se passe et nous avons besoin de votre aide.

— Vous prétendez être la petite-fille d'un certain M. Stein. Et lui, qui est-ce ? demanda le vieillard en agitant le fusil en direction de Luke.

— Un ami. Il est là en renfort.

— Un ami prêt à monter jusqu'ici dans ce froid, ce n'est pas rien ! ironisa l'autre. Il ne vous aura pas échappé que je peux vous abattre tous les deux sur-le-champ et que personne ne retrouvera jamais vos corps.

— Oh, soyez sans crainte, nous vous recevons cinq sur cinq, assura Luke. Mais si vous nous supprimez, c'est Thomas Rowland qui gagne et vous qui serez bientôt mort.

— Mort ? Qu'est-ce qui vous permet de dire ça ?

— Des gens qui vous cherchent sont en route pour ici.

— Rowland ignore mon existence. »

Enfin un aveu !

« Qu'en savez-vous ?

— Je le sais, c'est tout. Seuls Ray et Benji me connaissaient. On s'était organisés comme ça exprès. Ça m'a permis de vivre tranquille pendant des années. Sans que j'aie besoin de vous. »

Eckstein se tut tout en gardant son arme braquée. Pas difficile d'imaginer son dilemme. Les deux nouveaux venus qu'il tenait en joue étaient-ils des alliés ? Des ennemis ? Mentaient-ils ? Ce qu'ils affirmaient était-il vrai ? Impossible de trancher.

Il fallait l'aider.

« "Lancier", dit Luke, se rappelant le mot qui concluait la liste d'identifiants laissée par Simmons et qui, de ce fait, n'était certainement pas anodin.

— D'où sortez-vous ça ? demanda aussitôt Eckstein.

— De notes écrites par Simmons. Ça signifie quelque chose ? »

Le vieil homme lui adressa un regard agacé.

« Ça signifie que je ne vais pas avoir besoin de vous tuer. Venez avec moi. Et amenez vos chevaux.

— D'accord. On vous suit. »

51

Talley observait depuis les airs la maison forestière de Wapiti. Lui et son équipe avaient débarqué une heure plus tôt à Cody en provenance de Louisiane par vol charter. Deux de ses hommes, déjà sur place, s'étaient occupés des préparatifs appropriés, comme de se procurer deux hélicoptères adaptés aux besoins de l'opération.

« Posez-vous sur la chaussée », ordonna-t-il dans le micro de son casque.

À travers la vitre latérale de l'appareil, il vit un SUV de la police du comté de Park garé en travers de la route 14 dans la lumière déclinante de l'après-midi, son gyrophare éclaboussant d'éclairs bleus et rouges les coteaux enneigés alentour.

Il s'était bien renseigné. Le shérif de Park ne disposait que de treize adjoints pour patrouiller et assurer la sécurité dans une zone s'étendant sur dix-huit mille kilomètres carrés de relief accidenté et comprenant un millier de kilomètres de voies carrossables. En temps normal, les effectifs étaient très clairsemés sur le terrain. Mais aujourd'hui, avec l'arrivée de la nuit et l'annonce d'une tempête hivernale, ils devaient faire face à une demande accrue d'assistance. Ce qui pouvait présenter un désavantage : si ces gens ne se montraient pas coopératifs, cela poserait un réel problème.

Rowland lui avait fourni des informations sur la région, assorties d'une directive spécifique. *Capturez Eckstein et emparez-vous de tout son matériel informatique. Cela fait, reprenez contact avec moi et je vous communiquerai des instructions complémentaires.*

Il changea de fréquence radio.

« On atterrit, annonça-t-il aux membres de son équipe embarqués avec lui dans le Sikorsky S-92, tous des hommes de confiance aguerris. On se bouge ! »

L'appareil comptait neuf places assises, l'espace restant contenait le matériel prêt pour un déploiement rapide.

Daniels était-il là ?

Le moment était venu de s'en assurer.

Le Sikorsky vira à gauche, se mit en vol stationnaire au-dessus de la route, puis se posa en douceur sur l'asphalte. Les rotors commencèrent à ralentir. Par la fenêtre latérale, il aperçut un autre SUV du comté qui se dirigeait vers eux sur la piste en terre de la maison forestière.

« Restez à vos places jusqu'à nouvel ordre, dit-il dans le micro. On passe sur le canal 2 des radios portables. »

Il descendit de la cabine au moment où le policier en uniforme arrêtait son véhicule à la limite du souffle produit par les pales. Il entraîna l'homme jusqu'à un endroit où ils pouvaient parler sans hurler pour couvrir le vacarme du rotor.

« Vous êtes Talley ? s'enquit le fonctionnaire.

— Oui.

— Nous avons été avertis de votre venue.

— Avez-vous le renseignement que j'ai demandé ?

— D'après les gardes du parc, Luke Daniels et Jillian Stein se sont enregistrés hier et sont partis dans la montagne. »

Pour le commun des mortels, Daniels était un détenu en cavale d'une prison du Mississippi accompagné d'une complice qui l'avait aidé à fuir. C'était dans le but de les ramener au pénitencier que Talley et son équipe étaient là. Rowland avait fait appel à ses contacts au FBI afin de rendre crédible cette version, que le shérif avait acceptée d'autant plus volontiers qu'il ne disposait pas de troupes suffisantes pour les lancer dans une chasse à l'homme.

Un vent cinglant et furieux faisait tourbillonner la neige légère qui tombait, gerçant les lèvres de Talley et lui gelant les oreilles. Pas vraiment le genre de météo propice à une sortie en pleine nature. Mais Daniels n'était pas un touriste ordinaire. Loin de là. Au moins, il l'avait à présent dans son viseur. Et plus ou moins à l'abri des regards indiscrets.

Talley, qui avait étudié la topographie des lieux, savait qu'Eckstein habitait à une trentaine de kilomètres, dans un coin isolé à l'extrême et sans chemin d'accès. Il n'était possible de s'y rendre et d'en revenir qu'à cheval. Ou par les airs, ce qui était son intention.

« Vous avez des informations sur les gens qui vivent là-haut ? demanda-t-il.

— Il y a quelques cabanes. Certaines parcelles sont privées, mais l'essentiel des terres est géré par l'État. Nous n'y montons pas souvent. Ceux qui habitent là-bas se débrouillent seuls. »

Bonne nouvelle.

« Je vous conseillerais d'attendre, ajouta l'adjoint. Ce n'est pas le temps idéal pour faire voler un hélico. »

Un euphémisme, vu les rafales de vent et la neige qui tombait. Mais de ce fait, les prétendus fugitifs étaient probablement terrés à l'abri quelque part et il lui tardait, à lui, de comprendre ce qui avait fichu une telle trouille à Thomas Rowland.

Il ne se rappelait pas à quel moment le membre respecté des forces spéciales qu'il avait été avait basculé mentalement pour devenir un mercenaire vénal.

Parce que c'était ça qu'il était devenu.

Certes, il en avait voulu amèrement à l'armée de l'évincer après lui avoir fait porter le chapeau pour quelque chose dont elle était seule responsable. Et son ressentiment était entré en ligne de compte dans sa décision d'accepter l'offre d'emploi de Rowland au départ. Néanmoins, avec le temps, au fur et à mesure qu'il s'engageait dans cette voie, sa conscience morale avait fini par céder le pas à la pure et simple avidité.

Mais un autre facteur avait joué un rôle.

Sa quête de reconnaissance.

Rowland l'avait toujours complimenté pour ses services, loué pour la peine qu'il prenait, gratifié de sa confiance, à l'instar de l'armée jadis. Talley avait-il eu un besoin bien compréhensible de reconnaissance comme tout le monde ? Non, pas comme tout le monde : il en avait eu un besoin immodéré. Et Rowland, qui avait sûrement décelé cette faiblesse, avait su la mettre à profit pour faire de lui un bon toutou et rien d'autre. Docile. Bien dressé. Obéissant.

Mais c'en était fini.

Il en avait assez.

Le jour de sa libération était venu.

52

Luke, sur les talons de Jillian, suivait Eckstein le long du sentier qui serpentait à présent au fond d'une faille dans une falaise à peine plus large que les chevaux. Tous les sens en alerte, il guettait d'éventuels engins piégés. Comment savoir s'ils étaient ou non en sécurité ?

D'ordinaire, les bombes artisanales étaient placées dans des endroits naturellement engageants, ou par lesquels on ne pouvait éviter de passer. En Afghanistan, par exemple, il pouvait s'agir de maisons de villages encore debout mais abandonnées, qui paraissaient offrir un abri. D'une porte ou d'un tiroir fermés à clé semblant protéger quelque chose de précieux. Ou d'un véhicule garé au bord d'une route. De tout ce qui s'ouvrait et incitait les gens à regarder à l'intérieur – caisses, sacs en tous genres… Ou bien, comme ici, de goulots d'étranglement que l'on devait emprunter bon gré mal gré. Et Eckstein ne s'était pas privé de marteler qu'ils étaient en plein désert, à des kilomètres de tout lieu habité.

Le passage débouchait dans un autre alpage, d'à peine un demi-hectare celui-ci, cerné de vieux arbres majestueux. Au centre de l'herbage se dressait un chalet dont le rez-de-chaussée, en rondins écorcés, était percé de grandes fenêtres voûtées et dont l'étage ressemblait plutôt à un énorme toit très pentu.

Une petite grange s'élevait à proximité, portes closes.

« Ça n'a pas dû être facile à construire, commenta Jillian.

— Trois années de travail acharné et des douzaines d'acheminements par hélicoptère. Mais le résultat est à la hauteur de la dépense. Vous pouvez mettre les chevaux dans la remise. Il y a un abri à côté où vous trouverez de l'eau et du fourrage. »

Ils s'occupèrent des juments et gagnèrent la maison, tous deux armés de leurs pistolets. À l'intérieur, le rez-de-chaussée était

entièrement lambrissé de bois clair dans le même ton que le parquet. Des tapis à motifs indiens recouvraient le sol dans les espaces ouverts ainsi que dans un salon, devant une énorme cheminée de pierre dont le conduit disparaissait dans le plafond. Sur un côté, une cuisinette flanquée d'un coin repas donnait sur une terrasse en planches par des portes coulissantes.

« Vous ne chercheriez pas un colocataire, par hasard ? demanda Luke. Votre maison est tout à fait l'idée que je me fais d'un chez-moi.

— J'en avais un jusqu'à récemment, répondit Eckstein avec un petit rire. Un croisé de husky et de berger qui s'appelait Rock. Il avait quinze ans quand il m'a quitté. Je l'ai enterré sous un tremble, là derrière.

— Je suis désolée », dit Jillian.

Le vieil homme se dirigea vers la cuisine. Ils le suivirent.

« Il a eu une belle vie, reprit-il. J'ai repéré une femelle basset à trois pattes dans un refuge pour animaux, à Cody. Je comptais la ramener ici la semaine prochaine… Dois-je remettre ça à plus tard ?

— Pas si nous pouvons vous l'éviter.

— Pourquoi avez-vous accepté de nous parler ? s'enquit Jillian. Nous sommes de parfaits inconnus pour vous.

— Ray Simmons m'a assuré que s'il ne venait pas lui-même, la personne qui se présenterait à sa place prononcerait le mot Lancier. Je m'en remets à lui pour vous accorder ma confiance.

— Mais que signifie ce mot ? demanda Luke.

— C'était le nom de code que le Secret Service attribuait à John Kennedy. Pour Nixon, c'était Projecteur. Pour Carter, Diacre. Pour Reagan, Cuir Brut.

— Et Kronos, ça vous dit quelque chose ? »

Eckstein secoua la tête.

« Pourquoi ? Ça devrait ?

— Pas vraiment. Je vérifiais, c'est tout », assura Luke, éludant la question.

Mais l'absence de réponse d'Eckstein sur ce point constituait un nouveau signal d'alarme à ne pas perdre de vue.

Leur hôte leur confectionna un chocolat chaud et leur réchauffa un reste de tarte à la myrtille au micro-ondes. Ils s'installèrent autour de la table dans le coin repas.

« Quel âge avez-vous ? reprit Luke.

— Quatre-vingt-huit ans.

— J'espère avoir votre énergie et votre dynamisme si je vais jusque-là.

— C'est le fruit de l'existence solitaire que je mène dans ces montagnes depuis tant d'années.

— Pas de femme ? s'enquit Jillian.

— Elle est décédée il y a longtemps. C'est à ce moment-là que j'ai acheté ce bout de terrain et que j'ai emménagé ici. J'ai payé avec de l'argent que nous avions gagné à la loterie, une fois. Pas une somme colossale, mais suffisante pour me permettre de vivre où et comme je l'entendais. À propos, je suis navré pour Benji. C'était un type bien.

— Vous l'aviez rencontré ?

— Uniquement via l'ordinateur.

— Vous nous avez affirmé tout à l'heure que Rowland ignorait votre existence, dit Jillian. Comment est-ce possible ?

— Seuls Benji et Ray étaient en relation avec moi. Et eux seuls communiquaient avec Rowland. Rien de ce que je possède n'apparaît dans des documents officiels. Cette maison appartient à une société. Et cette même société paye mes charges et mes comptes internet. Rien ne permet de remonter jusqu'à moi. »

Ce qui signifiait qu'ils jouissaient peut-être enfin d'un petit espace de liberté dans lequel œuvrer.

« Pourtant, les gens du coin vous connaissent, non ? observa Jillian.

— Oui, mais pas sous le nom de David Eckstein.

— Ça confine à la paranoïa, remarqua Luke.

— Les habitudes de toute une vie…

— Comment faites-vous pour avoir l'électricité ?

— Il y a quelques cabanes, par ici, toutes sur des terrains privés. Mais il y a également un poste de l'administration des forêts à quelques kilomètres. On leur a installé le courant. Alors à nous aussi.

— Et l'internet ?

— J'ai une parabole. C'est comme ça que nous restions en contact. »

Luke était entré avec son sac à dos contenant le portable qu'ils avaient utilisé en Louisiane et au Texas. Il alluma l'appareil et soumit à Eckstein une version condensée de l'assassinat qu'il avait montrée image par image à Jillian.

« Vous avez tiré toutes ces conclusions tout seul ? s'exclama Eckstein. Drôlement impressionnant ! Comment vous y êtes-vous pris pour aller si loin ? Expliquez-moi. »

Ce fut Jillian qui répondit à cette question, relatant toutes leurs aventures depuis la Belgique jusqu'à la découverte de l'application Find3Points.

« C'est vous, là, D. E.6, au centre, perpendiculaire au cortège présidentiel », dit Luke en désignant le graphique reconstitué sur l'écran.

Eckstein acquiesça.

« Une journée épouvantable. La pire de ma vie à part deux autres. Quand je pense à ce qu'on a fait à cet homme… Il méritait mieux.

— Vous étiez venu à Dallas pour acclamer le président ?

— Pas exactement. Pour tout vous dire, j'ai eu un fils en 1962. Il avait une malformation cardiaque et devait être opéré, mais nous n'avions pas l'argent. J'étais ingénieur spécialisé en optique. À l'époque, je travaillais pour Belvor Labs, à Fort Worth. On intervenait sur des prototypes, on délivrait des certificats de conformité, ce genre de chose… On a décroché un contrat avec Canon pour soumettre une caméra expérimentale à des tests poussés…

— La 814 ?

— Voilà. Comme c'est écrit sur ce schéma. C'était un modèle révolutionnaire et je me suis dit qu'il allait rapporter beaucoup d'argent. Alors j'ai discrètement pris contact avec un des plus grands concurrents de Canon. Ils se sont montrés intéressés et m'ont proposé de me verser dix mille dollars rien que pour m'emprunter la 814 un moment et voir si elle était aussi performante que je le prétendais. Il ne s'agissait pas de la voler. Seulement de la garder quelques heures. J'ai supposé qu'ils avaient l'intention de pratiquer un peu de rétro-ingénierie dessus. C'était une grosse somme. La plus importante dont j'avais jamais entendu parler. Et avec cet argent, je pourrais procurer à mon garçon les soins dont il avait besoin. C'était le 22 novembre que je devais rencontrer ces gens-là et procéder à l'échange. J'arrive au lieu de rendez-vous en avance et j'ai un peu de temps devant moi. Alors l'idée me vient que la meilleure façon de convaincre mes acheteurs de la qualité de la caméra est de la tester en filmant un cortège présidentiel. Je pars donc en direction de Dealey Plaza. En passant Main Street, je vois le cortège qui approche de Houston Street.

Je traverse la pelouse au pas de course, je me plante sur le trottoir d'Elm Street et j'appuie sur le bouton. Je saisis Kennedy et la première dame au moment où ils tournent dans Elm Street. »

Le vieil homme s'interrompit. Ses lèvres se contractèrent et des larmes perlèrent à ses paupières.

« Ça me serre toujours la gorge quand je me souviens de ce jour-là. Tout se déroule très vite, mais je reste concentré sur le cortège jusqu'à ce qu'il s'engouffre sous le pont de chemin de fer. Je vois tout. Puis je me rappelle tout à coup que je ne suis pas censé avoir cette caméra sur moi. Je pourrais aller en prison, perdre mon emploi. Alors je panique et je me mets à courir. Comme tout le monde court aussi autour de moi, j'espère que personne ne me remarquera… Ensuite, je suis remonté dans ma voiture, j'ai démarré sur les chapeaux de roues et j'ai roulé jusqu'à ce que mes mains cessent de trembler. Puis je suis retourné au labo et j'ai rangé la caméra dans le casier à matériel. Personne ne s'est aperçu de rien. Mais j'ai gardé la pellicule. Après ça, je me suis senti comme une véritable loque pendant des semaines. Je m'attendais à chaque instant à ce que le FBI ou le Secret Service défonce ma porte. Mais je n'ai jamais eu leur visite.

— Et votre nom n'a jamais été mentionné nulle part pour une raison ou une autre ? demanda Jillian.

— La caméra se trouvait dans un sac à dos que je tenais. Elle n'était pas visible. Avec le chaos qui régnait, personne ne s'est rendu compte de quoi que ce soit et je n'apparais sur aucune photo. Croyez-moi, je les ai toutes épluchées au fur et à mesure de leurs publications.

— Et qu'est-il advenu de votre fils ?

— Il est décédé trois mois plus tard. »

Bien que très ancienne, la douleur de cette perte ne s'était manifestement pas apaisée.

« Aux informations, il y avait sans arrêt des appels pour réclamer des films, des clichés, tout ce qui avait pu être impressionné sur des pellicules à ce moment-là. Mais il était exclu que je me présente à la police. J'ai songé à envoyer mon film anonymement, seulement si on établissait un lien entre ces images et moi, j'étais fichu. J'avais davantage besoin de conserver mon travail que d'aider les autorités. Et c'est à ce moment-là que ma femme a fait sa chute… »

Luke attendit la suite.

« Un jour que j'étais au boulot, elle est tombée la tête la première

dans l'escalier de la cave et s'est brisé le cou. Un accident, m'a-t-on dit.

— C'en était un ?

— Oui. Un terrible accident… Personne n'est jamais venu me voir à propos du film. J'étais un simple quidam. Et ça me convenait tout à fait. Ma femme disparue, mon fils enterré, j'ai quitté Fort Worth pour errer dans le pays en prenant les jobs que je trouvais. À l'époque, il était encore possible de s'évanouir dans la nature, et c'est ce que j'ai fait. J'ai fini par m'installer dans la banlieue de Boston et par décrocher un emploi chez Kodak.

— Comment vous êtes-vous rencontrés, Ray, Benji et vous ?

— Ça s'est passé il y a environ vingt ans. Nous appartenions tous les trois à un groupe de dialogue en ligne qui s'intéressait à l'assassinat. Nous nous sommes peu à peu rapprochés et avons quitté le groupe pour ne plus communiquer qu'entre nous. Ray était un expert en balistique, et un bon. Il avait aussi eu entre les mains le fusil utilisé par Oswald. Quant à Benji, en tant que militaire, il jouissait des habilitations officielles pour avoir accès à toutes sortes de choses. Longtemps j'ai refusé de les rencontrer, puis, au bout d'un moment, j'ai acquis la conviction qu'ils étaient dignes de confiance. C'est alors que Ray est venu et que je lui ai montré le film. À la suite de ça, nous avons lancé notre propre enquête. Nous sommes devenus une équipe. Nous passions au crible la séquence des événements, les différents acteurs concernés, toutes les publications sur le sujet, le rapport Warren et celui de la commission spéciale de la Chambre. Ray et moi avons également effectué de nombreux tests balistiques. Ici même, dans l'alpage. Bref, à nous trois, nous sommes parvenus à la conclusion que John Kennedy avait été tué par Thomas Rowland. »

53

Rowland avait toujours été un admirateur d'Abraham Lincoln. Bien sûr, Lincoln restait dans les mémoires pour ses réussites spectaculaires : deux fois élu président, sauveur de l'Union, libérateur des esclaves, vainqueur de la guerre de Sécession.

Mais Rowland pensait de longue date que la clé de la réussite résidait dans l'échec.

Or Lincoln avait à son passif une longue liste de revers.

1832 : défaite aux législatives de l'Illinois. 1833 : faillite commerciale. 1835 : décès de la femme qu'il aimait. 1836 : dépression nerveuse. 1838 : refus de la Chambre de l'Illinois de faire de lui son président. 1843 : défaite aux législatives nationales. 1848 : perte du siège au Congrès gagné deux ans plus tôt. 1849 : rejet de sa requête pour devenir administrateur du patrimoine foncier de son État. 1854 : défaite aux élections sénatoriales américaines. 1856 : rejet de sa candidature à la vice-présidence des États-Unis. 1858 : nouvelle défaite aux sénatoriales.

Aucun doute, c'était à cette accumulation de fiascos que Lincoln devait ses réussites.

Et on pouvait en dire autant de lui-même, Thomas Rowland.

Et pourtant son fiasco à lui confinait à l'impensable.

Au départ, la commission Warren ne s'était pas intéressée à lui. De tous les agents du Secret Service présents ce jour-là, seuls trois avaient été appelés à témoigner. Le Secret Service lui-même avait protégé ses ouailles. Bien sûr, tout le monde ignorait que l'AR-15 avait été utilisé et personne n'avait vérifié l'arme. Dans la confusion, il avait même réussi à ramasser la douille vide sur le plancher de la limousine et à remplacer le chargeur entamé par un autre complet pour le cas où quelqu'un s'aviserait d'y jeter un coup d'œil. Plus tard, toutefois, lui et

tous ses collègues avaient été priés de soumettre des déclarations écrites qui avaient été intégrées au rapport final, ensevelies parmi les mille pages ou presque que celui-ci comprenait. Toutes ces dépositions étaient libellées en termes vagues et généraux. Ce qui s'était passé la nuit précédente à Fort Worth avait été mentionné dans le rapport, mais l'agence avait minimisé l'incident et assuré la commission que tous ses hommes étaient opérationnels le 22 novembre 1963.

Tout allait bien.

Seuls les théoriciens du complot s'obstinaient.

Mais aucun d'eux ne l'avait mis en cause jusqu'à récemment.

Comment cette histoire pouvait-elle resurgir après six décennies ?

Qu'y avait-il à gagner en dévoilant tout maintenant ? Aucun crime n'avait été perpétré. Il s'était simplement agi d'une erreur tragique. La révéler ne ferait qu'entacher la réputation du Secret Service. Et la légende de Kennedy par la même occasion. Le président des États-Unis n'avait pas été fauché par les balles d'un assassin, mais par la décharge accidentelle d'une arme de son service d'ordre. Certes, mais Oswald, lui, avait volontairement essayé de le tuer et, sans sa malveillance, l'incident n'aurait pas eu lieu. Donc, la faute incombait entièrement à Oswald, pas à lui.

Non ?

Cette saleté de rapport Warren était bourrée de failles et d'incohérences. Au point qu'il soulevait plus de questions qu'il n'apportait de réponses. Et les enquêtes parlementaires suivantes n'avaient fait qu'aggraver les choses.

Quoi qu'il en soit, la vérité restait cachée.

« Écoute-moi, fils, lui avait dit son père. *Je vais te répéter une histoire qu'on m'a racontée, une fois. Un jour, l'âne d'un fermier tombe dans un puits. La bête s'afflige des heures durant pendant que son maître tente de faire quelque chose pour la sauver. Finalement, le fermier se dit que l'âne est trop vieux, que le puits ne donne plus d'eau depuis longtemps de toute façon, et qu'il ne vaut donc pas la peine de sortir l'animal. Il appelle alors ses voisins et, chacun armé d'une pelle, ils se mettent à jeter de la terre dans le trou. Comprenant ce qui se passe, l'âne, qui n'a pas envie d'être enterré vivant, redouble de lamentations et râle de plus belle. Mais au bout d'un moment, à la surprise générale, il cesse de se plaindre. Le fermier regarde au fond du puits et n'en revient pas de ce qu'il voit. À chaque nouvelle pelletée, l'âne tasse la terre avec ses sabots et se perche sur le*

monticule qui s'élève. Bientôt, il arrive à la hauteur de l'orifice et sort en trottinant. La morale de l'histoire ? La vie nous fait chuter dans toutes sortes de chausse-trapes, mais on peut se tirer de la pire situation à condition de ne jamais renoncer. Sers-toi de ce qui te tombe dessus et avance. Avance toujours. »

Son père avait eu raison.

Il avait donc démissionné du Secret Service et rejoint la CIA, où il avait fait carrière. Au fil des ans, il était devenu un personnage important et influent.

Quant au puits dans lequel il était tombé jadis, il était loin derrière lui.

Loin ? Vraiment ?

Il était longtemps parvenu à échapper à son destin. Mais Ray Simmons, Benjamin Stein et David Eckstein ne souhaitaient pas qu'il en soit ainsi.

Ils exigeaient le grand déballage. La vérité.

Et ça, il n'en était pas question.

Il devait s'assurer une fois pour toutes que le passé ne resurgirait plus.

Aujourd'hui même.

Et Dieu merci, il avait la solution.

54

Luke, penché vers Eckstein, attendait les explications du vieil homme. Mais celui-ci semblait loin, perdu dans ses pensées.

« Quelle tristesse ! murmura-t-il. Mes amis ne sont plus là. Je suis le seul qui reste. Le seul qui sache.

— Pouvez-vous prouver la responsabilité de Rowland ? demanda Jillian. Ou s'agit-il encore d'un délire complotiste à la noix ? Pouvez-vous m'assurer que la mort de mon grand-père sera vengée si la vérité éclate ?

— J'ai consacré mes trente dernières années à travailler sur le sujet, répondit Eckstein. Votre grand-père m'y a aidé. Énormément. C'est lui qui a déniché la déposition que Rowland a adressée à la commission Warren. Elle était profondément enfouie dans le rapport, mais Benji a su en trouver la trace. C'est encore lui qui s'est procuré non sans mal l'enregistrement audio de ce qui s'est passé dans le service de médecine légale de Dallas… À propos, attendez une seconde… »

Leur hôte quitta la table et disparut dans une autre pièce où ils l'entendirent ouvrir ce qui devait être un classeur métallique. Il revint avec quelques feuilles de papier à la main.

« Ce sont là des copies du témoignage de Rowland reçu par la commission, dit-il en tendant les pages à Luke. Il n'y a pas grand-chose dedans et ça semble assez anodin si l'on n'a pas connaissance de certains faits. »

Vendredi 22 novembre 1963

Réveil à environ 7 heures. Je fais ma toilette et ma valise avant de libérer la chambre et d'aller déjeuner. Vers 8 h 30, l'agent Sorrels nous retrouve, l'agent Kinney et moi-même, devant l'hôtel, et nous allons en voiture à l'aéroport, où nous

arrivons aux alentours de 9 heures. Là, nous nous rendons directement au garage et nous relayons la police pour assurer la sécurité des véhicules. Nous lavons et nettoyons les deux limousines et en inspectons l'extérieur, l'intérieur et le dessous pour déceler d'éventuelles infractions aux règles de sécurité : aucune anomalie détectée. Nous conduisons les voitures dans la zone où doit se présenter le président. Elles restent sous surveillance rapprochée jusqu'à l'arrivée du président, et c'est alors l'agent William Greer, du détachement de la Maison-Blanche, qui prend le contrôle.

Le président et sa suite s'avancent jusqu'à la barrière qui retient la foule pour saluer les gens et échanger des poignées de mains. Je prête assistance aux agents du détachement pour frayer un chemin à la suite présidentielle et j'aide l'agent Greer à maintenir les voitures à la hauteur du président au fur et à mesure que celui-ci se déplace le long de la barrière.

Une fois le président et sa suite installés à bord de leur voiture, je monte dans le véhicule d'escorte, comme me l'a ordonné l'agent Lawson. Je m'assieds sur la banquette arrière, du côté gauche. Conformément aux instructions du chef d'équipe, Emory Roberts, je prends la responsabilité du fusil AR-15 dans lequel j'introduis un chargeur avant de poser l'arme à portée de main.

Après cela, le cortège quitte l'aéroport en empruntant l'itinéraire prévu. Juste avant le premier coup de feu, la limousine présidentielle, suivie de l'escorte, vire à gauche au carrefour pour s'engager dans une descente en direction d'un passage inférieur.

Nous n'avons parcouru que quelques mètres quand j'entends une explosion évoquant celle d'un pétard. Elle me semble s'être produite à la hauteur du sol, sur la droite et derrière moi. Je me lève et regarde dans cette direction pour essayer d'en identifier l'origine. Rien ne retient mon attention, sinon des gens qui saluent et poussent des acclamations. Une agitation m'incite alors à me tourner de nouveau vers l'avant et la voiture du président. Pas plus de deux ou trois secondes se sont écoulées entre mes deux changements de position. Le président est à présent affalé vers l'avant gauche et il se redresse en position presque assise pendant que je le regarde.

À l'instant où il se redresse, je perçois deux détonations que j'interprète cette fois comme des coups de feu, au son complètement différent de la première explosion, et qui se succèdent à une telle vitesse qu'elles me semblent quasi simultanées. De l'endroit où je me tiens, j'ai l'impression que le président est frappé à l'arrière de la tête, dans la partie supérieure droite. Le premier de cette seconde série de deux tirs me paraît manquer son but, ne faisant que soulever les cheveux du président du côté droit sans toucher sa boîte crânienne. Mais de ce que je perçois, le deuxième lui percute bruyamment la tête, le faisant basculer en avant sur sa gauche.

Alors que la dernière détonation finit de retentir, je ramasse le fusil AR-15 sur le plancher de la voiture d'escorte, l'arme et me tourne vers l'arrière. Mais à ce moment, le cortège s'est déjà engagé dans le passage inférieur et nous ne sommes plus sur les lieux de l'attentat. Je me tiens prêt à faire usage de l'AR-15 pendant que nous nous dirigeons à grande vitesse vers l'hôpital.

Quelques instants plus tard, le chef d'équipe Emory Roberts se tourne vers la banquette arrière de notre voiture pour nous aviser que certains membres de l'équipe vont devoir renforcer le groupe de protection du vice-président à l'arrivée à l'hôpital et le transférer en lieu sûr. Il désigne deux d'entre nous pour assurer cette mission. Je reçois l'ordre de veiller à ce que l'AR-15 soit prêt en cas de besoin.

« Le problème, reprit Eckstein, c'est que cette déposition est pour l'essentiel un tissu de mensonges. Il nous a fallu près de trente ans

pour le prouver, mais nous y sommes parvenus. »

Luke et Jillian écoutèrent les explications du vieil homme.

« D'abord, Rowland ne mentionne pas le fait qu'il est tombé en arrière, comme cela est stipulé dans un autre témoignage adjoint au rapport. Puis il écrit : *alors que la dernière détonation finit de retentir, je ramasse le fusil AR-15 sur le plancher de la voiture d'escorte, l'arme et me tourne vers l'arrière.* Or le même témoin qui l'a vu tomber en arrière l'a aussi vu avec le fusil entre les mains au moment du dernier tir, pas *après*. Un autre agent note dans son témoignage qu'en voyant la tête de Kennedy touchée, il a voulu prendre le fusil, *mais que Rowland l'avait déjà ramassé*.

« Et la déclaration de Rowland selon laquelle il aurait armé l'AR-15 *après* les tirs est contredite par celle de son superviseur, qui affirme que l'AR-15 était *toujours prêt à l'emploi*. Ce fusil avait donc été posé dans la voiture, déjà chargé et en mesure de servir une fois ôté le cran de sûreté. »

Luke ne perdait pas une miette de la démonstration.

« Rowland faisait partie des agents qui avaient bu et s'étaient couchés tard la nuit précédente à Fort Worth, continua Eckstein. Benji avait réussi à se procurer une liste de leurs noms, que la commission Warren n'a pas incluse dans son rapport. Le Secret Service a fait son possible pour minimiser leur responsabilité en prétendant qu'ils étaient tous frais et dispos, mais on est en droit de s'interroger. L'étaient-ils vraiment ? En fin de compte, neuf témoins, dont Rowland lui-même, prétendent qu'il a pris l'AR-15 tout de suite après le dernier tir. Deux témoins voient l'arme entre ses mains à l'instant même du dernier tir. Un témoin l'a vu se lever et tomber alors que retentissait ce dernier tir. Et la version de ces trois hommes corrobore les preuves matérielles dont je dispose.

— Lesquelles ? demanda Luke.

— La trajectoire de la balle. Ses fragments. La taille de la plaie d'entrée dans le crâne de Kennedy. Le fait que quelqu'un ait vu Rowland perdre l'équilibre. L'odeur de poudre qui s'est répandue sur la place. L'encoche sur la douille vide trouvée à l'intérieur du dépôt de livres, qui semble éliminer l'hypothèse d'un troisième tir depuis cet endroit-là. La disparition des échantillons de tissus cérébraux et autres qui auraient pu servir à identifier le troisième projectile. Tout converge vers une unique conclusion.

— Ce ne sont que des présomptions, objecta Luke.

— Mais ça ne signifie pas que ce soit faux. Et puis il y a mon film. Vous comprendrez mieux quand vous l'aurez vu. Mis à part Ray, Benji et moi, personne ne l'a jamais visionné. »

Luke croisa le regard de Jillian, qui était manifestement du même avis que lui, et donna son accord.

Oui, il fallait qu'ils le voient, ce film.

Eckstein quitta la cuisine où il revint deux minutes plus tard, porteur d'une grande enveloppe en papier kraft dont il sortit une clé USB.

« J'ai numérisé la pellicule dès que la technologie l'a permis, expliqua-t-il.

— Et l'original ? » demanda Jillian.

Eckstein tira de l'enveloppe une petite boîte à bobine.

« Ici. Bien à l'abri. »

Luke introduisit la clé dans le port USB de l'ordinateur et ouvrit le dossier vidéo.

« Nous le passerons à vitesse réelle, la première fois », dit le vieil homme.

55

Luke se concentra sur la vue d'Elm Street qui venait d'apparaître. La caméra remonta la pente en direction du dépôt de livres, qui bordait le côté gauche de l'écran. Arrivant par la droite, la décapotable de Kennedy déboucha de Houston Street, ralentit pour virer dans Elm Street, puis se déporta dans la voie médiane. L'image, légèrement décentrée, était axée sur le pare-brise de la voiture.

« J'avais la nouvelle Canon dans mon sac à dos, expliqua Eckstein. J'ai vaguement orienté le sac vers le cortège. Il me fallait juste une vue d'ensemble pour impressionner ceux qui voulaient s'approprier la technologie. Je comptais les laisser développer la pellicule pour qu'ils mesurent bien les atouts de l'appareil. Je ne me souciais pas des détails. La caméra était sensible aux mouvements et dotée d'un système de mise au point automatique. C'est ce qui la rendait particulière. Ça et la qualité de l'image. Là où le film de Zapruder est flou, celui-ci est parfaitement net. »

Les agents Greer et Kellerman étaient en effet clairement visibles à l'avant, le gouverneur Connally et sa femme assis derrière eux, Kennedy et Jackie sur la banquette arrière. Dans leur sillage, la voiture d'escorte accélérait pour combler un écart qui s'était formé entre les deux véhicules.

Exactement ce que Luke savait déjà.

Le champ s'élargit légèrement, la limousine de tête occupant toute l'image. Le président et la première dame adressaient des saluts aux badauds. La caméra effectua un panoramique vers la droite, puis vers la gauche, pour montrer la foule. Debout sur son bloc de béton, Abraham Zapruder apparut brièvement, en train de filmer, puis l'objectif se recentra sur la limousine de Kennedy.

Il y eut un léger mouvement vers le haut.

L'image se focalisa sur la voiture d'escorte avant de revenir à la Lincoln présidentielle.

Kennedy porta les mains à son cou pour couvrir la blessure causée par la première balle d'Oswald. Jackie se tourna vers son mari en tendant les bras vers lui. La caméra zooma et le couple remplit l'écran.

La limousine arriva à la hauteur de l'objectif, qui zooma de nouveau. Sur la gauche, Kennedy s'effondra en avant, puis latéralement, en direction de Jackie.

Son crâne explosa dans un brouillard rouge.

L'agent Clint Hill se jeta sur le coffre tandis que la voiture accélérait brusquement et fonçait vers le pont de chemin de fer. La caméra la suivit quelques secondes puis décrocha vers la droite.

La Cadillac d'escorte apparut.

Eckstein actionna le bouton PAUSE, et la vidéo s'immobilisa.

« Là, dit-il. Vous le voyez ? Au centre de l'image, dans la voiture d'escorte ? »

Luke et Jillian se penchèrent sur l'écran.

Un homme se tenait debout, courbé en avant, une main appuyée à l'encadrement du pare-brise, l'autre serrée sur la poignée-pistolet de l'AR-15 dont le canon semblait flotter quelques centimètres au-dessus de la vitre, parallèle au capot.

« Maintenant, revenez à l'endroit où apparaît Zapruder puis arrêtez-vous sur l'image de la limousine d'escorte », suggéra Eckstein.

Luke exécuta la manœuvre préconisée et compta mentalement les occupants de la Cadillac.

Neuf.

« Vous avez saisi ? » demanda le vieil homme.

Ni Luke ni Jillian ne comprirent à quoi il faisait allusion.

Eckstein recala l'image sur le moment où la Lincoln se trouvait presque perpendiculaire à l'axe de la caméra, puis appuya sur LECTURE.

« Observez bien. Kennedy lève les mains. Il s'effondre sur Jackie. La voiture arrive pile à ma hauteur. Une seconde, deux, trois. Et pan, c'est le coup mortel ! (Eckstein revint une nouvelle fois en arrière.) Je vais vous repasser ça au ralenti. À l'instant où Kennedy s'écroule en avant et où le champ s'élargit, fixez votre attention sur la voiture d'escorte.

— D'accord. Allez-y », dit Luke.

Kennedy s'effondra, l'image s'agrandit. Luke se concentra sur la

partie droite de l'écran. Au ralenti, une silhouette se leva de la banquette arrière de la Cadillac et trébucha vers l'avant. Oui. Aucun doute. Le canon de l'AR-15 était au même niveau que la voiture de Kennedy.

« Ce type, là, avec l'AR-15… reprit Eckstein. Il était derrière le chauffeur, sur le siège arrière. On le voit très nettement basculer en avant, le doigt sur la détente, et un instant plus tard Kennedy est touché. »

Le constat était indéniable.

« Il n'y a pas d'autres preuves de ce qui s'est passé ? demanda Luke.

— Non. C'est l'unique film de ce genre qui existe. Celui de Zapruder ne montre jamais la Cadillac, seulement la Lincoln. Et puis il y a ceci. »

Eckstein sortit de l'enveloppe un paquet de photos en noir et blanc et posa la première devant eux sur la table.

« Love Field, l'aéroport de Dallas, 11 h 38. Kennedy et Jackie arrivent pour la réception prévue au Trade Mart. On les voit serrer des mains et accepter des cadeaux pendant que des employés les guident vers la limousine. Les deux hommes qui marchent derrière Kennedy sont David Clay et Ken O'Donnell, ses assistants. »

Une deuxième photo atterrit sur la table.

« Kennedy et Jackie assis dans leur Lincoln, prêts à partir… Le cliché suivant a été pris trois minutes plus tard environ. Il montre la voiture d'escorte garée, sur le point de démarrer. La limousine de Kennedy est en dehors du cadre, sur la gauche. Combien d'hommes voyez-vous ?

— Huit, répondit Jillian.

— En effet. Les agents du Secret Service Emory Roberts, Samuel Kinney, John Ready, Clinton Hill, William McIntyre, Paul Landis, Glen Bennett et George Hickey. (Eckstein pointa un à un les visages.) Roberts, siège avant. Kinney, siège avant. Ready, marchepied. Hill, marchepied. Landis, assis derrière Ready. Bennett, sur la banquette arrière. Hickey à côté de lui. Que voyez-vous entre les mains de Hickey ? »

Luke hésita puis fronça les sourcils.

« Rien, dit-il.

— Tout juste. Pas d'AR-15. »

Eckstein posa devant eux un ultime cliché montrant la voiture d'escorte en train de quitter Love Field.

« Combien d'hommes, maintenant ?

— Neuf, compta Luke.

— Exact. Le neuvième est assis à côté de Bennett et de Hickey et c'est lui qui porte l'AR-15. Il a été ajouté en dernière minute au groupe formant l'escorte. Il n'aurait pas dû être là. »

Eckstein désigna l'image figée du même individu tenant l'AR-15 sur l'écran de l'ordinateur, puis celle de Kennedy.

« C'est lui qui est à l'origine du tir fatal, reprit-il en tapotant de son doigt replié le visage sur la photo. Le neuvième homme. Thomas Henry Rowland. »

56

Luke hésitait entre stupéfaction et incrédulité.

Il rechercha parmi les documents laissés par Ray Simmons l'enregistrement audio de l'autopsie conduite au centre Walter Reed, qu'il avait téléchargé sur le portable, et il le repassa.

« C'est Benji qui a mis la main là-dessus, dit Eckstein. Il a envoyé des gens fouiller dans les archives nationales et ils ont déniché cette bande magnétique. Ce n'est qu'un exemple parmi d'autres de l'aveuglement ou de la désinvolture de la commission Warren à l'égard des preuves.

Il s'agit d'un accident, pas d'un meurtre, affirmait l'agent Kellerman.

« Il voulait peut-être simplement fournir au légiste une explication plausible pour le convaincre de laisser le Secret Service emporter la dépouille, suggéra Jillian.

— C'est bien possible, admit Eckstein. Le ton de sa voix trahit son agacement. Il n'était manifestement pas question pour lui de quitter les lieux sans le corps. Mais sachant ce que nous savons aujourd'hui, avouez que le choix des mots est plutôt bizarre.

— C'est certain, dit Luke. Sous-entendez-vous que le Secret Service était au courant de tout et a étouffé l'affaire ?

— J'en doute. Il aurait été difficile de garder un tel secret, même à l'époque. Toujours est-il que le comportement du Secret Service est pour le moins suspect. Une autopsie a été effectuée après le transfert du corps à Washington, mais elle a été bâclée. Voire truquée selon certains. Elle a livré peu d'informations exploitables, ce qui se comprend mal vu la situation, qui aurait dû conduire les légistes à un surcroît de minutie. La plupart des comptes rendus et des photos de cet examen sont aujourd'hui encore interdits d'accès au public. Pourquoi ? Après plus de soixante ans, il n'y a aucune raison logique

de garder ces informations sous le boisseau. D'aucuns prétendent qu'il s'agit de protéger la famille. Mais tous ses membres sont morts, à part la fille des Kennedy.

— À moins que le Secret Service n'ait eu quelque chose à craindre de ce que ces informations auraient pu révéler, avança Luke.

— Exactement.

— Tout ça me laisse sceptique, intervint Jillian. Comment ce fusil aurait-il pu tirer sans que personne ne l'entende dans la voiture d'escorte ?

— Regardez de nouveau mon film », dit Eckstein.

Ce qu'ils firent.

Luke nota un détail : au moment où Rowland se mettait debout, il était momentanément hors de vue, les agents qui l'encadraient à l'intérieur comme à l'extérieur du véhicule faisant obstacle entre lui et l'objectif.

« Qu'en est-il des gens qui se trouvaient sur le pont, au-dessus de la rue ? demanda Luke. Ils regardaient la scène d'en haut.

— Il ne s'est rien produit qui aurait pu attirer leur attention. Le canon des AR-15 est équipé d'un suppresseur de flamme. Il aurait fallu qu'il fasse nuit pour que le flash soit visible. Or on était en plein jour à ce moment-là et le soleil brillait.

— Quelqu'un aurait dû entendre la détonation, non ? objecta Jillian.

— Des gens l'ont entendue. Sauf que personne à ce jour n'a été capable de déterminer exactement d'où elle provenait. Flanquée d'immeubles sur trois de ses côtés, Dealey Plaza formait une énorme chambre d'écho et les indices sonores sont inutilisables, comme l'a découvert la commission spéciale de la Chambre des représentants quand elle a tenté de les exploiter.

— L'AR-15 est une arme puissante et bien plus bruyante que le vieux fusil d'Oswald, remarqua Luke.

— C'est juste. Mais tout s'est passé en l'espace de quelques secondes. Il y avait beaucoup de bruits venant d'un peu partout et qui se répercutaient dans toutes les directions. Si des agents présents dans la Cadillac ont entendu ce fusil faire feu, aucun d'eux n'en a fait état depuis soixante ans. Vous ne pensez quand même pas sérieusement qu'ils ont gardé l'information pour eux ? Non, soit ce fusil n'a pas tiré, soit il a tiré, mais aucun de ces hommes ne s'en est rendu compte. »

Une thèse difficile à avaler, et Luke demeurait sceptique. Mais il devait admettre que les preuves matérielles s'accumulaient. Et puis il y avait la réaction de Rowland. Si l'affaire se résumait à un conte à dormir debout, pourquoi s'en serait-il inquiété ? Il lui suffisait de s'en désintéresser.

Or c'est l'inverse qui s'était produit.

Benji avait été tué.

« Et il ne faut pas oublier les analyses balistiques, continua Eckstein. C'est Ray et moi qui nous en sommes occupés. Ray était un expert dans ce domaine. Il m'a expliqué que la balle d'un AR-15 est sertie dans une fine chemise en cuivre. Le projectile se désintègre à l'impact et cause des dommages considérables.

— Comme ceux qu'a subis le crâne de Kennedy ? demanda Luke.

— Précisément. L'image est horrible. Une balle tirée par Oswald n'aurait pas pu occasionner ça. D'ailleurs, la première qu'il a tirée et qui a touché Kennedy n'a pas produit un tel effet : les plaies d'entrée et de sortie sont propres et nettes. Et il faudrait croire que sa troisième balle aurait explosé ? Enfin, de nombreux témoins qui se trouvaient à proximité de la Cadillac affirment avoir senti la poudre. Une odeur qui ne pouvait absolument pas provenir de l'arme d'Oswald. »

Ils demeurèrent silencieux un moment, Luke et Jillian digérant les informations.

Luke repassa la vidéo.

On voyait distinctement Thomas Rowland tomber en avant, le fusil entre les mains, son index sur la queue de détente. Avait-il fait feu ? Aucun élément visuel ne permettait de l'affirmer, mais dans l'instant qui suivait la chute de Rowland, la tête du président éclatait. Simple coïncidence temporelle ?

Peu vraisemblable.

« Je vous épargne des développements assommants à propos de l'angle sous lequel la balle mortelle a frappé Kennedy, reprit Eckstein. Ou au sujet de sa vitesse et de son énergie cinétique, qui orientent les soupçons vers l'AR-15. De plus, il faut considérer la différence de hauteur entre la Lincoln et la Cadillac relativement à la pente d'Elm Street, qui exclut pratiquement la possibilité d'un tir fatal d'Oswald, alors que tous les calculs confortent l'hypothèse d'une décharge de l'AR-15 de Rowland. La commission Warren n'a enquêté sur aucun de ces points.

— Mais vous trois, si ? s'enquit Jillian.

— Ray avait eu l'occasion de tirer avec l'arme d'Oswald dans le cadre des tests ordonnés par le FBI en 1963. Par la suite, il avait pris part à la simulation de CBS News en 1967. Il avait noté à l'époque que le temps mis par un tireur d'élite expérimenté pour actionner la culasse et tirer trois fois de suite avec la carabine d'Oswald ne correspond pas à ce qu'on voit sur le film de Zapruder. Nous avons visionné mon propre film à la lumière de cette analyse chronologique et nous avons constaté la même incohérence. Oswald fait feu à trois reprises. Ça, nous n'en doutons pas. En revanche, notre conviction est qu'il n'atteint Kennedy qu'une seule fois. C'est l'arme de Rowland qui est à l'origine du coup fatal. Les calculs de vitesse du vent au moment de l'attentat montrent que rapprochés comme ils l'étaient, les trois tirs successifs d'Oswald avaient toutes les chances de manquer leur cible. Et nous pensons que deux des trois l'ont effectivement ratée… Si tant est qu'Oswald ait bien réussi à tirer sa troisième balle, ce que tout le monde ignore. »

Le vieil homme semblait savoir exactement de quoi il parlait. Ils n'avaient pas affaire à un quelconque complotiste illuminé.

« Ce qui apparaît de façon limpide quand on étudie le compte rendu d'autopsie et les rares documents photographiques dont nous disposons, c'est que la balle mortelle ne venait pas d'en haut. Elle est arrivée à plat et par-derrière. Nous avons effectué de nombreuses simulations, encore et encore, et toutes nous ont menés à la même conclusion : Thomas Rowland a actionné la détente accidentellement. Il a trébuché et le coup est parti. Pas de complot. Pas de malveillance. Rien qu'un jeune bleu du Secret Service souffrant probablement de fatigue et d'une gueule de bois, peu ou pas exercé au maniement de l'AR-15 et qui n'avait rien à faire là.

— L'AR-15 est une arme lourde, dit Luke. À plus d'un titre.

— Tout à fait. Il faut s'entraîner pour la manipuler correctement. J'en sais quelque chose : je m'en suis souvent servi pendant nos tests.

— Pourquoi Rowland faisait-il partie de ce groupe ? demanda Jillian.

— Il n'était sorti de l'académie que depuis huit mois. À notre avis, Charles Rowland cherchait à muscler le CV de son fils. Benji a enquêté sur la famille Rowland et il a appris que le père, un ponte de la CIA, ne désirait pas voir son rejeton dans le Secret Service. Il souhaitait que

Thomas entre à l'agence, comme lui, et il a fini par obtenir ce qu'il voulait.

— Qu'est-ce que ça implique ?

— Le nom de Thomas Rowland n'apparaît nulle part dans les conclusions du rapport Warren ou dans les rapports du FBI. Pas un mot sur lui. Seule sa déposition a été versée au dossier, enfouie parmi des centaines d'autres. En juillet 1964, Thomas avait déjà quitté le Secret Service pour Langley, où il exerçait sous l'aile protectrice de papa. Il y est resté plusieurs décennies. »

Curieux d'en apprendre davantage sur Charles Rowland, Luke tapa son nom dans Google.

« Charles est de ces gens dont on n'entend jamais parler, dit Eckstein en pointant son doigt sur l'écran. À dessein. Il faisait équipe avec Bill Donovan lors de la création de l'OSS. En 1947, quand Truman a transformé l'OSS en CIA, l'étoile de Charles est montée au firmament. Il n'y a pas un seul coup tordu de la guerre froide qui ne porte son empreinte. Baie des Cochons, Hongrie, Guatemala, soutien au shah d'Iran, scandale du Watergate, assassinat de Lumumba au Congo, collaboration avec Jean-Claude Duvalier à Haïti, incidents du golfe du Tonkin… Et des douzaines d'autres dont personne n'a connaissance. Sa vie entière est celle d'un sociopathe pour qui les gens ne sont pas des personnes, mais de simples marionnettes munies de fils que l'on peut actionner. Le meurtre ? La torture ? Des leviers à manœuvrer. Chantage et extorsion ? Des armes à utiliser en première intention, et non en dernier recours. Un sénateur refuse d'obéir à vos injonctions ? Faites de sa fille une accro à l'héroïne et poussez-la dans les bras d'un souteneur. Un ministre de la Justice fourre son nez dans vos affaires ? Placez chez lui de fausses pièces à conviction pour le compromettre.

— Vous faites allusion à des faits réels ? demanda Jillian.

— Oui. Détectés par Benji et Ray. Conduites d'entreprises à la faillite, détournements de fortunes familiales, envois d'innocents en prison… Le père a transmis au fils tout son savoir-faire, et Thomas a fini par surpasser Charles dans tous les domaines. Au fil des ans, nous avons trouvé des gens qui acceptaient de parler des Rowland, mais seulement sous couvert d'anonymat.

— Charles est toujours là ?

— Il est mort dans son sommeil il y a vingt ans. Incroyable ! Une

fin paisible. Quant à Thomas, après trente-cinq ans de CIA, il a pris sa retraite quelques années avant le décès de son père.

— Mais si Thomas n'exerce plus… commença Jillian.

— Je sais ce que vous avez en tête. Mais détrompez-vous : une fois parti de Langley, Rowland a gagné en puissance. Et même en dangerosité.

— Il est vrai qu'il a tué mon grand-père.

— Et j'en suis horrifié, croyez-moi. Ray et Benji voulaient entrer en contact avec lui. Notre manuscrit est prêt et ils souhaitaient lui donner une chance de s'expliquer. Mais il n'a jamais donné suite à leurs demandes.

— Ce n'était pas très prudent de leur part. C'est à cause de ces demandes que Benji a été tué.

— J'en suis conscient. Et ça me navre. Benji était mon ami. Mais aucun de nous n'imaginait que Rowland emploierait la violence. Ce type a plus de quatre-vingt-dix ans. Nous pensions qu'au pire il nous enverrait ses avocats pour nous menacer de poursuites judiciaires.

— Pourquoi cacher votre identité ? s'enquit Luke.

— C'est moi qui possède le film, la seule pièce à conviction vraiment accablante. Nous ne souhaitions pas que quelqu'un se mêle de ce que nous étions en train de préparer. Nous avons donc décidé d'un commun accord que je resterais à l'arrière-plan.

— Que s'est-il passé après la mort de Ray ?

— Je ne m'attendais pas du tout à son décès. Vraiment pas. Et j'ai été secoué. Ray n'était pas du genre expansif, mais je ne l'aurais jamais cru suicidaire. Il m'avait informé que Benji était malade et que son temps était compté. Nous cherchions à faire avancer les choses pour que Benji soit encore là quand elles aboutiraient.

— Pourtant, vous n'avez pas pris contact avec mon grand-père, remarqua Jillian. Il connaissait votre existence, mais lui ne savait pas comment vous joindre.

— Nous nous en tenions au plan prévu. C'était convenu entre nous. Maintenant, notre tâche est accomplie. Puisque Rowland n'a jamais répondu aux questions de Ray et Benji, je vais mettre en route la publication. C'est ce que mes amis souhaitaient. Et nos trois noms figureront sur la couverture. »

Les nuages porteurs de neige qui s'étaient accumulés à l'ouest au-

dessus des sommets pendant leur ascension libéraient à présent leur charge de cristaux gelés. Tandis que leur hôte préparait un déjeuner tardif, Jillian et Luke, assis devant les portes-fenêtres en verre de l'étage, regardaient la poudreuse ensevelir peu à peu la terrasse.

« Je pourrais m'habituer à ce mode de vie, déclara la jeune femme.

— Moi aussi, dit-il. C'est un endroit où on se sent bien.

— La solitude n'a pas que des avantages, tout de même.

— C'est vrai. Mais grâce à elle, il se peut que Rowland ne soupçonne même pas l'existence d'Eckstein, comme lui-même le pense. »

Luke avait déjà remarqué le râtelier d'armes au fond du salon. Huit fusils, de chasse et autres, dressés comme au garde-à-vous. Des pièces impressionnantes. Et pas briquées et astiquées à la salive. Ces engins avaient servi. Bonne nouvelle : ils disposaient d'une certaine puissance de feu si le besoin s'en faisait sentir.

« Un type comme Thomas Rowland peut-il vraiment être aussi influent que ça ? demanda Jillian, le tirant de sa rêverie.

— Avec suffisamment d'argent et de moyens de pression, tout à fait. Ma patronne lui attribue pas mal de coups tordus, et elle n'est pas du genre à exagérer.

— Je n'aurais jamais dû t'appeler. »

Il la dévisagea.

« Je suis sincèrement désolée de t'avoir entraîné là-dedans, Luke. Ce combat n'est pas le tien.

— C'est moi qui ai choisi, pas toi. Et oui, ce combat est le mien, maintenant : je suis en mission officielle.

— Décidément, tu ne peux pas t'empêcher de jouer les preux chevaliers, hein ? dit-elle en souriant.

— Que veux-tu, on est comme ça dans le Tennessee.

— À table ! » appela Eckstein depuis le rez-de-chaussée.

Après avoir déjeuné et lavé la vaisselle, ils s'installèrent devant la cheminée où crépitait un bon feu. Dehors, la neige avait entièrement recouvert la balustrade de la terrasse.

« Il va en tomber beaucoup ? demanda Jillian.

— Un mètre à un mètre cinquante entre aujourd'hui et demain, répondit Eckstein. Avec le vent, elle va former des congères. Les tempêtes de printemps sont redoutables, dans le coin. Celle-ci va

stagner au-dessus de nous jusqu'à ce qu'un front chaud la chasse. Vous risquez d'être bloqués ici quelques jours, tous les deux.

— Il y a pire comme punition, commenta Luke.

— Une chose me turlupine, dit Jillian. Le film de Zapruder : pourquoi n'inquiète-t-il pas Rowland ?

— Zapruder s'est concentré sur la voiture de Kennedy, pas sur l'escorte. Je vous fiche mon billet que s'il n'avait pas resserré la focale à ce point sur la Lincoln, son film n'aurait jamais été vu par personne. Charles Rowland y aurait veillé… Je ne voulais pas vous faire peur, tout à l'heure. Rassurez-vous. Rowland est âgé et ne tardera pas à disparaître.

— En quoi cela affecte-t-il votre livre ?

— En rien, dans la mesure où je doute que Rowland s'épanche auprès de qui que ce soit sur le sujet. Nous avons fait ce que nous pouvions pour prendre langue avec lui. Nous ne sommes pas tenus à plus. Donc, on publie et on voit ce qui se passe.

— Ça me pose un problème que ce type puisse disparaître sans avoir eu à rendre compte du meurtre de Benji, confia Luke. C'est dur à avaler.

— Une des phrases préférées de Benji était : *choisis soigneusement la montagne sur laquelle tu veux mourir*, dit Jillian. Moi, j'ai choisi la mienne. La forme de justice que j'envisage concernant Thomas Rowland est de nature plus biblique que celle à quoi tu penses. »

Luke la dévisagea.

Puis il comprit. Deutéronome 19:21.

Tu ne t'apitoieras pas. Œil pour œil, dent pour dent.

57

16 h 15

Talley leva les yeux vers le ciel plombé du Wyoming. La neige continuait à tomber, venant du nord. La question était de savoir s'il était possible de voler par ce temps. Le Sikorsky était un hélicoptère fiable équipé d'un système d'imagerie infrarouge frontale permettant une vision nocturne. Néanmoins, la technologie n'était rien sans un bon pilote aux commandes. Or, Talley pouvait justement compter sur les services de deux des meilleurs anciens « oiseaux de nuit » du 160e régiment des Forces spéciales. Mais il n'en restait pas moins que les turbulences risquaient d'être imprévisibles dans le secteur.

Quoi qu'il en soit, les deux Sikorsky, réservoirs pleins, étaient prêts à accueillir ses hommes, qui attendaient son ordre pour monter à bord. La durée de vol estimée était de trente minutes, vent de face. Ils allaient devoir arriver par le sud, à grande vitesse et en rase-mottes. Le site, une propriété privée à l'écart de tout, était parfait, et l'épaisseur de neige fraîche suffisamment dissuasive tant pour les promeneurs que pour les gardes.

« Embarquez ! » cria-t-il.

Ses hommes grimpèrent dans l'un des Sikorsky. Il les rejoignit et claqua la portière derrière lui.

Le pilote démarra les moteurs.

Les rotors se mirent à tourner.

L'appareil s'éleva dans l'air de l'après-midi.

*
* *

Luke, debout sur la terrasse, respirait l'air froid à pleins poumons. La neige tombait toujours, mais en petite quantité. Dans la pénombre

qui régnait sous le ciel encombré, l'après-midi avait des allures de crépuscule.

Dans la remise, les chevaux s'agitaient.

Et cela durait depuis quelques minutes.

« Vous distinguez ce léger râle quand ils s'ébrouent ? demanda Eckstein.

— En effet, je l'entends, dit Jillian.

— Il y a quelque chose qui les inquiète. »

Luke concentra son attention sur la grange. Rien de visible.

« Un animal ? avança-t-il.

— Ils henniraient plus fort et piafferaient davantage. »

Il fut aussitôt sur le qui-vive.

Ils se replièrent tous les trois à l'intérieur.

Eckstein alla jusqu'au râtelier et prit un fusil de chasse.

« Ils sont tous chargés et vous avez des munitions de rechange dans le placard en dessous », indiqua-t-il.

Luke et Jillian s'emparèrent chacun d'une arme et de quelques cartouches. Ils avaient déjà leurs Beretta sur eux. Talley avait-il retrouvé leur trace ? Eckstein se trompait-il en pensant que Rowland ignorait son existence ?

« Ce n'est peut-être rien, dit le vieil homme, mais mettez tout de même vos documents en sûreté, y compris ma clé USB. Il faut que vous les sauvegardiez. »

Luke rassembla son ordinateur, les schémas et les photos, qu'il fourra dans le sac de voyage. Puis il glissa les périphériques de stockage dans sa poche tandis qu'Eckstein se postait à une des fenêtres.

Un son familier se fit entendre.

La basse profonde que produisent les rotors d'un hélicoptère.

Encore loin.

Mais se rapprochant.

« Est-il possible de filer d'ici en partant vers le nord ? demanda Luke.

— Il y a un col d'où on peut descendre dans un ravin sinueux orienté au nord qui mène à l'exploitation minière désaffectée d'Ishawooa…

— Quelle distance ?

— Un kilomètre et demi. Si nous arrivons jusque-là, nous aurons

peut-être une chance de les semer dans la tempête. »

Luke comptait sur le fait que Talley n'avait pas eu le temps de reconnaître convenablement le terrain. Bien sûr, il avait pu obtenir des informations sur Google Earth, mais celles-ci n'étaient pas nécessairement fiables. Il se pouvait aussi qu'il n'ait pas repéré l'ancienne mine, ou qu'il l'ait jugée sans intérêt.

« Le voilà ! » annonça Jillian en désignant la fenêtre d'un hochement de tête.

Ils virent des feux de navigation raser le fond du vallon par-delà les arbres, puis le lourd appareil se posa à quelques centaines de mètres.

Des hommes en sortirent.

Armés.

Bientôt suivis de Talley en personne.

« Vous avez sûrement plus d'expérience que moi de ce genre de chose, déclara Eckstein. Qu'est-ce que vous préconisez ?

— De foutre le camp, répondit Luke.

— Ne serait-il pas préférable de rester ici et de faire front ? De tenir la place, comme on dit ?

— Les tireurs de Talley sont beaucoup plus nombreux que nous. Ils perceront nos défenses en un rien de temps. Mieux vaut les forcer à nous prendre en chasse en espérant qu'ils se dispersent. Jillian ?

— Je suis du même avis. C'est notre meilleure chance. »

Les silhouettes noires commencèrent à faire mouvement dans leur direction.

*
* *

Talley, après avoir penché pour une approche furtive, avait finalement décidé qu'un mode d'action plus direct serait mieux approprié.

Surtout eu égard à ce qu'il avait en tête.

Ses hommes étaient à présent au sol avec lui. Un seul membre du groupe était resté à bord avec le pilote. Un duo identique attendait à des kilomètres de là, à bord du second hélico.

Il fit un moulinet avec sa main.

Les pales du Sikorsky se remirent à tourner à plein régime en rugissant et l'appareil décolla de nouveau.

*

* *

Luke en tête, ils regagnèrent le rez-de-chaussée et se ruèrent vers la porte arrière du chalet. Le grondement de l'hélicoptère faisait vibrer l'air au-dessus de la maison. Au moment où Luke sortait, la silhouette de l'appareil se profila dans son champ de vision. Soulevée par le souffle des rotors, la neige des congères tournoyait telle une tornade. Il y eut un éclair orangé et un objet allongé comme une torpille fonça vers le sol. Une roquette ?

« Courez, vite ! » hurla-t-il.

Ils prirent leurs jambes à leur cou.

La maison explosa.

Sous le choc, Luke se sentit projeté en avant et tomba par terre. Le visage lui brûlait. Des pulsations rouges et noires lui brouillaient la vue.

« Jillian ! appela-t-il.

— Ici ! » gémit-elle, à quelques mètres de lui.

Elle roula sur elle-même. Du sang gouttait de son oreille gauche.

« Tu es touchée ? »

Elle fit non de la tête.

« Où est Eckstein ? demanda-t-il. Tu le vois ? »

Au moment où ils se précipitaient hors du chalet, leur hôte était resté à l'arrière. Il gisait à présent sur le dos, les bras en croix. Luke courut à lui. Eckstein ouvrait et refermait la bouche tel un poisson sorti de l'eau, crachotant du sang entre deux respirations sifflantes. Puis Luke comprit en voyant la poitrine du vieil homme, percée d'une plaie par balle. Jillian arriva en hâte.

« On lui a tiré dessus », dit-il.

Le regard de Jillian se détourna vers la pénombre qui les entourait.

« Ça signifie qu'ils sont là », murmura-t-elle.

Derrière eux, la maison flambait.

L'hélicoptère avait pris de l'altitude mais restait à portée, susceptible d'infliger des dégâts supplémentaires. Des courants d'air glacé chargé de neige tourbillonnaient autour d'eux. Les feux de navigation de l'appareil firent volte-face et vinrent dans leur direction.

Des rafales d'armes automatiques retentirent.

Des balles martelèrent le sol.

L'hélicoptère glissa latéralement tout en se maintenant à une

hauteur d'une trentaine de mètres. Luke attendit de distinguer le clignotant de queue puis il fit feu à deux reprises, criblant de chevrotines le pare-brise en forme de bulbe. Ses chances d'abattre l'engin étaient minces, mais ses tirs eurent l'effet escompté. L'hélico piqua du nez dans un premier temps, puis effectua un virage serré sur la gauche et recula.

« Dégage ! ordonna-t-il à Jillian. Je te suis. »

Il saisit Eckstein par les poignets et le traîna vers la grange. Après être monté à la verticale, l'hélicoptère repassa à l'attaque. Dans l'encadrement de la portière arrière, une silhouette braqua un fusil automatique et fit feu.

Des projectiles ponctuèrent le sol, de plus en plus proches.

« Continue d'avancer ! » s'écria-t-il à l'adresse de la jeune femme.

Lâchant Eckstein, il se laissa tomber sur un genou pour expédier une volée de plombs en direction de la portière ouverte. Le tireur partit en arrière et disparut. Luke empoigna le vieil homme par sa ceinture et le traîna à l'intérieur de la grange.

« Vois si on peut sortir par-là ! » dit-il à Jillian, désignant une autre porte à double battant qu'il avait vue au fond du bâtiment.

Elle se lança dans cette direction.

Affolés par le tumulte, les chevaux s'agitaient dans leurs stalles.

Il s'agenouilla près d'Eckstein.

« David ? Vous êtes avec nous ? » demanda-t-il.

Pas de réponse.

« David, parlez-moi, insista-t-il en secouant l'épaule du vieil homme qui lâcha une suite de mots confus dans un souffle.

— On peut sortir de ce côté ! » cria Jillian.

Eckstein agrippa la manche de Luke et ouvrit la bouche, mais seul un murmure s'échappa de ses lèvres.

« Il faut y aller ! » pressa Jillian.

Luke se pencha vers Eckstein.

« Vous pouvez me redire ça ?

— IAN.

— Encore une fois.

— I… A… N… 316… 21.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Répétez… »

Il obéit.

Tournant les yeux vers la maison, il vit quatre types armés qui avançaient vers lui dans la lueur de l'incendie. L'un d'eux déplia son bras et lança quelque chose. Luke eut juste le temps de reconnaître la forme caractéristique de l'objet.

« Grenade ! » hurla-t-il en plongeant vers le fond de la grange.

Le projectile rebondit sur le sol enneigé, puis éclata. Luke ressentit l'onde de choc et resta un instant à plat ventre. Mais ce n'était qu'une grenade assourdissante.

Se remettant à genoux, il sortit le Beretta qu'il pointa en direction de la porte ouverte, où un homme s'apprêtait à lancer un deuxième engin. Il tira deux fois en visant la poitrine, et l'autre recula en trébuchant avant de disparaître à l'extérieur. Même si le gars portait probablement un gilet pare-balles, le double impact avait dû le chatouiller. Un instant plus tard, une grenade explosa à l'extérieur. Il s'assura que Jillian n'avait rien puis rampa jusqu'à Eckstein, qui gisait sur le dos, ses yeux grands ouverts tournés vers le plafond.

Il lui prit le pouls. Rien.

Il se releva d'un bond et courut rejoindre Jillian.

« Il est mort, annonça-t-il.

— Et on ne tardera pas à l'être aussi si on traîne trop longtemps par ici. »

*
* *

« Bravo Deux, ici Bravo Un, dit Talley dans son micro. Rapport ? »

Il avait ordonné au pilote de se positionner à l'écart tout en continuant d'observer le chalet. Il était toujours appréciable de bénéficier d'une vue aérienne du terrain. Bien que le Sikorsky fût doté d'un système autonome de vol stationnaire, les vents latéraux tempétueux le secouaient violemment, rendant difficile sa stabilisation.

« Objectif atteint, répondit son interlocuteur dans la radio. Mais il y a un blessé. Un des nôtres. »

Posté à une centaine de mètres de la maison en flammes, Talley avait entendu les tirs et les explosions de grenades.

« Et les cibles ? demanda-t-il.

— Une à terre, état indéterminé. Les deux autres ont pu quitter la grange et se dirigent vers un ravin, au nord.

— Coupez-leur la route, ordonna-t-il. Clouez-les au sol. »

Si Daniels parvenait à se perdre dans la nature, ce serait la croix et la bannière pour le localiser. D'un autre côté, un Ranger comme lui avait toujours un plan B, et il ne choisirait pas une option aussi téméraire que de foncer tête baissée dans le blizzard. Avec la chute brutale de la température, il chercherait un endroit abrité et facile à défendre.

Restait à savoir où.

58

Luke commença à descendre en trébuchant le versant nord du col couvert de congères glissantes qui formaient des vagues figées lui arrivant aux mollets. Une forte rafale oblique lui fit perdre l'équilibre et il tomba la tête la première dans la poudreuse fraîche. Entraîné par le poids de son sac à dos et du fusil de chasse, il se mit à rouler sur lui-même. Jillian tenta de l'éviter, mais il la faucha au niveau des genoux et ils se retrouvèrent l'un sur l'autre, jambes enchevêtrées et à demi ensevelis, en train de dévaler la pente de plus en plus vite.

Enfin, une dernière embardée mit fin à leur dégringolade.

Vers le sud, les feux de navigation de l'hélicoptère clignotaient dans le ciel. Ils s'enfouirent plus profondément dans un tas de neige et ne bougèrent plus. Le battement des rotors s'intensifia, passa au-dessus d'eux, puis déclina.

« Viens, dit-il. On n'est qu'à mi-chemin. »

Plus ils progressaient vers le fond de la gorge, plus celle-ci se rétrécissait. Ils étaient dominés par des parois de roche qui coupaient un peu le vent. La couche de neige s'amincissait sous leurs pas, et arriva le moment où ils purent presque courir au lieu d'avancer en traînant les pieds. La combe décrivit une courbe vers la gauche, se resserra davantage encore, puis s'aplanit. L'hélicoptère revint, ralentit, et se mit en vol stationnaire à l'aplomb du col.

Un projecteur s'alluma.

L'aéronef commença à se déplacer de côté, le rayon lumineux cherchant le ravin.

« Ils savent qu'on est là », dit Luke.

*
* *

Talley entra dans la grange. Nerveux, les chevaux hennissaient et piaffaient. L'un de ses hommes se tenait debout près du corps allongé sur le sol. Talley s'approcha, s'accroupit et découvrit un vieillard qui présentait une plaie par balle à la poitrine.

Ce ne pouvait être qu'Eckstein.

Il avait pourtant interdit à son équipe d'engager le combat. Rowland avait été clair : il était impératif qu'Eckstein soit pris vivant. Et à présent, celui-ci était mort. Un des membres du commando s'était mué en fou de la gâchette.

« Bravo Un, ici Bravo Deux. »

Il prit sa radio et se remit debout.

« J'écoute.

— On a repéré des traces au fond du vallon. Apparemment, ils se sont glissés dans une espèce de gorge qui remonte vers le nord. Ils ne doivent pas avoir plus de deux ou trois minutes d'avance sur nous. On est en train d'inspecter le ravin. Sans succès jusqu'à présent.

— Continuez. Nos cibles vont quelque part, et je veux savoir où.

— Bien reçu. On poursuit le quadrillage. Combien de kilomètres carrés doit-on couvrir ?

— Autant qu'il faudra. »

Étant donné l'épaisseur de neige qui augmentait et les températures négatives, Daniels ne pouvait pas aller bien loin. Le bilan côté commando était d'un blessé léger à bord de l'hélicoptère et un mort au sol. Le reste de l'équipe attendait, à quelques mètres de lui.

« Lequel d'entre vous a fait feu ? demanda-t-il.

— Aucun. On a utilisé que les grenades assourdissantes. »

Une balle perdue tirée de l'hélicoptère ?

Possible.

En tout cas, ce serait la version qu'il servirait à Rowland.

*
* *

Luke et Jillian coururent jusqu'à un renfoncement peu profond dans la paroi rocheuse, où ils se nichèrent. Le projecteur du Sikorsky parcourait méthodiquement le fond de la gorge. Comme au ralenti, le faisceau passa devant leur cachette avant de disparaître dans un tournant.

Puis les battements sourds des rotors s'estompèrent.

« Ils s'éloignent, mais ça ne veut pas dire qu'ils abandonnent, commenta Jillian.

— Talley finira par nous débusquer, quitte à y laisser sa peau », enchérit Luke.

N'ayant pas le choix, ils se remirent en chemin.

Ils progressaient prudemment depuis vingt minutes quand le canyon décrivit un virage serré vers le sud et déboucha brusquement sur un surplomb. Projecteur allumé, l'hélico revint à trois reprises, à chaque fois en provenance d'une direction différente, dans l'espoir de les surprendre en train de s'aventurer à découvert. En contrebas, dans une cuvette, s'étendait l'exploitation minière qu'avait mentionnée Eckstein, ses bâtiments se réduisant à des formes fantomatiques dans la faible luminosité et les bourrasques de neige. Ils s'adossèrent à la falaise pour souffler. Dans le branle-bas, Luke avait oublié les juments. Talley, qui ne laissait rien au hasard, les avait-il abattues pour empêcher ses proies de les utiliser pour fuir ? Il pouvait seulement espérer que l'ex-commando Delta avait épargné les bêtes en s'apercevant qu'ils avaient déjà pris le large.

« À un moment ou à un autre, il faudra bien qu'on retourne récupérer les chevaux, remarqua-t-il.

— On pourrait attendre ici que Talley se lasse, suggéra Jillian. On est à l'abri du vent et hors de vue. »

Une option qui ne convainquait pas Luke.

« Il sait par où on est partis. Il va envoyer du monde au col, s'il ne l'a pas déjà fait. Et avec cette tempête, si on continue vers le nord, on risque de se perdre dans la montagne. Notre meilleure chance de nous en tirer est de nous planquer dans l'ancienne mine, là-bas. »

Où ils cesseraient de constituer des cibles potentielles faciles pour les occupants de l'hélicoptère, sans doute équipés de casques de vision nocturne. En bon Ranger, il raisonnait par anticipation, passant en revue différents scénarios. Talley et lui étaient engagés dans une partie d'échecs dont le perdant mourrait. Le piège que lui avait tendu l'ex-Delta à l'héliport de Francorchamps en guise d'avertissement avait confirmé sa créativité intellectuelle. Talley s'était arrangé pour les faire fuir en plein blizzard, et il n'existait qu'une position défendable offrant une possibilité de s'abriter à des kilomètres à la ronde. Quand il aurait repéré la mine – ce qui ne manquerait pas de se produire,

Luke en était persuadé –, il ordonnerait à ses hommes de placer les lieux sous surveillance et il patienterait. Peut-être le vieux briscard était-il d'ailleurs déjà en train de mettre ce plan à exécution en leur laissant juste ce qu'il fallait de mou, ce qui expliquerait que l'hélicoptère ne soit pas revenu une quatrième fois.

« Il est vrai qu'on a peu de chances de survivre longtemps en restant dehors… » admit Jillian.

Une évidence.

La température continuait de chuter, mais ils étaient à la merci d'un danger autrement plus sérieux : les avalanches. Sans compter qu'un nouveau sujet d'inquiétude occupait l'esprit de Luke. L'affrontement inévitable qui s'annonçait risquait de se terminer de manière tragique pour eux. Depuis l'épisode belge, il avait pu mesurer l'impact négatif de leurs tribulations sur le moral de Jillian. Si physiquement elle n'avait rien perdu de son mordant de combattante chevronnée, son regard s'était terni. Son sourire se faisait rare et de plus en plus forcé. Il la surprenait souvent les yeux dans le vague. Après avoir assisté impuissante au déclin de Benji et l'avoir vu se faire tuer, elle était traumatisée et ça n'avait rien d'étonnant. Il aurait dû s'en apercevoir plus tôt, même si cela n'aurait sans doute pas changé grand-chose. Elle venait en outre de visionner dans leurs moindres détails les images insoutenables de ce jour d'horreur, à Dallas, et d'écouter Eckstein faire le récit désespérant du parcours de Rowland pendant les soixante années qui avaient suivi cet événement affreux. Le tout en étant soumise à la traque sans merci de Talley ainsi qu'à une menace de mort quasi permanente. À supposer qu'ils se sortent de cette épreuve, redeviendrait-elle jamais celle qu'elle avait été ? Une question qu'il ne se posait pas par pitié ou condescendance, mais qui reflétait tout simplement son affection pour l'amie chère qu'elle était pour lui.

Alors non, elle ne finirait pas ses jours au cœur de la nature hostile du Wyoming.

C'était exclu.

Il la regarda dans les yeux en s'efforçant de lui communiquer sa détermination.

« D'accord, dit-elle enfin. On se retranche dans la mine. »

*

* *

Talley étudiait la carte.

Pas une copie numérique.

Une vraie carte sur papier qu'il avait achetée la veille. À la lumière de l'incendie, il examinait l'endroit où Daniels avait été localisé pour la dernière fois par l'hélicoptère. Rien d'autre que des étendues sauvages sur des kilomètres dans toutes les directions.

Puis un détail attira son regard.

Un signe conventionnel représentant une ancienne mine.

Il sourit.

À croire que Daniels lui envoyait une invitation !

Peut-être était-ce le cas, d'ailleurs.

Il prit sa radio.

« Bravo Trois, commencez l'approche au sol. »

59

Luke sauta de la corniche dans un amas de neige où il enfonça jusqu'aux cuisses. Il portait toujours le sac à dos, le fusil de chasse et le Beretta. Jillian et lui s'étaient mis d'accord pour se séparer de façon à constituer des cibles moins commodes à détecter, puis ils avaient entamé chacun de leur côté la descente pénible vers le plus proche bâtiment de l'exploitation – un entrepôt, à en juger par son allure, dont la partie arrière s'était effondrée.

Au-delà s'étendait le site minier d'Ishawooa proprement dit, un ensemble de constructions reliées entre elles par des passages couverts. D'après les informations qui accompagnaient leur carte, les plus grosses installations, datant du complexe d'origine établi en 1847, étaient le bâtiment de stockage du minerai et celui où ce minerai était lavé dans un tambour fonctionnant à l'énergie hydraulique. Deux passages couverts connectaient le bâtiment de stockage, d'une part à un dortoir fait de troncs de pins situé du côté sud de la cuvette, d'autre part à l'entrée de la mine, creusée dans la pente nord. Dispersées parmi les édifices principaux, se dressaient des dizaines de cabanes individuelles vraisemblablement construites pour loger une main-d'œuvre en expansion à une certaine époque. En tout, le site occupait un peu plus d'un hectare. Il avait été entretenu et modernisé au fil des décennies jusqu'à sa fermeture définitive, vingt ans plus tôt. Un trou à rats de ce genre constituait un véritable cauchemar pour l'attaquant, constamment incité à regarder par-dessus son épaule.

Parfait.

Étonnamment, l'ensemble était en bon état de conservation compte tenu de son âge. La vie avait dû être dure, ici, surtout en hiver. Mais, Luke ne l'ignorait pas, l'or exerçait un attrait si puissant que des milliers d'hommes et de femmes avaient affronté des conditions pires

encore pour s'en procurer. Quoi qu'il en soit, l'isolement, le froid implacable et le travail éreintant avaient certainement été des plus démoralisants.

Et tout ça dans l'espoir de devenir riche.

Jillian, fusil en main, arriva par la droite et le rejoignit. Sur un signe de lui, ils reprirent leur progression d'un pas lent et réguliers, en partie par crainte de se perdre de vue dans les bourrasques de neige, en partie parce que des déplacements rapides, ils le savaient, étaient plus faciles à détecter par d'éventuels guetteurs.

Quelque chose bougea devant eux.

Il leva un poing.

Jillian s'immobilisa et s'accroupit, ne laissant paraître que sa tête et ses épaules. Il l'imita. Un lièvre sortit d'un bond du brouillard pour y replonger tout aussi vite.

Fausse alerte.

Ils atteignirent le mur arrière de l'entrepôt, dont la toiture à demi écroulée formait une sorte de réduit. Luke avait les muscles des cuisses en feu.

« Je devrais passer plus de temps sur le tapis de course ! lança-t-il.

— Moi aussi. J'ai connu mieux comme condition physique ! dit Jillian. À ton avis, s'ils étaient là, est-ce qu'ils n'auraient pas déjà refermé leur piège ?

— Talley préfère peut-être attendre qu'on ait pris nos aises pour serrer son nœud coulant.

— Dans ce cas, évitons de prendre nos aises. »

Tout à fait l'avis de Luke.

Talley s'était certainement penché sur une carte pour dresser une liste restreinte des endroits susceptibles de leur servir de refuges. Son patron, Rowland, s'inquiétait à l'évidence de ce que détenait Eckstein tout autant qu'il s'était alarmé au sujet de ce que Simmons cachait chez lui. Ce n'était pas un hasard si la maison de ce dernier avait été entièrement détruite par le feu. Et c'était maintenant celle d'Eckstein qui achevait de se consumer. Mais Jillian et lui avaient pu mettre la main sur les deux clés USB, la bobine originale du film et les photos. Le toutim.

Restait à comprendre ce que signifiait le mystérieux IAN 31621.

Les indices qu'ils avaient rassemblés jusqu'ici égratigneraient-ils seulement la carapace de Rowland ? Ou leur vaudraient-ils d'être

qualifiés de fous furieux complotistes dont les arguments se résumaient à quelques schémas ridicules et à des contes à dormir debout autour d'une bavure imaginaire ? Et le film d'Eckstein ? Crédible ? Ou tout juste bon à être mis en pièces image par image par les trolls d'internet ? Il chassa ces doutes de son esprit pour se recentrer sur la situation présente.

Talley ne tarderait pas à retrouver leur trace.

« Allons reconnaître les lieux », dit-il.

Ils se séparèrent de nouveau de façon à contourner l'entrepôt chacun d'un côté et à s'approcher selon des angles différents de la tour pyramidale protégeant le chevalement. Sur sa droite, Luke vit surgir une énorme butte. Pas une production naturelle, jugea-t-il, plutôt un crassier constitué de débris entassés là autrefois par les mineurs. Il se demanda quelle proportion du sol qu'ils foulaient était en fait composée de déblais réabsorbés par la terre au fil des ans depuis la fin de la ruée vers l'or. Plus il pénétrait au cœur du complexe, plus la couche de poudreuse s'amincissait, jusqu'au moment où elle ne lui monta plus que jusqu'aux chevilles. La cuvette était si bien abritée que la neige s'y accumulait deux fois moins vite que dans les espaces exposés. Jillian atteignit la tour juste avant lui. Elle lui adressa un signe de tête, puis se pencha et s'engagea dans une brèche de l'enceinte.

« RAS », l'entendit-il chuchoter un instant plus tard.

Il la rejoignit en rampant.

L'intérieur, qui mesurait une douzaine de mètres de côté, était dominé par un treuil à chaîne fixé dans la toiture à double pente. Suspendu à ce dernier, un câble en acier rouillé plongeait dans un puits foré dans le sol en terre battue. Luke laissa tomber une pierre dans le trou et un tintement métallique lui parvint au bout de quelques secondes.

« Une cage d'ascenseur, dit-il.

— Quelle profondeur, à ton avis ?

— Sans doute plusieurs centaines de mètres. Les mineurs suivaient les filons aussi loin que le leur permettait leur système d'aération. »

Il ressortit du bâtiment et scruta les alentours. Il ne détecta aucun mouvement suspect, mais le vent avait forci, réduisant encore la visibilité. En Afghanistan, après tout, les situations quasi désespérées étaient la norme. Il ne se sentait donc pas dépaysé.

Se séparer de nouveau pour que l'un d'eux aille quérir de l'aide n'aurait eu aucun sens. Ils se trouvaient à des kilomètres de tout lieu civilisé, et ni lui ni Jillian n'auraient su quelle direction prendre. Non. Ils s'étaient fourrés ensemble dans ce guêpier, ensemble ils s'en sortiraient.

« Je pense qu'ils vont arriver par les airs, dit-il.

— C'est aussi ce que je crois. Plus rapide, et pas besoin de se geler les miches dans le blizzard.

— Exactement. Bon. On a du boulot avant qu'ils débarquent. Ils seront obligés de se diviser en petits groupes pour fouiller tous les recoins.

— Et on va leur faire payer cher leur moindre avancée », dit Jillian avec une flamme dans le regard qui faisait plaisir à voir.

Oui, Talley et ses hommes allaient payer le prix fort.

60

Talley regardait brûler le chalet d'Eckstein. Ses hommes s'étaient risqués à l'intérieur pour voir s'il y avait quelque chose à glaner. Certaines parties du bâtiment ayant été épargnées par les flammes, il allait falloir attiser l'incendie afin d'en parachever la destruction. Pour le reste, il savait à quel endroit Daniels s'était réfugié et il s'y rendrait sous peu.

Chaque chose en son temps.

Un des membres du commando sortit de la maison et courut à lui. Il tenait entre ses mains les restes de ce qui avait été un ordinateur portable. Talley examina l'objet. Calciné. Écran fracassé. Mais probablement récupérable.

Outre la capture d'Eckstein et l'élimination de Daniels et de Stein, Rowland lui avait fixé une autre priorité. Il avait pour mission de rechercher systématiquement puis d'assurer personnellement la conservation de tout appareil pouvant servir à emmagasiner des informations – et surtout des vidéos –, personne, y compris lui-même, n'étant autorisé à en visionner les contenus. Sur ce point, Rowland avait insisté de façon catégorique avec une véhémence presque maladive. Talley se demanda pour la nième fois ce qui pouvait revêtir une telle importance aux yeux de son patron.

« Mets ça de côté, ordonna-t-il. Qui d'autre connaît l'existence de ce truc ?

— Seulement moi.

— N'en parle à personne. »

Des parasites crépitèrent soudain dans ses écouteurs.

« Bravo Un, ici Bravo Deux, parlez.

— Je vous reçois. À vous.

— On a repéré des constructions à environ deux kilomètres et

demi au nord du chalet. »

La mine désaffectée.

« Visibilité quasi nulle. Le vent cisaille à tout va à cause des falaises. Je me suis posé dans une petite prairie à proximité. À vue de nez, il doit y avoir trois gros bâtiments, peut-être plus. Ça a l'air ancien et à l'abandon.

— Pourquoi ne pas se contenter d'envoyer un détachement ? suggéra l'homme qui se tenait à son côté. On a la supériorité numérique. »

Talley secoua la tête.

« Si on s'engage trop tôt, il va nous réduire en bouillie. C'est lui qui a la maîtrise du terrain… Pour l'instant. (Il régla le micro de son casque.) Bravo Deux, vous en êtes où, pour ce qui est du carburant ?

— Ça va.

— Alors, venez nous chercher. »

*
* *

Luke conclut que le plus urgent était de choisir leur dernier retranchement. De tous les bâtiments, le dortoir semblait le mieux conservé, avec ses murs épais. S'ils parvenaient à en barricader l'entrée principale, seule la galerie couverte qui le reliait au local de tri permettrait d'y accéder – un goulot d'étranglement fatal pour les attaquants, forcés de l'emprunter, et un atout pour les défenseurs.

S'éclairant avec leurs lampes torches, ils suivirent la galerie menant du chevalement au bâtiment de tri, pratiquement vide à l'exception de quelques tas de minerai, puis ils prirent celle qui aboutissait au dortoir, encore meublé de ses lits superposés – douze de chaque côté plus deux contre les murs pignons, plus courts. Avisant un poêle, il le renversa sur le flanc et en détacha à coups de talon les pieds rouillés, avec lesquels Jillian bloqua la poignée de la porte principale.

« Ils arriveront peut-être à entrer par-là, mais ils auront du mal, déclara-t-elle. Et maintenant ?

— Les lits. Tu as la force d'en déplacer un toute seule ? »

Elle alla empoigner un des cadres de bois massifs qu'elle traîna sur quelques dizaines de centimètres.

« Facile. »

À eux deux, ils poussèrent quatre des châlits dans l'entrée du passage couvert et en ajoutèrent quatre, dressés de biais ou à la verticale, donnant à l'endroit l'allure d'un magasin d'équipements pour aires de jeux ravagé par une tornade.

« Si tu es forcée d'abandonner ton poste, retranche-toi ici et entasse les lits restants contre ceux-ci. Pour t'atteindre, les gars de Talley devront se frayer un chemin en escaladant ce bazar.

— Et ils seront pris comme des poissons dans une nasse.

— Qu'est-ce que c'est, là, par terre ? » demanda-t-il en désignant un anneau noir.

Se penchant, elle tira à elle ce qui se révéla être une poignée, ouvrant une trappe dans laquelle elle promena le faisceau de sa lampe.

« Une sorte de cave, j'ai l'impression. Je ne vois pas jusqu'où elle va. »

Il ralluma sa torche et se laissa tomber dans le trou. Un tunnel permettant de sortir du local souterrain aboutissait sous un trottoir en bois qui courait le long de la façade du dortoir. Le sol, sous cette espèce de longue estrade surélevée, était saupoudré de neige infiltrée entre les lattes. Il appuya sa paume contre les planches extérieures, qui se bombèrent en craquant sous la pression.

Il retourna dans la cave et se hissa hors de la trappe.

« Ça va jusque sous la galerie de la façade, dit-il. Une bonne issue de secours éventuellement. Allons nous occuper des autres entrées, maintenant. »

Ils localisèrent toutes les portes des bâtiments principaux donnant sur l'extérieur et les condamnèrent à l'aide de morceaux de ferraille. Après quoi ils inspectèrent chaque salle, sélectionnant des cachettes et des positions de tir potentielles, déplaçant des équipements délabrés ou des wagonnets pour créer des étranglements et des angles morts que les attaquants seraient obligés de prendre en compte. Depuis le local de stockage du minerai, ils suivirent le passage desservant l'entrée de la mine, grossièrement barricadée avec des planches. Quelque part au-delà de cette palissade devait se trouver un accès à une grosse construction qu'ils avaient aperçue à flanc de falaise et qui devait être un atelier de traitement.

Une autre voie de repli.

Il nota mentalement ce détail.

Ils regagnèrent la salle de tri qu'ils inspectèrent sous toutes les coutures, retraçant en détail le parcours qu'il leur faudrait emprunter s'ils étaient amenés à décrocher vers le dortoir. Au centre du local trônait le trommel, un énorme cylindre rotatif soutenu par un échafaudage incliné, dans lequel on débarrassait le minerai de sa gangue par délayage. Au-dessus de ce dispositif était suspendue une goulotte qui aboutissait sans doute à la roue hydraulique située à l'extérieur.

« L'un de nous deux se postera ici, dit Luke. S'ils veulent atteindre cette salle, les hommes de Talley n'auront pas d'autre option que de passer par le local de stockage et la galerie de liaison, où on pourra les tirer comme des lapins. Et s'ils arrivent à entrer en force, ce n'est pas cet échafaudage qui les protégera.

— Je prends, déclara Jillian. J'aimerais voir l'impression que ça leur fera de se trouver dans la ligne de mire d'une Marine en embuscade.

— Je sais déjà sur qui je miserais », dit-il avec un sourire.

Armée d'un fusil de chasse et d'un Beretta, elle bénéficiait d'une puissance de feu plus qu'appréciable.

Dans l'espace libre autour du trommel étaient rangées quelques bennes roulantes en acier qui pesaient dans les cent kilos chacune. Ils les déplacèrent et les installèrent devant la casemate improvisée qu'occuperait Jillian au départ de la galerie d'accès au dortoir. Elle disposerait ainsi d'une solide enceinte multiple et d'angles de tir dégagés. Ils laissèrent les berlines sur leurs roues, sauf deux qu'ils basculèrent sur le flanc et orientèrent pour qu'elles puissent servir d'abris anti-grenades le cas échéant. Si les hommes de Talley se rendaient compte qu'ils ne pouvaient pas déborder Jillian, ils tenteraient en effet de la déloger à l'explosif.

« Que penses-tu de ton petit bastion ? demanda-t-il.

— Défendable, mais il va attirer les méchants comme un aimant. D'un autre côté, c'est le but recherché, non ?

— Tout à fait. Pendant qu'ils se taperont la tête contre ton mur, je ferai de mon mieux pour leur pourrir la vie. »

Il comptait bien tirer profit de l'agencement labyrinthique du complexe et des baraques annexes pour canarder les assaillants en restant à couvert, puis changer de position avant d'être repéré. Jillian et lui avaient décidément acquis un avantage certain en arrivant les

premiers.

La jeune femme leva les yeux vers le plafond.

Il entendit le bruit comme elle.

Les rotors d'un hélico à l'approche.

Le tintamarre s'amplifiait à chaque seconde. Le moteur sifflait, manifestement mis à rude épreuve.

« Il doit souffler un vent de tous les diables, là dehors, dit-il. Ce ravin est une véritable hotte aspirante. »

Une trentaine de secondes s'écoulèrent, puis l'appareil s'éloigna et le vacarme des turbines s'estompa.

« Nos invités sont arrivés », commenta Jillian.

*
* *

Talley se tenait à l'écart dans le froid.

« Bravo Un, ici Bravo Cinq. Répondez. »

La sentinelle qu'il avait laissée au chalet d'Eckstein.

« J'ai les infos que vous vouliez, dit l'homme. Les constructions font partie d'une exploitation minière appelée Ishawooa Creek. J'ai trouvé des photos sur le blog d'un randonneur. Elles ne sont pas de très bonne qualité, mais le site paraît occuper une surface d'un hectare et quelques. Cinq gros bâtiments et une douzaine de dépendances, le tout relié par des galeries couvertes. Je suis en train de vous envoyer ça sur votre téléphone satellite. »

La chance ne sourit qu'aux esprits bien préparés, songea-t-il.

Au milieu de nulle part, Luke Daniels s'était débrouillé pour dénicher la hantise de tout soldat : un labyrinthe urbain inextricable sur lequel aucune donnée n'était disponible. À l'heure qu'il était, lui et Stein s'étaient certainement déjà familiarisés avec les lieux. Il avait dû aménager l'intérieur et les points d'accès de façon à en tirer le maximum d'avantages tout en escamotant ce qui aurait pu bénéficier aux assiégeants. Les Rangers étaient passés maîtres dans l'art d'investir une position et de la tenir.

Ce qui ne laissait qu'une alternative à Talley et ses hommes.

Soit ils attaquaient simultanément de tous les côtés, soit ils s'ouvraient une brèche à l'explosif pour pénétrer dans le complexe et conduire une opération de ratissage qui leur permettrait de s'emparer de chaque bâtiment l'un après l'autre. Mais quelle que soit l'option

choisie, on pouvait être certain que Daniels s'était d'ores et déjà préparé un dernier retranchement uniquement accessible par un goulot d'étranglement mortel.

Y avait-il lieu de s'en étonner ?

Bien sûr que non.

Ayant eu l'occasion de mesurer l'ingéniosité de Daniels à Celam Kae, en Afghanistan, il s'était attendu à ce que l'histoire se répète, et jusqu'ici, il n'avait pas été déçu.

Son téléphone émit un signal. Les photos. Il les fit défiler puis demanda :

« Des détails sur la mine elle-même ?

— Pour autant que je puisse en juger, il n'y a qu'une entrée sous un gros bâtiment tout en angles contre la falaise côté nord.

— Merci pour l'info, dit-il dans son micro avant de couper la communication. On y va ! lança-t-il en se tournant vers ses hommes.

— On regarde juste ou on tire ? » s'enquit l'un d'eux.

En clair, ordonnait-il une simple mission d'observation ou une reconnaissance active consistant à faire feu sur les positions suspectes dans le but d'en tester les faiblesses et de déterminer précisément où se cachait l'adversaire ? Une question tactique délicate qui ne laissait pas droit à l'erreur. Sachant que Daniels n'allait sûrement pas réagir à quelques rafales en dévoilant ses petits secrets, et dans l'incertitude concernant l'issue de l'opération dans son ensemble, il préféra pécher par excès de prudence.

« On se contente de regarder, répondit-il. Le gars en face est un pro. Ne tirez que sur mon ordre. »

61

Luke consacra un quart d'heure à inspecter encore une fois les lieux, se livrant à une ultime répétition, à une dernière révision. Ici et là, il s'arrêtait pour desserrer quelques planches dans un mur pour le cas où ils auraient besoin de sortir en catastrophe. Puis, Jillian étant installée à son poste de combat, il passa dix minutes supplémentaires seul dehors à aller et venir en piétinant entre les bâtiments principaux et les annexes, veillant autant qu'il le pouvait à laisser dans son sillage des traces bien repérables. Tant que la neige ne les aurait pas comblées, ces empreintes de pas constitueraient un élément déroutant de plus pour les poursuivants. Quand il eut terminé, il retourna à l'intérieur.

« Ça bouge du côté est, annonça Jillian. Deux hommes en tenue de camouflage blanche. Ils approchent doucement droit devant. À environ cent mètres. »

Une mission de reconnaissance, à coup sûr. Destinée à susciter une réaction.

« D'accord, je vais voir. »

Il partit en petites foulées, traversa la salle de stockage pour gagner le local de tri où il s'agenouilla devant un interstice particulièrement large entre deux planches du mur est.

« Où êtes-vous, mes agneaux ? » murmura-t-il.

Cela prit trente secondes, mais deux silhouettes finirent par émerger du voile tourbillonnant, vêtues de pied en cap de combinaisons blanches mouchetées de gris. Fusils braqués, les types progressaient méthodiquement, rasant au plus près le sol enneigé.

Quel était leur plan le plus vraisemblable ?

Un duo arrivant par l'est, un deuxième par l'ouest, Talley au centre. Jillian avait probablement dans son viseur l'équipe qui

approchait par l'ouest. Talley ne pouvait rien espérer d'autre de cette tactique que tirer quelques enseignements sur la configuration générale de l'exploitation, ce qui ne lui servait pas à grand-chose tant que l'intérieur des bâtiments restait pour lui un mystère. Même les meilleurs soldats d'élite détestaient s'aventurer dans l'inconnu. Talley était en train de tester les possibilités qui s'offraient à lui.

D'accord, les gars.

Venez me chercher.

*
* *

Talley s'arrêta au milieu du champ de neige à une cinquantaine de mètres du premier édifice et prit sa radio.

« Ici Bravo Un. Allez-y en douceur et sans précipitation. Dans les règles. Reçu ?

— Reçu, répondirent ses hommes.

— Je ne vois ni lumière ni mouvement », rapporta l'un des deux qu'il avait envoyés du côté est.

Pour plus de clarté, Talley avait attribué des numéros de un à sept aux principales constructions, commençant par l'espèce d'entrepôt proche du bord ouest de la cuvette pour finir par ce qui lui semblait être un dortoir.

« Même chose à l'ouest, annonça son autre interlocuteur. Je suis presque au Un. »

Puis de nouveau l'équipe est :

« On se tient à couvert. Il y a à peu près cinquante mètres de terrain nu entre moi et le Cinq. Visibilité incertaine. On avance ?

— Ne bougez pas, ordonna Talley. Baissez-vous et observez.

— On a atteint le Un, prévint l'équipe ouest. Je me déplace jusqu'à l'angle pour mieux voir… Ça y est, j'ai le Deux en visuel. »

Le bâtiment Deux était celui qui avait la forme d'une pyramide. Talley changea de fréquence radio.

« Bravo Deux, ici Bravo Un. Faites un passage. Secouez le cocotier.

— Bien reçu. J'y vais. »

Soixante secondes s'écoulèrent, puis l'hélicoptère surgit en rugissant à travers la tempête, projecteurs allumés, et lâcha des grenades assourdissantes qui illuminèrent le site. Talley laissa passer une minute avant de demander :

« Une réaction ?

— Négatif. Situation inchangée. »

L'appareil s'éloigna et resta en soutien.

« Même chose de notre côté, fit savoir l'équipe ouest. Ni mouvement ni lumière. Je vois un trou dans le mur du Deux. Bravo Un, est-on seulement sûrs que nos cibles soient là ? Attendez, je retire ce que je viens de dire. J'aperçois des traces de pas. Récentes.

— Qui vont où ?

— Un peu partout entre les bâtiments. Les plus gros et les plus petits. »

Talley sourit. Malin, ça, Daniels, de semer la confusion.

« La brèche dans le mur du Deux est à dix mètres, reprit le chef de l'équipe ouest. Je dois pouvoir y arriver.

— Négatif ! Ne bougez pas ! Reçu ? »

Talley ne capta pour toute réponse que des parasites et quelques mots hachés.

« N'avancez pas ! Je répète : n'avancez pas ! »

Nouvelle volée de parasites.

Il ferma les yeux et serra les paupières.

Plus le choix.

« À tous, ici Bravo Un. Engagez l'objectif ! »

62

Luke regarda l'homme quitter sa position à l'angle de l'entrepôt et s'avancer à découvert en direction du chevalement. La brèche dans le mur avait à l'évidence exercé sur lui une attraction irrésistible.

« C'est qu'on aime aller au baroud, hein, mon petit père », murmura Luke entre ses dents.

L'hélicoptère était reparti, les projecteurs et les grenades assourdissantes n'ayant eu pour but que de provoquer une réaction. Un appât que ni lui ni Jillian n'avaient gobé.

Pas question.

Revenant rapidement sur ses pas, il traversa en sens inverse la salle de tri puis vira à droite dans la galerie menant au chevalement. Là, il se mit à progresser à une allure d'escargot avant de s'immobiliser près de la brèche, aplati contre le mur, son fusil de chasse en suspens au-dessus du trou. De l'extérieur lui parvenaient de légers grattements de tissu glissant sur la neige. Une ombre remplit l'ouverture, puis une tête apparut, suivie d'un buste. Quand le type fut engagé jusqu'à mi-corps, Luke le renversa sur le dos et lui fourra le canon de son arme dans une orbite.

« Pas un mot, pas un geste. Tu fais oui de la tête si tu me comprends. »

L'homme acquiesça.

« Es-tu en communication avec quelqu'un ? » s'enquit Luke à mi-voix.

Nouvel acquiescement.

« Un clignement de paupières si commande vocale, deux si manuelle. »

Deux battements.

Il ordonna au gars de se croiser les mains sur la poitrine, puis il

l'empoigna par le col et acheva de le tirer à l'intérieur. Cela fait, il le mit à plat ventre, jambes et bras écartés, le fouilla et jeta au loin les armes qu'il trouva.

« Combien êtes-vous ? »

Silence.

« Si tu ne réponds pas à ma question, mon équipière va descendre ton copain. Il n'y a que vous deux ? »

Rien.

« C'est comme ça que tu veux la jouer ? Moi, j'interroge, et toi tu fais le dur à cuire qui refuse de se mettre à table ?

— Il y a de ça.

— Je m'en serais douté. »

Luke retourna le fusil et asséna un coup de crosse à l'arrière du crâne de son prisonnier, dont le corps s'affaissa. Puis il lui prit son casque audio et le coiffa.

« Vous me recevez ? Vous me recevez ? » répétait une voix dans l'écouteur.

Jack Talley.

L'idée l'effleura de le mettre en boîte, mais il résista à la tentation. Sa meilleure arme psychologique était les parasites. Talley venait de perdre le contact avec un de ses collaborateurs sans qu'il sache ni pourquoi ni comment. Sur le champ de bataille, un événement de ce genre était de nature à faire réfléchir sérieusement n'importe quel soldat. Luke espérait que ce serait le cas cette fois encore.

« L'un de vous a-t-il Bremer en visuel ? »

L'ex-Delta n'obtint en réponse qu'une succession de « Négatif ».

Un long silence chargé de parasites s'ensuivit, au bout duquel Talley parla de nouveau.

« À tous. Passez sur la fréquence de secours. Celle-ci n'est plus sûre. »

Luke ôta le casque qu'il fourra dans son sac à dos ainsi que la radio.

Puis il procéda à un rapide inventaire. Un fusil supplémentaire, deux grenades à fragmentation et deux incapacitantes.

Excellente récolte.

Il lia ensuite les mains et les pieds du dénommé Bremer avec des attaches autobloquantes trouvées dans le gilet pare-balles de celui-ci. Ces messieurs n'étaient pas venus en touristes. Il avait un embryon de

plan concernant son prisonnier, mais seul le temps dirait s'il était réalisable. Abandonnant le type dans le local de tri, il rejoignit Jillian à son poste et lui remit le fusil de sa victime ainsi que trois grenades, ne gardant pour lui qu'une des deux assourdissantes.

« Quel délai avant que Talley lance son attaque ? demanda-t-elle.

— Quelques minutes tout au plus.

— Combien d'effectifs ?

— Impossible de le savoir. La bonne nouvelle, c'est que nous contrôlons les crêtes.

— J'aime ton optimisme, mais n'oublie pas la loi de l'emmerdement maximum. Elle nous pend au nez. »

Celle selon laquelle tout ce qui est susceptible de mal tourner finira inéluctablement par le faire. Une croyance bien ancrée dans l'esprit des militaires.

Pas dans le sien toutefois.

Au combat, il arrivait que la situation penche d'un côté ou de l'autre pour un cheveu, mais jamais encore il n'avait vu les choses virer au pire de leur propre volonté. Une catastrophe supposait le plus souvent une part d'erreur ou de négligence.

« Je préfère ma loi à moi, dit-il.

— Qui est ?

— De se tenir prêt en toutes circonstances.

— La formule est moins lapidaire, mais je saisis l'idée.

— Tu es parée ? »

Elle hocha la tête et lui adressa un sourire qu'il jugea bienveillant et affectueux.

« Évite de te faire tuer, ajouta-t-il.

— Pareil pour toi. »

63

Luke repartit, laissant Jillian tapie à son poste. En chemin, il cacha son sac à dos contenant l'ordinateur portable et tous les documents, auxquels il ajouta les deux clés USB qu'il avait dans sa poche, ne conservant sur lui que les armes et les munitions. Il avança prudemment jusqu'au chevalement, contourna le puits et alla s'installer à plat ventre devant la brèche du mur. À travers les bourrasques de neige, il discerna plusieurs hommes, chacun équipé d'un fusil d'assaut, qui marchaient à pas lourds vers l'entrepôt.

L'un d'eux boitait.

Talley.

Leur permettre de se mettre impunément à couvert aurait été une erreur. À cette distance, Luke n'avait aucune chance de toucher l'un d'eux, mais il pouvait interrompre leur progression. Il pointa donc le fusil de chasse et pressa la détente, envoyant une grappe de chevrotine dans leur direction. L'idée avait été de forcer les types à s'éparpiller, au lieu de quoi ils se ruèrent en avant. Évidemment. Avec son expérience du combat, Talley n'avait pas recruté des bleus du genre à se déballonner. Luke chambra une nouvelle cartouche et se lança dans un sprint le long de la galerie couverte à l'instant même où les assaillants ouvraient le feu, déchiquetant les planches autour de la position qu'il venait d'abandonner.

Au local de tri, il se baissa pour ne pas se cogner au trommel, puis enfila au pas de course la galerie suivante jusqu'à la salle de stockage, où il tourna à gauche avant de se laisser glisser sur les genoux pour atteindre son poste suivant, un interstice qu'il avait agrandi dans la paroi de bois. Comme il ajustait le coin de l'entrepôt, une tête se pencha par-delà l'angle et il fit feu. Une poutre proche du visage de l'imprudent vola en éclats, le forçant à battre en retraite. Des éclairs

jaillirent de l'autre angle du bâtiment. Une grêle de balles cribla les planches derrière lesquelles se tenait Luke.

Il décrocha.

Dieu merci, Jillian respectait le plan prévu et ne tirait pas. Il importait que sa position demeure inconnue des assaillants le plus durablement possible.

Il courut jusqu'au local de tri.

Le poste qu'il s'était aménagé à cet endroit consistait en un wagonnet renversé et enfoncé dans une portion de mur effondrée. Il eut à peine le temps de se baisser derrière le chariot que des balles commencèrent à en marteler la tôle. Au-dessus de lui, l'hélicoptère était de retour. Le projecteur s'alluma et des rais de lumière crue zébrèrent la terre battue. Des rafales retentirent. Des projectiles se mirent à hacher le toit, répandant sur lui une pluie d'échardes. Il se jeta dans le wagonnet où il se pelotonna.

C'est alors qu'une évidence le frappa : son prisonnier était en danger.

Il risqua un coup d'œil hors de sa cachette. L'homme, toujours inconscient, gisait au milieu de la salle. Même s'il s'agissait d'un adversaire, le laisser se faire tuer de cette manière n'était pas acceptable. Le mitrailleur de l'hélicoptère se mit à arpenter systématiquement la pièce, ses projectiles soulevant des geysers de terre. D'une roulade, Luke quitta son refuge sous une averse d'éclats de roche piquetant ses vêtements pour courir jusqu'au malheureux, qu'il ramena en le traînant derrière le chariot culbuté. Les salves s'espacèrent brièvement avant de reprendre de plus belle, concentrées cette fois sur la galerie qui conduisait au local de stockage.

« Planque-toi, ça vient de ton côté ! » hurla-t-il à l'adresse de Jillian sans savoir si elle l'entendait dans le vacarme ambiant.

Des salves de couverture. Destinées à faire diversion pendant qu'une équipe se dirigeait vers le local de tri.

Les rafales d'armes légères s'intensifièrent tout en perdant en précision, ce qui confirmait l'idée que les tireurs étaient en mouvement. Les balles percutaient le wagonnet en produisant des étincelles avant de ricocher un peu partout dans la salle. Luke attendit une accalmie puis se redressa sur ses genoux. Les deux types qu'il avait forcés à se planquer derrière l'entrepôt n'allaient pas rester tranquilles longtemps. Ils chercheraient vraisemblablement à atteindre

le chevalement, qui était la structure la moins éloignée d'eux. L'hélicoptère cessa d'arroser le terrain et quitta les lieux, ce qui ne pouvait signifier qu'une chose : les assaillants arrivant de l'est étaient désormais à proximité immédiate et le mitrailleur ne voulait pas courir le risque de toucher ses camarades.

« Qu'est-ce qui se passe chez toi ? cria Luke.

— Il y en a deux encore à couvert, répondit la jeune femme.

— Ça ne va pas durer. Laisse-les entrer puis descends-les aussi vite que tu pourras. Ils ignorent où tu es. »

Soit la porte du local de tri, qu'ils avaient bloquée, ne tiendrait pas longtemps, soit les attaquants feraient sauter un point faible dans une paroi et pénétreraient par là. Si Jillian réussissait à éliminer les deux qu'elle avait repérés avant qu'ils n'atteignent la galerie où elle avait pris position, les assaillants suivants ne pourraient pas savoir d'où étaient venus les tirs mortels.

« L'hélico va remettre ça, prévint-il.

— Compris. »

Il retourna au chevalement. Comme il se dirigeait vers le mur, les yeux rivés sur la brèche, il calcula mal sa trajectoire aux abords du puits. Surpris, il fit un écart, parvint à éviter le gouffre de justesse, heurta le mur et tomba sur les fesses.

C'est alors qu'un homme apparut dans la brèche.

Luke se redressa en levant son fusil, mais le gaillard fut sur lui avant qu'il ait eu le temps de presser la détente. Lâchant l'arme, il administra un coup de poing à la gorge de son adversaire qui poussa un ouf de douleur et s'affaissa de côté tout en restant agrippé à Luke.

Bras et jambes emmêlés, ils roulèrent l'un sur l'autre.

Et basculèrent dans le puits.

Conscient que la chute serait brève, Luke pivota de manière à s'octroyer la position supérieure. Ils percutèrent le toit grillagé du monte-charge, le dos du lascar absorbant la majeure partie du choc. Le treillage se déforma sous l'impact, puis il céda et ils tombèrent dans la nacelle. Le câble d'acier fit entendre un craquement. La cage dégringola d'un mètre, se stabilisa, descendit encore, puis se mit à osciller. Coincé sous le poids de Luke, le type, visiblement sonné, clignait des paupières à toute allure, mais il parvint à glisser une main dans son gilet tactique, d'où il sortit un cran d'arrêt.

« À ta place, je ne ferais pas ça », dit Luke.

L'homme lança son bras en avant.

Luke se pencha de côté pour éviter la lame, qui manqua de peu son œil droit avant de frapper la claire-voie du monte-charge. Il attrapa le poignet de son agresseur et l'immobilisa.

« Tu es du genre dur à la détente, toi, hein ? La cage va se détacher, là. Cesse de bouger ! »

Pour toute réponse, l'autre tenta de se libérer d'un mouvement brusque. Prenant alors son élan, Luke lui assena un coup de tête en plein visage qui lui fit éclater le nez dans un jaillissement de sang. Il lui tordit ensuite le poignet pour le forcer à lâcher le couteau, qui tomba dans les profondeurs.

La plate-forme glissa de nouveau et heurta violemment la paroi. Le mouvement de balancier s'amplifia. Luke leva les yeux. Le câble était en train de s'effilocher, les torons se rompant l'un après l'autre avec des vibrations aiguës. Il empoigna son adversaire par le col et, le traînant derrière lui, il se mit à ramper en direction d'une entrée de galerie proche percée dans le mur du puits. Le type lui agrippa la cheville et le tira en arrière en ordonnant d'une voix rauque :

« Toi, tu restes là ! »

Le câble émit un bruit sec suivi d'une rafale de claquements.

« On parie ? » répondit Luke avant de lui expédier le talon de sa chaussure en plein visage.

Le forcené lui lâcha le pied.

Luke s'accrocha comme il put, ses ongles griffant le plancher de la galerie jusqu'à ce que ses mains trouvent une prise dans la roche. Il repoussa d'un shoot la tête de son adversaire et finit de se hisser à l'intérieur du tunnel.

Avec une détonation aussi forte qu'un coup de fusil, le câble se rompit.

Sous les yeux de Luke, la cage bascula pour se caler de travers entre les parois du puits. Le gars tendit un bras en un appel à l'aide muet.

Leurs doigts se touchèrent.

Dans un grincement d'acier raclant la pierre, la nacelle acheva de pivoter sur elle-même et chuta dans le vide. Luke eut le temps de voir l'expression terrifiée de l'homme avant que les ténèbres l'engloutissent.

64

Luke sentit son cœur se soulever.

Il se laissa rouler sur le dos pour reprendre le contrôle de lui-même.

Large de quelques dizaines de centimètres, le boyau où il se trouvait mesurait à peine un mètre de hauteur. Il retourna en rampant jusqu'au bord du gouffre et, se tordant le cou, il examina le chevalement au-dessus de lui. Le câble s'était rompu à proximité du treuil. Impossible de l'atteindre. Et les parois du puits semblaient lisses.

Ce n'était pas par là qu'il pourrait sortir.

La fusillade avait cessé. Cela signifiait-il que les hommes de Talley avaient suspendu leur attaque, ou qu'ils s'étaient déjà emparés de la position occupée par Jillian ? Non, elle n'aurait jamais capitulé avant d'avoir utilisé toutes les cartouches dont elle disposait. Elle était sans doute cachée, aux aguets, attendant son heure. En Louisiane, elle lui avait rendu un fier service en détournant sur elle l'attention des assaillants ; il décida d'en faire autant. Il prit son Beretta, braqua le canon vers le haut du puits et fit feu trois fois coup sur coup.

Après avoir rechargé l'arme, il passa un moment à regarder autour de lui. Il se demanda si le tunnel n'était pas un simple renfoncement naturel qui avait fait office de remise à outils, mais une vérification rapide à la lumière de sa lampe frontale révéla que le boyau tournait à gauche après trois mètres en ligne droite. Il s'agissait clairement d'un ouvrage creusé dans la roche qui devait avoir une raison d'être et mener quelque part.

Mais où ?

Ses trois tirs n'ayant suscité aucune réaction, il fallait qu'il essaye autre chose. Une main appuyée contre le plafond, il se pencha au-

dessus du puits, visa le treuil et pressa la détente. Cette fois, son projectile frappa l'acier avec un fracas à la hauteur de ses espérances qui se propagea en écho dans tous les azimuts.

Un bruit de bottes se fit aussitôt entendre dans le passage couvert desservant le chevalement.

C'est ça. Approchez.

Il pointa le pistolet.

Le visage d'un homme apparut au bord de l'ouverture. Luke lui tira dans le front. Le type s'écroula en avant, rebondit contre la paroi du puits et tomba dans le noir.

« Halte ! N'avancez pas ! cria quelqu'un. Il est là, en dessous ! »

Une autre tête se montra, mais recula avant qu'il ait eu le temps de faire feu.

« En bas, sur la droite, à quatre mètres », chuchota une voix.

Un instant plus tard, ce fut un bras qui surgit du côté opposé de l'ouverture. Le poing serré tenait une grenade assourdissante.

Luke décampa.

Il venait de franchir le coude du tunnel quand il entendit l'engin rebondir puis rouler bruyamment vers lui. Se laissant tomber à genoux, il se boucha les oreilles et contracta les paupières.

L'explosion résonna au plus profond de ses tripes, suivie d'un éclair blanc aveuglant.

Il ôta ses mains de ses oreilles. Une voix lui parvint, étouffée par le sifflement résiduel.

« … doit bien sortir quelque part. Trouvez où et coupez-lui la route. »

Il était sans conteste arrivé à ses fins : c'était lui à présent, et plus Jillian, qui faisait l'objet de toutes les considérations.

Il avança dans la galerie, le faisceau de sa frontale dansant sur les parois. À un virage à gauche succédèrent une courbe en sens contraire puis une ligne droite. Luke se représenta mentalement la disposition du site. Si ses calculs étaient exacts, il devait se trouver quelque part entre le chevalement et le bâtiment de stockage et se dirigeait vers le flanc nord de la cuvette.

Le tunnel descendait, maintenant. La température fraîchissait.

Au loin, il entendit de nouveau des tirs.

Il força l'allure.

Des étais firent leur apparition le long des murs, puis la roche nue

fit place à un coffrage en planches sommairement dégrossies. La pente s'inversa pour aboutir à un conduit vertical dans lequel une échelle était fixée au moyen de pitons. Il appuya son pied sur la première traverse pour en tester la solidité.

Elle résista.

Il commença à grimper lentement, un barreau à la fois.

Au sommet, il déboucha dans une galerie horizontale bien moins exiguë que la précédente, au niveau d'un carrefour d'où partaient quatre tunnels secondaires équipés de voies ferrées qui s'enfonçaient dans le noir.

Il s'immobilisa, tendant l'oreille.

Encore des coups de feu. Toujours lointains.

Il choisit l'un des quatre souterrains et s'y engagea. Au bout de cinquante mètres, il tomba sur une autre cheminée, deux fois plus large que la première, dotée, celle-ci, de deux échelles ancrées dans la roche. Il sentit un courant d'air froid sur son visage. Il y avait une ouverture, tout là-haut. Et une grande. Peut-être un accès à l'ancien atelier de traitement.

Il n'avait pas pris le bon chemin. Il revint sur ses pas.

De retour au croisement, il ferma les yeux, compta jusqu'à vingt et les rouvrit. Il perçut une tache verte vaguement lumineuse vers laquelle il se dirigea en trottinant. Il distingua bientôt l'entrée barricadée de la mine.

Le bruit des tirs s'accentuait.

Il accéléra.

Puis il se figea.

Une lampe venait de s'allumer. Dans le halo, il vit les deux chevilles d'un homme qui se tenait debout juste devant la palissade.

« Jette un coup d'œil », fit une voix.

Les jambes se déplacèrent. Un corps étendu masqua l'interstice sous la planche la plus basse, puis une tête apparut au ras du sol. Le faisceau de la torche chemina vers Luke, qui recula et se plaqua dans un creux de la muraille.

« RAS. »

Les deux hommes s'en allèrent.

Luke leur donna dix secondes avant de s'avancer à pas de loup vers la palissade. Arrivé à un mètre cinquante de celle-ci, il se mit à plat ventre. Dans la galerie couverte, le duo était à mi-chemin entre

l'entrée de la mine et le local de stockage.

Luke avait retrouvé toute son acuité visuelle. Il était temps d'intervenir.

Il visa soigneusement et logea une balle dans la jambe d'un des deux hommes.

Le second commença aussitôt à appeler à l'aide tout en remorquant son binôme pour le soustraire au danger. Luke lui tira dans la hanche. Bien que se tordant de douleur, le type parvint à attraper sa radio et hurla :

« On est tous les deux blessés. On nous tire dessus du côté de la mine. »

65

Talley écouta le rapport dans son oreillette.

« Ici Bravo Un, dit-il. Décrivez vos blessures.

— Jambe et hanche. Une balle chacun.

— Êtes-vous toujours sous le feu ?

— Négatif, mon capitaine. »

Daniels avait manifestement trouvé un chemin entre le puits dans lequel il était tombé et la mine elle-même. Ce qui soulevait un problème : il risquait de resurgir n'importe où inopinément.

« Vous deux, rejoignez le bâtiment Trois, ordonna-t-il. À toutes les unités Bravo, ici Bravo Un. Poursuivez l'opération.

— Confirmez, Bravo Un. Il y a des blessés ! »

Daniels essayait à l'évidence d'attirer des hommes vers lui. S'il avait voulu les tuer, ces deux-là seraient morts. Sa stratégie était claire : il restait mobile et jouait le rôle du marteau tandis que la fille Stein, à l'affût quelque part dans une position protégée, jouait celui de l'enclume.

« Vous m'avez entendu, dit Talley. À toutes les unités, la mission continue. Nettoyage systématique de la zone. »

*
* *

Luke n'avait entendu que les réponses dans l'échange entre Talley et les blessés, mais cela lui avait suffi pour comprendre que l'ex-capitaine des forces spéciales ne s'était pas laissé berner.

Il se glissa sous la palissade et rejoignit l'endroit où Jillian était cachée.

« Tu es là ?

— Oui », chuchota-t-elle.

Il se rapprocha.

« Raconte-moi tout.

— Ils prennent leur temps. Ils se déplacent en tandem et nettoient tous les bâtiments annexes au fur et à mesure qu'ils avancent.

— Bon. S'il y en a qui viennent par ici, tu les descends.

— D'accord. »

Il la quitta pour regagner le secteur où patientaient les deux blessés.

« Vous m'entendez, tous les deux ? leur cria-t-il.

— On t'entend.

— Déposez vos armes, vos grenades et vos radios.

— Va te faire foutre. »

Luke tira une balle dans le plancher entre eux.

« Vous devez être durs d'oreille. J'ai dit : déposez vos armes, vos grenades et vos radios. »

Ils se débarrassèrent de leurs gilets tactiques.

« Et maintenant, du vent. Et on ne se retourne pas ! »

Il attendit qu'ils soient partis clopin-clopant et alla ramasser leur équipement. Une grenade assourdissante éclata au loin. Suivirent des cris et des tirs erratiques qui cessèrent presque aussitôt.

Il se livra à un rapide calcul.

En comptant les tués et les blessés, il avait mis quatre adversaires hors de combat. Bien sûr, Talley, lui aussi, avait dû établir son bilan. Mais si l'élimination de plus de la moitié de ses effectifs était de nature à semer le doute dans l'esprit de n'importe quel soldat, Talley n'était pas n'importe quel soldat. C'était maintenant qu'il allait augmenter la pression pour prendre l'avantage.

Luke se hâta de rejoindre Jillian avec son butin.

« Changement de plan, annonça-t-il.

— Je t'écoute.

— Talley s'apprête à jeter ses dernières forces dans la bagarre. Quand ses gars t'auront repérée dans ce passage, fais-leur en voir de toutes les couleurs. N'hésite pas. Canarde-les avec tout ce que tu as. »

Il lui confia un des fusils et toutes les grenades, à l'exception d'une assourdissante qu'il garda pour lui.

« Tu es sûr de ton coup ? demanda-t-elle comme il repartait, l'autre fusil suspendu à l'épaule.

— Commence le boulot. Moi, je le finirai. »

*
* *

Talley prit sa radio.

« Ici Bravo Un. Des infos sur les blessés ?

— Stables, mais plus opérationnels. Daniels a emporté leurs équipements. On devrait peut-être se séparer et…

— Négatif. Continuez la mission. Trouvez la position de Stein et débordez-la. Que la fille se rende et Daniels jette l'éponge. Quand elle sera entre vos mains, faites tout ce qu'il faudra pour que Daniels sorte de son trou. C'est clair ? Tous les coups sont permis.

— Compris. »

*
* *

Luke n'eut pas besoin d'en entendre davantage pour constater que Talley avait effectivement décidé d'engager toutes les réserves qui lui restaient. Le rugissement de la turbine du Sikorsky qui approchait du vallon était plus qu'éloquent. Les battements décalés des rotors se répercutaient en échos multiples contre les falaises environnantes dans une cacophonie qui résonnait dans toute sa tête. Le regard fixé sur le mur ouest du bâtiment de stockage, il se fraya un chemin entre les congères avant de plonger dans la poudreuse à ce qu'il jugea être le tout dernier moment.

Puis il se tourna sur le dos et ne bougea plus.

Il n'aurait droit qu'à une seule chance et ne disposerait que d'une poignée de secondes pour exécuter son plan. Les hélicoptères, comme il l'avait appris à ses dépens en Afghanistan, n'étaient jamais plus vulnérables qu'au cours des phases de vol stationnaire pendant les opérations d'extraction ou de dépose des troupes au sol. Ce qui expliquait que la plupart d'entre eux avaient à leur bord un mitrailleur posté dans l'embrasure de la porte. Tout allait dépendre du temps qu'il faudrait à ce mitrailleur pour repérer l'endroit d'où Luke tirait.

Lancé à pleine vitesse, l'appareil surgit dans son champ de vision, vira brutalement à l'aplomb du bâtiment de tri et s'immobilisa dans les airs. Étant donné l'encaissement de la cuvette, il ne pouvait se poser que sur les flancs est ou ouest. Luke arma le fusil automatique, se retourna sur le ventre, visa la portière ouverte et appuya sur la détente. Sa première rafale manqua son but. Il rajusta sa cible pour

expédier la volée suivante à l'intérieur de la cabine. Le mitrailleur lâcha en réponse un chapelet orangé de balles traçantes, lacérant l'entrepôt et la tour du chevalement. Luke concentra ses tirs sur sa silhouette, qui se détachait vaguement dans l'ombre.

Le type bascula en arrière. Son arme se tut.

Luke reporta son attention sur le cockpit. Il ne s'illusionnait pas sur ses chances d'abattre l'hélico avec quelques projectiles, mais un pilote paniqué était tout à fait susceptible d'envoyer son propre appareil au tapis en effectuant une manœuvre inconsidérée…

Il tira dans le rotor principal.

Le Sikorsky fit une embardée sur la gauche, se stabilisa, puis commença à s'élever.

Et se mit à vomir de la fumée.

Il fit un nouvel écart avant de virer en donnant de la gîte. Le moteur grondait tandis que les rotors griffaient l'air froid raréfié, cherchant une prise. Mi-horrifié, mi-fasciné, Luke vit l'appareil rouler complètement sur le côté. Les rotors heurtèrent le bord supérieur du canyon et se fracassèrent. Des débris passèrent en sifflant au-dessus de lui pour aller s'encastrer dans les bâtiments du tri et du chevalement. Privé de portance, le Sikorsky s'écrasa dans le ravin, puis dégringola le long de la falaise et s'immobilisa enfin, le dos dans la neige.

Un profond silence s'abattit sur le site.

Presque aussitôt interrompu par un déluge de détonations accompagnées du crépitement rapide de balles frappant le métal des wagonnets.

Jillian.

Il était au désespoir de ne pas pouvoir aller à son secours, mais pour que son nouveau plan fonctionne, il fallait impérativement que les assaillants concentrent toute leur attention sur elle.

Fusil bien en main, guettant d'éventuels mouvements, il s'avança jusqu'à la portière latérale ouverte de l'appareil gisant sur le toit et pénétra dans la cabine, qu'il entreprit de fouiller en ignorant les corps contorsionnés. Une soudaine éruption de parasites radio émanant du cockpit le figea sur place. Se penchant dans l'encadrement de la porte de communication, il chercha à tâtons le casque du pilote, qu'il libéra pour s'en coiffer lui-même.

« Bravo Deux, ici Bravo Un. Vous me recevez ? »

Talley.

Luke recouvrit en partie le micro avec sa manche avant de l'activer.

« Bravo Un… Blessé… Crashé…

— Répétez. Qui parle ? À vous. »

Luke frotta le micro.

« Crashé… Moulinet… Canyon…

— Attendez. Je vous envoie du secours. J'ai un autre hélico qui arrive. »

Luke ôta le casque et le jeta. Son stratagème avait-il réussi ou Talley feignait-il de s'être laissé prendre ? Il l'ignorait, mais il ne regrettait pas d'avoir saisi l'occasion qui se présentait. Seulement…

Un autre hélico qui arrive ?

Il ne manquait plus que ça !

Il s'éloigna en courant de l'épave et plongea à terre à un endroit où la neige était assez profonde pour qu'il puisse s'en recouvrir à moitié. Un bruit haché de rotors se fit entendre vers l'est. Un Sikorsky passa en trombe au-dessus du bâtiment de tri, se cabra, puis se stabilisa à trois mètres du sol, portière face à l'appareil crashé. Un homme sauta dans la poudreuse et se fraya un chemin en direction de ce dernier. Luke attendit qu'il ait presque atteint sa destination pour se lever d'un bond et courir, courbé en deux, vers l'aéronef en vol stationnaire. Le voyant approcher, le pilote cria quelque chose. Un visage qui devait être celui du mitrailleur se montra à la fenêtre de la cabine avant de disparaître. Luke plongea sous les patins du Sikorsky. Comme il se retournait sur le dos, le mitrailleur, armé d'un fusil à présent, surgit dans l'encadrement de la portière, se pencha au-dehors et tira trois fois de suite. Luke dégoupilla alors la grenade assourdissante qu'il avait gardée puis la lança en cloche à l'intérieur de l'appareil.

Un flot de fumée jaillit de l'ouverture.

Le Sikorsky descendit d'un seul coup. Luke roula sur le côté, mais pas assez vite. Le patin gauche lui érafla l'épaule.

Ce qui ne lui fit pas du bien.

Dès que l'hélico eut atterri, un homme émergea du nuage de fumée et s'approcha, arme pointée pour un tir à bout portant. Luke chercha son fusil, qui lui avait échappé des mains dans la confusion. L'ayant localisé, il allait s'en saisir quand deux coups de feu retentirent.

La tête du type se voila d'un brouillard rouge.

Jillian apparut, Beretta braqué.

« J'apprécie ton sens de la ponctualité, dit-il.

— Tu n'es pas blessé ?

— Seulement mon amour-propre.

— Il s'en remettra, déclara-t-elle en souriant. Quel est le plan ?

— On entre dans la mine et de là on gagne l'atelier de traitement, tout en haut.

— Comment sais-tu qu'on peut y monter ?

— J'y suis allé. Fais-moi confiance. Il n'y a qu'un accès possible. S'ils veulent nous avoir, il faudra qu'ils nous suivent. »

Elle secoua la tête.

« Il me semble avoir déjà entendu ça quelque part. »

66

Luke trouva un point faible dans le mur du bâtiment de stockage et ils entrèrent après avoir défoncé quelques planches à coups de talon.

Il n'était que temps.

Des balles déchirèrent la paroi, faisant pleuvoir sur eux des fragments de bois.

Les hommes de Talley les avaient repérés.

« Avance ! dit-il à la jeune femme. Va à la mine ! Je te suis. »

Les assaillants sortaient du local de tri et de la tour du chevalement. Il en compta trois. Puis il vit Talley lui-même, qui avançait en boitillant. Il rejoignit Jillian. Elle s'était déjà glissée sous la palissade fermant l'entrée de la mine.

« Tout droit derrière toi sur deux cents mètres, indiqua-t-il.

— Attends ! On dirait une radio qui grésille. »

Il fouilla dans son sac, en sortit le talkie-walkie qu'il avait confisqué à l'un des deux blessés et ajusta le casque sur ses oreilles.

« Daniels, si vous m'entendez, revenez.

— C'est Talley », chuchota-t-il.

Il souleva un peu le récepteur pour que Jillian puisse écouter.

« Si vous êtes sur cette fréquence, répondez. »

Il adressa à la jeune femme une mimique qui signifiait *« Qu'est-ce que tu en penses ? »*

Pourquoi pas ? répondit-elle d'un haussement d'épaules.

« Je vous reçois, dit-il dans le micro.

— Si on prenait le temps de discuter ?

— Dites ce que vous avez à dire.

— Vous n'ignorez pas comment tout ça va finir. Pourquoi faire traîner les choses ?

— Si mes comptes sont exacts, vous avez perdu beaucoup de

monde, plus deux hélicoptères.

— Je dispose de renforts. Pas vous. »

Il regarda Jillian, qui fit non de la tête.

« Je sais où vous allez, reprit Talley. C'est un piège mortel avec un seul passage pour entrer et sortir.

— Comment savez-vous ça ?

— Parce que c'est vous qui avez choisi l'endroit.

— À supposer qu'on se rende, qu'est-ce qui se passe ensuite ? Vous nous laissez partir et Rowland nous fiche la paix ?

— Je crains que ce ne soit pas envisageable. »

Une réponse étonnante étant donné le comportement de Talley en Belgique.

« Dans ce cas, vous nous faites perdre notre temps. Je pense que nos chances sont bonnes. Continuez d'envoyer vos hommes à notre poursuite et nous on continue à en faire des confettis. »

Il retira le casque et laissa tomber l'appareil.

« Il se pose des questions, commenta Jillian.

— Moi aussi. »

Pour autant qu'ils sachent, Talley ne mentait pas à propos des renforts à sa disposition. Il pouvait même assiéger la mine : la faim, la soif et le froid feraient le boulot à sa place. Mais ce n'était pas son style. Renforts ou pas, Talley attaquerait.

« Allons-y, dit Luke. Ce n'est pas loin. »

Ils gagnèrent le double conduit vertical et Luke monta le premier, testant les barreaux de l'échelle au fur et à mesure de son ascension. Au bout d'une quinzaine de mètres, le puits aboutissait à une aire taillée dans le roc, inachevée, qui s'étendait en une succession de creux et de bosses jusqu'au mur en planches de la façade. Vingt mètres au-dessus de lui, à travers un entrelacs de poutres et de passages suspendus, il vit une large ouverture horizontale par où entraient des rayons de lune.

L'échafaudage soutenant le convoyeur.

Jillian émergea du puits et il l'aida à se mettre debout. Elle regarda en l'air.

À cette altitude au flanc de la falaise, les coups de vent étaient imprévisibles. Poussée par les rafales, la neige s'engouffrait dans la superstructure, remplissant l'atmosphère de cristaux qui scintillaient dans les faisceaux de leurs lampes frontales.

« On va où ? demanda-t-elle.

— On grimpe. Ce n'est pas sur cette plate-forme qu'on pourra se mettre à couvert. Les gars de Talley nous déborderaient en moins de deux. En revanche, depuis ces espèces de ponts suspendus, on réussira peut-être à les aligner.

— À condition que ces trucs ne s'effondrent pas sous notre poids.

— Ouais, c'est vrai… À toi de décider.

— Tu as raison, mieux vaut tenir les hauteurs. Et si on tombe, on tombe.

— Voilà qui s'appelle parler. »

Non loin d'eux se trouvait une échelle métallique boulonnée à un poteau vertical qui permettait d'accéder indirectement à la passerelle la plus basse. Jillian monta devant et atteignit une poutre horizontale sur laquelle elle marcha en équilibre avant de sauter sur le praticable.

« Ça tient ! » cria-t-elle.

Il la rejoignit. Au bout de la passerelle, une deuxième échelle desservait le niveau suivant.

« Ils ont dû arriver au puits à l'heure qu'il est, tu ne crois pas ? demanda-t-elle.

— Probablement. Mais on a d'autres chats à fouetter pour le moment. Il faut qu'on se trouve une planque et qu'on prenne nos marques. Vas-y, je te suis. »

Ils parcoururent le pont étroit jusqu'à son extrémité. Comme Jillian entamait son ascension vers le deuxième étage, un grondement leur parvint du dehors. Le second hélico avait-il redécollé ? Une ombre se profila sur l'échafaudage avant de s'immobiliser devant la façade, à mi-hauteur.

Oui, c'était bien le Sikorsky.

« Redescends ! » cria-t-il.

Il se mit à pleuvoir de la mitraille. Le mur en planches commença à se désintégrer. Sans doute une 12.7. Un engin tirant des balles de la taille d'un pouce à raison de dix à la seconde. Fragilisée par des années d'exposition aux rudes hivers du Wyoming, la paroi de bois tombait en morceaux sous les impacts répétés. Des pans entiers disparaissaient, réduits en poussière ou chutant en bloc dans le précipice. Voilà pourquoi les hommes de Talley ne les avaient pas suivis dans la mine. Leur chef les avait avertis de ce qui se préparait.

« Les passerelles ne résisteront pas longtemps, dit-il. Il faut qu'on

retourne en bas.

— Va devant. Je te suis. »

Il entreprit de ramper en direction de l'échelle.

« Il n'y a plus que la moitié du mur ! » hurla Jillian.

C'étaient maintenant les passerelles supérieures que dévastaient les balles de la 12.7. L'une d'elles céda, s'écrasa sur des poutres transversales, rebondit et alla se fracasser sur le sol de pierre. Celle où ils se trouvaient bascula puis se stabilisa après s'être légèrement affaissée.

Luke continua d'avancer.

Plus que trois mètres avant l'échelle.

Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Le Sikorsky s'encadra dans la trouée du mur, glissant latéralement. La mitrailleuse se tut. La portière coulissante du côté opposé de la cabine s'ouvrit. Ce qui ne pouvait signifier qu'une chose : un tir de roquette. Qui nécessitait un espace dégagé derrière le tube à cause du retour de flamme.

Il entendit le souffle de départ du projectile.

S'étirant au maximum, il empoigna fermement le barreau de l'échelle puis il tendit son autre bras vers Jillian.

« Attrape ma main ! » cria-t-il.

L'univers explosa.

Il tomba dans le vide.

Et percuta violemment le sol rocheux.

Une douleur fulgurante lui parcourut la poitrine. Une côte cassée ? Plusieurs ? Probablement. Rien de surprenant. Serrant les dents, il parvint à s'extirper des débris de la passerelle sous lesquels il était coincé et se mit à genoux.

« Jillian ?

— Ici. »

Sur sa gauche.

Il rampa dans cette direction et la vit. Debout. Saine et sauve.

L'hélicoptère prit du champ.

« Rendez-vous ! » cria Talley.

Luke se releva et marcha vers l'endroit d'où était venue la voix. Il n'avait plus ni fusil ni Beretta, mais peu importait. La coupe était pleine. Sur sa droite, à six mètres, une silhouette se dressa derrière un monceau de décombres. Talley, fusil épaulé. Braqué sur lui.

« N'approchez pas davantage.

— C'est entre vous et moi, Jack. Il est temps de crever l'abcès », répondit Luke sans s'arrêter de marcher.

Talley ouvrit le feu.

Ses balles ricochèrent sur le sol.

Luke s'immobilisa à trois mètres de lui, bien campé sur ses jambes.

« Ordonnez à vos hommes de partir. Ça a assez duré. On peut régler ça entre nous, vous et moi. »

Talley le dévisagea sans répondre.

« Il faut que ça cesse, Jack. Vous n'avez aucune chance de gagner. Le ministère de la Justice est à fond sur l'affaire. Que vous nous descendiez ou non, Rowland sera arrêté. »

Talley activa enfin son micro.

« À tous les Bravo, ici Bravo Un. Retirez-vous. Je répète, retirez-vous. Confirmez. (Une pause). Évacuez dans l'hélico, je vous rejoindrai. »

Ils se mesurèrent du regard.

Luke ne s'était pas trompé. Talley souhaitait un tête-à-tête. Restait à savoir quel but il poursuivait exactement.

« Jillian ! appela-t-il. Assure-toi que tout le monde s'en va !

— D'accord. »

Il l'entendit se déplacer parmi les débris.

« Enfin seuls, dit-il à Talley. Ça n'avait aucun sens d'en arriver là.

— Je ne le nie pas. Mais je n'avais pas le choix.

— Il y a eu beaucoup de sang versé aujourd'hui. Et je ne parle pas de Benjamin Stein et de David Eckstein.

— Vous savez, vous, ce qui est en jeu dans cette affaire ?

— Parce que vous l'ignorez ?

— Totalement. »

Luke opta pour la franchise.

« C'est votre patron qui a tué accidentellement le président Kennedy. »

La stupeur se peignit sur les traits du vieux soldat.

« Rassurez-moi, vous plaisantez ?

— Je crains bien que non.

— Le ciel nous vienne en aide !

— Il était dans la voiture d'escorte. Elle a freiné brusquement, il est tombé en avant avec un AR-15 entre les mains et le coup est parti. La balle a emporté la tête de Kennedy.

— Il existe des preuves de ce que vous avancez ?

— Un film en couleurs de l'époque.

— C'est ce que détenait Eckstein ?

— Et que je détiens moi-même à présent.

— Une bonne chose. Vous saurez quoi en faire. »

À l'extérieur, la turbine du Sikorsky monta en régime, puis le bruit des rotors s'amenuisa au fur et à mesure que l'appareil s'éloignait. Talley tenait toujours son arme prête, doigt sur la détente. Il fallait absolument désamorcer la tension par le dialogue. Le bonhomme se sentait à l'évidence investi d'une mission. Mais qu'est-ce que cela impliquait concrètement ? Et quelle place occupait-il dans tout ça, lui, Luke ?

« Que recherchez-vous au juste, Jack ?

— L'apaisement. »

Étrange réponse.

« J'en ai assez de vendre mon âme, reprit Talley. Assez d'être le méchant. Je veux que Tom Rowland paye. *Avant* qu'il meure. S'il a tué Kennedy, crions-le sur les toits !

— Ça n'entre pas dans mes compétences. Je remettrai tout ce qui est en ma possession à ma patronne et c'est elle qui se chargera du reste. Si ça peut vous rassurer, elle éprouve la même détestation que vous envers ce type.

— Dans ce cas, elle m'est déjà sympathique.

— Jack, il faut que nous partions d'ici ensemble. Et que nous nous occupions ensemble du cas de Rowland. »

Talley agita son fusil.

« J'ai une femme et des enfants. Rowland se vengera sur eux. Il lui est arrivé de s'en prendre à des familles dans le passé.

— En vous chargeant du sale boulot ?

— Non. Pour ça, il avait Persik et sa bande de voyous… C'est vrai, il faut que ça cesse. Mais ça ne sera pas si simple.

— Pourquoi, Jack ? Si vous témoignez, Rowland finira ses jours en prison.

— Et ma famille se retrouvera dans son collimateur. C'est un rancunier dénué de sens moral. Il serait capable de recruter un tueur depuis sa cellule.

— Nous pourrions lui régler son compte nous-mêmes… »

Talley gesticula de nouveau avec son fusil.

« Non. Si c'était possible, je l'aurais déjà fait. »

Luke perçut un frôlement sur sa gauche, au milieu des décombres. Il était à découvert et sans arme. Qui était là ? Alerté par le bruit, Talley se tourna brusquement sur sa droite. L'un de ses hommes surgit, pistolet pointé, cherchant son équilibre pour tirer. Il cala ses pieds au sol. Luke n'avait aucune chance de plonger assez vite pour se mettre à couvert. Talley orienta son fusil vers le type et fit feu. Le projectile atteignit la silhouette vêtue de noir dans le haut du torse. L'homme fut propulsé en arrière les quatre fers en l'air.

Une autre détonation retentit.

Derrière Luke.

Le sommet du crâne de Talley explosa dans une gerbe épaisse de gouttelettes écarlates.

Non ! Pas ça !

Leurs regards se rencontrèrent et Luke vit la lumière s'éteindre dans celui de Jack Talley, qui passa de l'étonnement à la tristesse pour ne plus refléter que le néant. Talley ouvrit la bouche, mais aucun mot n'en sortit. Puis le corps s'effondra sur le sol.

Luke fit volte-face.

Jillian avançait, Beretta braqué, tenu à deux mains devant elle.

« Pour l'amour du ciel, pourquoi as-tu fait ça ? hurla-t-il.

— Il avait un fusil. Il a tiré.

— Pour me sauver la vie !

— Ce n'est pas ce qui m'a semblé. »

Il était furieux.

« Tout ce que j'ai vu, reprit-elle en abaissant son pistolet, c'est deux types armés et toi en mauvaise posture au milieu.

— J'étais en train de négocier avec lui, bordel ! C'est pour me protéger qu'il a descendu ce gars !

— Luke, j'ai réagi en fonction de ce que j'observais. Tu n'aurais pas agi autrement. Et n'oublions pas que Talley a assassiné mon grand-père.

— Mais c'est faux !

— Ah, parce que tu as cru à son baratin ? Talley travaillait pour Rowland. Persik travaillait pour Rowland. Ces gens-là sont tous les mêmes. Talley n'avait rien d'un innocent.

— Tu l'as sacrifié pour rien ! s'écria-t-il, sa colère virant à la rage.

— Il a débarqué ici avec toute une armée pour nous éliminer. Je

n'appelle pas ça "rien". Et je te signale que je viens de te sauver la mise deux fois en une demi-heure. Inutile de me remercier. »

Le cursus qu'elle avait suivi chez les Marines, il ne l'ignorait pas, comprenait un volet gestion des prisonniers à haut risque inspiré du protocole en vigueur dans la police. Elle était donc formée pour faire face à des circonstances de ce genre sans faire aussitôt parler la poudre. Cependant, il arrivait que des accidents se produisent quand une situation instable échappait à tout contrôle.

« Écoute, reprit-elle. D'accord, j'ai peut-être tiré trop tôt. Mais c'était par réflexe, pour t'éviter d'être tué. »

Il jugea préférable de laisser courir.

Pour le moment.

« Tous les autres sont partis, dit-elle.

— Comment se fait-il que l'un d'eux ait pu rester sans que tu t'en aperçoives ?

— Je n'avais pas une liste complète des mauvais sujets qui étaient entrés ici avec des M16. Je pensais qu'ils avaient tous décroché, comme l'avait ordonné Talley. Visiblement, celui-là ne l'avait pas fait. Mais si ça se trouve, c'était concerté. De toute façon, Talley et lui sont morts, maintenant. Alors on n'a plus qu'à récupérer nos preuves et à filer.

— Je ne les ai plus. »

Elle le dévisagea, l'air incrédule.

« Comment ça, tu ne les as plus ?

— J'ai été attaqué par un des commandos. On est tombés ensemble dans une cage d'ascenseur. J'ai perdu le sac à dos dans la bagarre. Je n'ai plus rien.

— Tu n'as pas essayé de le récupérer ?

— Non, ça ne m'est pas venu à l'idée, répliqua-t-il sur un ton sarcastique qui n'échappa visiblement pas à la jeune femme. Bien sûr que j'ai essayé de le récupérer, qu'est-ce que tu crois ! Mais il avait disparu. Tombé au fond d'un puits tout noir.

— Donc, on a fait tout ça pour rien ?

— Je ne dirais pas ça. Tu as eu ta vengeance. »

67

College Park, Maryland.
Vendredi 3 avril – 11 h 20

Luke n'avait pas chômé.

Jillian et lui étaient retournés chez David Eckstein. Il ne restait rien du chalet qui avait entièrement brûlé, et le corps du vieil homme était toujours dans la grange dont Luke avait fait une dernière fois le tour. Après avoir récupéré les chevaux, ils étaient redescendus à la maison forestière, où ils avaient laissé les bêtes à l'intention de Hedow. Luke avait appelé Stéphanie, qui avait aussitôt réagi de façon radicale en dépêchant des gens sur place pour faire le grand nettoyage et enlever les cadavres. Par chance, tout s'était passé dans un coin isolé. Les gardes du parc national, sollicités, avaient sécurisé la zone afin que les équipes puissent travailler en toute quiétude. Jillian avait ensuite quitté la région à bord d'un jet privé mis à leur disposition à l'aéroport de Cheyenne. Luke, lui, était resté sur place, où il avait des choses à faire qui ne la regardaient pas. Leurs relations étaient devenues glaciales et ils ne s'étaient pratiquement pas adressé la parole depuis leur départ des montagnes. Ils s'étaient toutefois plus ou moins réconciliés sur le tarmac, juste avant qu'elle ne monte dans l'avion.

« Je sais bien que tu m'en veux d'avoir tiré sur Talley. Mais je te croyais en danger et j'ai fait ce qui me semblait le mieux. Comme quand j'ai abattu le premier type.

— Oublie ça. On ne peut pas revenir en arrière, de toute façon.

— Je te suis reconnaissante pour tout ce que tu as fait. Sincèrement. Merci. Mais… Et Rowland ?

— Ce n'est pas mon problème. Ni le tien. Ma patronne se chargera

de lui.

— Ça ne va pas être simple sans preuves.

— Elle trouvera un moyen. On peut lui faire confiance. »

Et il n'avait pas dit ça en l'air.

Jillian partie, il avait rappelé Stéphanie. Il avait bien sûr menti à la jeune femme en prétendant avoir perdu le sac contenant les documents. Il était désormais en mission secrète pour le compte de l'État et elle en savait déjà bien trop. Stéphanie avait donc suggéré de la tenir à l'écart.

Un hélicoptère l'avait par la suite ramené à la mine pour qu'il puisse récupérer son sac à l'endroit où il l'avait dissimulé à l'insu de Jillian. Tous les indices susceptibles d'évoquer la fusillade, y compris les cadavres et les débris du Sikorsky, avaient disparu. Eckstein était maintenant enterré sur sa propriété. Seules la grange et les fondations délabrées de sa maison subsistaient. Qu'adviendrait-il de ces vestiges ? Ce n'était pas à la division Magellan qu'il incombait de traiter ce point.

En revanche, Luke avait un certain nombre de problèmes à résoudre.

« Expliquez-moi ce qui vous turlupine, lui avait dit Stéphanie quand il l'avait rappelée de l'aéroport sur une ligne sécurisée.

— Une préoccupation philosophique.

— Mais encore ?

— On ne se teint pas les cheveux de la couleur du plancher.

— Je vous demande pardon ?

— Un des adages préférés de ma maman. En clair : on ne doit pas prendre de décision importante quand on est au plus bas.

— Parce que choisir une teinture est une décision importante ?

— Pour une femme du sud, oui. Du moins pour ma mère.

— Je crois que je m'entendrais bien avec elle.

— Et ce serait réciproque… Écoutez, il faut que je boucle cette affaire. À ma façon.

— Plus ça va, plus vous parlez comme Cotton.

— Pourquoi m'insulter ?

— C'était plutôt un compliment. En fait, vous cherchez à vous couvrir parce que vous êtes dans l'incertitude.

— Possible. Mais je trouverai une solution. À ma manière.

— Très bien. Tenez-moi au courant à la seconde où vous l'aurez

trouvée. »

Il s'était réjoui qu'elle lui fasse confiance, comme à Malone, pour gérer la situation ainsi qu'il l'entendait. Pas de contrôles tatillons. Pas d'interventions intempestives. Faites le boulot, point final. Et en prime, elle lui avait communiqué quelques informations très utiles.

« La propriété de Rowland sur l'île aux Étourneaux est bien gardée. Mais il possède un second refuge où il séjourne encore souvent malgré son grand âge. Ça s'appelle Compass Cay, un îlot privé, aux Bahamas, qui lui appartient. Il s'y rend à bord de son yacht, l'*Évasion,* dont le port d'attache est Fort Lauderdale. Sur son bateau et sur son îlot, il est vulnérable parce que son dispositif de sécurité y est volontairement allégé. Comme il a sûrement beaucoup d'amis au sein du gouvernement des Bahamas, il doit se sentir intouchable dans l'archipel. Maintenant qu'il ne peut plus compter sur Persik et Talley, il se pourrait qu'il décide d'aller s'isoler quelque temps là-bas, hors du territoire des États-Unis, si on lui met la pression adéquate ».

Luke avait esquissé un sourire.

À croire que sa patronne lisait dans ses pensées.

Fort de ces renseignements, il avait posé les bases de son plan en donnant quelques coups de fil au cours des trois jours précédents et il était désormais prêt à agir.

Mais au préalable, il passa un ultime appel.

À James « Chicos » Detmer, un estimable citoyen du comté de Blount, dans le Tennessee, qui répondit en lançant son emblématique « Ouais, salut ! »

« Ça se présente comment ? demanda Luke.

— J'ai pris pas mal de poiscaille.

— Ravi de l'apprendre. Et pour ce qui est de notre cible ?

— J'la quitte pas des yeux. Et pendant un moment, tes gus me quittaient pas des yeux non plus. J'suis à quatre cents mètres d'eux, mais ça a quand même l'air de leur donner des boutons de me voir là.

— Je te l'ai déjà dit : fais gaffe. Ce genre de mecs, moins ils s'intéressent à toi, mieux tu te portes. Tu piges ?

— Je pige.

— Tiens-t'en au plan prévu. Change de barque, de fringues, d'horaires pour pêcher, ne prends jamais deux fois le même itinéraire pour te rendre à la marina…

— J'suis pas con à ce point-là. »

Chicos, que Luke avait rencontré lors de leur premier jour au collège, était l'un de ses plus vieux copains. Ensemble, ils avaient chassé, pêché, exploré le comté de Blount jusqu'au moindre recoin,

couru les filles, obtenu leur permis de conduire, participé à nombre de soirées arrosées et fait les quatre cents coups plus souvent qu'à leur tour. Mais là où Luke s'était engagé dans l'armée dans l'espoir de découvrir le monde, James avait choisi de s'enraciner encore plus profondément dans la glèbe du Tennessee. Marié avec sa petite amie du lycée, il était père de deux enfants et comptait bien en avoir davantage.

« Tu m'avais caché que ce mec était le proprio du *Titanic*, reprit James.

— Il est si gros que ça ?

— J'te raconte pas. Et chicos, avec ça, le barlu. Crois-moi, j'sais de quoi je parle. »

Chicos avait acquis son surnom le jour où il avait rétorqué à quelqu'un qui lui reprochait de venir au lycée en salopette : « Mais c'est ma salopette chicos, celle-là ! »

Ce qu'était en train de manigancer Luke pouvait être qualifié d'opération non conforme. Sans la moindre existence officielle. Il ne s'était donc pas adressé pour le seconder à un de ses collègues de la division Magellan, mais à l'homme qu'il jugeait le plus fiable au monde.

Et qu'il avait envoyé à Fort Lauderdale, en Floride.

Pour surveiller de loin le yacht de Rowland.

« Garde les yeux bien ouverts. Il ne va pas tarder à bouger. Préviens-moi dès qu'il passera devant toi.

— Vu. »

68

Luke était de nouveau au volant de sa Mustang. Un modèle 1967 de première génération magnifiquement restauré qu'il s'était offert quand il était dans l'armée. Gris métallisé, bandes noires, pas une égratignure. Il la garait dans un box contigu à son immeuble, à Washington. Il ne possédait pas grand-chose, mais son bolide occupait une place à part. « Mon autosatisfaction », se plaisait-il à répéter. Il l'avait gravement endommagée lors d'une mission précédente, mais Dieu merci, elle avait été réparée. Comme neuve. Du moins aussi neuve que pouvait l'être une voiture de près de soixante ans d'âge.

Parvenu au bout du trajet de Washington au Maryland, il trouva l'allée que lui avait indiquée Stéphanie et la parcourut au ralenti jusqu'à ce qu'elle avait appelé *la cahute du gardien*. Si la taille de l'édifice correspondait effectivement à l'idée qu'il se faisait d'une « cahute », ce n'était pas le cas de sa structure, essentiellement composée de verre. Quoi qu'il en soit, un planton en uniforme en sortit lorsque Luke s'arrêta devant. Après lui avoir demandé son nom et celui de son contact, l'homme contrôla son permis de conduire à l'aide d'un iPad.

« Quelqu'un vous attendra dans le hall, déclara-t-il. Le parking visiteurs se trouve sur votre droite, à deux cents mètres. »

Luke suivit l'allée en courbe et bordée d'arbres menant à l'aire de stationnement. Celle-ci n'étant qu'à moitié pleine, il n'eut pas de mal à se ranger sur une place proche de l'entrée. À l'instar de la « cahute » du gardien, le bâtiment principal, d'une élégance toute moderne, présentait une façade blanche en béton et de larges pans de verre étincelants.

Comme annoncé, Victoria Sandberg, l'une des conservatrices en chef, l'accueillit dans le hall inondé de soleil. C'était une dame d'un

certain âge, avec de longs cheveux argentés qui lui tombaient en cascade sur les épaules et un sourire chaleureux. Il la remercia de lui accorder un peu de son temps.

« Nous avons de nombreuses demandes sur le même thème que la vôtre, dit-elle, mais aucune d'aussi précise. Vous avez vraiment piqué ma curiosité. »

Il y avait plusieurs jours que David Eckstein avait exhalé son dernier murmure.

IAN 31621.

En tapant l'acronyme IAN sur Google, Luke avait obtenu des dizaines de résultats allant de l'inepte – Inclut Améliorations Nouvelles – au mystérieux – Interface Analogique Nord-Atlantique – en passant par toute une gamme de bizarreries. Quant à la séquence chiffrée 31621, mis à part le fait qu'elle servait de numéro de référence pour un modèle de toilettes apparemment très prisé, elle était d'un usage si courant qu'il avait abandonné sa quête au bout de quelques minutes seulement.

Il avait donc pris le problème à l'envers en commençant par se poser la question de savoir quel rôle avait joué David Eckstein dans son partenariat avec Benji Stein et Ray Simmons.

La réponse lui était venue aussitôt.

Il effectuait des recherches.

Et où les pièces à conviction et les documents relatifs à l'assassinat de Kennedy étaient-ils conservés ? Aux Archives nationales. Référencés de quelle manière ? IAN, pour Identifiant Archives Nationales. 31621 ? La cote chiffrée d'un dépôt figurant dans la banque de données de l'institution.

À partir de là, son travail s'était trouvé grandement facilité.

Outre le bâtiment situé à Washington, ouvert au public, les Archives possédaient dix-huit autres sites de stockage dont un seul, celui de College Park, regroupait tout ce qui avait trait à l'assassinat du président John Fitzgerald Kennedy.

« J'imagine que la curiosité est un préalable indispensable pour exercer votre métier ? demanda-t-il à son accompagnatrice.

— Tout à fait. Mais il se trouve que je suis une spécialiste du sujet qui vous intéresse. Ce qui vous vaut de m'avoir pour guide aujourd'hui. Je vous ai réservé une place au quatrième, l'étage des images, dans la salle de consultation des photographies.

— Vous avez un étage entier consacré aux images ? demanda-t-il après avoir suivi Victoria Sandberg dans un ascenseur.

— Nous conservons environ quinze millions de photos originales, négatifs et diapositives compris. À quoi il convient d'ajouter à peu près cinquante mille illustrations grand format et trois millions d'images numériques.

— Impressionnant !

— Surtout quand il faut tout épousseter, répondit-elle avec un petit sourire. Excusez-moi. Humour d'archiviste. Si je puis me permettre, pourquoi vous penchez-vous sur cet épisode de notre histoire ? »

En vérité, il n'avait aucune idée de ce qu'il allait découvrir. Mais puisqu'il s'agissait du dernier élément évoqué par David Eckstein avant d'expirer, la piste méritait d'être explorée.

Et Stéphanie avait approuvé la démarche.

« Je suis en mission officielle, si vous voyez ce que je veux dire…

— Je m'en doutais un peu.

— Quelqu'un a-t-il déjà demandé à consulter ce que je viens voir ?

— Nous recevons beaucoup de requêtes concernant l'assassinat. La plupart émanant, mettons, d'amateurs enthousiastes…

— De fadas complotistes, en clair ?

— Ne vous méprenez pas, dit-elle avec un sourire penaud, ce sont des gens tout à fait comme il faut, mais pourquoi scruter cent fois un photogramme du film Zapruder pour arriver à la conclusion qu'une palissade n'est rien d'autre qu'une palissade ?

— Je suis bien d'accord avec vous.

— Un monsieur m'a assuré un jour que l'homme au parapluie était la femme de Lyndon Johnson déguisée. »

Luke s'esclaffa.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent sur un espace moquetté de gris où des rangées de tables blanches mélaminées baignaient dans une lumière douce. Le long des murs s'alignaient des postes de travail équipés d'un ordinateur, des classeurs et des photocopieuses. Seuls quelques bureaux étaient occupés.

Victoria Sandberg le conduisit à une petite salle de conférence à l'écart.

« Je reviens, dit-elle avant de sortir un moment pour reparaître chargée d'un carton à archives noir qu'elle plaça devant lui. Ce que vous avez demandé à consulter se trouve dans la chemise 14, vers le

fond de la boîte. Désirez-vous quelques explications préalables ou préférez-vous vous y mettre tout de suite ?

— Vous connaissez bien ces documents ?

— Quand un chercheur prend rendez-vous, nous nous faisons un devoir de lui fournir quelques éléments de contexte. Certains apprécient, d'autres moins.

— Moi, j'apprécie », dit-il en désignant la chaise en face de lui.

Elle alla fermer la porte et revint s'asseoir.

« La cote 31621 correspond au tirage d'une photo en noir et blanc prise avec un appareil 35 mm Beirette Junior II par une jeune fille de treize ans nommée Pearl Yates. Le 22 novembre 1963, elle venait de remporter un concours de rédaction parrainé par l'Académie du Texas sur le thème "Mon projet dans la vie". Celui de Pearl était de devenir médecin. En tant que lauréate de ce concours, elle s'était vu offrir la possibilité de passer une journée dans un hôpital de son choix pour observer le travail des soignants. Elle avait jeté son dévolu sur le Parkland Memorial de Dallas.

— La destinée…

— On peut dire ça. Pearl revenait de sa pause déjeuner quand le cortège motorisé est arrivé avec le président Kennedy et le gouverneur Connally blessés. Bien entendu, tout le personnel non indispensable a été évacué des urgences et Pearl s'est retrouvée à la porte. L'idée lui est alors venue de prendre des photos avec le nouvel appareil que son père lui avait offert un mois plus tôt. Elle en a réalisé vingt et une, dont dix-huit ont été présentées au public à la Smithsonian Institution dans le cadre d'une exposition temporaire à l'occasion du cinquantième anniversaire de l'assassinat. »

Il ouvrit le carton et en sortit la chemise 14.

Tous les clichés étaient plastifiés. Avec l'aide de la conservatrice, il les disposa en damier sur la table. Le numéro 31621, la dixième image de la série, se trouvait dans la dernière rangée.

Il sentit les poils se hérisser sur sa nuque.

La photo, prise à hauteur du sujet, montrait l'arrière d'une voiture avec un pare-chocs chromé, un coffre noir et un feu de position en forme d'oreille de chauve-souris. Ayant de longue date emmagasiné toutes sortes de détails concrets concernant l'assassinat de Kennedy, il reconnut immédiatement le véhicule. Une Cadillac décapotable Fleetwood 75 modèle 1956 connue sous le sobriquet de Queen Mary II

par les journalistes accrédités auprès de la Maison-Blanche, et de 679X par le Secret Service. La voiture d'escorte d'où Thomas Rowland avait accidentellement tiré sur John Kennedy.

Autour du coffre de la Cadillac garée étaient rassemblés quatre hommes en costumes sombres. Deux présentaient leur profil, un troisième tournait le dos à l'objectif. Le quatrième, à demi masqué par ses compagnons, était appuyé au coffre, les genoux légèrement pliés. À sa main droite était suspendu un Colt AR-15. Mais il ne s'agissait pas de Rowland. Non. Celui qui portait l'arme était un autre homme, plus âgé.

Rowland se tenait à l'écart, sur le côté.

« Ce qui rend les photos de Pearl extraordinaires, reprit Victoria Sandberg, c'est ce qu'elles ne montrent pas. Les principaux protagonistes de l'événement n'apparaissent nulle part. Pearl n'a saisi que des policiers, des infirmières, des médecins, des agents du Secret Service qui attendaient tous, sous le choc, de savoir si leur président avait ou non survécu.

— Que pouvez-vous me dire sur cette photo en particulier ?

— Elle représente quatre des membres du Secret Service qui faisaient partie de l'escorte. On perçoit presque leur angoisse rien qu'en observant leur langage corporel. »

Indéniablement.

« Pearl n'a dévoilé l'existence de ces clichés qu'en juillet 1964. Elle a expliqué au FBI qu'elle craignait d'être inquiétée.

— Et elle l'a été ?

— Pas du tout. Le FBI les a examinés pendant plusieurs mois avant de les lui restituer avec une lettre de remerciements de J. Edgar Hoover. Ce que vous avez là est un lot de copies dont le FBI nous a confié la garde en 1965. »

Luke passa en revue les autres images. Toutes étaient du même genre, mais la Cadillac n'apparaissait que dans deux d'entre elles, floue dans l'une, coupée dans l'autre.

« Vous avez parlé d'une série de vingt et une photos, mais je n'en vois que dix-huit, remarqua-t-il.

— Trois ont été portées manquantes il y a longtemps. Nous ignorons où elles sont passées.

— N'est-ce pas un peu inhabituel ?

— Pas vraiment. Cela arrive parfois.

— Une idée de ce qu'elles représentaient ?

— Malheureusement non. »

Sa demande d'accès à ces pièces particulières ayant été transmise par Stéphanie au nom du ministère de la Justice, son interlocutrice savait qu'elle avait devant elle un agent de l'administration, et pas un quelconque adepte des théories complotistes.

Le temps était venu de jouer cartes sur table.

« Comme je vous le disais, je suis en mission officielle. Plusieurs individus ont perdu la vie dans le courant de la semaine dernière, et tous ces décès étaient liés à ces photos.

— Mais c'est affreux !

— Quelqu'un de bien informé m'a orienté directement vers ces archives. Je vais vous donner les noms de quelques personnes et j'aimerais savoir si l'une ou l'autre d'entre elles est jamais venue ici les consulter.

— Nous tenons un registre de tous nos visiteurs.

— Benjamin Stein, Ray Simmons, David Eckstein. »

69

Luke perçut un changement fugitif dans l'expression de Victoria Sandberg quand il prononça le nom de David Eckstein. La dame savait cacher son jeu, mais pas si bien que ça.

« Vous le connaissiez ? demanda-t-il.

— Je n'ai rien dit de tel.

— Ce n'était pas nécessaire.

— Pourquoi *connaissiez* ?

— Parce qu'il est mort. »

La stupéfaction se peignit sur les traits de l'archiviste.

« Comme sont morts Stein et Simmons, poursuivit-il. Stein et Eckstein tués par Thomas Rowland. Simmons suicidé.

— Oh, mon Dieu ! » s'exclama-t-elle.

Ses yeux s'embuèrent, puis elle éclata en sanglots.

Il avait tout au plus espéré produire un choc fécond en dévoilant ainsi la vérité. Puis, devant la réaction de Victoria Sandberg, une évidence le frappa soudain : IAN 31621 était la façon qu'avait imaginée Eckstein pour l'aiguiller précisément vers elle. Comprenant que donner à Luke le nom de l'archiviste n'aurait mené à rien, le vieil homme avait rassemblé tout ce qui lui restait de forces pour parvenir à énoncer l'identifiant.

« Vous connaissiez bien David, n'est-ce pas ? insista-t-il.

— Oui. Il venait souvent ici et nous avions fini par sympathiser. Quand j'ai lu votre requête pour consulter cette cote, ça a éveillé ma curiosité. Personne d'autre que lui n'avait demandé à voir ces documents depuis dix ans. Et vous, quel est votre lien avec lui ?

— Je me suis retrouvé mêlé à l'enquête sur l'assassinat de Kennedy, qu'il menait avec Simmons et Stein. C'est en rendant son dernier soupir que David m'a orienté vers ces archives.

— Je craignais que Thomas Rowland ne réagisse mal à leurs accusations. David m'avait fourni une biographie plutôt bien faite de Rowland. D'après lui, c'est Benji qui en était l'auteur. Rowland avait derrière lui une longue carrière à la CIA, comme son père. Tous les trois, ils essayaient de voir si Rowland accepterait de parler avec eux. Moi, je pensais qu'il ne voudrait jamais, mais l'éditeur tenait à ce qu'ils tentent la démarche avant de soumettre leurs travaux.

— Que savez-vous du livre en question ?

— C'est moi qui l'ai écrit. »

Luke fut abasourdi.

« Aucun des trois n'avait les compétences pour compiler tous les éléments dans un ouvrage, continua-t-elle à travers ses larmes. Moi si. Au cours des trois dernières années, j'ai donc rédigé le manuscrit à partir de leurs recherches.

— Qui était au courant ?

— Seulement David. C'était lui qui s'occupait de tout. Je n'ai jamais rencontré Ray ou Benji.

— Et il est terminé, ce bouquin ?

— Oui. Il est dans mon bureau. »

D'accord. On entrait dans le dur.

« Vous ne me connaissez ni d'Ève ni d'Adam, dit-il, mais je vais vous demander de me faire confiance. J'ai en ma possession le film de David, quelques schémas et des notes. C'est lui qui m'a donné le tout. Ce qui me manque, ce sont les résultats complets de leurs recherches. Et j'imagine qu'ils figurent dans ce manuscrit. Pour coincer Rowland, je vais avoir besoin de ce texte… »

Elle le dévisagea, toujours en larmes.

Il prit son téléphone, appela Stéphanie, avec qui il avait envisagé toutes les éventualités avant de venir, et activa le haut-parleur.

« Je suis avec Victoria Sandberg, annonça-t-il. Madame Sandberg, j'ai Stéphanie Nelle au bout du fil. Elle dirige la division Magellan, qui dépend du ministère de la Justice. Stéphanie, il va nous falloir la grosse artillerie.

— Ne bougez pas, je vous rappelle », répondit sa patronne.

Il coupa la communication.

« Il ne m'était jamais venu à l'esprit que Rowland puisse être un homme violent, dit Victoria. Nous pensions qu'il chercherait à préserver sa réputation en portant plainte. David n'attendait même

que ça, en fait. Il affirmait disposer de toutes les preuves nécessaires pour plaider sa cause.

— J'ai visionné son film. Il est assez éloquent.

— C'est vrai. Mais ce que vous avez vu est également étayé par de nombreuses analyses scientifiques ainsi que par des témoignages. Tous les détails sont dans le manuscrit.

— Dont je vais avoir besoin… Mais soyez sans crainte, je n'attends pas de vous que vous me le remettiez entre deux portes. Je refuserais d'ailleurs de le prendre dans ces conditions. »

Son téléphone vibra.

Il décrocha et accepta le lien vidéo qui lui était proposé. L'écran se scinda en trois parties. Le visage de Stéphanie occupait la première, ceux du ministre de la Justice et du directeur des Archives nationales les autres. Victoria reconnut manifestement les deux hommes.

« Madame Sandberg, dit le directeur, nous ne nous sommes jamais croisés, mais il m'a été rapporté que vous servez fidèlement notre institution depuis de longues années. Votre coopération m'est indispensable aujourd'hui. J'ai ouï dire que vous avez connaissance de certaines informations susceptibles de changer notre perception de l'histoire.

— C'est exact. Nous nous intéressons à ce sujet de longue date.

— C'est pour vous entretenir de cela que nous nous adressons à vous, intervint le ministre. Malheureusement, tous vos partenaires sont à présent décédés. Thomas Rowland, lui, est encore en vie, et nous voulons faire justice en le mettant en état d'arrestation. Consentez-vous à nous y aider ? »

Les larmes de Victoria Sandberg s'étaient taries. Elle se concentrait sur le moment présent et son regard n'exprimait plus que de la détermination.

« Oui, j'y consens, répondit-elle.

— Alors vous devez coopérer avec Luke, dit Stéphanie. Vous pouvez vous fier entièrement à lui. Il faut que Thomas Rowland cesse de nuire. Ce qui est arrivé en novembre 1963 était un tragique accident, mais c'est bien de plusieurs homicides volontaires qu'il s'est rendu coupable ces derniers temps.

— Vous pouvez compter sur moi », réaffirma Victoria.

L'écran redevint noir.

« J'avais pris mes précautions avant de venir, pour le cas où je

rencontrerais des réticences, expliqua Luke. Je ne m'attendais pas à tomber sur vous.

— Je n'avais pas de nouvelles de David depuis quelques jours. C'était inhabituel. Quand est-ce arrivé ?

— Mardi. J'étais là. »

Il désigna la photo où l'on voyait l'AR-15.

« Ce n'est pas Rowland qui porte le fusil dans ce cliché, remarqua-t-il.

— C'est vrai, acquiesça-t-elle, visiblement redevenue maîtresse d'elle-même. Et cela intriguait aussi David. Mais ce n'est pas tout. Je vous ai menti, tout à l'heure. Pardonnez-moi, mais j'ignorais qui vous étiez et ce qui vous amenait.

— Au sujet des trois photos manquantes ?

— Oui. On devait nous les remettre la semaine prochaine.

— Vous savez où elles sont ?

— J'ai retrouvé Pearl Yates. Ça n'a pas été sans mal, mais j'ai finalement réussi à joindre sa belle-fille.

— Qu'ont-elles de si important, ces photos ?

— Ce qu'elles montrent est irréfutable. »

Très importantes, donc.

« Il me les faut. »

Victoria se mordit la lèvre, puis :

« Patientez ici. Je vais téléphoner. »

Il attendit que la porte se soit refermée sur l'archiviste pour passer lui-même un appel. À Marcia Pooler.

« Qu'en pensez-vous ? C'est jouable ? demanda-t-il, faisant allusion à des informations qu'il lui avait communiquées quelques heures auparavant.

— Tout est jouable ou presque, mon petit Luke. Seulement une fois le coup parti, il ne sera pas rattrapable, tu en es conscient, j'imagine ?

— Absolument. Ce que je veux savoir, c'est si vous pouvez lancer le truc anonymement pour éviter les retours de manivelle.

— Ça, c'est la partie facile.

— Combien de temps de plus vous faut-il ?

— Pas besoin de délai. J'ai identifié deux mille quatre cents des plus gros influenceurs du net susceptibles de marcher. Je te parle de blogs sur TikTok, Facebook, Twitter, Instagram et tout le tremblement. À eux tous, ils touchent des centaines de millions de

followers. Une fois que nous aurons appuyé sur le bouton, ce sera l'explosion.

— Balancez tout dès que je vous donnerai le feu vert.

— Je suis là pour accomplir mon devoir. Je l'accomplirai.

— Marcia, vous êtes la meilleure. »

Au moment où il raccrochait, la porte s'ouvrit et Victoria Sandberg rentra, un morceau de papier à la main.

« Voilà l'adresse, dit-elle. Elles vous attendent. »

70

Greensboro, Caroline du Nord
17 heures

Luke, après avoir couvert quatre cents kilomètres en trois heures et demie, s'arrêta devant une maison d'un étage en stuc blanc qu'une palissade en bois chargée de vigne vierge séparait de la rue. Un unique arroseur automatique sifflait en crachotant au milieu de la pelouse. La porte d'entrée s'ouvrit et une femme noire entre deux âges aux cheveux coupés ras apparut sur le seuil. Elle lui adressa un salut de la main qu'il lui rendit avant de sortir de sa Mustang.

« Mademoiselle Kathleen ?

— Victoria m'a assuré que vous étiez un jeune homme du sud très bien élevé. Je constate qu'elle avait raison. Venez. »

Il poussa le portillon, attendit que se produise une pause entre deux giclées du jet d'eau, puis se lança dans l'allée et gagna la véranda sans se faire tremper.

« Entrez ! Entrez ! Nous sommes en train de prendre un thé glacé sucré sur la terrasse, derrière. Mais nous pouvons vous offrir quelque chose de plus fort, si vous préférez.

— Un thé glacé m'ira très bien. »

L'hôtesse montrant le chemin, ils traversèrent le salon et la cuisine jusqu'à une baie vitrée coulissante dominant la terrasse.

« Il y a une chose que vous devez savoir, dit-elle à mi-voix sur un ton de conspiratrice. On m'a diagnostiqué un cancer il y a six mois…

— Oh, je suis désolé.

— C'est gentil à vous, mais ce n'est pas la question. Je suis en rémission pour le moment. Seulement, avant d'entamer les séances de chimio et de rayons, je suis allée à une de ces réunions festives où on

vous coupe les cheveux. Pearl, ma belle-mère, m'y a accompagnée. C'était du moins ce que je croyais. En fait, je n'ai pas eu le temps de dire ouf et c'est elle que j'ai vu sous la tondeuse. Pas pour un rafraîchissement, non : elle avait carrément exigé qu'on lui rase le crâne ! Et elle a assuré qu'elle recommencerait tant que je ne serais pas entièrement guérie.

— Un tempérament, on dirait.

— Exactement. Alors ne vous avisez pas de lui raconter des histoires. Elle le sentira tout de suite et se refermera en un clin d'œil comme une huître.

— Compris. »

Ils sortirent et Kathleen fit les présentations. Pearl Yates était installée dans un fauteuil de jardin en rotin garni de coussins. Il savait par Victoria qu'elle approchait des quatre-vingts ans, mais elle en paraissait au bas mot dix de moins. Sous son crâne rasé, deux yeux pétillants de malice aux coins plissés par les sourires éclairaient son visage. Ils restèrent assis là un moment à déguster du thé glacé en échangeant des civilités jusqu'au moment où Pearl déclara :

« Il me plaît, celui-ci, Kathleen. C'est quelqu'un de bien. Si tu rentrais pour commencer à préparer le dîner ? Luke et moi, on va causer.

— Sans problème, maman. »

Il attendit que Kathleen soit partie pour demander :

« Vous avez fait médecine, finalement ?

— Non. Je me suis rendu compte après le lycée que je n'étais pas faite pour les longues études. Je ne suis jamais devenue docteur. En revanche j'ai été une super-bonne infirmière. J'ai exercé cinquante-quatre ans avant de faire valoir mes droits à la retraite.

— Chapeau !

— Vous vous posez des questions à propos de ces trois photos manquantes, c'est bien ça ?

— Oui madame, elles m'intéressent. Je cherche à réparer une injustice. Une grave injustice. Si ça ne vous dérange pas, laissez-moi prendre ma revanche au jeu de la vérité.

— Vous pouvez toujours essayer, mon garçon.

— Je pense que vous êtes quelqu'un de secret, mais que ça n'explique pas tout. Ce que je crois, c'est qu'après vos photos au Parkland, vous et votre famille avez fait l'objet d'attentions. Le genre

d'attentions qui font froid dans le dos. »

Le regard de la vieille dame se fit plus pénétrant.

« Je parierais que des hommes sont venus fureter par chez vous et que vous avez eu la bonne idée de vous tenir à l'écart de leur chemin.

— Mazette ! soupira-t-elle. Vous me donnez presque la chair de poule.

— J'ai eu affaire à cette engeance. Pas aux types qui vous cherchaient dans les années soixante, bien sûr, mais à des gens du même acabit.

— Même après tout ce temps, ce sont des souvenirs que je n'aime pas évoquer. À l'époque où j'ai participé à ce concours de rédaction, nous habitions une petite ville nommée Bethleem, à deux heures en transport de Dallas en allant vers l'est. Il y avait là ce qu'on pourrait appeler une enclave à part, en proche banlieue. Rien que des familles noires qui s'entraidaient. Commerces tenus par des Noirs, écoles privées noires, tout ça… En ce temps-là, dans certains coins du Texas, on n'était pas très gentil avec les gens comme nous, si vous voyez ce que je veux dire.

— Je vois très bien.

— D'ailleurs, il y a encore beaucoup de problèmes là-bas à l'heure actuelle. Et pas que là-bas. »

Assurément.

« Nous formions une communauté très soudée autour de valeurs familiales et nous nous sentions en sécurité. Quand deux hommes sont venus se renseigner sur moi, en 1964, un mois après que j'avais remis mes photos au FBI, tout le monde a compris que ce n'était pas une coïncidence.

« Ils avaient beau faire de leur mieux pour rester discrets, on les remarquait comme des chiures de mouches dans un bol de riz. Ils avaient des badges qu'ils montraient, mais sans vraiment laisser aux gens le temps de les regarder de près. Pendant des jours, ils ont tourné en voiture dans le quartier en demandant où ils pouvaient me trouver. Ils n'arrivaient à rien, bien entendu, mais ils revenaient quand même. Ça a duré comme ça jusqu'à la fin de l'année, et un peu au début de la suivante. Parfois, c'étaient les deux du début, parfois d'autres.

« J'étais née dans la misère, voyez-vous, dans le lit de ma maman. Donc pas d'enregistrement à l'hôpital ni à l'état civil, et je n'ai pas eu de numéro de Sécurité sociale jusqu'à mon mariage. Aux yeux des

autorités, je n'existais pas, tout simplement.

— C'est ce qui vous a sauvée.

— J'en suis persuadée. Quoi qu'il en soit, au bout d'un moment, ils ont cessé de venir fouiner. Ensuite, nous avons mis ces clichés de côté et nous n'en avons plus jamais parlé.

— Sage décision. Bon nombre d'autres personnes que vous n'ont pas fait preuve du même bon sens.

— Des personnes qui ne sont plus de ce monde, je présume ?

— En effet. Récemment disparues.

— Est-ce le gouvernement qui est derrière tout ça ?

— Non, un seul homme. Un électron libre.

— Y a-t-il un rapport avec ce qui s'est passé ce jour-là ?

— Indubitablement.

— Et mes photos montrent quelque chose de compromettant ?

— C'est possible. Les individus de cette espèce ont tendance à pécher par excès de prudence quand ils se sentent menacés.

— Comment peut-on réagir ainsi ? C'est une abomination.

— Ces gens-là sont une abomination.

— Existe-t-il un risque que je sois de nouveau recherchée ?

— Pas si j'arrive à mes fins.

— Que feriez-vous si je vous disais que j'ai détruit ces photos et leurs négatifs il y a belle lurette ?

— Je vous remercierais pour le temps que vous m'avez accordé et pour votre délicieux thé glacé, puis je m'en irais.

— Vous êtes un bon garçon, Luke.

— Et vous une dame charmante.

— Je les ai, ces photos. Et les négatifs aussi. Victoria m'a assuré que vous êtes un homme de confiance, et je peux dire à présent que je suis d'accord avec elle. Je vous serais reconnaissante si vous me libériez de ce fardeau. Pouvez-vous faire ça pour moi ?

— Avec le plus grand plaisir, madame Pearl », répondit-il en souriant.

Après le repas, Kathleen et lui descendirent dans le bureau, au sous-sol, où les photos étaient disposées sur une table pliante en métal. Elles étaient comme neuves, chaque vue archivée dans une chemise de qualité professionnelle. De la même façon, les négatifs étaient scellés dans des boîtes hermétiques.

« Mlle Victoria a veillé à ce que tout soit bien protégé, dit Kathleen. C'est quelqu'un de bien. »

Une à une, il compara les images avec celles de College Park, qu'il gardait en mémoire, et mit à part les trois qui manquaient là-bas. Muni de ces dernières, plus l'original de celle où figurait Rowland dont il avait vu le double aux archives, il remonta dans la salle à manger. Pearl, assise à la table, l'attendait en dégustant un café.

« Je vous en ai préparé une tasse, Luke, dit-elle. J'ai l'impression qu'un petit coup de fouet ne vous ferait pas de mal.

— Merci. Vous sentez-vous de force à répondre à quelques questions ?

— Allez-y. »

Il posa une photo devant elle.

« Celle-ci, je l'ai vue en reproduction aux Archives nationales.

— Je me la rappelle bien. En fait, je me souviens de chaque détail de cette journée, comme si j'avais un film dans la tête. Et je m'en passerais volontiers.

— Navré de vous replonger là-dedans.

— Ne vous excusez pas, vous allez me rendre un fier service en me débarrassant de tout ça. Que comptiez-vous me demander ?

— Les trois autres vues, là, sont celles qui manquent à College Park. Et j'ai compris, maintenant, pourquoi elles n'y sont pas.

— Vous voulez me le dire ?

— Vous y tenez vraiment ?

— Ce ne serait pas pour me déplaire. »

Il aligna les trois clichés sur la table. Ils montraient tous la même Cadillac que le premier – la voiture d'escorte – et les mêmes personnages. Mais pris sous des angles différents.

« Qu'est-ce qui vous a incitée à photographier ces gens, pour commencer ?

— Tout le monde était tendu, effrayé, dans ce parking. Ces quatre-là aussi, mais leur langage corporel était singulier. Le fusil a attiré mon attention et quelqu'un m'a expliqué que ces types étaient les gorilles du président. Donc dix minutes plus tôt, ils avaient vu la tête d'un homme exploser devant eux.

— À quel rythme ces photos ont-elles été prises ?

— Une minute entre les deux premières, à peu près. Les deux autres… Je dirais cinq minutes plus tard.

— Et vous n'en avez pris que quatre de ces hommes ?

— Oui. Tout de suite après la dernière, ils se sont éloignés, ont discuté encore un moment et sont entrés dans le bâtiment. »

Il scruta chacune des trois images, nouvelles pour lui.

Sur la première, on voyait la limousine s'arrêter devant les urgences. Il compta. Huit hommes. Le neuvième avait quitté la Cadillac pour sauter dans la Lincoln de Kennedy pendant la fusillade. Rowland était là, parmi les huit. Sur la deuxième – une minute plus tard donc –, les agents étaient sortis de la voiture. Six dans le cadre. Dont Thomas Rowland, encore en train de descendre du véhicule, l'AR-45 à la main. La troisième représentait toujours la Cadillac, mais le plan, plus large, incluait des personnes et des voitures supplémentaires. Sur le dernier cliché enfin – celui qu'il avait vu dans le Maryland –, quatre des agents étaient groupés près de la voiture, mais ce n'était plus Rowland qui tenait le fusil.

« C'est étrange, commenta Pearl. Je ne les ai pas regardées depuis des lustres, mais je me rends compte que ma mémoire était restée bloquée à l'âge de treize ans, si je peux m'exprimer ainsi.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Je n'étais qu'une gamine à l'époque. Qu'est-ce que je pouvais connaître des réactions des adultes face à une crise ? Mais maintenant, après sept décennies ici-bas dont cinquante dans les hôpitaux, je ne perçois plus les choses de la même façon. Quand je regarde ces quatre-là, et surtout celui qui porte le fusil, ça me fiche la trouille. »

La vieille dame s'interrompit un instant, puis fixa Luke droit dans les yeux avant d'ajouter :

« Qu'est-ce que ça signifie, tout ça ? »

71

Luke fit en sens inverse le trajet entre la Caroline du Nord et l'appartement qu'il louait à Washington dans un immeuble en brique veiné de lierre abritant une foison de septuagénaires. Il appréciait le calme de la résidence et le fait que les occupants ne se mêlaient pas des affaires des autres. Il ne passait là que quelques jours par mois, essentiellement pendant les périodes de repos imposées par Stéphanie Nelle à tous les agents de la division Magellan entre deux missions.

Il n'avait pas été en mesure de satisfaire la curiosité de Pearl quant à la signification de « tout ça ».

Pour la bonne raison qu'il n'était sûr de rien.

Pour le moment.

Victoria Sandberg lui avait remis le manuscrit – un exemplaire sur papier ainsi qu'une sauvegarde. Le livre était en cours de révision avant d'être soumis à l'éditeur, avec qui un contrat était déjà signé, avait-elle précisé. Mais personne en dehors d'elle-même, Benji, Ray et Eckstein n'avait eu connaissance du texte. Il ne restait qu'à prendre contact avec Rowland et à rassembler toutes les illustrations prévues pour figurer dans la version finale. Luke avait aussitôt transmis par courriel le fichier à Stéphanie, qui avait promis de tout lire pendant qu'il rentrerait à Washington.

Il n'était pas sitôt arrivé chez lui que son téléphone sonna.

Stéphanie.

Il lui rapporta l'épisode des trois photos manquantes désormais en sa possession.

« Ce bouquin est une bombe, dit-elle. Et il est convaincant.

— De toute façon, la réaction de Rowland en elle-même suffit à crédibiliser la thèse.

— Absolument. J'envoie quelqu'un récupérer la version papier et

ce que vous avez chez vous. Il faut tout rassembler en lieu sûr. Le point positif est que Rowland croit contrôler la situation, dit-elle avant de lui communiquer le mot de passe à utiliser pour être certain que le coursier n'était pas un imposteur.

« Je ne quitte pas la maison tant que le moment n'est pas venu de me mettre en route, assura-t-il.

— Vous êtes sûr que c'est le seul moyen ?

— Je le crains. Il faut régler le problème.

— J'ai les renseignements que vous m'avez demandés à propos du yacht de Rowland et de Compass Cay. »

Elle l'informa que si le chef de bord de l'*Évasion* était un skipper qualifié, le reste de l'équipage, fort de six membres, était constitué d'anciens militaires. Elle avait même réussi à se procurer des plans du bateau ainsi qu'une carte marine de Compass Cay que lui remettrait le coursier.

« Il est temps de débusquer les canards », dit-il.

Comme quand son père, ses frères et lui lâchaient les chiens dans les roseaux lors des parties de chasse familiales pour effrayer les colverts qu'ils tiraient ensuite en vol.

« Gardez à l'esprit que les preuves directes dont nous disposons ne sont pas nombreuses, rappela Stéphanie. Tout repose essentiellement sur des présomptions. Dans une affaire criminelle, pour que des jurés concluent à la culpabilité d'un accusé sur la base de preuves indirectes, ils doivent être convaincus que ces preuves ne peuvent être interprétées que d'une façon et d'une seule au-delà de tout doute raisonnable. Si deux ou plusieurs lectures sont possibles, tout s'effondre. J'ai parcouru le manuscrit, j'ai regardé le film d'Eckstein, et nous avons à présent les trois photos que vous avez dénichées…

— Sans oublier un nombre impressionnant de cadavres.

— C'est exact. Et c'est ce qui permet de croire que le dossier a des chances de tenir la route… Maintenant vous savez, devant le tribunal de l'opinion publique, il n'est pas nécessaire de prouver quoi que ce soit. Il suffit d'affirmer une chose, puis de la répéter et de ne jamais cesser de la marteler… »

Exactement ce qu'il pensait.

Après avoir raccroché, il envoya un texto à Marcia avec les quatre photos en pièces jointes. Rien de tel qu'un peu de spectacle pour se faire bien comprendre. Il ajouta une consigne qui tenait en trois mots.

Allez-y. Maintenant.

Une réponse arriva cinq minutes plus tard.

Paquet expédié avec les hashtags prévus. Je suis ça de mon côté et je te donne des nouvelles.

Il fut réveillé le lendemain matin par un nouveau message de Marcia.

Hashtag Rowland-gaffeur-CIA cartonne sur tous les serveurs. Taux de réponse de 90 % aux 2 400 paquets envoyés. Couverture télé régionale probable en fin de journée. Couverture nationale devrait suivre.

Luke appela Chicos dans la foulée.

« Tu es en sécurité, là où tu es ?

— Je suis installé un peu plus loin au bord de l'eau. Si ton yacht lève l'ancre, il passera obligatoirement devant moi.

— Attends-toi à ce que ça bouge d'ici pas longtemps.

— Je te tiens au jus. »

Vers 13 heures, Marcia lui adressa un nouveau texto.

Fox News, MSNBC et CNN font défiler des sous-titres avec les hashtags. Associated Press et Reuters tâtent le terrain. Le service de presse de la CIA se refuse à tout commentaire. Recherches concernant Thomas Henry Rowland sur Google en augmentation de 900 %.

Il alluma la télé et zappa entre les chaînes d'information jusqu'à ce qu'il tombe sur un présentateur de CNN qui faisait le point sur l'événement en déclarant :

« Nos sources confirment qu'un certain Thomas Henry Rowland a effectivement appartenu à la CIA à une époque, mais nous ignorons en quelle qualité. Nos demandes à ce sujet auprès du service des relations publiques de l'agence sont pour l'instant restées sans réponse. »

Il passa sur Fox News, puis sur MSNBC en streaming. Tout le monde relayait l'information et montrait les photos. Rien d'exceptionnel : juste de quoi remplir un peu plus les vingt-quatre heures de diffusion continue que ces chaînes s'engageaient à proposer. Il suivit les nouvelles toute la soirée sur les sites internet d'information et vérifia les tendances en se connectant de façon aléatoire aux

réseaux sociaux tout en prenant en compte les actualisations de plus en plus fréquentes de Marcia. Le coursier était passé vers 15 heures et ils avaient échangé leur lot de documents. Après avoir jeté l'éponge aux environs de minuit pour aller se coucher, il fut tiré du lit trois heures plus tard par un appel de Chicos.

« Le rafiot se prépare à partir.

— Tu es sûr ?

— Je suis juste en face du port de plaisance. Ils sont en train d'enlever les grosses cordes à l'avant et à l'arrière. Il y a de la fumée qui monte de l'échappement et les matelots cavalent dans tous les sens comme s'ils avaient des pétards dans le calcif.

— Plie tes gaules et tire…

— Attends une seconde. Il y a un SUV qui vient de stopper sur le quai… Deux mecs en sortent… Un des deux va ouvrir la portière arrière… Je vois un vieux bonze qui descend. C'est celui que tu cherches ?

— C'est lui. Quelqu'un d'autre ?

— Ouais… »

Luke écouta le rapport complet de son ami, puis :

« Chicos, ton boulot s'arrête là. Je te revaudrai ça. Maintenant tu t'arraches et tu rentres dans tes foyers.

— Comme si c'était fait, mon pote. »

Après avoir raccroché, il procéda mentalement à un compte à rebours. Cinq ou six heures, selon la vitesse. Le temps que mettrait l'*Évasion* pour atteindre Compass Cay. Rowland croyait pouvoir s'enfuir en toute sécurité à couvert de l'obscurité.

Cette fois, il se fourrait le doigt dans l'œil.

72

George Town, Bahamas
Dimanche 5 avril – 9 h 20.

Luke n'était jamais venu aux Bahamas. Dans son esprit, la plus grande difficulté était d'arriver à Nassau, la capitale de l'archipel, avant Rowland. En fait, Compass Cay, la destination finale de Rowland, se situait deux cents kilomètres plus au sud.

Il avait conçu un plan avant de quitter les États-Unis à bord d'un vol commercial au départ de Washington-Dulles. Pour commencer, il avait dégoté sur Airbnb un bungalow de plage miteux appelé Pine's Rest, niché dans une palmeraie tout près de George Town, le bourg le plus proche de Compass Cay. Les appréciations concernant la bicoque étaient abominables et elle n'avait apparemment pas été habitée depuis un an. Il comprit pourquoi en s'arrêtant devant sur son scooter de location. Un quart des bardeaux du toit manquaient, les planches des murs vrillaient et le sol de la galerie bordant la façade accusait un angle de vingt degrés par rapport à l'horizontale.

Parfait.

Pine's Rest satisfaisait aux deux principaux critères requis. Premièrement, il offrait une vue imprenable sur Compass Cay, huit cents mètres au large. Deuxièmement, il n'était qu'à quelques minutes à pied du Jester's Pub qui, d'après les renseignements fournis par Stéphanie, était le lieu de prédilection où Lewis Peters, chef mécanicien de l'*Évasion* et ex des troupes de montagne, aimait boire des gins-Red Bull en racontant à qui voulait l'entendre les exploits des Mariners de Seattle dans les tournois nationaux de baseball. La couleur des cheveux de Peters ainsi que ses mensurations rappelaient celles de Luke. Pas exactement mais presque, du moins l'espérait-il. Il

avait aussi appris par les garde-côtes que l'*Évasion* se dirigeait vers lui à petite vitesse.

Aucune raison de se presser, donc.

Que demander de plus ?

*
* *

En scooter, Luke traversa George Town en direction du sud et gagna Michelson, quelques kilomètres plus loin sur la côte. Là, après s'être un peu perdu parmi des rues dépourvues de panneaux, il trouva le bar nommé Manny's Fandango sur Old Airport Road près d'un terrain de foot envahi de mauvaises herbes. Il entra d'un pas tranquille, s'assit au comptoir et commanda une bière.

« Je cherche Lionel », dit-il au barman qui lui apportait son verre.

L'homme désigna une table de billard, au fond de la salle, où un Noir filiforme faisait nonchalamment rebondir une bille d'une bande élastique à l'autre. Luke se leva et alla plaquer une coupure de cent dollars sur le tapis vert.

Lionel contempla le billet, puis regarda Luke en plissant les yeux.

« Tu le veux, ce pognon, ou pas ?

— Faut voir. C'est pour quoi ?

— Un flingue.

— Ça, c'est pas légal. »

Luke laissa tomber un autre Benjamin Franklin sur la feutrine.

« Et maintenant ?

— Quel genre de flingue ?

— Qu'est-ce que t'as en magasin ?

— Tu m'as trouvé comment ?

— Ça a de l'importance ?

— Pour moi, oui.

— Je crois qu'on a une amie en commun, tous les deux. Stéphanie.

— Ça me dit rien.

— Cinq ou six centimètres de moins que moi, cheveux gris coupés court. Et elle sait manier le gros bâton. »

Le visage de Lionel se fendit d'un grand sourire.

« Ah ! Cette Stéphanie-là ! »

Il adressa un signe au barman. Celui-ci sortit d'un tiroir un trousseau de clés qu'il lança à travers la pièce et que Lionel rattrapa

au vol.

« Viens avec moi », dit-il.

Luke fermant la marche, ils sortirent par l'arrière du bâtiment, traversèrent un chemin de terre et s'arrêtèrent devant un box dont Lionel souleva la lourde porte basculante. L'intérieur était encombré de cartons, de vélos hors d'usage et d'un quad à demi désossé. Ils parcoururent un bref labyrinthe entre des boîtes empilées jusqu'à un établi maculé de peinture.

« Pistolet ? Fusil ? Carabine ? proposa Lionel.

— Pistolet. 9 mm, semi-automatique, taille réduite.

— Ça, je vais pas avoir. Je peux te vendre un 22.

— Fais voir. »

Lionel déverrouilla un tiroir et en sortit un Taurus ancien modèle dont une partie du revêtement de crosse manquait.

« Numéros de série effacés. Chargeur seize coups. Canon de quatre pouces. Trois cents dollars américains. Je te fournis les balles, plus un chargeur de rechange pour cinquante dollars de mieux. Pour faire une fleur à Stéphanie. »

Luke paya et partit.

Après une courte halte dans une supérette pour acheter des haricots en boîte, du pain, des bouteilles d'eau de trois litres, des articles de toilette et quelques bricoles dont il avait besoin, Luke retourna à Pine's Rest et retraça son scénario dans sa tête. Rowland resterait-il à bord ? Selon Stéphanie, le vieux *kroumir* privilégiait le confort de son yacht depuis quelque temps. Il convenait par conséquent de mémoriser l'agencement du bateau jusque dans ses moindres détails. Dans un monde idéal, il aurait su où et quand dormait l'équipage, combien d'hommes assuraient la garde pendant la nuit, à quel endroit et avec quelles armes, et où se trouvaient les appareils de communication.

Malheureusement, il ne disposait que de renseignements lacunaires et il devait s'en contenter.

Il ne garda donc de son plan que les éléments essentiels, faisant la part de ce qu'il était en mesure de contrôler et du reste. La rapidité et la surprise constituaient ses meilleurs atouts. L'équipage demeurait toutefois sa principale source de préoccupation. Les uniformes blancs impeccables et les souliers vernis n'étaient que des déguisements sous

lesquels se cachaient des soldats aguerris et armés. Mais après tout, cela ne présenterait peut-être pas que des désavantages.

Quoi qu'il en soit, il était aussi prêt qu'il pouvait espérer l'être. Le cap était tracé. Il n'avait plus qu'à croiser les doigts.

Peu avant 11 heures du matin, l'*Évasion* entra majestueusement dans la rade d'Exuma et s'engagea dans le chenal large d'un kilomètre et demi séparant George Town de Stocking Island. À cet endroit, les hauts-fonds ne pardonnaient pas. Le capitaine ralentit au maximum pour se frayer un chemin sinueux aux alentours de Crab Cay tout en conservant la vitesse nécessaire pour rester maître de ses manœuvres. Enfin, juste avant midi, le navire effectua un ultime virement de bord pour pénétrer dans l'anse en fer à cheval de Compass Cay et se placer confortablement au mouillage à une centaine de mètres de la rive. À la jumelle, Luke vit l'ancre tomber dans l'eau turquoise dans une gerbe d'éclaboussures.

Il cala le Taurus sous sa ceinture, glissa le chargeur de rechange dans la poche de son short puis se mit en route pour le Jester's Pub.

73

Luke, installé au comptoir, faisait durer depuis un bon bout de temps le gin-Red Bull qu'il avait commandé en arrivant quand Lewis Peters fit enfin son entrée. Après avoir salué quelques habitués qu'il semblait bien connaître, le chef mécanicien serra la main du barman et s'assit au comptoir à quatre tabourets de Luke.

« Pas la peine de te préciser ce que je veux, Timmy.

— Et un gin-Red Bull qui marche ! lança le barman.

— Et moi qui croyais être le seul, dit Luke.

— Le seul à faire quoi ? demanda Peters.

— À boire du gin-Red Bull, répondit Luke en montrant son verre. C'est bien la première fois que je tombe sur quelqu'un qui aime ce truc.

— C'est pas le genre de mixture qu'on apprécie d'entrée de jeu, ça, c'est sûr.

— Mais une fois qu'on y a pris goût, on ne peut plus s'en passer, pas vrai ?

— Tout juste. »

Peters empoigna son verre et le leva en direction de Luke.

« *Prosit !*

— *Salud !* »

Ils burent en silence pendant un moment. Quand Peters eut vidé son troisième cocktail, Luke lui en offrit un autre. Le mécanicien lui rendit la politesse puis vint s'installer sur le tabouret à côté du sien.

« Je ne vous dérange pas ?

— Du tout ! Je vous en prie.

— Moi, c'est Lewis.

— Moi, Tom.

— Américain ?

— Ouaip. Je me remets d'une rupture avec ma petite amie. J'avais besoin de prendre l'air.

— Ça, ça craint, mon vieux. Vous êtes d'où ?

— Tacoma.

— Sans blague ? Moi, je viens de Seattle.

— Natif ou acclimaté ?

— À l'origine, je suis de Phoenix, mais quand j'étais dans l'armée, j'ai fait un stage dans la chaîne des Cascades. Je suis tombé amoureux du coin et après ma libération j'ai déménagé là-haut.

— Une région superbe, si on n'a rien contre la pluie. Elle n'a qu'un inconvénient.

— Lequel ?

— Pas assez d'amateurs de gin-Red Bull.

— On devrait peut-être monter un groupe de soutien, dit Peters en s'esclaffant.

— On a déjà deux membres fondateurs ici même. »

La soirée continua ainsi, Luke payant verre sur verre à Peters tout en sirotant lentement les siens. Au gré des échanges, le mécanicien révéla qu'il travaillait pour une vieille baderne détestée par les hommes d'équipage dont le grand plaisir était de venir en bateau de Floride pour passer un moment au mouillage à Compass Cay avant d'effectuer le trajet dans l'autre sens. Cette fois, cependant, le personnel avait été averti que le patron prolongerait peut-être son séjour aux Bahamas. À 22 heures, Peters vacillait sur son tabouret et mangeait ses mots.

« Nan, j't'assure, les Mariners ont pas eu de meilleurs releveurs depuis dix ans.

— Là-dessus, je suis d'accord. Mais on n'a pas de bons finisseurs. Et c'est ça qui nous manque, si tu veux mon avis.

— Pas faux, pas faux… Oh, putain, chuis vanné.

— Moi aussi. Je ferais mieux de rentrer. Où tu crèches ?

— Sur le grand yacht blanc qu'est arrivé t't'à l'heure.

— Et comment tu y retournes ? À la nage ?

— Nan, mon pote, avec le dinghy. Il est amarré sur la plage. Cinq minutes de traversée et chuis dans ma couchette. »

Peters descendit de son tabouret, perdit l'équilibre et faillit tomber. Luke le rattrapa.

« Holà, matelot ! On n'a plus l'habitude du plancher des vaches ?

— On dirait bien.

— Allez, viens, Achab, je te ramène à ton dinghy.

— Ha ! Ha ! Achab ! répéta Peters d'une voix tonitruante. Comme dans *Moby Dick* ! Ça me plaît bien. S'ra mon surnom, maintenant. Achab ! »

Le bras du mécanicien passé autour de son cou, Luke sortit du pub et se dirigea vers Pine's Rest.

« Tu te rappelles les chants de marche que tu as appris à l'armée ? »

Peters se lança dans un bredouillis de fausses notes émaillé de « Gauche… Gauche… Droite… Gauche… »

Quand ils furent à cent mètres du bungalow, il s'arrêta net et regarda autour de lui.

« On est su'l bon chemin, là ?

— Ouaip. On est presque arrivés.

— Nan, t'as raté la plage. Elle est derrière, par… »

Luke tira le Taurus de sa ceinture et estourbit le mécanicien d'un coup de crosse derrière l'oreille. Le corps s'affaissa sur le sol. Luke se baissa pour le hisser sur son épaule. Il ne lui fallut pas plus de trente secondes pour le porter jusqu'au bungalow. Le seuil franchi, il le laissa tomber à plat ventre sur le lit et le déshabilla avant de lui lier les chevilles et les mains à l'aide du chatterton qu'il avait acheté à la supérette.

Cela fait, il endossa l'uniforme de Peters. Tout était à peu près à sa taille, sauf les chaussures, trop petites d'une demi-pointure. Il remit donc les siennes. Il sortit en partie de son pantalon le pan de la chemise afin de dissimuler le Taurus glissé dans la ceinture et il mit dans sa poche le chargeur de rechange. Il sortit ensuite sur la galerie, verrouilla la porte d'entrée puis prit le chemin de la plage.

Le moteur du dinghy n'étant qu'un modèle peu puissant conçu pour la pêche à la traîne, le trajet jusqu'au mouillage de l'*Évasion* dura plus longtemps que prévu. Vingt minutes après avoir quitté la plage, il contourna enfin le banc de sable de Compass Cay et pénétra dans la crique en fer à cheval. La silhouette du yacht se dressait devant lui, entièrement sombre à l'exception de quelques hublots de cabines éclairés d'une lumière jaune du côté de la proue. Quand il ne fut plus qu'à quelques mètres de la poupe, un homme d'équipage en uniforme

blanc apparut derrière le bastingage, un fusil à pompe suspendu à son épaule.

« Putain, Lewis, tu sais l'heure qu'il est ? » lança-t-il.

Luke marmonna une réponse en gardant la tête baissée, la visière de sa casquette au ras des sourcils.

« Je sens ton haleine d'ici. Tu cherches à te faire virer ou quoi ? »

Quand l'étrave du canot pneumatique rebondit contre la coque du yacht, Luke fit semblant de perdre l'équilibre.

« Attrape le bout, tu veux ? J'arrive pas assez haut.

— Tu fais vraiment pitié, mec. »

Quand le type se pencha vers lui, Luke lui saisit l'avant-bras et, d'une brusque secousse, le fit basculer dans le dinghy.

« Qu'est-ce que… »

Il lui expédia à deux reprises sa paume dans le nez puis empoigna le fusil, dont il se servit comme d'un tourniquet après lui avoir passé la bretelle autour du cou tel un garrot. Il maintint la pression jusqu'à ce que le visage du gars vire au violet et que ses muscles se relâchent. Son adversaire hors de combat, il dégagea l'arme et grimpa sur la plage arrière.

Des claquements de pas rapides résonnèrent sur le pont supérieur en teck.

« Tout va bien ? » fit une voix.

Un autre membre de l'équipage surgit avant de s'arrêter contre le bastingage en dérapant. Apercevant Luke, il se figea et tendit la main vers un holster. Luke sortit le Taurus, qu'il lui pointa sur la poitrine.

« Il y a plus malin à faire, dit-il. Dégaine ton pistolet en le prenant entre le pouce et l'index et jette-le par-dessus bord. »

L'homme obtempéra.

« Maintenant, descends ici. »

Quand l'autre l'eut rejoint sur la plage arrière, il lui planta le canon du Taurus sous le menton.

« J'en ai après la grosse légume qui est là, en bas. Tu vois à qui je fais allusion ? »

Un hochement de tête.

La suite s'annonçait délicate, mais tout en dépendait.

« Il te paye assez cher pour que tu lui sacrifies ta vie ? »

Pas de réponse.

« Je le connais et je sais comment il opère avec les gens. Après

cette nuit, tu n'auras plus rien à craindre de sa part. Tu es au courant de ce qu'on dit de lui dans la presse ?

— Nos femmes nous ont fait passer l'information.

— Et tu tiens toujours à mourir pour ce type ? Ou à finir en taule ? Je peux t'assurer que d'ici peu ça va grouiller de fédéraux dans le secteur. À toi de voir…

— Qu'est-ce que vous attendez de moi ?

— Que tu me dises combien d'hommes sont de garde en ce moment.

— Il n'y a que moi.

— Et combien sont de repos à bord ?

— Trois. Le commandant est allé à terre.

— Faire quoi ?

— Il a une copine par là.

— Les trois dont tu parles dorment dans leurs cabines ? Ils sont armés ?

— Oui aux deux questions.

— Je vais vous mettre le même marché en main à tous. Soit vous mourez ici ou vous vous faites coffrer en essayant de défendre l'ordure qui vous sert de patron, soit vous gagnez la plage et vous avez droit à une seconde chance. Qu'en penses-tu ? Je perdrais mon temps en proposant ça à tes copains ?

— Je peux vraiment pas dire.

— Et toi ? Tu choisis quoi ?

— Que Rowland aille au diable. C'est un sale con.

— C'est le bruit qui court, en effet. Bon, viens, on va réveiller tes potes. (Il enfonça un peu plus le canon du Taurus dans le cou du gars, le forçant à lever la tête.) Qu'on se comprenne bien : à la moindre incartade – de toi ou d'un autre –, c'est toi qui dégages le premier. Tu crois que je bluffe ?

— Non. »

Luke maintint son pistolet appuyé contre le dos du faux marin, et ils traversèrent le grand salon en direction de l'avant puis empruntèrent l'escalier menant au pont inférieur et aux cabines. Des ampoules LED encastrées dans les plinthes diffusaient une lumière douce. En bas, ils s'engagèrent dans une coursive flanquée des deux côtés de portes en noyer poli.

Luke arrêta son prisonnier en lui posant une main sur l'épaule.

« Fais sortir tes petits camarades », ordonna-t-il.

L'homme frappa aux portes.

Trois types en shorts de sport et T-shirt apparurent.

« Je n'ai rien contre vous, déclara Luke sans cesser de menacer l'autre avec le Taurus. Vous savez désormais à quoi vous en tenir sur le compte de votre patron. Je ne suis que l'avant-garde de toute une flopée d'agents fédéraux qui ne vont pas tarder à donner l'assaut à ce rafiot. Je suis un ancien de l'armée de terre, un militaire comme vous. On peut se séparer ici même et vous pourrez aller voir ailleurs si vous trouvez une meilleure façon de gagner votre vie. Appelons ça l'option un. Option deux : vous vous faites descendre ou coller au gnouf. Levez l'index pour la première option, deux doigts pour la seconde. »

Les quatre levèrent l'index.

« Très bien. Montez là-haut, embarquez dans le dinghy et débarrassez le plancher. »

74

Luke attendit que les membres d'équipage aient disparu dans la nuit dans un bruit de teuf-teuf. Il leur avait même indiqué où trouver Lewis Peters. Après avoir fouillé par précaution toutes les cabines réservées au personnel, qui se révélèrent vides, il suivit sur la pointe des pieds le couloir du pont supérieur au bout duquel, d'après les plans, se situait celle de Rowland.

Il n'entendit rien en collant son oreille contre la porte, mais de la lumière filtrait dessous.

Pour que son stratagème réussisse, il devait entrer sans arme. Risqué ? Peut-être, mais c'était sa seule chance. Il posa le Taurus sur le sol et toqua doucement.

« Oui ? »

Il tourna la poignée, poussa le battant et pénétra dans une chambre élégante faisant également office de cabinet de travail flottant. Rowland était assis derrière un bureau ciré en forme de haricot.

« Luke Daniels ! s'exclama-t-il. Vous en avez mis un temps !

— Ravi d'apprendre que vous m'attendiez. J'ai jugé que le moment était venu pour une rencontre face à face.

— Qu'est-il advenu de mes hommes ? s'enquit Rowland en le fusillant du regard.

— Ils doivent être à mi-chemin de la plage à l'heure qu'il est. Il se trouve qu'aucun d'eux n'a souhaité mourir pour vous. Ce n'est qu'une idée, mais il se pourrait que cela ait un rapport avec vos piètres qualités relationnelles.

— Les notes de synthèse vous concernant disaient vrai : vous êtes un petit salopard imbu de sa personne. »

La main gauche de Rowland reposait sur le dessus en cuir du

bureau, la droite sur ses genoux, tenant sans doute un pistolet prêt à faire feu – hypothèse d'autant plus crédible que la vieille fripouille avait manifestement prévu la visite de Luke.

« Je ne suis pas armé », dit celui-ci.

La main cachée de Rowland apparut.

Hypothèse confirmée : un automatique.

« Moi si.

— Où est-elle ? »

Une porte s'ouvrit et Jillian fit son entrée.

« Je vous l'avais bien dit, ma chère, qu'il vous avait percée à jour. »

Luke avait espéré s'être trompé. Ce n'était malheureusement pas le cas.

« Mais pourquoi ? demanda-t-il à la jeune femme.

— Pour l'argent, bien sûr. Qu'est-ce que tu croyais ? »

Elle aussi tenait un 9 mm, doigt sur la détente. Il était largement surclassé en matière de puissance de feu. Mais il devait aller jusqu'au bout.

« Quand as-tu deviné ? s'enquit-elle.

— Je n'ai plus eu de doute après que tu as tué Eckstein.

— Qui dit que c'est moi ?

— Tout le monde tirait avec du gros calibre. Seul ton Beretta pouvait faire un trou bien net. Donc à moins que tu n'aies appuyé accidentellement sur la détente, comme Rowland, tu l'as abattu en toute connaissance de cause.

— C'était une occasion en or, déclara-t-elle avec un haussement d'épaules. Je ne pensais pas que tu serais observateur à ce point.

— Ou alors tu m'as cru trop stupide pour remarquer quoi que ce soit.

— Ce n'est pas faux non plus.

— Quant à tes allégations d'être juste allée un peu vite en besogne quand tu as tiré sur Talley, elles sonnaient faux, elles aussi. Tu as été formée pour faire face à ce genre de situation sans dégainer sous le coup de l'affolement. Conclusion : si tu as tué Talley, c'est que tu avais l'intention de le faire. »

Luke posa pour finir la question la plus importante pour lui :

« Mais qui es-tu, bon Dieu ?

— En tout cas, pas la gentille petite bleusaille que tu as connue à

une époque. J'ai grandi. Dans le monde réel. Celui où l'argent est roi et où le pouvoir permet d'arriver à ses fins.

— Bref, une recrue sur mesure pour vous, lança-t-il à l'adresse de Rowland.

— J'apprécie beaucoup les gens qui sont prêts à se monnayer. La rencontre de besoins complémentaires peut engendrer de grandes réussites.

— Vous êtes bien conscient que tout est fini, pour vous.

— Vous me sous-estimez.

— Je pense surtout que vous vous surestimez. Que vous a-t-elle raconté ? Que toutes les preuves dont disposait Eckstein ont disparu ? Vous deviez bien vous douter que c'était un mensonge.

— Et donc que Stéphanie Nelle allait se présenter avec un mandat d'arrêt, ou vous avec peut-être une autre idée en tête ? Non, soyons réalistes : il n'existe aucune preuve de quoi que ce soit.

— Vous avez vu la couverture médiatique aujourd'hui ?

— Superficielle. Ce qui en dit long. Des rumeurs. Des insinuations. La vérité, c'est que si vous aviez vraiment décidé de m'avoir, vous m'auriez eu. Non, monsieur Daniels, vous avez voulu m'envoyer un message. Je l'ai reçu, mais, par chance, j'ai la peau épaisse.

— Pas tant que ça. Si c'était le cas, rien de tout ceci ne serait arrivé. Vous auriez laissé courir. Seulement vous avez le souci de votre gloire posthume. Au point que vous avez fait assassiner des gens pour préserver votre réputation. En fait, c'est votre ego qui est au centre de toute l'histoire.

— Mon héritage n'a rien à craindre. Apparemment, vous n'avez pas communiqué vos prétendues preuves à Stéphanie Nelle.

— Certains des hommes de Talley ont survécu à l'affaire du Wyoming.

— J'en ai conscience. Nous nous occuperons d'eux.

— Moi aussi j'ai survécu. »

Rowland sourit.

« Et nous voilà tous les deux en train de discuter face à face, moi armé et vous non.

— Vous avez apprécié le petit échantillon que je vous ai servi hier ?

— Le sensationnel se périme vite.

— Le film d'Eckstein est plutôt accablant.

— Sauf qu'il ne montre pas l'AR-15 en train de tirer, intervint Jillian. Et ça, c'est très problématique.

— C'est aussi toi qui as tué Benji ? demanda Luke à brûle-pourpoint.

— En effet. Juste avant ton intervention fracassante. J'avais dit à Rowland que tu descendrais ces types, et ça n'a pas manqué. »

Il se rappela les deux intrus de Genappe abattus par le conducteur de la camionnette qui les avait amenés.

« Tous ces morts… Une mise en scène. Rien que pour m'embringuer dans l'affaire.

— Exactement. Il te fallait une cause à défendre, comme à tous les super-héros dans ton genre. Alors on t'en a fabriqué une sur mesure.

— Tu as joué gros en pariant que Talley ou Persik ne nous liquideraient pas tous les deux.

— Pas vraiment. Persik n'était au courant de rien. Il nous pistait pour mettre la main sur le fusil de tous les fantasmes. En ça il ne faisait que son boulot.

— Ce qui explique ta confession à propos de ce fameux fusil quand j'étais sur la planche, dans le hangar.

— J'appliquais seulement la consigne que tu m'avais donnée, observa-t-elle. Rappelle-toi : *Quelles que soient les questions qu'ils te poseront, dis-leur la vérité.* Dans mon esprit, c'était une façon assez pratique de boucler l'affaire. C'est à cause de Talley que les ennuis ont commencé. Il avait été envoyé en Belgique pour surveiller Persik. Au lieu de quoi, le voilà qui flingue toute l'équipe ! J'étais abasourdie. Il aurait pu nous tuer aussi tous les deux, mais il ne l'a pas fait. Pourquoi ? Parce qu'il suivait son propre plan et qu'il comptait sur toi pour le mettre en œuvre. Ce qu'il ignorait, c'était le rôle que je jouais moi.

— Pour ma part, assura Rowland, j'ai respecté l'arrangement que nous avions conclu tous les deux. J'ai dépêché Jack en Belgique, puis en Louisiane, pour vous aiguillonner. Sa trahison m'a pris totalement au dépourvu, je l'avoue. Heureusement, le problème a pu être réglé avantageusement.

— Et je t'ai sauvé la mise, à l'ancienne mine, dit Jillian. Sans moi, le type de l'hélico ne t'aurait pas laissé une chance.

— À ceci près que tu n'as pas fait ça pour mes beaux yeux, mais parce que tu avais besoin de moi en vie pour récupérer ce que je

détenais.

— L'épisode du musée de Bruxelles a bien failli mal tourner, confia Rowland. Les équipiers de Persik étaient censés vous faire peur, pas engager le combat. Malheureusement, obéir aux consignes n'a jamais été leur fort. L'incident a attiré l'attention de la police. Mais Dieu merci, vous êtes parvenu à fuir, monsieur Daniels. Quant aux deux hommes qui se trouvaient chez Benjamin Stein, ils étaient là sur ordre de Persik pour chercher le fusil. Eux aussi faisaient partie du spectacle monté à votre intention.

— Et dans lequel Wonder Woman ici présente a joué un rôle de premier plan.

— J'avoue que j'étais assez contente de ma prestation quand j'ai envoyé ce débile faire un vol plané dans l'escalier.

— Donc Ray et Benji sont entrés en contact avec vous, continua Luke, s'adressant à Rowland. Ils désiraient obtenir vos commentaires sur leur théorie et sur leur livre. Naturellement, vous n'avez pas donné suite, mais vous avez enquêté sur eux. Et là, vous avez découvert que quelqu'un d'autre était partie prenante dans l'affaire. Sauf que vous ignoriez l'identité de cette personne.

— En fait, c'est moi qui ai eu vent de l'existence de David Eckstein, révéla Jillian. Benji était un bavard impénitent. Seulement, il n'avait pas la moindre idée de l'adresse d'Eckstein, et Ray Simmons était mort.

— D'où cette histoire d'e-mail que tu as prétendu avoir envoyé pour demander qui était Kronos ?

— Eh oui, tout était faux ! avoua Jillian avec un large sourire. Beau numéro d'actrice, non ?

— Du grand art, en effet.

— Les codes, eux, étaient bien réels en revanche. Benji et Ray étaient prudents en matière de communication. Ça confinait même à la paranoïa, je dirais.

— Quand on connaît la suite, on ne peut pas leur donner tort. Donc, c'est moi qui t'ai menée directement à Eckstein. »

Ce qui avait conduit à son assassinat.

Hélas, il n'avait flairé le coup fourré qu'en voyant la blessure du malheureux. Il avait alors décidé de garder pour lui les dernières paroles du pauvre homme, dans l'hypothèse où ses soupçons se révéleraient fondés. Ce qui avait été le cas. Le point positif ? Jillian et

Rowland ignoraient tout de Pearl Yates et de Victoria Sandberg.

L'aveuglement volontaire.

Le talon d'Achille de tout bon psychopathe égocentrique.

75

Rowland avait souvent eu à gérer des situations conflictuelles. Il s'en était même fait une spécialité. Il souscrivait au propos du président Andrew Jackson : *Je suis né pour affronter la tempête, les embellies ne me conviennent pas*. Mais pour la première fois, il était lui-même la tempête. Et cela changeait tout. Néanmoins, il ne laissait rien paraître de son inquiétude. Si Luke Daniels était venu à lui sans arme, il devait y avoir une raison.

Et il comptait bien identifier laquelle.

« Avez-vous l'intention de me faire mettre en état d'arrestation ?

— C'est ce que souhaite Stéphanie, aucun doute là-dessus, répondit Daniels. Seulement, sans le témoignage de Talley, le mien ou celui de la mythomane qui vous tient lieu d'acolyte, il va être compliqué d'établir un lien entre vous et ces meurtres.

— Ça t'amuse de m'insulter ? demanda Jillian Stein.

— Absolument. Une question secondaire : notre petite partie de jambes en l'air, à Dallas… Un élément de la mise en scène, elle aussi ? Tu te sacrifiais pour la cause ?

— Non, j'ai fait ça uniquement pour mon plaisir, mais à l'évidence, ça t'a motivé à poursuivre ta quête.

— Mme Nelle risque d'avoir du mal à obtenir mon arrestation, dit Rowland, interrompant l'échange. C'est pour m'éviter ce désagrément que je suis venu aux Bahamas. Je… dispose de nombreux amis, ici.

— Vous *disposez* ? Drôle de façon d'exprimer les choses.

— Drôle peut-être, mais exacte. Disons que j'ai plus de relations qu'il n'en faut pour bloquer toute procédure d'extradition. Mais pourquoi tout ce battage dans la presse et sur les réseaux sociaux, hier ? Comme je vous le faisais remarquer, tout cela était bourré de lacunes et fort mal ficelé.

— Une idée de Stéphanie, qui tenait à jouer la carte des médias. Elle a bricolé ce qu'elle pouvait à partir des éléments que je lui avais fournis. C'est-à-dire pas grand-chose. Contrairement à vous, elle m'a cru quand j'ai prétendu avoir perdu les documents dans la mine. J'espérais que ce petit mensonge retiendrait votre attention…

— C'est bien ce qui s'est passé. »

Jillian Stein lui avait assuré que Daniels se manifesterait, et cela s'était effectivement produit. Elle lui avait également affirmé qu'elle avait barre sur lui.

Mais de cela Rowland était bien moins certain.

« Comment êtes-vous entrés en contact, tous les deux ? demanda Daniels à Stein.

— À l'occasion de circonstances fortuites. Pour elle comme pour moi, répondit Rowland.

— Benji m'a appelée, précisa la jeune femme. Après des années de fâcherie, il avait finalement besoin de moi. On ne s'était pas parlé depuis des lustres. J'étais une moins que rien à ses yeux depuis que j'avais quitté les Marines. Il voulait que je fasse carrière dans l'armée. Comme lui. Moi, ce n'était pas mon truc. Trop mal payée, trop de coups à prendre. Donc j'ai démissionné et il m'a reniée. Il y a quelques années de ça, j'ai traversé une mauvaise passe et j'ai réclamé son aide, mais il m'a envoyée promener. Seulement quand il s'est senti mourir, le vieil imbécile s'est tourné vers moi faute de mieux, car il n'avait personne d'autre. J'étais toute la famille qui lui restait.

— Une chance pour lui, commenta Daniels.

— Une chance pour moi, en fait. C'est du moins comme ça que j'ai vu les choses. Quand on a renoué, il était tout repentant. Il voulait réparer ses torts. Il m'a raconté ce que Simmons et lui avaient entrepris. Ce qu'ils avaient découvert. Leur projet de livre dont ils avaient déjà vendu les droits à un éditeur. Il m'a parlé d'Eckstein et de Thomas Rowland. J'ai téléphoné à quelques amis encore dans l'armée qui se sont renseignés pour moi et m'ont appris que M. Rowland était un homme important. Je me suis dit que ce monsieur trouverait peut-être intéressant d'être informé de ce qui l'attendait.

— J'ai trouvé cela très intéressant, en effet. Quand Mlle Stein m'a approché, Stein et Simmons avaient déjà pris contact avec moi pour solliciter mon avis sur leur livre. Avec elle, j'avais une alliée dans la place.

— Mais seul Simmons savait où habitait Eckstein, remarqua Daniels. Et il vous fallait localiser cet électron libre pour bloquer le processus.

— Tout à fait. Donc nous vous avons mis à contribution pour résoudre ce problème.

— Je dois admettre que tu as bien changé depuis l'époque d'Hawaï, dit Jillian. Je m'attendais à revoir le Ranger insouciant qui avait réussi à décrocher un boulot dans le renseignement grâce à un coup de piston de son tonton président, mais tu es différent. Plus concentré. Plus affûté.

— Confidence pour confidence, moi non plus je ne reconnais pas celle que tu étais dans mon souvenir, répliqua Daniels. Je n'imaginais pas me retrouver face à une tueuse psychopathe et j'ai largement sous-estimé tes talents de mythomane. Je te prie de m'en excuser.

— Toujours le parfait gentleman, à ce que je constate. N'empêche que de nous deux, il semble bien que ce soit moi qui aie eu le dessus.

— C'est une façon de voir.

— S'il y en a une autre, aurais-tu l'amabilité d'éclairer ma lanterne ? » demanda-t-elle avec un sourire suffisant.

Daniels se détourna d'elle.

« Vous ne vous attendiez pas du tout à ce que Jack Talley vous trahisse, n'est-ce pas, monsieur Rowland ?

— J'en ai été sincèrement surpris, en effet. Et cela a radicalement changé la donne. Dieu merci, toutefois, grâce à la présence de Mlle Stein sur les lieux, la déloyauté de Jack n'a pas eu de conséquences dramatiques. Elle a mis un terme – définitif – au contrat qui le liait à moi. De plus, comme vous le savez, elle a également éliminé David Eckstein.

— Tout cela serait parfait si vous n'étiez pas l'un comme l'autre passés à côté de l'essentiel…

— L'essentiel ? Vraiment ? Je vous écoute.

— Il existe un livre. Un manuscrit complet qui rassemble tous les éléments en un seul lot bien ficelé. C'est Eckstein qui nous en a parlé.

— J'avoue que j'aurais préféré m'assurer la possession de ce texte. Mais s'il fait surface, mes avocats s'en occuperont. Et même s'il venait à être imprimé, il irait prendre la poussière sur les étagères parmi les centaines de ses semblables qui ont prétendu révéler la vérité sur l'assassinat de Kennedy. Certes, la publication causera quelques

remous momentanés sur le plan des relations publiques, mais cela n'aura qu'un temps et tout retombera dans l'oubli que l'on réserve aux spéculations infondées dignes de passer sur Discovery Channel à titre de divertissement, et non de figurer comme des faits établis dans les livres d'histoire.

— Sans compter que vous pourrez toujours orchestrer une campagne de désinformation pour discréditer les auteurs ?

— Bien sûr. Un petit coup de pouce ne fait jamais de mal. De nos jours, les gens adorent croire le pire à propos de leurs semblables. Une bien triste réalité.

— L'ennui est que nous ne parlons pas d'une théorie fumeuse comme il y en a tant. Loin de là, même. La thèse est étayée par de solides constats médico-légaux que corroborent des données physiques et mathématiques. Et tout vous accuse. Vous personnellement. De même que les preuves photographiques.

— Il n'existe aucune photo.

— Détrompez-vous. Vous n'ignorez pas qu'il manque trois clichés aux Archives nationales. Je vous soupçonne d'ailleurs, vous ou votre père, de les avoir fait disparaître il y a longtemps. Mais j'ai retrouvé les originaux. Voici moins de deux jours, je m'entretenais dans sa cuisine avec la personne qui a pris ces photos. Une personne qui garde un souvenir très précis du 22 novembre 1963. Et ces trois photos, c'est moi qui les ai, figurez-vous.

— Vous mentez. »

Daniels glissa lentement la main dans sa poche, sortit son téléphone et toucha l'écran, qu'il lui mit ensuite sous les yeux.

Oh, non ! Ces maudites photos existaient bel et bien !

« Qu'avez-vous ressenti, s'enquit le jeune homme, après avoir tué le président des États-Unis par pure négligence ? Vous n'aviez rien à faire dans cette voiture, ce jour-là. Vous y avez pris place au dernier moment, en surnombre. Grâce à une faveur obtenue par papa ? Ce n'est pas rien de figurer dans l'équipe de protection d'un cortège présidentiel. Excellent pour l'avancement, ça ! Mais qu'avez-vous fait ? Vous avez passé une bonne partie de la nuit précédente dehors, à boire. Vous vous êtes réveillé avec la gueule de bois après avoir à peine dormi et vous avez décidé d'improviser. Seulement, quand les coups de feu ont retenti, vous avez été incapable de réagir autrement qu'en trébuchant, ce qui vous a fait appuyer sur la détente. Le point

positif, pour vous, est que personne n'a entendu ni remarqué quoi que ce soit. Et vous vous en seriez tiré en toute impunité sans le film d'Eckstein.

— Qui ne prouve rien.

— Si ce n'est qu'on y voit le canon de votre arme pointé droit sur Kennedy à l'instant même où sa tête explose. »

76

Luke faisait le forcing. C'était indispensable. Pas le choix. Comme le disait Malone, il fallait bien secouer le tonneau pour voir ce qui en sortait.

Il se tourna de nouveau vers Jillian.

« À part l'argent, qu'est-ce que tu gagnes en faisant ça ?

— Le boulot de Talley.

— Je m'en serais douté.

— Ça paye bien. Beaucoup plus que ce que je touchais avant. À mon avis, c'est un arrangement où tout le monde trouve son compte.

— Pourquoi m'avoir choisi moi ? Tu dois bien avoir d'autres relations que tu aurais pu manipuler.

— Et me priver du plaisir de te regarder démêler cet imbroglio ? Sûrement pas. Je savais que tu travaillais pour la division Magellan. M. Rowland a jugé excellente l'idée d'avoir recours à toi étant donné les sentiments de ta patronne à son égard. De plus, nous avions besoin d'un collaborateur bien placé qui puisse nous aider à franchir certains obstacles. Il s'est renseigné et a appris que tu étais à Londres. Tout près. Si tu t'étais trouvé à l'autre bout du monde, nous aurions attendu ton arrivée pour mettre en scène notre petit spectacle. Mais ce n'a pas été nécessaire puisque tu as rappliqué à mon secours en un rien de temps.

— J'avais conscience du ressentiment que me voue Stéphanie Nelle – à juste titre puisque j'ai récemment œuvré pour en finir avec elle et sa division Magellan, dit Rowland. Il ne faisait aucun doute qu'elle agirait en conséquence quand elle serait informée de mon implication dans cette histoire. Et ça n'a pas manqué. La prévisibilité est un handicap dans le métier qu'elle exerce.

— J'imagine que je n'étais pas censé survivre ?

— En effet, confirma Jillian. J'aurais pu t'abattre tout de suite après m'être débarrassé de Talley. Mais j'avais déjà dans l'idée que tu me cachais quelque chose. Quelque chose qu'Eckstein aurait pu te confier avant de mourir. J'avais remarqué l'intensité de votre échange dans la grange. Il fallait que nous sachions de quoi il retournait. Maintenant, nous savons.

— Tu es vraiment détraquée.

— Je me vois plutôt comme une femme entreprenante habile à profiter de toutes les occasions qui lui sont offertes. Mais dis-moi, qu'est-ce qui t'a mis la puce à l'oreille, mis à part la blessure d'Eckstein et ma précipitation quand j'ai tiré sur Talley ?

— Un ensemble de faits. J'ai commencé très tôt à avoir des doutes. Pourquoi quelqu'un aurait-il placé un mouchard GPS dans ma voiture de location, en Belgique ? En y réfléchissant, ça m'a semblé extravagant que ces gens me tracent s'ils ignoraient qui j'étais. Ou alors ils le savaient parfaitement ? Bien sûr qu'ils le savaient, puisque c'était toi qui les renseignais. Sur notre localisation. Notre destination… Mais le mouchard était un coup de génie. Il brouillait un peu plus les cartes.

— C'est moi qui ai ordonné à Persik de le poser, déclara Rowland.

— Pour détourner ton attention de moi, ajouta Jillian.

— Mon alarme interne ne s'est véritablement déclenchée que lorsque nous sommes entrés dans la maison de Ray Simmons. Il possédait toute une collection de livres sur l'assassinat alors que Benji n'en avait aucun. Et avant ça, il y avait eu la découverte par tes soins du schéma dans la lampe de chevet, à Genappe. Un peu trop commode. Une idée à toi ?

— Aussi incroyable que ça paraisse, c'était effectivement là que Benji cachait ses documents. Il y en avait d'autres, que j'ai détruits en ne laissant que ce dessin inoffensif comme appât. Je suis allée visiter le box, au Luxembourg, il y a des semaines de ça. La valise technique s'y trouvait déjà. Vide. Je savais par Benji lui-même qu'il avait fait l'acquisition d'un vieil AR-15 il y a quelques années. Il l'avait envoyé à Simmons, en Louisiane, et n'avait conservé que la valise. M. Rowland a donc acheté un autre fusil du même modèle, que j'ai placé dans la mallette après avoir effacé les numéros de série.

— Encore un appât qui m'était destiné ?

— Pas seulement. Il nous fallait aussi donner à Persik et Talley un

os à ronger. Pour le cas où ils parviendraient à remonter jusqu'à ce box, nous avons fait en sorte qu'il contienne un fusil. Le système d'alarme était un bricolage de Benji. Lui mort, il ne fonctionnait plus. Mais un bon chien de chasse trouve toujours une piste, pour utiliser le genre d'expression que tu affectionnes. (Elle lui adressa un sourire satisfait.) Le box était rempli de trucs relatifs à l'assassinat. Bouquins, papiers, toutes sortes de choses. J'ai tout détruit et j'ai fait le vide dans la maison de Genappe. En fait, nous ne voulions pas que tu comprennes trop vite de quoi il retournait.

— Comme ça, vous pouviez continuer à vous servir de moi pour trouver Eckstein ?

— C'était l'idée. Le coffret appartenait vraiment à Benji, et le reçu de la société de stockage était authentique. Je n'ai fait qu'ajouter le morceau de papier avec l'adresse e-mail *Googlewhack*. Un leurre pour justifier mon appel à l'aide. Kronos est une pure invention. J'ai calqué l'adresse sur celles que Benji et Simmons utilisaient pour communiquer entre eux. Nous avons veillé à ce que tout se tienne.

— C'est moi qui ai choisi le nom Kronos, intervint Rowland. Le Titan maître de l'univers. Le dieu du temps, des moissons, du destin et de la justice.

— Ça aussi, ça m'a donné à réfléchir, reprit Luke. L'adresse *Googlewhack* et la remarque de Marcia Pooler à son sujet : *c'est un peu comme si elle n'existait pas*. J'en suis venu à penser qu'elle n'existait peut-être pas, en effet.

— Monsieur Daniels, dit Rowland, ce qui est arrivé ce jour-là à Dallas était un terrible accident. Rien de plus.

— Mais que s'est-il passé au juste ? Après vous être servi de moi comme vous l'avez fait, vous pourriez au moins me raconter toute l'histoire. »

Rowland ne répondit pas aussitôt. La question avait à l'évidence remué chez lui de vieux souvenirs enfouis. Même pour un salopard sans moralité de son espèce, garder tout pour soi pendant plus de soixante ans laissait des traces.

« Quand le premier tir a éclaté – celui dont on sait maintenant qu'il n'a touché que le trottoir –, j'ai entendu la détonation, dit-il enfin. J'ai alors fait volte-face et j'ai aperçu Oswald au cinquième étage du dépôt de manuels scolaires. Il existe même une photo où l'on me voit regarder dans cette direction depuis la voiture d'escorte. Je

me suis retourné vers l'avant pour prendre l'AR-15, j'ai ôté le cran de sûreté et j'ai commencé à lever le canon. Oswald a fait de nouveau feu et cette fois, il a atteint Kennedy et Connally. C'est à ce moment-là que la voiture du président et la nôtre ont accéléré brutalement. D'un seul coup. Comme j'étais debout sur la banquette, et non sur le plancher de la Cadillac, j'étais en équilibre instable et je suis tombé en avant. Dans le mouvement, j'ai appuyé sur la détente. À cet instant précis, aussi incroyable que cela paraisse, l'arme était pointée en plein sur Kennedy et la balle l'a frappé à l'arrière de la tête. Tout s'est déroulé en quelques secondes. À force de visionner le film de Zapruder au ralenti, tout le monde a dans l'idée que l'événement lui-même a eu lieu au ralenti. Ce n'est pas le cas.

— Si c'était un coup du sort, pourquoi ne pas avoir tout avoué ? demanda Luke.

— C'était mon intention. Mais mon père a refusé que je le fasse. Selon lui, il n'y avait rien de bon à espérer d'une confession. Il me posait toujours la même question : *"Est-ce que tu tiens à rester dans les mémoires comme l'homme qui a tué accidentellement John Kennedy ?"* La réponse était non, bien sûr. Par chance, personne d'autre que nous n'était au courant. Il a donc fait son possible pour étouffer l'affaire, ce qui n'a présenté aucune difficulté, à vrai dire, étant donné la pagaille qu'avait flanquée la commission Warren. Maintenant, après plusieurs décennies, tout cela est sans importance. Il s'agit d'une histoire ancienne qui aurait dû sombrer dans l'oubli. Mais il a fallu que trois types consacrent leur vie à en perpétuer le souvenir. Heureusement, ces trois-là ont disparu, à présent. (Rowland tendit son index vers Luke.) Il ne reste que vous, monsieur Daniels.

— Vous n'imaginez tout de même pas que je suis venu ici tout seul ? hasarda Luke.

— Non seulement je l'imagine, mais j'en suis convaincu. Sinon pourquoi auriez-vous confié la tâche de surveiller mon yacht à un vieil ami plutôt qu'à un de vos collègues, ces derniers jours ? Nous avons laissé faire pour vous appâter. »

Parfait : ils étaient sur la même longueur d'onde.

« Donc vous avez bien compris que je ne suis pas en mission officielle pour le compte de la division Magellan. »

Luke surveillait attentivement Rowland et Jillian, qui étaient tous deux armés et aussi imprévisibles que des requins en eau profonde. Si

les réflexes du vieil homme étaient sans doute émoussés, ceux de Jillian, eux, seraient ultrarapides.

« Mes avocats étoufferont dans l'œuf la publication du livre, quelle qu'en soit la teneur, dit Rowland. Ils ont déjà menacé de poursuites les médias ayant fait état du petit leurre que vous leur avez agité sous le nez hier. Quant à l'internet, le niveau d'attention de ce côté-là se mesure en microsecondes. Non, le seul véritable problème qui subsiste, c'est vous.

— Que faudrait-il que je fasse pour intégrer votre équipe ? demanda Luke.

— Il n'est pas question que tu l'intègres, trancha Jillian.

— Pourquoi pas ? Tu l'as bien fait, toi. (Il se tourna de nouveau vers Rowland.) Il y a peu, vous rémunériez les services de Persik et de Talley. Qu'est-ce qui vous empêcherait d'employer Stein et Daniels maintenant ? Moi aussi, je suis capable de saisir une occasion qui se présente.

— Je croyais que vous n'étiez pas venu seul… observa Rowland.

— J'ai menti, vous avez vu juste. C'est tout moi ça, mais je ne vous apprends rien. Et vous voyez juste également quand vous affirmez que sans mon témoignage, rien n'est étayé dans tout le baratin qui circule. »

Il tablait sur l'hypothèse qu'un trou du cul narcissique comme Rowland était sans doute convaincu de la vénalité de tout un chacun. Et il avait remarqué autre chose concernant les employés de ce dingue : aucune femme à part Jillian. Un bastion machiste. Il avait donc assez bon espoir que son offre de services serait bien accueillie.

« Je veux la même chose que ce qu'elle gagne plus un supplément de cinquante pour cent en contrepartie de mon silence, poursuivit-il. Comme ça, vous vous assurez ma collaboration et celle de la psychopathe ici présente pour régler vos problèmes. Puisque ça ne la dérange visiblement pas de tuer ses contemporains, elle remplacera avantageusement Persik. Et moi j'assumerai les fonctions de Talley. Elle pour le sale boulot, moi pour le reste.

— Êtes-vous en mesure de me fournir le manuscrit, le film d'Eckstein et les photos ? demanda Rowland.

— Vous ne parlez pas sérieusement, j'espère ! intervint Jillian.

— Si vous m'offrez le double de ce qu'elle touche, considérez l'affaire comme faite, répondit Luke.

— Et tous ces éléments sont en votre possession ?

— Absolument. Dommage pour Stéphanie Nelle, mais j'adhère à ce que j'ai entendu tout à l'heure : trop mal payé, trop de coups à prendre.

— Et si vous me trahissez ? »

Luke désigna Jillian.

« Dans ce cas, je ne doute pas que vous enverrez celle-ci pour m'abattre. »

Il regarda du coin de l'œil l'intéressée, qui n'était manifestement pas ravie de sa proposition. Mais il ne s'était pas trompé. Rowland était un misogyne pur jus, vieille école jusqu'au bout des ongles, qui avait engagé une femme par nécessité et non par choix.

Une détonation claqua dans le silence.

Luke tourna vivement la tête.

Rowland venait de tirer sur Jillian.

La balle l'atteignit en pleine poitrine. Elle tenta de riposter, mais Rowland ouvrit de nouveau le feu à deux reprises, faisant mouche à chaque fois. Il l'avait cueillie par surprise, profitant de ce qu'elle avait reporté toute son attention sur Luke. Perdant l'équilibre, elle recula en titubant, heurta la cloison, puis glissa jusqu'au sol, la tête penchée d'un côté, son sang jaillissant de ses blessures.

« Vous pouvez considérer notre marché comme conclu, déclara Rowland.

— Vous n'aviez pas besoin de faire ça, objecta Luke.

— C'était nécessaire, et vous le savez aussi bien que moi. Elle n'avait pas vraiment l'esprit d'équipe. Vous auriez fini par la supprimer vous-même, de toute façon. »

Luke alla s'accroupir près de Jillian et lui tâta le pouls.

Rien. Et merde !

Il dégagea le pistolet qu'elle n'avait pas lâché et s'en saisit.

« Quand pouvez-vous me remettre le matériel ? s'enquit Rowland.

— Dans un ou deux jours sans problème.

— Vous pourrez commencer à travailler dès ce moment-là. D'après Talley, vous êtes un jeune homme plein de ressources qu'il vaut mieux prendre au sérieux. »

Luke continuait de regarder Jillian. Comment la situation allait-elle évoluer après ça ? Il avait agi dans l'improvisation, sans plan préconçu, adaptant sa stratégie au gré des circonstances. En espérant

que ce qui venait d'arriver ne se produise pas. Son intention avait été de faire naître une dispute qui se dénouerait dans le feu de l'action. Comme au baroud, où l'on enchaînait les gestes sans réfléchir, car réfléchir prenait du temps et le temps était une denrée aussi rare pour les agents en mission que pour les combattants sur le champ de bataille. Combien de personnes pouvait-il affirmer avoir tuées ? Il n'en savait rien, à vrai dire. Néanmoins, toutes ces mises à mort avaient un point commun : aucune n'avait été perpétrée de sang-froid. Il s'était agi dans chaque cas d'une question de survie. De tuer ou d'être tué. Sans troisième option possible. Mais ici, il ne se trouvait pas dans le « feu de l'action ». Il était seul face à un vieux fou qui avait passé sa vie à pourrir celle des autres dans l'unique but d'engranger des profits ou des faveurs. Jack Talley avait été quelqu'un de bien, bien qu'il se soit un peu fourvoyé sur la fin. Jillian l'avait assassiné. De la même façon qu'elle avait assassiné David Eckstein et son propre grand-père. Avait-elle récolté ce qu'elle avait semé ?

Sans nul doute.

Bien sûr, l'affaire pourrait se dénouer par le truchement des médias et d'internet, grâce au livre, aux photos, au film et aux autres éléments divers et variés. Mais cela ne rendrait pas justice aux gens à qui on avait ôté la vie. Leur sacrifice perdrait tout son sens ou presque si Rowland continuait de nier la vérité par l'intermédiaire de ses avocats jusqu'à ce que le public se lasse du spectacle et passe à autre chose. Ce qui ne tarderait pas à se produire. Stéphanie lui avait donné carte blanche pour gérer la situation comme il le jugeait bon.

« Tu seras parfois amené à faire des choses qui te sembleront déplaisantes, lui avait dit Malone un jour.

— Comment sait-on si on a raison de les faire ?

— On ne le sait pas. On les fait, c'est tout. »

Il se remit debout, se tourna et tira.

Le projectile de 9 mm toucha Rowland en pleine poitrine et le projeta contre le dossier de son fauteuil, yeux et bouche grand ouverts. Hoquetant, le vieil homme laissa tomber son automatique. Luke pressa de nouveau la détente, visant la tête cette fois. Râles et convulsions cessèrent. Il abaissa son arme. S'agissait-il d'un meurtre ?

Non. D'un acte de justice.

Il avait toujours son téléphone en main. Avant de rechercher les images qu'il voulait montrer à Rowland, il avait appuyé sur la touche

ENREGISTREMENT. Pratiquement tout avait été mémorisé.

Y compris la confession de Rowland.

77

College Park, Maryland
Mardi 7 avril – 10 h 40

Luke pénétra dans l'entrepôt situé dans l'enceinte des Archives nationales. C'était dans ce local ultrasécurisé qu'étaient stockés sous clé certains des objets les plus précieux ayant un rapport avec l'histoire des États-Unis.

Il avait quitté les Bahamas le dimanche soir. Les cadavres de Rowland et de Jillian n'avaient été découverts que dans l'après-midi du lundi par des policiers du cru montés à bord du yacht au mouillage après qu'on leur avait signalé un tapage nocturne. Thomas Rowland comptait sans doute beaucoup plus d'ennemis que d'amis, et ses amis eux-mêmes étaient vraisemblablement peu fiables, la plupart d'entre eux ayant été achetés ou contraints. Rares seraient ceux qui pleureraient sa disparition. Et celle de Jillian. À la connaissance de Luke, celle-ci n'avait eu que Benji pour toute famille, et il savait maintenant à quoi s'en tenir sur ce qu'elle pensait de son grand-père. Elle serait enterrée dans une fosse commune quelque part aux Bahamas puisque personne ne prendrait la peine de réclamer son corps. Une part de lui-même s'attristait de cet état de choses tandis qu'une autre se rappelait le chapitre XIX du Deutéronome et son verset 21 : *Tu ne t'apitoieras pas : âme pour âme, œil pour œil, dent pour dent…*

Stéphanie n'avait en rien remis en question ce qui s'était passé. Elle s'était contentée d'écouter le rapport de Luke avant de lui demander :

« Vous avez fait ce que les circonstances imposaient pour assurer votre protection, c'est bien ça ? (Il avait acquiescé d'un signe de tête.)

Alors ça me va. »

Il était revenu dans le Maryland pour s'entretenir avec Victoria Sandberg. Quelques détails nécessitaient des éclaircissements et il détestait que des points restent en suspens.

« Tout est prêt ? demanda-t-il à l'archiviste.

— Oui. J'ai sorti ce que vous vouliez voir. »

Stéphanie avait pris contact avec le directeur des Archives et obtenu de lui les autorisations indispensables. Victoria le conduisit à une salle de conférences au premier étage, où deux grands coffrets en bois étaient posés sur une table. Elle en ouvrit un, qui contenait un fusil. Mais pas n'importe quel fusil. Un *fucile di fanteria modello 91/38*, une carabine d'infanterie fabriquée par la Manufacture royale de Terni, en Italie, au cours de l'année 1940. L'arme de Lee Harvey Oswald.

Il contempla l'objet.

« Peu de gens sont autorisés à voir cette pièce, dit Victoria. Elle a une histoire mouvementée… »

Luke était tout ouïe.

« Le FBI a détenu cette arme de novembre 1963 à novembre 1966, à l'exception d'une brève interruption, quand elle a été prêtée à la commission Warren pour des tirs d'essai. Ensuite, fin 1964, la veuve d'Oswald, Marina, a vendu les droits qu'elle pouvait avoir sur elle. L'acquéreur, un pétrolier de Denver collectionneur d'armes, a intenté un procès pour la récupérer. Mais Oswald l'avait achetée sous un faux nom en violation de la loi fédérale sur les armes à feu de 1938, ce qui avait permis à l'administration de la saisir. L'acheteur attaqua alors l'État, réclamant cinq millions de dollars de dommages et intérêts pour saisie abusive, mais sa requête fut rejetée par le tribunal. »

Luke n'avait jamais entendu parler de ces péripéties.

« L'argument avancé par la cour mérite qu'on s'y arrête, poursuivit Victoria. Le juge a fait valoir à juste titre que la demande était déraisonnable. En effet, le chiffre de cinq millions de dollars correspondait à une valeur marchande qui n'aurait pu être justifiée que si l'arme avait été exposée à titre onéreux, ce qui aurait constitué une monstruosité morale. »

Il était bien de cet avis.

« Depuis 1966, elle n'est pas sortie d'ici, où elle est en lieu sûr. Pourquoi vouliez-vous la voir ?

— Par simple curiosité. C'est le genre d'expérience qu'on ne vit qu'une fois. En fait, c'est surtout l'autre arme qui m'intéresse. »

Elle ouvrit la seconde mallette, révélant un Colt AR-15 semi-automatique d'allure militaire. Une version civile du M16. Une relique. De première ou deuxième génération. Datant du début ou du milieu des années 1960.

« L'origine de celle-ci est tout aussi documentée, dit Victoria. L'exemplaire que vous voyez là a été fourni en 1959 au premier groupe des Forces spéciales basé à Nha Trang, où s'entraînaient les premiers contingents de l'armée vietnamienne. Il a ensuite été expédié au Laos pour doter une unité de formation mobile. Après quoi, en 1962, il est revenu aux États-Unis. En 1963, c'est le ministère des Finances qui en a hérité, et plus particulièrement le Secret Service. C'est cette arme que Thomas Rowland avait entre les mains dans la voiture d'escorte le 22 novembre 1963.

— Il n'y a pas moyen de mener des expertises balistiques là-dessus, je suppose ?

— Ray et David ont très sérieusement envisagé cette idée. Benji a même réussi à acheter un exemplaire tout à fait semblable à celui-ci. Malheureusement, les munitions que tirent ces fusils se désintègrent à l'impact pour maximiser leur effet létal, ce qui rend impossible l'établissement de toute corrélation. Mais Ray et David ont tout de même procédé à des essais avec l'arme trouvée par Benji en tirant sous le même angle et à la même distance que Thomas Rowland ce jour-là, et ils ont pulvérisé leur cible. »

Rien d'étonnant à ça.

« Tout cela est documenté dans le manuscrit, avec des photos. »

Il ne parvenait pas à détacher son regard des deux armes, qui avaient l'une et l'autre eu part à la mort du trente-cinquième président des États-Unis. La vérité enfin dévoilée. Il n'y avait jamais eu de grand complot. Seulement un tragique et funeste accident. Le tir d'Oswald qui avait transpercé le cou de Kennedy aurait-il pu entraîner son décès ? Difficile à dire. Mais il ne faisait aucun doute que le troisième tir, lui, avait été fatal.

« Tout ce que nous avons en notre possession vous sera remis, dit-il à l'archiviste manifestement ébahie. Y compris un enregistrement audio dans lequel Rowland confesse ses torts. Il vous faudra donc retoucher un peu votre livre. Vous avez toujours l'intention de le

publier, n'est-ce pas ?

— Bien sûr. C'est ce que désiraient David, Benji et Ray. Ce seront leurs noms qui figureront sur la couverture. Moi, je n'ai jamais été censée être autre chose que leur plume. »

Ils bavardèrent encore un moment puis il prit congé de Victoria en lui souhaitant le meilleur.

La disparition de Jillian continuait de l'attrister. Oui, elle s'était servie de lui. Mais il n'avait pas voulu sa mort.

Quant au fait d'avoir abattu Rowland – sa première exécution, ou son premier meurtre de sang-froid selon les points de vue –, il ne regrettait pas une seconde d'avoir pressé par deux fois la détente et n'en éprouvait aucun remords. Il était nécessaire que certaines personnes cessent de vivre et Thomas Henry Rowland faisait indubitablement partie du lot.

Cependant, comme le disait Cotton Malone : *« Tuer les gens, c'est pas évident. Alors n'en fais pas une habitude. »*

Notes des auteurs (par Steve Berry)

Je nourrissais depuis longtemps l'intention de consacrer un roman à Luke Daniels. C'est un personnage sympathique, un esprit libre, un Cotton Malone bis, plus jeune et plus enclin à commettre des erreurs, mais tout aussi coriace et déterminé. Malheureusement, écrire deux ouvrages par an est au-dessus de mes forces. Tout compris, il me faut en effet dix-huit mois pour produire une aventure de Cotton Malone et c'est une activité qui requiert toute mon attention. Je suis donc reconnaissant à l'incomparable Grant Blackwood d'avoir accepté d'écrire ce livre avec moi, ce qui a rendu possible l'accomplissement de mon rêve.

Ce fut une réelle collaboration que la nôtre. Après que j'ai eu conçu l'idée de départ, Grant et moi avons travaillé de concert sur l'intrigue. Grant a ensuite rédigé une première version, moi une seconde, puis nous avons procédé à des allers et retours, nous corrigeant mutuellement. Jamais encore je n'avais écrit un roman à quatre mains. Cette expérience inhabituelle s'est révélée aussi intéressante que satisfaisante. À telle enseigne que deux nouvelles aventures de Luke Daniels paraîtront en 2024 et 2025.

Mais le temps est venu de faire la part de la réalité et de la fiction.

Les lieux où se déroule l'action existent tous pour l'essentiel. La plupart des villes et autres localités sont fidèlement décrites. Bien entendu, la maison de Benjamin Stein, celle de Ray Simmons, le chalet de David Eckstein et le site minier sont de notre invention. L'unité des bérets rouges indonésiens – le KOPASSUS – n'est pas une fiction, et ces gens ont de fait à leur actif une épouvantable liste de violations des droits humains (chapitre 2).

Deux fusils bien réels jouent un rôle central dans l'histoire. Le

premier est l'AR-15 utilisé par le Secret Service en 1963. Nous n'avons pas été en mesure de déterminer si l'exemplaire présent à Dallas ce jour-là avait été conservé, et si oui, à quel endroit. L'autre est l'arme de Lee Harvey Oswald, un *fucile di fanteria modello 91/38* produit par la Manufacture royale d'armes de Terni, en Italie, courant 1940. Il est clairement identifiable grâce à son numéro de série et aux estampilles où figurent la couronne royale et le nom de TERNI. Il s'agit d'une carabine de médiocre facture issue des surplus de la Seconde Guerre mondiale et non d'une arme dernier cri. Elle est entreposée en lieu sûr dans le bâtiment des Archives nationales de College Park, dans le Maryland.

Le rapport de la commission Warren occupe lui aussi une place importante dans le scénario. Les extraits qui en sont cités à divers endroits du roman sont tous authentiques. La déposition que l'on peut lire au chapitre 54 est, à peu de chose près, le *verbatim* du témoignage fourni à la commission par l'agent du Secret Service George Hickey, qui était à bord de la voiture d'escorte (voir plus bas). Le passage du chapitre 42 relatif à la consommation d'alcool de certains agents lors d'une soirée prolongée à Fort Worth dans la nuit précédant le drame est lui aussi un *verbatim*. Seul l'ajout du personnage de Thomas Rowland est de notre fait. À l'époque, le Secret Service a nié que le comportement de ses agents ait pu être altéré par la fatigue ou la boisson. Mais la commission a émis des réserves à cet égard en déclarant (chapitre 42) : *« Compte tenu du contexte que constituent les événements tragiques du 22 novembre 1963, il est évident qu'apparaissent clairement certains manquements aux critères d'excellence que la Commission estime exigibles en matière de sécurité présidentielle. »*

Le drame qui est au centre de l'intrigue de ce roman – la mort de J. F. Kennedy – fait non seulement partie intégrante de l'histoire des États-Unis, mais il a induit une fascination durable chez des millions de personnes de par le monde, à commencer par Grant et moi-même.

Le 22 novembre 1963 a suscité la production d'une pléthore de livres, de milliers d'articles ainsi que d'une abondance de films et documentaires. Si nombre de faits paraissent indiscutables, plus nombreux encore sont les points faisant l'objet de vifs débats. On ne compte plus les frises chronologiques de plus ou moins grande longueur qui ont pu être concoctées. On a scruté jusqu'au pixel la moindre image fixe. Quant au film iconique de Zapruder, il demeure à

jamais gravé dans nos esprits bien qu'il dure seulement quelques secondes. Les théories ne manquent pas concernant la réalité des événements survenus en ce triste jour et les rôles joués par les divers intervenants. En conséquence, même si notre œuvre n'est qu'une fiction, il nous a paru capital de respecter un équilibre entre relation exacte des faits et élaboration d'un récit distrayant. Certains lecteurs reconnaîtront peut-être les sources à partir desquelles nous avons bâti notre canevas. Nous ne portons aucun jugement sur ces dernières ni sur leurs auteurs, tous dignes d'intérêt. Au cours de nos travaux, nous nous sommes appuyés sur des informations plus ou moins crédibles allant des déclarations de témoins oculaires validées par des tiers à des expertises médico-légales rébarbatives et des rapports avalisés par l'administration, en passant par des hypothèses captivantes quoique peu plausibles.

La réalité se niche quelque part parmi toutes ces données.

Certaines personnes se sont forgé une conviction, d'autres restent ouvertes à de nouvelles théories. Plus nombreux sont les gens pour qui la vérité, naturellement effacée par le passage du temps ou volontairement occultée, ne sera jamais connue. En ce qui concerne les protagonistes réels mentionnés dans le roman, dont beaucoup firent preuve d'un comportement admirable dans des circonstances terrifiantes, nous n'avons que très peu modifié leurs noms et le déroulé de leurs actions. Ce livre étant une œuvre de divertissement, il était toutefois nécessaire d'opérer quelques retouches, même si nous avons veillé à ce que celles-ci soient les moins nombreuses possible – de fait, les principaux changements sont induits par l'adjonction de Thomas Rowland dans la trame des événements historiques.

Le postulat selon lequel Kennedy aurait été victime du tir accidentel d'un fusil appartenant au Secret Service n'est pas de notre invention. Il provient d'un ouvrage documentaire écrit par Bonar Menninger en 1992 – *Mortal Error : The Shot That Killed JFK* (« Erreur fatale : le tir qui tua Kennedy ») – où l'auteur développe la théorie formulée par le tireur d'élite, armurier et expert en balistique Howard Donahue.

À l'instar de Ray Simmons dans notre livre, Donahue s'est intéressé à l'assassinat de John F. Kennedy après avoir participé à une reconstitution de l'événement parrainée par CBS News (chapitres 31 et 43). Il fut le seul des onze expérimentateurs présents qui parvint à

tirer trois fois dans un laps de temps inférieur aux 5,6 secondes qu'il avait fallu à Oswald. À l'occasion de cet exercice, Donahue découvrit que le rapport Warren, de façon incompréhensible, ne contenait pas une seule déposition portant sur la balistique. Peu de tests avaient été effectués, pour ne pas dire aucun, alors que les données balistiques auraient logiquement dû être considérées comme cruciales et faire l'objet d'investigations.

Donahue décida donc de mener sa propre enquête.

Et il parvint à la conclusion que la balle qui avait atteint Kennedy à la tête avait en fait été tirée accidentellement par l'agent du Secret Service George Warren Hickey avec le fusil AR-15 qui se trouvait dans la limousine d'escorte suivant de près celle du président.

Polémique, pour le moins.

Donahue pensait en outre que la deuxième balle d'Oswald, qui avait transpercé le cou de Kennedy, avait peut-être déjà tué le président avant le déclenchement du troisième tir. Après avoir mené des reconstitutions pour étudier les trajectoires des projectiles, il confirma également la théorie selon laquelle la même balle, la seconde tirée par Oswald, avait touché à la fois Kennedy et Connally. Il n'y avait pas de deuxième tireur sur le tertre gazonné, ni ailleurs sur la place. Si l'on en croit Donahue, seulement trois coups de feu furent tirés : deux par Oswald, le premier manquant sa cible, le second atteignant le président au cou ; le troisième par Hickey et son AR-15. Pour appuyer sa démonstration, il cite divers témoignages, les conclusions du rapport d'autopsie de Kennedy ainsi que des calculs physiques et mathématiques prenant en compte les conditions qui avaient cours ce jour-là. Tout ceci orientant les soupçons vers George Hickey et l'AR-15 dont il avait la responsabilité.

Mais y a-t-il lieu d'ajouter foi à ses affirmations ?

Lors de sa sortie en 1992, *Mortal Error* passa presque inaperçu et personne ne lui accorda grand crédit. Donahue lui-même fut surpris par le manque d'intérêt suscité par son ouvrage. Il mourut en 1999. Avant de publier l'essai, l'éditeur et les auteurs entrèrent en contact avec Hickey à de multiples reprises pour lui donner une chance de répondre aux allégations qu'il contenait. Ils lui rendirent même visite. Sans succès. La lettre qui figure au chapitre 47 reproduit presque mot à mot celle qui fut envoyée à Hickey en 1991. Celui-ci s'abstint de donner suite à ces sollicitations ou d'intenter toute action en justice

jusqu'en 1995, où il porta plainte contre St. Martin's Press pour diffamation. Il fut débouté de sa requête en 1997 au motif qu'il avait trop tardé à l'introduire après la date de la première publication.

Un délai qui soulève en effet une question : pourquoi avoir attendu quatre ans pour se défendre ?

Hickey engagea une nouvelle procédure quand *Mortal Error* parut en édition de poche et conclut en 1998 un accord amiable avec St. Martin's Press dont les conditions n'ont pas été rendues publiques. Mais le livre ne fut pas retiré de la vente pour autant, ni même revu et corrigé. Aucun mot du texte original ne fut changé. Et les accusations de calomnie et de diffamation portées par Hickey ne furent pas jugées recevables. Hickey mourut en 2011 sans avoir jamais répondu aux allégations pourtant bien étayées de Donahue autrement qu'en niant tout en bloc.

Une docufiction intitulée *JFK : The Smoking Gun* (« JFK : les preuves irréfutables ») fut diffusée en 2013 par Discovery Channel dans le cadre d'une série d'émissions marquant le cinquantième anniversaire de l'assassinat. Le film s'inspirait d'un livre homonyme écrit par Colin McLaren, un inspecteur de police australien. McLaren était pour l'essentiel d'accord avec Donahue et, en se fondant sur des recherches complémentaires qu'il avait lui-même effectuées, il confirmait la conclusion de ce dernier selon laquelle c'était bien l'AR-15 qui avait tiré la troisième balle. La diffusion de ce téléfilm ne donna lieu à aucune poursuite de la part des héritiers de Hickey.

Donahue et McLaren étaient-ils dans le vrai ?

Nous ne le saurons jamais.

Mais il y a indiscutablement dans leur thèse de quoi aiguiser l'appétit des curieux.

Remerciements

Nos sincères remerciements à Ben Sevier, éditeur et premier vice-président de Grand Central. Et aussi à Wes Miller, notre responsable éditorial, avec qui nous avons eu grand plaisir à travailler, à Tiffany Porcelli pour sa science du marketing, à Staci Burt, chargée de la publicité, ainsi qu'à toutes celles et tous ceux qui ont créé la couverture et donné du lustre aux pages intérieures, et aux personnels des départements Vente et Production, qui ont fait en sorte que ce livre existe et soit largement distribué. Merci à tous et à chacun.

Un salut de tout cœur à Simon Lipskar et Dan Conaway, nos agents et amis, grâce à qui tout devient faisable.

Écrire est d'ordinaire un exercice solitaire. Ce ne fut pas tout à fait le cas pour cet ouvrage-ci, qui a exigé de notre part à tous les deux de fonctionner telle une équipe. Grant avait déjà vécu cela en composant des romans avec Clive Cussler, James Rollins et Tom Clancy (dont un, *Mort ou vif*, fruit d'une coopération avec ce dernier, fut numéro un sur la liste des best-sellers du *New York Times*). L'expérience de Steve en la matière se limitait à sa collaboration avec M. J. Rose pour la rédaction des nouvelles consacrées au personnage de Cassiopée Vitt. Par bonheur, nous nous entendons fort bien tous les deux et travailler ensemble fut un grand plaisir. À tel point que deux nouvelles aventures de Luke Daniels sont en préparation.

Mais revenons-en à cette notion d'« exercice solitaire ».

À cet effet, permettez-nous de vous raconter une histoire.

En 1925, Vera Slonim, fille d'un avocat juif, épousa Vladimir Nabokov, fils d'un politicien russe bien connu et écrivain prometteur dont elle adorait les poèmes. Tous deux transfuges de la Russie communiste, ils finirent par s'établir aux États-Unis.

Ils formaient un couple particulier que la famille de Nabokov ne voyait pas d'un très bon œil, car Vladimir se reposait entièrement sur

sa femme pour tout. Vera correspondait même avec les éditeurs au nom de son mari et répondait à sa place à tous les appels et courriers qu'il recevait. Ils tenaient un journal intime commun qu'ils rédigeaient dans un cahier commun. Les Nabokov apparaissaient toujours ensemble en public. Quand Vladimir enseignait à l'université Cornell, Vera était assise à ses côtés à chacun des cours magistraux qu'il donnait. Ils étaient inséparables. Bien entendu, les rumeurs allaient bon train. D'aucuns soutenaient que Vera n'était pas la muse, mais bel et bien l'autrice. Cette impression avait son origine dans le fait que c'était elle, et jamais lui, que l'on voyait taper à la machine. Mais la vérité était que Vladimir pouvait écrire n'importe où, sauf installé à un bureau. *« Il n'y a qu'à bord d'une voiture qu'on a la paix en Amérique »*, se plaisait-il à répéter. Vera, qui lui servait également de chauffeur, le conduisait au fond des bois, où elle le laissait seul pour créer.

Avec le temps, Vladimir Nabokov se fit connaître pour la complexité de ses intrigues, l'inventivité de ses jeux de mots, l'audace de ses métaphores et le lyrisme de sa prose. Son roman *Lolita* (1955) lui apporta gloire et notoriété. Cet ouvrage, ainsi que ses autres productions – et en particulier *Feu pâle* (1962) –, lui valurent de figurer parmi les plus grands littérateurs du XXe siècle.

Mais il insista toujours sur un point.

« Sans ma femme, je n'aurais jamais écrit un seul livre. »

Si Vera n'avait pas été là pour récupérer systématiquement le manuscrit que son époux persistait à jeter à la poubelle, *Lolita*, par exemple, aurait fini à la décharge. Elle était son inspiratrice, sa première lectrice et son éditrice. C'est à elle que sont dédiés tous ses livres sans exception. Après le décès de Vladimir, elle consacra le restant de ses jours à gérer elle-même sa succession, allant jusqu'à traduire en russe l'une des œuvres de son mari à l'âge de quatre-vingts ans. Comme Vladimir Nabokov le disait lui-même, il « *ne serait arrivé à rien sans elle* ».

Exactement ce que nous éprouvons à l'égard de nos propres épouses, Julie et Elizabeth.

Nous nous estimons heureux de les avoir.

C'est pourquoi ce livre leur est dédié.

Martin Luther King a dit un jour : *« Que l'épouse fasse en sorte que son mari soit content de rentrer à la maison, et que lui fasse en sorte*

qu'elle soit désolée de le voir sortir. »

Des paroles de sagesse.

Et d'une profonde vérité.

*

* *

Pour Steve, qui m'a tiré d'un gouffre d'où je n'aurais jamais pu sortir tout seul.

— GB

De Steve Berry
au Cherche Midi

Le Troisième Secret, TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR JEAN-LUC PININGRE.
L'Héritage des Templiers, TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR FRANÇOISE SMITH.
L'Énigme Alexandrie, TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR FRANÇOISE SMITH.
La Conspiration du Temple, TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR FRANÇOISE SMITH.
La Prophétie Charlemagne, TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR DINIZ GALHOS.
Le Musée perdu, TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR GILLES MORRIS-DUMOULIN.
Le Mystère Napoléon, TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR DANIÈLE MAZINGARBE.
Le Complot Romanov, TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR GILLES MORRIS-DUMOULIN.
Le Monastère oublié, TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR DANIÈLE MAZINGARBE.
Le Code Jefferson, TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR DANIÈLE MAZINGARBE.
Le Temple de Jérusalem, TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR DANIÈLE MAZINGARBE.
Le Secret des rois, TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR DANIÈLE MAZINGARBE.
L'Héritage occulte, TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR DANIÈLE MAZINGARBE.
Le Complot Malone, TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR PHILIPPE SZCZECINER.
La 14e Colonie, TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR PHILIPPE SZCZECINER.

L'Héritage Malone, TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR PHILIPPE SZCZECINER.

La Conspiration Hoover, TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR PHILIPPE SZCZECINER.

Le Dernier Secret du Vatican, TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR SOPHIE ASLANIDES.

Les Saintes Reliques, TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR PHILIPPE SZCZECINER.

La Conspiration de l'ombre, TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR PHILIPPE SZCZECINER.

Le Complot Vatican, TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR ÉLÉONORE DUPERRAY.

La Prophétie Nostradamus, TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR PHILIPPE SZCZECINER.

Malone, TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR SOPHIE BASTIDE-FOLTZ.

Le Secret Atlas, TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR NICOLAS PAUL.

De Steve Berry avec M. J. Rose
au Cherche Midi

Le Manuscrit cathare, TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR SOPHIE BASTIDE-FOLTZ.
Le Musée secret, TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR SOPHIE BASTIDE-FOLTZ.

Ouvrage publié sous la direction d'Arnaud Hofmarcher
avec la collaboration de Roland Brénin

© Steve Berry, 2023
Titre original : *The 9th Man*
Éditeur original : Grand Central Publishing

ISBN 978-2-7491-7923-0

Vous pouvez consulter notre catalogue général
et l'annonce de nos prochaines parutions sur notre site :
www.cherche-midi.com

© le cherche midi, 2024, pour la traduction française
92, avenue de France – 75013 Paris
serviceclients@lisez.com

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

Graphisme couverture : Rémi Pépin 2024 - Photos : © Laura Ranftler / Trevillion Images &
© yuanyuan yan / Getty Images

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.